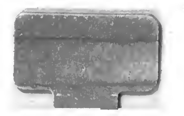



BIBLIOTECA NAZ.
150
D
11
NAPOLI





HISTOIRE ABREGÉE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE SMITH.



HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE,

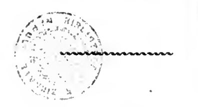
DEPUIS SON ORIGINE

JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS.

PAR F. SCHŒLL.

> Non docendi magis quam admonendi gratia scripta.
> A. GELL. *in præf.*

TOME PREMIER.





A PARIS,

Chez F. SCHŒLL, Libraire, rue des Fossés-Montmartre, n.° 14.

1813.

Autres ouvrages du même auteur.

Répertoire de littérature ancienne, ou Choix d'auteurs classiques grecs et latins, d'ouvrages de critique, d'archéologie, d'antiquité, de mythologie, d'histoire et de géographie anciennes, imprimés en France et en Allemagne. Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

Précis de la Révolution françoise et des guerres que la France a soutenues depuis cet événement jusqu'au 1.er avril 1810. 2e. édit. Paris, 1810, in-18.

Description de Rome ancienne, d'après Ligorius, Donati, Nardini, Adler et des voyageurs modernes; avec un plan de Rome ancienne et une gravure coloriée. Paris, 1811, in-18.

Élémens de chronologie historique. Paris, 1812, 2 vol. in-18.

Tableau des Peuples qui habitent l'Europe, classés d'après les langues qu'ils parlent; et Tableau des religions qu'ils professent. Nouvelle édition, entièrement refondue, avec une carte de l'Europe. Paris, 1812, in-8°.

PRÉFACE.

Il existe un grand nombre d'ouvrages sur la littérature grecque ancienne. Le plus complet est celui de Jean-Albert Fabricius, qui parut à Hambourg, de 1705 à 1708, sous le titre de *Bibliotheca græca, seu Notitia scriptorum veterum græcorum*, en 14 volumes petit in-4°. L'auteur, un des hommes les plus savans et les plus laborieux du commencement du dix-huitième siècle, avoit consacré à ce travail quarante années de sa vie. Il déposa dans cet ouvrage, comme dans un vaste répertoire, le fruit d'une lecture immense, constamment dirigée vers un but unique. On y trouve la quintessence de tout ce qui avoit été publié de son temps sur la littérature grecque, profane et sacrée; des recherches critiques qui annoncent une érudition profonde et un excellent jugement; enfin plusieurs morceaux d'auteurs anciens qui n'avoient pas encore été imprimés. Fabricius inséra aussi dans

ce recueil quelques dissertations savantes sur divers objets de critique, qui étoient devenues difficiles à trouver. Le seul défaut que l'on seroit peut-être en droit de reprocher à cet ouvrage, est l'absence totale d'ordre et de méthode; ce qui en rend l'usage très-pénible. M. *Harles*, qui, en 1790, commença une nouvelle édition de la Bibliothéque de Fabricius, dont il a paru quatorze volumes grand in-4°., mais qui n'est pas encore tout-à-fait terminée, n'a pu remédier entièrement à ce défaut. Pour le faire disparoître, il auroit fallu refaire tout l'ouvrage de Fabricius. M. Harles s'est contenté de fondre dans le texte les corrections et les notices supplémentaires fournies par Fabricius lui-même, et de supprimer des morceaux inédits du temps de ce savant, mais qui avoient été réimprimés depuis; d'ajouter les additions qu'exigeoit le progrès des sciences, en faisant usage de ce qui avoit été dit de nouveau sur les auteurs grecs depuis la mort de Fabricius. Il est à souhaiter que M. Harles, en terminant cet important ouvrage, y joigne une bonne table des matières, sans laquelle on se perdroit dans ce labyrinthe.

En 1778, M. Harles avoit publié son *Introductio in historiam linguæ græcæ*, ouvrage moins

volumineux et plus systématique, destiné à remplacer comme manuel l'immense bibliothéque de Fabricius. Une seconde édition de cet ouvrage parut en 1792-1795; elle forme deux volumes ou trois parties, in-8°, qui, en 1804 et 1806, furent suivies de deux volumes de supplémens (1).

Le principal mérite de cet ouvrage consiste dans

(1) Après des Prolégomènes sur la langue grecque et son histoire littéraire, l'auteur traite, en quatre chapitres, de la littérature grecque; le premier compose les deux tiers de l'ouvrage, et est consacré à la littérature profane; les trois autres ont pour objet la littérature sacrée. Le premier chapitre est divisé en cinq sections, dans lesquelles il est question, 1°. des écrivains antérieurs à Homère; 2° de ceux qui ont vécu depuis Homère jusqu'à Alexandre-le-Grand; 3°. de la période qui s'est écoulée entre ce prince et le siècle d'Auguste; 4°. des écrivains qui florissoient depuis Auguste jusqu'à Constantin-le-Grand; 5°. enfin de ceux qui ont vécu après ce prince jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. Dans chaque section les écrivains se suivent par ordre chronologique; M. Harles fixe l'époque où chacun d'eux a vécu, donne quelques légers détails sur sa vie, et indique ses ouvrages et les éditions qui en ont paru.

Le second chapitre, par lequel commence la littérature sacrée, traite des traducteurs grecs de l'Ancien-Testament et des livres que les Protestans regardent comme apocryphes; le troisième, du Nouveau-Testament et des écrivains inspirés; le quatrième, des Pères de l'Église et des autres écrivains ecclésiastiques. Dans ces trois chapitres, l'auteur suit la même méthode qu'il avoit adoptée pour le premier.

la partie bibliographique, pour laquelle l'auteur fournit de riches matériaux, surtout dans les supplémens. Son travail est très-utile pour l'homme de lettres, auquel il peut épargner un temps précieux, en lui fournissant des indications précises.

L'*Histoire abrégée de la Littérature grecque* que je publie, n'a rien de commun avec les deux ouvrages dont je viens de parler. Mon dessein n'a point été d'écrire pour les savans : cet ouvrage ne leur offriroit rien de nouveau; mais il pourra être, je l'espère, de quelque utilité aux jeunes gens qui se préparent à l'étude de la littérature ancienne, et aux gens du monde, auxquels il rappellera des faits que leurs occupations habituelles leur ont rendus moins familiers (1).

Différentes méthodes peuvent être adoptées par l'écrivain qui s'occupe de l'histoire littéraire d'une nation. L'ordre chronologique est-il son principal

(1) Ce sont ces mêmes classes de lecteurs que j'ai eu en vue en publiant, en 1811 et 1812, deux autres ouvrages intitulés, l'un : *Description abrégée de Rome ancienne, d'après Ligorius, Donati, Nardini, Adler et des voyageurs modernes; avec un plan de Rome ancienne, et une figure coloriée représentant la déesse Rome, d'après un tableau antique*, 1 vol. in-18; l'autre : *Élémens de chronologie historique*, 2 vol. in-18.

objet? il donnera la suite des écrivains sans séparer les genres dans lesquels ils se sont illustrés. Lui paroît-il plus intéressant de suivre chaque branche de la littérature depuis son origine jusqu'au point où se sont arrêtés ses progrès, plutôt que de s'attacher aux noms de ceux qui l'ont cultivée? il établira des classes; dans ces cadres, chaque nom célèbre trouvera sa place, et les rangs seront réglés d'après l'ordre des temps. Les poètes ne seront pas confondus avec les prosateurs; ceux qui ont chanté les exploits des héros, occuperont une autre place que ceux qui ont travaillé à enrichir la scène. Parmi les prosateurs, l'historien sera séparé de l'orateur; le philosophe remplira un cadre particulier, peut-être même chaque école de philosophie obtiendra-t-elle son rang. L'auteur qui suivra cette marche, donnera une véritable histoire de la littérature; mais celui qui se contente d'un simple catalogue raisonné des écrivains, mérite à peine le titre d'historien, quelque savantes que soient les recherches auxquelles il se sera livré. En effet, comment pourroit-on appeler histoire de la littérature un ouvrage où l'on ne remonteroit pas à l'origine des lettres et des sciences, où l'on ne montreroit pas par quelle série d'événemens ou à travers quels obstacles elles ont été conduites

à leur perfection, et par quelles raisons elles en ont déchu? Cependant cette méthode sera défectueuse lorsqu'il sera question d'une histoire générale de la littérature. On a de la peine à concevoir que dans un cadre si étendu on puisse isoler entièrement chaque science de celles qui ont été cultivées à la même époque; toutes les branches de la littérature se lient entre elles, et les progrès de l'une expliquent ceux des autres. D'ailleurs, le lecteur éprouvera le dégoût de retourner à chaque instant au point d'où il est parti, et de recommencer un cercle qu'il aura parcouru plusieurs fois.

En histoire politique universelle on a donné aux deux méthodes dont nous venons de parler les épithètes de chronologique et d'éthnographique, parce que, dans l'une, le *temps* est tout, et que, dans l'autre, les événemens sont rapportés d'après la série des *peuples* ou *nations*. Les auteurs de ces sortes d'ouvrages sentant les défauts des deux méthodes, en ont composé une troisième qui offre les avantages de chacune, en diminuant leurs inconvéniens; ils ont adopté des périodes renfermant une suite d'années et de siècles; dans chacune, ils ont assigné une place distinguée aux peuples qui

ont joué un rôle pendant l'espace de temps donné. Cette méthode peut s'appliquer à l'histoire littéraire; les branches de littérature que chaque période a vu cultiver, formeront les cadres que les nations remplissent dans l'histoire politique.

Cette manière d'écrire l'histoire n'est pourtant pas sans imperfection; souvent les événemens sont coupés, uniquement parce que l'écrivain veut passer à une autre période. Dans l'histoire littéraire, ce défaut est plus sensible encore, parce que le même auteur, s'il a embrassé plusieurs branches de littérature, revient autant de fois qu'il est question des parties qu'il a traitées. Ce désagrément est néanmoins racheté, ce me semble, par les avantages qu'offre cette méthode; une table des matières peut y remédier, en indiquant le moyen de réunir les passages qui concernent le même écrivain: tout dépend du choix d'événemens propres à former les époques des périodes qu'on veut établir.

Je dois le plan de mon ouvrage à celui de M. Schaaf, professeur au collége (pædagogium) de Notre-Dame de Magdebourg. Cet auteur publia, en 1806, en allemand, deux volumes in-8°., intitulés: *Encyclopédie des antiquités classiques*, ouvrage

élémentaire destiné aux hautes classes des colléges. Cet ouvrage renferme quatre traités particuliers qui exposent l'Histoire de la littérature classique, la Mythologie, les Antiquités, et l'Archéologie des Grecs et des Romains. Chaque traité se divise en deux sections, dont l'une est destinée aux Grecs, et l'autre aux Romains. Environ cent pages sont données à la littérature grecque. L'auteur la divise en six périodes, les mêmes que j'ai adoptées pour mon travail. Dans chaque période il sépare d'abord la poésie de la prose; l'une et l'autre sont subdivisées d'après les parties qui ont été cultivées de préférence pendant l'espace de temps dont il est question.

Quelques journaux allemands, en rendant justice à l'utilité de l'ouvrage de M. Schaaf, ont critiqué sa division en six périodes. Après avoir examiné les reproches qu'ils adressent à cette division, je les ai jugés peu fondés. Il ne peuvent paroître spécieux qu'à l'égard de la cinquième période, qui commence à la destruction de la liberté de la Grèce, et qu'on peut nommer la période romaine. En effet, il semble d'abord que l'événement de la prise de Corinthe, si important dans l'histoire politique des Grecs, n'a produit aucun changement dans leur littérature. A

l'époque de ce désastre, la littérature grecque florissoit à Alexandrie; cette ville continua d'en être le siége lorsque la Grèce devint une province romaine. Alexandrie ne cessa pas même de jouir de cet avantage, après que l'Égypte eut perdu son indépendance. Il faudroit donc, ce semble, continuer la quatrième période, ou la période d'Alexandrie, jusqu'au temps des Adriens et des Antonins, sous lesquels la littérature grecque jouit à Rome d'une faveur signalée; ou jusqu'au milieu du troisième siècle, quand les établissemens littéraires d'Alexandrie furent détruits; ou même jusqu'à l'époque où Constantinople fut proclamée capitale de l'empire.

A ces objections on peut répondre que, s'il est vrai que la soumission de la Grèce par les Romains ne produisit pas une influence immédiate sur l'état de la littérature à Alexandrie, il est impossible cependant de méconnoître, dès le premier siècle après cet événement, celle que les rapports qui existoient entre les Grecs et les Romains avoient exercée sur la littérature des premiers. Sans parler de Polybe qui, né avant la prise de Corinthe, survécut de vingt ans à l'indépendance de sa patrie, les ouvrages de Denys d'Halicarnasse, de Nicolas de Damas, de Josephe, de Plutarque et de Strabon, n'offrent-ils pas mille

preuves de cette influence? Il faudroit donc commencer la période romaine à l'époque de la bataille d'Actium et de la soumission de l'Égypte par Octavien; mais la bataille d'Actium fut un événement étranger à la Grèce, et, après la mort de Cléopâtre, Alexandrie continua d'être une des principales écoles de l'antiquité. Il s'ensuit que l'on pourroit faire à cette division le même reproche qu'à celle de M. Schaaf. A son exemple, j'ai cru devoir regarder comme une époque la prise de Corinthe, événement qui a amené au moins et préparé un changement notable dans la littérature grecque. Un autre motif m'y engageoit encore. En remontant à l'an 146 avant J. C., j'ai obtenu une période de quatre siècles et demi; si je ne l'avois commencée qu'au siècle d'Auguste ou à celui des Antonins, cet espace de temps n'auroit pas été assez considérable pour produire des changemens notables dans les diverses sciences.

Je dois dire ici que je me suis, pour ainsi dire, approprié l'ouvrage de M. Schaaf, qui m'a servi de canevas.

J'ai consulté aussi un grand nombre d'autres ouvrages: le Manuel de littérature de M. Eschenburg,

dont il existe une traduction françoise peu estimée, en 2 vol. in-8°., et le premier volume de l'Histoire générale de la Littérature, par M. Eichhorn, m'ont été fort utiles, moins encore pour les matériaux qu'ils m'ont fournis, que pour le point de vue sous lequel ils m'ont fait envisager certains objets. Dans le Manuel de la Littérature classique, par M. Fuhrmann, j'ai trouvé grand nombre de citations qui m'ont été d'un bon secours. J'ai nommé dans l'ouvrage même quelques autres livres auxquels j'ai eu recours; j'en aurois pu grossir considérablement la nomenclature : j'ajouterai seulement que je n'ai pas négligé les Notices et Prolégomènes qui se trouvent en tête de quelques bonnes éditions des auteurs classiques.

Mon principal objet ayant été de faire connoître d'une manière précise le caractère de chaque écrivain de l'antiquité, on chercheroit en vain dans mon ouvrage l'indication des éditions des ouvrages dont je parle. Cette partie, purement bibliographique, est, à la vérité, indispensable à une classe de lecteurs pour lesquels je travaillois, je veux parler des jeunes gens; mais elle est sans objet pour une autre classe de lecteurs auxquels je désirois être utile. Cette raison n'étoit pourtant pas

suffisante pour m'y faire renoncer; un autre motif m'y a porté. La partie bibliographique pouvoit être traitée de deux manières; je pouvois, comme MM. Schaaf, Eichhorn, Eschenburg et Harles, me contenter de donner de courtes indications des principales éditions, ou, comme Fabricius, leurs suites complètes, sans en développer le mérite, sans faire connoître la différence qui se trouve entre elles. Mais ces notices imparfaites qu'on trouve partout, me paroissent peu utiles; elles peuvent guider quelquefois le choix des jeunes gens, mais elles doivent souvent les induire en erreur. En ajoutant à une simple nomenclature des jugemens motivés, je risquois de donner à cette partie plus de développement que ne le comportoit mon dessein. Je me suis donc décidé à renvoyer toutes les notices bibliographiques à la seconde édition de mon *Répertoire de Littérature ancienne*, à laquelle je travaille depuis plusieurs années, et qui pourra être imprimée dès que les circonstances permettront la publication d'un ouvrage de ce genre. L'indulgence extrême avec laquelle le public a reçu la première édition, et les encouragemens dont quelques hommes de lettres m'honorèrent, m'ont imposé l'obligation de refondre entièrement mon travail. Ce Répertoire ne devoit être dans l'origine qu'un catalogue rai-

sonné des éditions d'auteurs classiques publiés en Allemagne; c'est un ouvrage extrêmement incomplet, dès qu'on le considère comme un manuel de littérature ancienne. L'histoire, et s'il est permis de se servir de cette expression, la filiation des éditions y manque; il n'y est pas question non plus de tous les ouvrages de l'antiquité dont il n'a pas été donné d'édition dans les derniers temps.

Dans la nouvelle édition que je prépare, j'ai tâché de remplir ces lacunes; mais ce n'est pas ici le lieu de développer le plan que j'ai suivi. Il suffira de dire que je regarde le précis de la littérature grecque que je publie dans ce moment, comme une introduction à la première partie de la nouvelle édition de mon Répertoire, et que si le public juge que je ne suis pas resté trop au-dessous de la tâche que je me suis imposée, je ferai précéder la partie latine de mon Répertoire d'une introduction semblable à celle que je donne ici pour la littérature grecque.

Tout ce qui vient d'être dit ne se rapporte qu'à la littérature profane. Pour la littérature sacrée, j'ai adopté un autre plan, et me suis abandonné à d'autres guides. Cette branche est ordinairement

très-peu cultivée par les jeunes gens, à l'exception de ceux qui se vouent à l'état ecclésiastique ; elle est dédaignée par un grand nombre de personnes qui ne connoissent pas l'intérêt que cette littérature présente, je ne dis pas seulement au chrétien, mais encore au philosophe et à l'historien. Le théologien qui se voue à l'étude des Écritures sacrées, trouvera insuffisante la partie de mon travail dont elles sont l'objet ; mais elle pourra, je crois, être de quelque utilité aux jeunes gens qui se destinent à une autre carrière. Pour intéresser leur curiosité et leur inspirer peut-être le désir de remonter aux sources mêmes de notre religion, il a fallu donner à cette partie une extension plus grande qu'à la littérature profane, et réunir à la partie historique et critique quelques données bibliographiques. Tel est le motif qui m'a engagé à adopter un plan différent dans la seconde section. Je ne l'ai pourtant suivi que pour la branche de cette littérature la plus digne de notre respect, pour les écrivains sacrés eux-mêmes : quant à la classe des auteurs qu'on nomme Pères de l'Église et écrivains ecclésiastiques, j'ai cru devoir me borner à de très-courtes notices. La *patristique* et la littérature purement théologique se trouvoient hors de mon plan.

Au reste, il sera nécessaire de prévenir que dans

cette partie j'ai principalement suivi des auteurs protestans, comme étant ceux qui, dans ces derniers temps, ont répandu le plus de lumières sur la critique de la Bible, science absolument indépendante des opinions religieuses. A l'exemple de plusieurs écrivains recommandables, j'ai fait abstraction de l'origine divine et canonique que les Chrétiens reconnoissent dans les saintes Ecritures, et ne les ai traitées que comme si elles étoient des productions purement humaines. Ce point de vue n'a rien qui soit contraire à la religion : le théologien trouve dans ces ouvrages les motifs de la foi ; le critique ne les envisage que comme faisant partie de la littérature d'une langue classique. Si dans ses recherches il s'égare, la religion le ramène promptement sur la voie de la vérité.

Parmi les catholiques, RICHARD SIMON est celui auquel la critique sacrée a les plus grandes obligations. Cet homme savant et judicieux, mort au commencement du dix-huitième siècle, a publié quatre ouvrages, dans lesquels on trouve le résultat de toutes les recherches critiques qui, avant lui, avoient été faites sur la Bible. En 1678, il publia son *Histoire critique du Vieux-Testament*, dont l'édition la plus complète parut à Roterdam,

en 1685, en 2 volumes in-4°. Elle fut suivie de l'*Histoire critique du texte du Nouveau-Testament,* Roterdam, 1689, in-4°., dont il parut, en 1776-1780, une traduction allemande, en 3 vol. in-8°., enrichie de notes de *Jean-Salomon Semler*, un des plus grands théologiens allemands du dix-huitième siècle. Le troisième ouvrage de Richard Simon est son *Histoire critique des versions du Nouveau-Testament*, Roterdam, 1690, in-4°.; suivie de *Nouvelles Observations sur le texte et les versions du Nouveau-Testament,* Paris, 1695, in-4°. Avant ce dernier ouvrage, il avoit publié l'*Histoire critique des principaux Commentateurs du Nouveau-Testament,* Roterdam, in-4°. On rend généralement justice à l'érudition et à l'esprit de Richard Simon; mais quelques-unes de ses opinions parurent très-hardies, et furent vivement attaquées par des théologiens catholiques et protestans. Les controverses dans lesquelles cet auteur fut engagé, paroissent avoir dégoûté la plupart des théologiens catholiques d'entrer dans la même carrière, et nous n'en trouvons guère, dans le dix-huitième siècle, qui se soient occupés de la critique des livres sacrés; car les Commentaires de *Dom Calmet* ont plutôt pour objet l'exégèse, ou l'interprétation, que la critique sacrée.

La route frayée par Richard Simon fut parcourue par les Protestans. Le nombre des ouvrages qu'ils publièrent, dans le dix-huitième siècle, sur la critique sacrée, est très-considérable. J'en ai cité plusieurs dans les notes; ici j'indiquerai quelques ouvrages généraux qui m'ont principalement servi dans la rédaction de ma seconde partie.

A la tête de ces écrivains, il faut nommer le chevalier JEAN-DAVID MICHAELIS. Son *Introduction aux saintes Écritures du Nouveau-Testament* parut d'abord, en 1750, en un vol. in-8°. La dernière édition, qui est celle dont je me suis servie, forme 2 vol. in-4°., et a été publiée en 1788. Ce livre, vraiment classique, a été traduit en plusieurs langues. Les Anglois en ont trois traductions, qui sont de MM. *Buttler, Wendeborn* et *Marsh*. La dernière forme 4 vol. in-8°, et parut à Cambridge, en 1801; elle est accompagnée de notes qui jouissent d'une si grande estime, que M. *Rosenmüller*, célèbre professeur de Leipsick, en donna une traduction allemande, qui parut à Gottingue, en 1803, et forme 2 vol. in-4°. Je passe sous silence les autres ouvrages qui ont rendu immortel le nom de Michaelis, parce qu'ils s'occupent de préférence de l'Ancien-Testament et de la littérature orientale : je dirai seulement

qu'il est auteur d'une traduction allemande de la Bible, avec notes *pour les gens du monde* (für Ungelehrte) : l'Ancien-Testament, avec les notes, forme 13 vol. in-4°., qui ont paru à Gottingue, de 1769 à 1783; le Nouveau-Testament parut, sans notes, à Gottingue, en 1790, en 2 vol. in-4°. Les notes furent publiées séparément de 1790-1792, en 4 vol. in-4°. La collection entière forme ainsi 19 vol. in-4°.

Un autre professeur de Gottingue, non moins célèbre, M. Jean-Godefroi Eichhorn, publia, dans les années 1780 et suivantes, une *Introduction à l'Ancien-Testament*, en 4 vol. in-8°., dont la troisième édition parut, en 1803, sous le titre d'*Ouvrages de critique* (Kritische Schriften), vol. 1-4, in-8°. Le cinquième volume de cet ouvrage parut en 1804; et le sixième, divisé en deux parties, en 1810 et 1811. Ces deux volumes contiennent le commencement de l'*Introduction au Nouveau-Testament*, qui comprend les Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse et les Épîtres de St.-Jean. M. Eichhorn, qui à une vaste érudition joint un excellent jugement et un goût éclairé, a été mon principal guide; et les chapitres I, II et une partie du III peuvent être regardés comme un extrait de

son Introduction. Je n'ai pourtant pas négligé de recourir souvent à d'autres ouvrages cités dans cette préface et dans les notes, et d'y prendre ce qui me paroissoit utile aux lecteurs pour lesquels je travaillois.

Un ancien professeur d'Erlang, M. Henri-Charles-Alexandre Hænlein, aujourd'hui premier conseiller du roi de Bavière pour le département des églises protestantes, publia, en 1794, un *Manuel d'une introduction aux Livres du Nouveau-Testament*, dont j'ai sous les yeux la seconde édition, qui parut à Erlang, de 1801 à 1809, en 3 vol. in-8°. Cet excellent abrégé, qui rectifie souvent Michaelis, m'a été fort utile dans la partie du troisième chapitre, dont M. Eichhorn ne s'est pas encore occupé.

M. Griesbach, qui vient de mourir professeur à Jéna, jouit en Allemagne et dans toute l'Europe d'une si grande célébrité, comme un des hommes qui ont fait l'étude la plus approfondie du Nouveau-Testament, sous les rapports de la critique verbale, que j'ai dû nécessairement recourir à son autorité dans la partie de mon travail qui regarde les manuscrits des textes sacrés. Je ne rapporterai pas ici les titres de ses différens ouvrages, parce qu'ils sont cités dans les notes.

J'ai déjà parlé de M. ROSENMULLER, un des premiers interprètes de la Bible que l'Allemagne possède. Son *Manuel pour la littérature de la critique et de l'exégèse de la Bible*, dont il a paru 4 vol. in-8°., depuis 1797 jusqu'en 1800, a été consulté, avec beaucoup de fruit, pour mes chap. IV à VI.

Pour le septième, je me suis servi de l'ouvrage de GUILLAUME CAVE, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia litteraria, a Christo nato usque ad sæc. XIV facili modo digesta*. Cet ouvrage avoit paru d'abord sous le titre de *Chartophylax seu scriptores ecclesiastici, Lond.*, 1685, in-8°. L'édition la plus complète est celle d'Oxford, donnée en 1740, en 2 vol. in-fol., par *Henri Wharton*. Je n'ai eu à ma disposition que l'édition de Londres, de 1688. Cet auteur manque de critique. Je me suis aussi servi de JO. GEORGII WALCHII *Bibliotheca patristica, litterariis adnotationibus instructa*, Jenæ, 1770, in-8°.; mais mon principal guide dans ce chapitre, où j'ai cru devoir me borner à des notices très-abrégées, a été FABRICIUS.

Des tables m'ont paru indispensables pour un ouvrage de la nature de celui-ci. J'en donne trois: la première, qui est systématique, sert à faire con-

noître du premier coup d'œil le plan que j'ai eu sous les yeux; la table synoptique met la partie littéraire en harmonie avec les événemens politiques; elle remédie en même temps à ce qu'il y a de défectueux dans l'ordre systématique; enfin, la table alphabétique sert à réunir les divers passages où il est question du même écrivain. J'en ai ajouté une quatrième pour l'histoire politique de la Grèce jusqu'à l'avénement d'Alexandre-le-Grand; je réclame pour cette espèce de hors-d'œuvre l'indulgence du lecteur.

Je ne puis terminer cette préface sans parler des obligations que j'ai à un de nos savans les plus modestes et les plus distingués, M. de Boissonnade, membre de l'Institut. Quoiqu'accablé de nombreux travaux, ce savant a bien voulu jeter un coup d'œil sur les épreuves de mon ouvrage, et me communiquer ses utiles observations. Il m'a fait remarquer plusieurs erreurs ou inexactitudes que ses conseils m'ont mis à même de faire disparoître. Mon travail seroit infiniment moins défectueux, si j'avois osé le lui soumettre avant de le livrer à l'impression. Mon célèbre ami, M. Bast, qu'une mort prématurée a enlevé subitement à la littérature, et dont la perte sera éternellement regrettée par

tous ceux qui connoissoient la profondeur de son érudition, le charme de son esprit et l'aménité de son caractère, avoit promis de me rendre ce service dès qu'il auroit terminé son travail sur Platon......

Multis ille bonis flebilis occidit;
Nulli flebilior quam *mihi*.

Paris, le 1.er mars 1813.

INTRODUCTION.

Deux peuples de l'antiquité se sont distingués par le haut degré de perfection où ils ont porté les lettres et les arts; ce sont les Grecs et les Romains. Les premiers, favorisés par un concours heureux de circonstances, ont suivi, dans leur civilisation et dans le perfectionnement de leur littérature, une marche originale qui, leur faisant pressentir les vraies règles du beau, dont aucun peuple n'avoit encore fourni de modèles, les a rendus à jamais les législateurs du bon goût et de la belle littérature. Les Romains, au contraire, se sont formés d'après les Grecs; leur littérature porte, dans presque toutes ses branches, le cachet de l'imitation; mais elle a produit des chefs-d'œuvres dont plusieurs n'ont pu être égalés par les nations modernes, soit qu'à l'instar des Romains ces nations aient imité la littérature grecque, soit que s'affranchissant des lois dictées par ces grands maîtres, elles aient prétendu elles-mêmes à l'originalité.

L'étude de ces deux langues et de leur littérature, qu'on a nommées par excellence classiques, est indispensable à tout homme qui veut cultiver son esprit et former son goût: elle fait la base de toute éducation littéraire, et sans elle il est difficile de faire quelques progrès, soit dans les sciences, soit dans différentes parties de l'érudition.

Mais cette étude exige de celui qui veut l'entreprendre avec fruit, des connoissances préliminaires. Il doit être familiarisé, jusqu'à un certain point, avec l'histoire et la géographie anciennes, et avec la mythologie des Grecs et des Romains; il doit avoir des notions sur les gouvernemens, les mœurs et les institutions politiques et civiles de ces peuples. Toutes ces diverses connoissances sont comprises dans ce qu'on appelle les *antiquités classiques*.

Cette science est d'une grande étendue; mais en se bornant à ce qui en fait les parties essentielles, on a compris sous la dénomination de *littérature ancienne* trois branches principales. Ce sont la *grammaire*, qui enseigne les règles des langues; la *critique*, qui indique les principes d'après lesquels on peut juger non seulement de l'authenticité des ouvrages qui portent des noms célèbres dans l'antiquité, mais aussi de la pureté de certains passages, et choisir les leçons des textes qui méritent la préférence; enfin, l'*art d'interpréter* les auteurs sous le rapport de la langue et des matières dont traitent leurs ouvrages.

Cependant, avant de faire une étude de ces ouvrages, il faut les connoître. Il est nécessaire d'avoir quelques notions sur l'époque où ont vécu leurs auteurs, sur le rôle qu'ils ont joué pendant leur vie, sur les écrits qu'ils ont composés ou qu'on leur a attribués, sur ceux de ces ouvrages que le temps a respectés, et sur les éditions qui en ont été publiées. Toutes ces connoissances forment ce qu'on appelle l'*histoire de la littérature ancienne*, ou, comme on l'a souvent nommée, l'*introduction* à cette littérature.

L'objet de cet ouvrage est de donner, dans un ordre à la fois chronologique et systématique, les élémens de la littérature grecque, la plus importante et la plus riche des deux littératures classiques anciennes. Celui qui fait son occupation particulière de la philologie, approfondira

ces matières en remontant aux sources mêmes où nous avons puisé ce précis; les jeunes gens pour lesquels nous l'avons composé, y trouveront des notices préliminaires qui pourront leur suffire, si la carrière à laquelle ils se destinent leur permet seulement d'effleurer cette étude. Elles les guideront dans le choix des ouvrages de l'antiquité dont ils voudront faire l'objet de leur lecture. Elles pourront leur indiquer le point de vue sous lequel les auteurs anciens doivent être envisagés et jugés.

Pour apprécier à leur juste valeur les productions de la littérature ancienne, il est indispensable de suivre les progrès successifs que les lumières ont faits chez les peuples, et de reconnoître la marche que la civilisation a suivie parmi eux. Comme les événemens politiques ont eu une grande influence sur les lettres, il est nécessaire de connoître les uns pour juger des autres; mais dans un ouvrage élémentaire tel que celui que nous offrons au public, on doit se borner à indiquer les faits. Quelques légers aperçus suffiront pour mettre le lecteur en état de distinguer les événemens dont l'influence sur la civilisation et les lettres a été la plus marquante.

L'histoire de la littérature grecque embrasse plus de vingt-sept siècles. Dans un si long espace de temps, le goût d'une nation devant nécessairement éprouver des variations considérables qui produisent des révolutions dans sa littérature, il est nécessaire de rechercher les époques qui ont fait naître ces changemens : c'est en conséquence d'après elles qu'on divise l'histoire en plusieurs périodes; car il seroit difficile d'éviter la confusion, si l'on n'adoptoit pas une division semblable.

Nous avons cru reconnoître six principales époques dans l'histoire de la littérature grecque.

La *première période* est toute fabuleuse : elle se perd

dans la nuit des temps, et se termine par la prise de Troie, événement où commence seulement l'histoire de la Grèce, qui jusque là est cachée sous les fictions de la mythologie.

Dans la *seconde période*, la littérature grecque prend naissance. Comme celle de tous les peuples, elle commence par la poésie, qui, chez les Grecs, parvint, dès son origine, à un haut point de perfection. La poésie épique et la poésie lyrique furent cultivées avec le plus brillant succès dès ces temps reculés. Cependant la véritable littérature ne peut exister sans l'art d'écrire en prose. Cet art, qui nous paroît si simple, ne fut pourtant pas connu des premiers écrivains de la Grèce : il ne fut inventé que du temps de Solon. Ce législateur donna aux Athéniens leur célèbre constitution, l'an 594 avant J. C.; et c'est à cette année que nous terminons la période purement poétique de la littérature grecque.

Depuis Solon, cette littérature marcha à grands pas vers sa perfection. La *troisième période* est celle de son plus grand lustre. La liberté qui régnoit dans tous les petits états dont la Grèce se composoit, en favorisa les progrès; mais ce fut surtout le gouvernement d'Athènes, le caractère et les mœurs de ses habitans qui firent de cette ville le principal point de réunion de toutes les espèces de talens. Cette période est celle où la prose fut cultivée avec succès. Hérodote fut le premier grand écrivain dont la diction soit vraiment prosaïque. L'art de l'éloquence, la philosophie et l'histoire prirent naissance et parvinrent rapidement à la perfection. Dans la poésie, le genre dramatique jeta un si grand lustre, que la poésie lyrique, la poésie épique et le genre didactique en furent presque éclipsés. L'indépendance de la Grèce expira à la bataille de Chéronée. Au moment où la liberté périt, la littérature

perdit son ancienne splendeur. Cependant comme l'influence du gouvernement monarchique fut tempérée par la politique de Philippe de Macédoine, et qu'elle ne produisit des effets sensibles que sous le règne de son fils, nous ne terminons cette période qu'à l'époque où Alexandre prit les rênes de l'état, 336 ans avant J. C.

Un nouvel ordre de choses commença avec ce prince. Athènes, tombée du rang qu'elle avoit occupé parmi les états souverains, et devenue ville municipale du royaume de Macédoine, ne fournit plus aux hommes de génie d'occasion pour déployer leurs talens (1). Après la mort d'Alexandre, la Grèce fit partie du royaume de Macédoine, ou fut déchirée par des troubles intestins. La littérature trouva alors un asyle chez les Ptolémées. Dans cette *quatrième période*, Alexandrie fut le principal siége des lettres et des sciences grecques; l'érudition avoit remplacé le génie. Les sciences proprement dites, la géographie, les mathématiques, et surtout la critique, parvinrent à leur perfection. Alexandrie continua à être la capitale du monde littéraire, après que la Grèce fut tombée au pouvoir des Romains, événement qui eut lieu 146 ans avant J. C. Cependant nous terminons cette période par la prise de Corinthe, parce que depuis cet événement les nouveaux maîtres de ce pays eurent une influence décisive sur la littérature grecque, et qu'il s'éleva, à côté de celle-ci, une rivale à laquelle il ne manquoit peut-être qu'un langage aussi parfait pour éclipser son modèle : nous parlons de la littérature romaine, qui commença environ un siècle et demi avant notre ère.

La *cinquième période* va depuis l'année 146 avant J. C.

(1) Les intervalles pendant lesquels Athènes jouit de nouveau de la liberté, furent trop courts pour être comptés.

jusqu'à l'an 306 après cette époque. Pendant ces quatre siècles et demi, la Grèce n'étoit qu'une province peu importante du vaste empire romain. Dans une si longue sujétion, la nation grecque dégénéra entièrement; sa littérature se ressentit de la décadence de l'esprit public et du caractère national. C'est l'époque brillante de la littérature romaine.

Au commencement de la *sixième période*, la Grèce devint pour ainsi dire le siége d'une nouvelle monarchie. La capitale de l'empire romain fut transférée dans une ville située à la vérité dans un pays qui ne faisoit pas originairement partie de la Grèce, mais fondée par des colons grecs, et entourée d'autres villes où l'on parloit leur idiome. Bientôt la langue latine cessa même d'être celle de la cour. Depuis le huitième ou le neuvième siècle, les princes adoptèrent la langue grecque; elle étoit déjà la langue de la majorité des sujets, et devint celle du gouvernement. La littérature grecque auroit pu refleurir alors; mais les efforts de quelques souverains qui aimoient les sciences, ne purent tirer la nation de la barbarie où elle étoit tombée. Ce fut néanmoins dans l'empire de Byzance que se conserva ce foyer de lumières et de connoissances qui, lors de la destruction de cet empire par les Turcs, fut porté en Italie, et de là éclaira toute l'Europe. C'est à cet événement, arrivé en 1453, que nous terminons notre tableau de la littérature grecque.

Les six périodes que nous avons établies peuvent être désignées par les épithètes de *Fabuleuse*, de *Poétique*, d'*Athénienne*, d'*Alexandrine*, de *Romaine* et de *Byzantine*.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA

LITTERATURE GRECQUE.

PÉRIODE PREMIÈRE.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la prise de Troie, ou jusqu'à l'année 1184 avant J. C.

Temps fabuleux.

La Grèce dut probablement ses premiers habitans à l'émigration de divers peuples du mont Caucase, qui passèrent successivement en Europe. Dans cette marche, quelques-uns, tels que les Phrygiens, s'arrêtèrent dans l'Asie mineure; d'autres, les Thraces, traversèrent l'Hellespont et allèrent vers le nord; enfin, nous trouvons, dans la plus haute antiquité, les *Pélasges* établis dans les îles de la mer Égée : ils passèrent de l'une à l'autre, et parvinrent enfin sur le continent de la Grèce, et principalement dans la presqu'île méridionale, qui, par la suite, porta le nom de Péloponnèse. Leur nom même indique qu'ils étoient originaires d'au-delà des mers.

Les Pélasges étoient divisés en plusieurs tribus indépendantes; aucun lien politique, pas même une dénomination générale ne les réunissoit en corps de nation. Chaque chef qui avoit travaillé à civiliser les hordes soumises à son autorité, leur laissoit son nom : telle est l'origine des dénominations de Danaens, de Thessaliens et de Pélasges même. Dès les temps les plus reculés, une de ces tribus, ou passa en Italie, ou se fixa sur les côtes orientales de la mer Adriatique : comme elle

portoit le nom de *Graii*, ou *Græci*, les Romains appelèrent, d'après elle, Grecs tous les peuples parlant le même langage, établis au sud du mont Olympe ; dénomination qui n'a jamais été adoptée par ces peuples.

Quelques siècles plus tard, environ quinze cents ans avant notre ère, la tribu des *Hellènes*, soumise à Deucalion, descendit du mont Parnasse, se répandit dans les contrées habitées par les Pélasges, se mêla avec eux, leur apporta une nouvelle civilisation, et acquit une si grande supériorité, qu'elle fit presque entièrement disparoître les noms de ces tribus. Tous ces noms se fondirent dans celui d'Hellènes, qui dès-lors désigna toute la population de la Thessalie, du Péloponnèse et de cette partie intermédiaire à laquelle le nom d'Hellade fut plus particulièrement attaché. Les Éoliens, les Doriens, les Ioniens et les Achéens, ainsi nommés d'après les fils et les petits-fils de Deucalion, forment les diverses branches de cette nation ; mais le rôle que jouèrent par la suite les Ioniens et les Doriens, fit regarder la masse entière des Hellènes comme composée seulement de ces deux peuples (1).

Des colonies sorties de la Mysie, de la Phénicie et de l'Égypte, où le commerce et les lumières avoient fait des progrès remarquables, apportèrent aux Hellènes les germes de la civilisation, l'écriture et les élémens des sciences. Quelques siècles après, l'expédition des Argonautes, et, plus tard, le siége de Troie, les deux premières entreprises pour lesquelles les différens états helléniques se réunirent, devinrent les occasions de liaisons plus intimes entre eux, et d'un commerce plus fréquent avec l'Asie mineure. Dès-lors, l'incertitude qui plane sur les premiers événemens de l'histoire de ce pays commence à se dissiper ; et la prise de Troie est regardée comme le terme de la période mythique.

La nature du pays habité par les Hellènes, baigné de tous

(1) *Voyez*, sur la plus ancienne histoire de la Grèce, le savant ouvrage de M. *Clavier*, Histoire des premiers temps de la Grèce. Paris, 1809. 2 vol. in-8°. L'auteur y a recueilli tout ce qui nous reste sur cette époque.

côtés par la mer et coupé par un grand nombre de golfes et de presqu'îles, facilita les communications entre ces peuples; la liberté dont ils jouissoient dès les plus anciens temps, sous des gouvernemens doux et paternels, développa rapidement leurs facultés intellectuelles et éveilla leur imagination. On vit naître alors la poésie, le premier des beaux arts, et celui par lequel la littérature de tous les peuples a commencé. Dans l'origine, cet art ne consista que dans une manière animée d'exprimer, à l'aide des paroles, de la danse et de la musique, les sensations qu'on éprouvoit. Bientôt la poésie exerça la plus heureuse influence sur l'esprit et la civilisation des Grecs. Ce fut elle qui les rendit sensibles à l'harmonie de leur langue, et au rhythme dont elle étoit susceptible. Ministres de la religion, les poètes composèrent ces hymnes grossiers et informes encore, qu'on chantoit dans les cérémonies sacrées. Les services qu'ils rendirent par-là à la religion ennoblirent leur caractère, et les firent regarder comme des personnages saints, amis et confidens de la divinité.

La Thrace et le nord de la Grèce ont été le berceau des muses grecques. C'est de la Thrace qu'une tradition, qui se perd dans la plus haute antiquité, fait venir la poésie sacrée. Les montagnes de la Thessalie, l'Olympe, l'Hélicon, le Parnasse et le Pinde, en étoient les sanctuaires; la lyre et la harpe y ont été inventées. En Thessalie et en Béotie, deux provinces qui, par la suite des temps, produisirent si peu d'hommes de génie, il n'y a pas une source, pas une rivière, pas une colline, pas une forêt auxquelles la poésie n'ait attaché quelque souvenir enchanteur. Là couloit le Pénée; là se trouvoit la vallée de Tempé; c'est en Thessalie qu'Apollon, banni du ciel, vécut comme berger; c'est là que les Titans firent la guerre aux dieux. En un mot, la première civilisation de la Grèce lui vint du nord; c'est de là que sortirent Linus, Eumolpe, Orphée et Musée, ces poètes prophètes, fondateurs d'un culte mystérieux, dont le but étoit d'adoucir les mœurs féroces d'un peuple barbare. L'histoire de ces

bienfaiteurs de l'humanité est enveloppée de ténèbres : ce que, dans les siècles suivans, les Grecs en ont rapporté, doit être mis sur le compte de leur vanité crédule, et de leur penchant pour le merveilleux.

Il nous est impossible aujourd'hui d'apprécier le mérite poétique d'Orphée (1), ni de porter un jugement sur les mystères et sur l'espèce d'ordre qu'il a, dit-on, institués. Il étoit né à Lebèthres, en Thrace. Ses ouvrages, s'il est vrai qu'il en ait laissé, ne sont pas parvenus jusqu'à nous; et ceux qu'on lui attribue ont été composés long-temps après lui. Ce sont 1.° des *hymnes d'initiation* (τελεταὶ), au nombre de quatre-vingt-six; il est probable qu'ils sont d'un certain Onomacrite, contemporain de Pisistrate. 2.° Un poëme historique sur l'*expédition des Argonautes* (Ἀργοναυτικὰ), qui paroît avoir été composé du temps de l'école d'Alexandrie. 3.° Un ouvrage sur les *vertus magiques des pierres* (περὶ λίθων) : on le croit du quatrième siècle de nôtre ère. Enfin, 4.° des fragmens de divers autres ouvrages, parmi lesquels il se trouve un poëme de soixante vers, intitulé : περὶ σεισμῶν, des *tremblemens de terre.*

On n'a pas de données plus certaines sur Musée, né à Athènes, contemporain d'Orphée et son disciple. Les anciens citent de ce poète divers ouvrages qui se sont perdus; dans le nombre se trouvent Ὑποθῆκαι, *préceptes* pour son fils Eumolpe; une *Théogonie;* une *guerre des Titans;* des *Hymnes*, des *Oracles* (Χρησμοὶ), etc. Le roman poétique intitulé *Héro et Léandre* (τὰ καθ' Ἡρω καὶ Λέανδρον), qui porte son nom, ouvrage rempli d'images agréables, est beaucoup plus moderne, et date peut-être du quatrième siècle.

On place aussi à cette époque (2) fabuleuse les prophéties de la Sibylle Erythrée. Ce que les anciens nous disent des Sibylles est très-obscur et rempli de contradictions. On

(1) La tradition le place 1250 ans avant J. C.

(2) Environ 2300 ans avant J. C.; ainsi, 400 ans avant Abraham, et 800 ans avant Moïse.

compte jusqu'à dix ces prophétesses dont la plus ancienne est celle de Perse, qu'on nomme SAMBETHÉ; mais la plus célèbre est la Sibylle Erythrée, ou de Cumes, dont les oracles relatifs à l'histoire de la république romaine étoient conservés à Rome dans le temple d'Apollon. Ces oracles, instrumens de la politique et de l'esprit de parti, furent souvent falsifiés par ceux qui étoient investis du pouvoir. Le sénat les fit purger, à plusieurs reprises, de ces interpolations; Auguste et Tibère en ordonnèrent de nouvelles révisions; enfin Stilicon, ministre d'Honorius, les fit brûler. Ce qui reste aujourd'hui sous le titre d'*oracles de la Sibylle* (1) a été fabriqué par la pieuse fraude des chrétiens, surtout de ceux qui, dans les premiers siècles, ont été flétris du nom d'hérétiques.

Les oracles de la Sibylle ne sont pas les seuls qu'on colportoit en Grèce. *Jean Obsopœus* a recueilli (2) les diverses pièces de ce genre qui sont restées. Outre les oracles des dieux, on en trouve de divers prophètes ou devins, tels qu'AMPHILYTUS de l'Acarnanie, BACIS, DIOPITHES, et des devineresses XENOCLEA, PHÆNNIS, PHEMONOE, PELIADIS.

Un autre personnage fabuleux qu'on place dans le deuxième ou troisième siècle avant la prise de Troie (3), est l'Égyptien HERMES TRISMEGISTE, ou THOTH, auquel on attribue l'invention des caractères, et un grand nombre d'autres découvertes dans plusieurs sciences. Les Neo-Platoniciens, classe de philosophes que nous verrons naître dans les deuxième et troisième siècles après J. C., le regardèrent comme l'auteur de toutes leurs rêveries mystiques. C'est sans doute à cette époque qu'ont été fabriqués les ouvrages qui portent son nom, tels que son *Pœmandre* (Ποιμάνδρης), ou *de la nature et de*

(1) L'édition la plus complète en a été donnée par *Servœs Galle*. Amsterdam, 1689, in-4°.

(2) Paris, 1599, in-8°.

(3) Environ 1450 ans avant J. C.; 50 ans après Moïse.

l'origine des choses; Asclepius, ou dialogue sur Dieu, les hommes, l'univers, qui n'existe que dans une traduction latine attribuée à *Apulée;* un traité sur *les nativités;* un autre sur *la pierre philosophale*, etc.

PÉRIODE II.

Depuis la prise de Troie jusqu'à la législation de Solon, 1180—594 avant J. C.

Commencement de la littérature grecque.

Le onzième siècle avant notre ère est remarquable par les fréquentes migrations volontaires ou forcées des tribus helléniques. L'invasion du Péloponnèse par les Héraclides, ou peuples de race dorienne, imprima le premier mouvement aux habitans de la Grèce. Le bouleversement fut général. Les Doriens fondèrent cinq nouveaux états dans le Péloponnèse; les Achéens se fixèrent dans le nord de la presqu'île, après en avoir chassé les Ioniens. Ceux-ci suivirent les Éoliens qui, les premiers, avoient fondé des colonies helléniques sur les côtes de cette même Asie mineure, et dans les mêmes îles qui avoient été le berceau de la population de la Grèce. Une partie des Doriens mêmes, dont l'ambition avoit causé cette révolution, furent obligés d'y chercher un réfuge (1). Ainsi les Grecs retournèrent dans ce beau pays du continent, d'où devoient sortir les germes des arts et des sciences qui bientôt poussèrent des racines si profondes dans les parties orientales de l'Europe.

(1) Ce qui distingue les colonies fondées par les Grecs de celles qui ont été établies par des nations modernes, c'est qu'elles durent leur existence à la nécessité où se trouvoient des peuples chassés de leurs demeures de chercher un autre asile; tandis que les colonies sorties d'Europe depuis la fin du quinzième siècle ont été fondées par un esprit de commerce et de spéculation qui étoit étranger aux Grecs, et que parmi les peuples de l'antiquité les seuls Phéniciens paroissent avoir connu.

Les nouveaux états de la Grèce, fondés par les Doriens, ne conservèrent pas long-temps leur régime monarchique : partout il fut remplacé par des gouvernemens républicains. Ce mouvement fut universel ; il excita, dans les nouvelles républiques, ce patriotisme qui leur a fait tenter avec succès de si belles et de si grandes entreprises ; mais il occasionna aussi de nouvelles émigrations. La Sicile et la Basse-Italie se couvrirent de colonies grecques ; celle-ci a même été nommée Grande-Grèce. Dans la Grèce, proprement dite, Sparte et Athènes marchèrent à l'envi vers la domination qu'elles acquirent dans la suite sur les autres états helléniques ; mais le principal théâtre des beaux arts, dans cette période, étoit l'Asie mineure.

La langue grecque, la plus belle, la plus harmonieuse, la plus flexible que les hommes aient parlée, se fixa dans cette période : la musique, la poésie et le génie de la liberté, l'ont portée à un degré de perfection auquel aucun autre idiome ne peut plus atteindre. Les divers dialectes dans lesquels cette langue s'étoit partagée, se fondirent dans deux dialectes principaux, le *dorien* et l'*ïonien*. Le premier, qu'on parloit dans le Péloponnèse, où dominoient les peuples d'origine dorienne, et dans la plus grande partie des autres états de la Grèce européenne, conserva des traces de son ancienne rudesse. Le dialecte ïonien étoit parlé par les Athéniens, et, en Asie, par les colonies les plus riches et les plus puissantes. Ces peuples avoient adouci leur caractère avant les autres Grecs ; tous les ouvrages sortis de leurs mains brilloient par l'élégance et le goût. Leur langue s'est ressentie de ces heureux changemens : elle fut douce, harmonieuse et élégante : elle devint par la suite la langue classique des Grecs (1).

(1) Sur les dialectes de la langue grecque, voy. *Maittaire*, gr. linguæ dialecti, ed. *Sturz*. Lips., 1807, in-8° ; et sur les colonies grecques, deux ouvrages de M. *Hegewisch*, Geog. und hist. Nachr. die Colonien der Griechen betreffend, Altona, 1808, in-8°. ; et Uber die griech. Colonien seit Alexander dem Grossen, etc. Altona, 1811, in-8°.

POÉSIE ÉPIQUE.

Quoique, dans cette période, le poète (ἀοιδὸς, proprement le chantre) soit dépouillé de ce caractère sacré dont nous l'avons vu revêtu dans une plus haute antiquité, il continue cependant encore à jouir d'une grande considération. Aux banquets solennels et dans les cérémonies religieuses, il occupe une place distinguée : il voyage d'une province à l'autre; partout il fait entendre ses chants, et est accueilli dans les cours des grands dont il fait un des principaux ornemens.

L'Ionie fut le berceau de cette nouvelle poésie grecque. La douceur de son climat, l'opulence de ses habitans et la paix profonde dont ils jouissoient, pendant que la Grèce européenne étoit tourmentée par des révolutions, favorisèrent ses progrès. Il se forma, dans ce pays, une école de poètes qu'on chargea de composer ou d'arranger les hymnes qui devoient accompagner les solennités politiques ou religieuses. De ces institutions sortirent ces chantres qu'on appela par la suite *rhapsodes* (ῥαψῳδοὶ, de ῥάπτειν ᾠδὴν, mot à mot, ourdir une chanson).

Les exploits des héros de l'antiquité, transmis par les traditions populaires; les récits des choses remarquables que les voyageurs avoient observées dans les contrées éloignées; tels furent les sujets brillans que la poésie historique (ἔπος) eut à traiter.

Le poète épique célébroit les hauts faits des demi-dieux et des héros, les migrations des peuples, la filiation des dieux et leurs aventures. Les actions éclatantes qui illustrèrent la guerre de Troie, fournirent à ces chantres une matière inépuisable pendant une longue suite de temps.

C'est de cette époque (1) que, selon l'opinion vulgaire, datent deux grands poëmes épiques que l'antiquité a unani-

(1) Vers 1000 ou 900 ans avant J. C.

mement attribués à un seul *chantre* ionien, Homère, né peut-être à Chio (1). De nos jours seulement on a élevé des doutes sur l'existence de ce poète. D'abord, on a seulement agité la question si Homère avoit rédigé par écrit ses poésies, ou si elles avoient été transmises à la postérité par une tradition orale. La plupart des savans ont nié qu'Homère les eût écrites : ils fondent leur opinion sur la circonstance qu'il ne fait aucune mention de l'art d'écrire, malgré les fréquentes occasions que les incidens rapportés dans ses ouvrages lui en fournissent : ils en concluent que cet art étoit inconnu de son temps. C'est l'avis de MM. *Wood* (2), *Heyne*, *Wolf*, *Ilgen* (3) et autres. « Si Homère n'a pas parlé de l'écriture, dit M. *Bouterweck* (4), c'est qu'observant scrupuleusement les mœurs des temps héroïques qu'il chante, il ne peut faire mention d'un art que ses héros ne connoissoient pas. » MM. *Amelang* (5), *Hug* (6), *de Marée* (7) et d'autres, au contraire, ont soutenu qu'Homère connoissoit l'écriture, et qu'il a rédigé par écrit ses poésies.

Bientôt on alla plus loin. Un célèbre critique qui a fondé une nouvelle école en Allemagne, M. *F. A. Wolf*, a voulu

(1) Homère est nommé *Mæonides*, d'après son père Mæon, et *Melesigenes*, parce que, dit-on, il naquit près du fleuve Meles. Dans l'antiquité, sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. On connoît les vers suivans :

Ἑπτὰ ἐριδμαίνουσι πόλεις διὰ ῥίζαν Ὁμήρου,
Κυμη, Σμύρνα, Χίος, Κολοφὼν, Πυλος, Αργος, Ἀθῆναι.

(2) Essai on the original genius of Homer. London, 1775, in-4°.

(3) Ces trois derniers dans leurs éditions d'Homère; M. *Wolf* dans les fameux Prolégomènes de sa seconde édition (de 1794).

(4) Akademie der schœnen Redekünste. Gœtting., 1807, St. I-IV.

(5) Von dem Alterthum der Schreibekunst. Leipz., 1800, in-8°.

(6) Erfindung der Buchstabenschrift. Ulm, 1801, in-4°.

(7) Versuch über die Cultur der Griechen zur Zeit des Homer. Berlin, 1797, in-8°.

prouver (1), tant par l'analogie que par les disparates qu'il a cru remarquer entre les parties dont les poëmes d'Homère sont composées, qu'on doit les regarder comme une suite d'ouvrages de divers auteurs, et qu'on ne peut attribuer à Homère (si tant est que ce mot désigne un individu, et ne soit pas, en général, synonyme d'ἀοιδός, chantre) que la première idée, et peut-être une partie des vers que ces poëmes renferment.

En effet, les auteurs anciens font mention d'une série de poètes dits *cycliques*, qui ont versifié, les uns, toute la mythologie, en remontant aux généalogies des dieux; et les autres, l'histoire de la guerre de Troie, depuis l'événement qui l'occasionna jusqu'au retour des guerriers dans leurs foyers: on appelle la première série le *cycle mythique*, et l'autre le *cycle historique*. Ces poésies qui, sans être rédigées par écrit, furent transmises de siècle en siècle, peuvent avoir été la source où Homère a puisé les siennes. Lycurgue les porta d'Ionie dans sa patrie; des rhapsodes en détachèrent des fragmens et parcoururent la Grèce, ravie de les entendre réciter. Sous les Pisistratides, tous ces fragmens furent rassemblés, réunis en forme de deux épopées, et mis par écrit. Cette première rédaction ne conserva pas sa forme originaire: ces poëmes furent plusieurs fois retouchés, arrangés, suppléés et continués (opérations que renferme le mot de διασκευάζεσθαι); mais ce fut surtout par les soins des grammairiens d'Alexandrie, des troisième et quatrième siècles après J. C., que le texte de ces deux poëmes prit définitivement la forme sous laquelle ils nous ont été transmis. C'est par cette forme même que l'auteur de ce système ingénieux prétend reconnoître encore la main de divers auteurs qui y ont travaillé: les preuves qu'il en donne ont dû frapper d'autant plus vivement, que la simplicité, la sagesse et l'unité

(1) M. *Wolf* n'a pourtant fait que renouveler une opinion qui avoit été manifestée, dès le commencement du dix-huitième siècle, par quelques savans françois, tels que *Fr. Hedelin*, *Perrault*, *le Bossu*.

L'*Odyssée*, aussi en vingt-quatre chants, raconte les aventures d'Ulysse, depuis la prise de Troie jusqu'à son retour en Ithaque. L'action de ce poëme ne dure que quarante jours; mais, à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse, de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoissances qu'il avoit lui-même acquises dans ses voyages. Quel que soit l'intérêt que présente ce tableau mouvant, il a exigé peut-être un moindre effort de génie que la composition de l'Iliade, qui est plus simple.

En jugeant Homère, ne perdons pas de vue la différence qui existe entre la situation dans laquelle nous nous trouvons, et celle où étoient ses lecteurs ou auditeurs : sa langue étoit pour eux une langue vivante; ses poésies respiroient le patriotisme le plus exalté; elles reproduisoient les exploits de leurs ancêtres; elles nommoient les familles dont ils descendoient, les lieux où ils demeuroient ou auxquels le temps avoit attaché des souvenirs qui flattoient leur ambition; elles peignoient des mœurs qui étoient les leurs, des institutions sous lesquelles ils vivoient. Ces poésies étoient en même temps le livre sacré de leur religion et le plus ancien document de leur histoire, comme elles ont été pour eux et pour tous les temps subséquens les modèles de perfection à laquelle le génie de l'homme peut atteindre.

Le soin que prirent les critiques de rétablir le texte de l'Iliade et de l'Odyssée, donna naissance à plusieurs révisions ou récensions de ce texte. Une des plus anciennes éditions fut celle qu'Aristote fit pour Alexandre-le-Grand, et qu'on appeloit l'édition de *l'Écrin* (ἡ ἐκ τοῦ νάρθηκος ἔκδοσις), parce que ce prince l'avoit placée dans une riche boite à parfum. Les villes de Marseille, de Sinope, de Chio, d'Argos, celles des îles de Chypre et de la Crète, firent faire d'autres éditions à l'usage de leurs bibliothèques. Zénodote *d'Ephèse*, bibliothécaire d'Alexandrie, sous les premiers Ptolémée, fit une nouvelle recension de ces poëmes; mais on blâma la hardiesse avec laquelle il rejeta les vers qui

lui paroissoient douteux. ARISTOPHANE *de Byzance* s'en occupa aussi, mais la plus fameuse édition de l'antiquité est celle d'ARISTARQUE *de Samothrace* : elle est la base de la révision faite dans les troisième et quatrième siècles de J. C.; c'est celle qui nous est parvenue.

Il existe plusieurs Vies d'Homère écrites en grec : l'une est attribuée à HÉRODOTE; mais *Wesseling* et d autres ont prouvé que si l'auteur de cette biographie s'appeloit véritablement Hérodote, ce n'étoit pas le célèbre historien de ce nom. Une autre de ces Vies est attribuée à PLUTARQUE; il paroît en effet que ce biographe avoit composé une Vie d'Homère, et *Aulugelle* en cite des passages; mais comme ils ne se trouvent pas dans celle qui nous reste, il est vraisemblable que cet ouvrage n'est pas de Plutarque : quelques critiques ont cru reconnoître qu'il renferme des morceaux de deux écrivains différens qu'on a réunis en un seul. PROCLUS, philosophe platonicien du cinquième siècle après J. C., est l'auteur de la troisième biographie d'Homère. Enfin, il en existe deux autres dont les auteurs sont anonymes. L'une seulement, tirée d'un manuscrit de Madrid, a été publiée par *Iriarte*.

L'école d'Alexandrie nous a laissé d'excellentes scholies sur Homère. Les plus anciennes sont attribuées au grammairien DIDYMUS, qui vécut sous le règne d'Auguste, et qui composa des commentaires sur divers poètes grecs; mais on croit que les scholies sur Homère, qui portent le nom de ce grammairien, ne sont que des extraits de son ouvrage faits par un grammairien plus récent, qui a aussi profité des scholies de quelques autres commentateurs. Elles ont été publiées sous le titre de *Scholia minora antiqua*.

Le meilleur de tous les anciens commentaires sur Homère est celui d'EUSTATHE, archevêque de Thessalonique, du douzième siècle; il est intitulé : παρεκβολαί. C'est un ouvrage savant et indispensable pour l'intelligence du poète.

Les scholies les plus importantes, après le commentaire d'Eustathe, sont celles que *Villoison* a publiées d'après un manuscrit de la bibliothéque de Saint-Marc. Elles sont

extraites des anciennes éditions, telles que celles des villes, celles d'Aristarque, d'Antimaque, d'Aristophane de Byzance, de Zénodote, etc. Ces scholies ne s'étendent que sur l'Iliade.

On fait grand cas des scholies de PORPHYRE, dont une partie seulement a été publiée par *Valckenær* et *Wassenbergh*, sur un manuscrit qui se trouve à Leyde.

JEAN TZETZES, grammairien célèbre du douzième siècle, a beaucoup travaillé sur Homère. Ses *Allégories homériques*, poëme en huit mille vers, et son ἐξήγησις, ou métaphrase de l'Iliade, n'ont pas encore été imprimées; mais nous avons de lui trois poëmes qui forment une suite intitulée : *Antehomerica*, *Homerica* et *Posthomerica* (τὰ πρὸ Ὁμήρου, τὰ Ὁμήρου, καὶ τὰ καθ' Ὁμήρου).

Il existe, dans les bibliothèques, d'autres scholies et paraphrases, ouvrages d'anciens grammairiens et des savans Grecs qui, dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Italie : ces commentaires n'ont pas encore vu le jour.

Le meilleur commentaire moderne qui ait été fait sur Homère, est celui de *Kœppen* (1).

Les HOMÉRIDES formoient, à ce qu'il paroît, une famille ou école particulière de rhapsodes. De l'île de Chio ils se répandirent dans la Grèce. Le plus célèbre parmi eux étoit CYNÆTHUS, contemporain d'Eschyle (2). D'après l'usage du temps, ces chantres composoient des espèces d'exordes (προοίμια, ὕμνοι) ou d'*hymnes*, par lesquels ils préludoient à leurs chants épiques, et dont ils puisoient les sujets dans les événemens contemporains, ou, le plus souvent, dans la mythologie. Nous possédons encore trente-trois de ces hymnes; quelques-uns sont formés de la réunion de plusieurs fragmens.

(1) Erklärende Anmerkungen zum Homer. Zweyte Auflage. Hannover, 1792, 6 vol. petit in-8°. Il ne s'étend que sur l'Iliade. Ce commentaire explique tout, sans être prolixe.

(2). Ol. LXIX, 500 ans avant J. C.

Peut-être deux de ces hymnes, adressés à Apollon et à Cérès, sont-ils d'Homère même.

La *Batrachomyomachie* (la guerre des grenouilles et des souris), qu'on attribuoit anciennement à Homère, est un petit poëme dans lequel on a essayé de travestir la manière et le langage d'Homère. Cet ouvrage appartient probablement à une époque postérieure : quelques-uns nomment, comme son auteur, Pigrès *de Carie*, frère de la reine Artémise, et contemporain de Xerxès. On dispute aussi sur l'authenticité des *Épigrammes* attribuées à Homère, parmi lesquelles l'une, intitulée Εἰρεσιώνη (*couronne de feuilles d'olivier*), et l'autre Μαργίτης, sont les plus remarquables.

Entre les poètes cycliques, qui embrassoient tous les événemens du ciel et de la terre, depuis les amours d'Uranos et de Gê jusqu'au meurtre d'Ulysse par Télégone, les plus connus sont : Stasinus *de Chypre*, auteur des Κύπρια ἔπη, ou *Chants cypriques ;* Arctine *de Milet*, qui laissa Ἰλίου πέρσις, *la destruction d'Ilium ;* Eumèle *de Corinthe;* Lesches *de Lesbos*, auteur de la *Petite Iliade*, Ἰλιὰς μικρά; Aristeas *de Proconnèse*, auteur d'un poëme sur la *guerre des Arimaspes avec les Gryphes qui gardent l'or.*

Une institution ou école semblable à celle des Homérides, en Asie, se forma, neuf ou huit cents ans avant J. C., dans la Grèce européenne. On place à sa tête Hésiode, né à Cumes, en Éolide, mais surnommé l'Ascréen, du long séjour qu'il fit à Ascrée, en Béotie. On prétend que ses poésies eurent aussi dans la suite le sort de celles d'Homère, et qu'elles furent arrangées et falsifiées par des mains étrangères. Nous avons de ce poëte, 1.° Ἔργα καὶ ἡμέραι, *les Travaux et les Journées*, c'est-à-dire des préceptes sur l'éducation, l'économie rurale, la navigation et le choix des journées; c'est probablement un fragment d'une plus grande composition. La partie morale de ce poëme le rend surtout intéressant: Hésiode est probablement le premier qui ait entrepris un poëme *éthique* de cette extension. Si ses principes ne sont

plus en harmonie avec nos mœurs, son poëme peut au moins être regardé comme un monument historique de l'état moral et social de l'époque où il a vécu. 2.° Une *Théogonie*, fragment sur la généalogie des dieux et sur leurs combats. 3.° Le fragment d'une *Hérogonie*, c'est-à-dire d'une filiation et d'une histoire des demi-dieux. A ce poëme, un rhapsode inconnu rattacha un morceau sur le combat d'Hercule et de Cycnus, avec la description du bouclier d'Hercule; c'est d'après celle-ci que ce poëme porte le titre de Ἀσπὶς Ἡρακλέους, *le bouclier d'Hercule.*

Hésiode a employé le dialecte ïonien : sa diction est pleine de douceur et d'une harmonie qui a fait dire à un ancien que les Muses l'avoient allaité; il règne dans ses poésies une admirable vérité et une grande simplicité, ainsi qu'une naïveté qui indique leur haute antiquité. Quelques passages peuvent être cités comme une preuve de l'imagination et de la sensibilité de ce poète.

Il existe, sur Hésiode, des scholies non imprimées de Proclus, de Jean Tzetzes, etc.

Vers la fin de cette période vécut Épiménide *de Crète,* célèbre poète et espèce de prophète, dont Solon se servit pour préparer les Athéniens à recevoir les lois qu'il se proposoit de leur donner. Nous passons sous silence les fables qu'on a inventées sur le compte de ce poète, comme son sommeil de quarante ans, et l'âge de deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans auquel il doit être parvenu.

Les anciens parlent de divers poëmes de longue haleine qu'Épiménide a composés; d'une *Théogonie crétoise*, en cinq mille vers; d'*Argonautiques*, en six mille cinq cents vers, etc. De tout cela il ne reste que quelques vers cités par les anciens, dans le nombre desquels est celui que rapporte St.-Paul (ép. à Tite, I, v. 12).

Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί.

Ce que la Vulgate a traduit ainsi : Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri.

POÉSIE LYRIQUE.

Le changement qu'éprouva, dans cette période, la constitution des états de la Grèce, fut favorable à la poésie, à laquelle il ouvrit un nouveau champ. Le génie de la liberté inspira les poètes; ils chantèrent la prospérité dont jouissoit leur patrie, les devoirs du citoyen, les charmes de l'amitié; ils versèrent le baume de la consolation sur les malheurs que le destin rend inévitables, et blâmèrent les vices de leurs contemporains. La musique devint alors un art particulier et séparé de la poésie; mais on continua à s'en servir pour donner de la force et de l'expression aux paroles. Selon les objets qu'il chante, et selon les circonstances qui l'inspirent, le poète varie le rhythme de ses vers et invente des mètres nouveaux. Une fois établis et appropriés chacun à un genre particulier, ces mètres eurent à leur tour de l'influence sur les pensées et sur la marche du poète; ils servirent à distinguer les différentes poésies; c'est même d'après eux qu'on dénomma leurs genres.

La double flûte lydienne donna probablement naissance à ce genre de rhythme où l'hexamètre est suivi d'un pentamètre. On l'employoit originairement aux chants militaires (aux marches, *ἐμβατήριον μέλος*) : c'est par de tels accords que Callinus d'Ephèse inspira à ses contemporains l'enthousiasme qui devoit les porter à mourir pour la patrie, et que dans la seconde guerre de Messène (1) Tyrtée de Milet, envoyé au secours des Spartiates par les Athéniens, les encouragea au combat. Des cinq livres des chants guerriers de Tyrtée (*μέλη πολεμιστήρια*), il ne nous reste que quatre morceaux et quelques fragmens: ils respirent le mépris de la mort et le patriotisme le plus exalté.

Mais bientôt on s'aperçut que ces vers de différentes mesures, alternant entre eux, convenoient beaucoup mieux

(1) 680 ans avant J. C.

à exprimer des sentimens plus doux et plus analogues au cœur de l'homme. Mimnerme, de Colophon en Ionie (1), paroît avoir donné le premier exemple de ce nouvel emploi du mètre élégiaque, et avoir offert le plus ancien modèle d'un nouveau genre, l'élégie, qui, plus tard, a été cultivé avec une espèce de prédilection.

Les *scolies*, σκολιὸν ᾆσμα (ainsi appelées en opposition du νόμος ὄρθιος), furent originairement des chansons dont le mètre n'étoit pas prescrit. Par la suite on appela surtout de ce nom certaines chansons populaires ou de table qu'on chantoit à la ronde durant les banquets ou pendant les travaux de la vie domestique. Terpandre *d'Antissa* (2), qui perfectionna, dit-on, la manière de réciter les vers d'Homère, et qu'on cite comme l'inventeur du barbiton (βάρβιτον) ou de la lyre à sept cordes (λύρα ἑπταφθόγγη) est regardé comme le plus ancien auteur de scolies. Après lui, on nomme Clitagoras et Telamon (3).

Le vers ïambique fut principalement employé par les poètes qui vouloient tonner contre les vices et les travers des hommes (ἰαμβίζειν). Archiloque de l'île de Paros inventa (4) ce genre. Les anciens le regardoient comme le premier des poètes après Homère; mais il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages. Ils parlent beaucoup de la sévérité avec laquelle il traita un siècle où la corruption des mœurs commença à se manifester, et de la vengeance qu'il exerça contre une maîtresse qui lui étoit devenue infidèle : elle s'appeloit Néobule.

(1) Environ 590 ans avant J. C.

(2) 670 ans avant J. C.

(3) La collection des scolies grecques a été publiée par M. *Ilgen*, sous le titre de Carmina convivalia s. Σκολιὰ græca. Jenæ, 1798, in-8°. Les deux meilleurs morceaux de ce genre qui nous restent, et qui peuvent donner une idée de ce que les anciens appeloient scolie, sont d'une époque postérieure à celle dont nous nous occupons. L'un, par Callistrate, nous a été conservé par Athénée (Deipn. XV, 15) sous le titre de Ἁρμοδίου μέλος, *chant d'Harmodius*; l'autre est la scolie à Hermias *sur la Vertu*, faite par Aristote.

(4) Environ 700 ans avant J. C.

Archiloque la persécuta tellement par ses satyres, qu'elle termina sa vie par la corde : lui-même périt victime des haines qu'il avoit excitées.

Parmi les autres poètes lyriques de cette époque, on nomme trois chantres de l'Amour : ALCMAN ou ALCMÉON de Sardes en Lydie (1); ALCÉE de Mitylène (2), qui dans sa jeunesse avoit montré qu'il étoit capable de sentimens généreux en combattant contre les tyrans de sa patrie, et SAPPHO de Lesbos (3), connue par sa passion malheureuse pour Phaon, qu'elle exprima dans des vers pleins d'harmonie, de chaleur et de sensibilité, et qui la porta à finir sa vie dans les flots. Il nous reste des fragmens d'Alcée et quelques morceaux de Sappho.

Durant cette période, la *législation* fit un grand pas vers son perfectionnement. Dans les petites républiques qui couvroient le sol de la Grèce, les chefs du gouvernement avoient de fréquentes occasions de fixer les droits et les devoirs des citoyens. Plusieurs cités reçurent ces constitutions qui par la suite firent monter quelques-uns de ces états au faîte de la grandeur. Les lois que LYCURGUE donna à Lacédémone (4) ne furent jamais rédigées par écrit; aussi les nommoit-on des oracles, ῥῆτραι. DRACON fut le premier législateur d'Athènes. Ses lois furent jugées trop sévères. Les lois de ZALEUCUS et de CHARONDAS (5) eurent pour principal objet le maintien des mœurs. Le premier fut le législateur des Locriens d'Italie ou Épizéphyriens, et le second des Catanéens et de divers autres peuples de Sicile. Mais le plus célèbre de ces législateurs, après Lycurgue, fut l'Athénien SOLON, qui commence pour nous une nouvelle époque.

(1) 670 ans avant J. C.
(2) 600 ans avant J. C.
(3) Contemporaine d'Alcée, qui l'avoit aimée.
(4) 884 ans avant J. C.
(5) 666 ans avant J. C.

La liberté politique dont jouissoient les peuples de la Grèce influa sur leur langue. Les discussions publiques auxquelles tout citoyen d'une république peut prendre part, firent naître l'éloquence; on sentit de bonne heure quel avantage donnoit le talent de bien parler. Ce nouvel art porta bientôt à la perfection une langue anciennement barbare. L'art d'écrire, c'est-à-dire de tracer des caractères, se répandit en Grèce vers la fin de cette période. Le Phénicien Cadmus l'y avoit porté dans la précédente; mais ce ne fut que l'introduction du papier d'Égypte qui en rendit l'usage général. On écrivoit alternativement de droite à gauche et de gauche à droite : c'est la plus ancienne manière de tracer les caractères; on l'appeloit *βουστροφηδὸν*, parce qu'elle imitoit la marche qu'on fait observer aux bœufs qui traînent la charrue. Une découverte importante eut lieu vers la fin de cette période : jusque-là les écrivains n'avoient parlé que le langage de la poésie; le philosophe Phérécyde de Scyros et l'historien Cadmus de Milet, dont nous parlerons plus bas, firent la première tentative d'écrire en prose (*πεζὸς λόγος*); mais pendant long-temps cette prose fut une espèce de poésie affranchie des lois de la versification.

PÉRIODE III.

Depuis la législation de Solon jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand, 594–336 *ans avant J. C.*

Époque brillante de la littérature grecque. Athènes en est le siége.

Les Grecs étoient divisés en un grand nombre de tribus et d'états indépendans, réunis seulement par les liens d'une origine et d'une religion communes; par des jeux auxquels toute la nation prenoit part; par le conseil des Amphictyons qui entretenoit une espèce d'union politique; par le souvenir des exploits qui avoient été entrepris en commun, et par cet orgueil national qui aimoit à s'attribuer ce que l'histoire de chaque peuple offroit de plus glorieux. Les guerres des Perses apportèrent quelque changement à cet état des choses; le danger obligea les Grecs à réunir leurs forces pour les opposer à un ennemi commun. Les succès qu'ils obtinrent dans cette lutte portèrent leur pays au plus haut degré d'illustration. *Athènes*, sous l'administration du vertueux Aristide, et surtout sous celle de l'entreprenant Thémistocle, qui lui créa une marine, se mit à la tête de la confédération hellénique. Sous le gouvernement brillant de Périclès, cette ville parvint (1) au faîte de la grandeur. La vivacité naturelle des Athéniens,

(1) Vers 469 ans avant J. C.

l'habileté avec laquelle ils surent s'emparer des inventions d'autrui et les perfectionner, l'aménité de leurs mœurs, leur industrie active et les richesses que leur procura le commerce maritime; enfin, la pompe de leurs fêtes politiques et religieuses, et l'encouragement qu'ils accordèrent à tous les arts, firent regarder, à cette époque, Athènes comme le centre du monde civilisé.

En effet, tandis que dans les autres états de la Grèce on n'encourageoit pas les lettres par des récompenses publiques, mais que toute l'ambition de leurs habitans se tournoit vers les prix que l'agilité et la force corporelle remportoient dans les jeux solennels, les Athéniens seuls connoissoient une lutte plus noble, celle des talens et du génie. A Athènes, l'éloquence conduisoit aux honneurs et au pouvoir; là seulement on voyoit ces concours dramatiques dont il n'existoit pas d'exemple ailleurs. La perfection à laquelle ces concours portèrent l'art dont ils étoient l'objet, influa sur l'esprit et le goût du peuple; et les honneurs dont étoient comblés ceux qui l'emportoient sur leurs rivaux, excitèrent le génie, et formèrent cette succession de poètes dramatiques du premier ordre que nous admirons encore.

Personne ne pouvoit disputer aux Athéniens la gloire d'être le premier peuple du monde sous le rapport des lettres et des arts; elle ne suffisoit pas à leur ambition, s'ils n'étoient en même temps le premier peuple de la Grèce sous celui de la puissance. Les efforts qu'ils firent pour se maintenir au premier rang parmi leurs co-états, et dans cette espèce de suprématie (ἡγεμονεία) qui ne leur étoit accordée que par un consentement tacite, ou tout au plus par transaction, et plutôt comme une charge que comme un droit; les abus que fit de son pouvoir un peuple qui exerçoit la souveraineté dans ses assemblées générales, et le mécontentement universel qu'il excita parmi les états confédérés; enfin, la jalousie qui existoit entre les peuples de race dorienne et ceux de race ionienne, engagèrent quelques états d'origine dorienne à former, sous la direction de Sparte, une ligue opposée aux desseins ambitieux

des Athéniens. La guerre du Péloponnèse termina cette longue lutte : elle arracha la supériorité aux Athéniens, et la plaça dans les mains des Lacédémoniens.

Mais les confédérés s'aperçurent bientôt qu'ils n'avoient fait que changer de maîtres ; la dureté et la politique perfide des Lacédémoniens rendirent trop pesant un joug que l'urbanité des Athéniens avoit fait trouver plus supportable.

Pélopidas et Épaminondas se chargèrent du soin de délivrer la Grèce : Sparte fut dépouillée du premier rang, qui, pendant la vie seulement de ces deux grands hommes, devint le partage de Thèbes, leur patrie. Si la valeur guerrière des habitans de Sparte et les vertus civiques des deux citoyens de Thèbes inspirent de l'intérêt au philosophe, l'ami des lettres ne peut éprouver de regret de voir sortir le sceptre de la domination des mains de deux républiques, qui, par dédain ou par ignorance, n'ont jamais rien fait pour les sciences et les beaux arts. Athènes essaya de ressaisir le sceptre ; mais de nouveaux troubles s'élevèrent dans le sein de la Grèce. Philippe de Macédoine profitant enfin des dissensions de ces républiques et de la vénalité de leurs chefs, s'empara de la suprématie à la suite de la bataille de Chéronée (1), et la transmit en héritage à son fils Alexandre.

C'est dans cette période que la langue et la littérature des Grecs parvinrent à leur plus grande perfection. Le dialecte attique, qui n'étoit autre chose que celui des Ioniens, le plus doux de tous, perfectionné par les grands écrivains de la nation, devint la langue classique des Grecs ; dans la poésie seulement, le dialecte dont Homère s'étoit servi conserva quelque temps ses droits, jusqu'à ce qu'enfin les vers ïambiques des poètes dramatiques le remplacèrent.

Nous avons vu, à la fin de la période précédente, naître le style prosaïque ; cette invention nous force à établir désormais deux classes d'écrivains, les poètes et ceux qui ont écrit en prose.

(1) 338 ans avant J. C.

I. POÉSIE.

Nous trouvons dans cette période six genres de poésies, dans lesquels les auteurs grecs s'exercèrent; ce sont la poésie gnomique, la poésie didactique, la poésie lyrique, les diverses espèces de drames, la poésie mimique et l'épopée.

1. *Poésie gnomique* ou *éthique*.

La *gnomique*, genre de poésie usité dans cette période, avoit le même but que les apologues d'Ésope dont nous parlerons plus bas. On désignoit par le nom de *gnomes* (γνῶμαι) des sentences détachées dans lesquelles des sages offroient les résultats de leur expérience et de leurs observations (1). Celles de ces sentences qui nous ont été conservées sont d'une simplicité extrême, qui prouve leur haute antiquité. La forme métrique dans laquelle elles étoient rédigées aidoit à les imprimer plus facilement dans la mémoire.

Voici les quatre poètes dont il nous reste des poésies de ce genre.

Solon, né à Salamine (2), célèbre législateur d'Athènes. Il composa divers poëmes, par l'un desquels il engagea les Athéniens à faire la guerre aux Mégariens; mais il ne nous reste que ses poésies gnomiques.

Théognis *de Mégare* en Achaïe (3). Nous avons sous son nom douze cent trente-huit sentences, dont une grande partie

(1) Voy. *Rohde* de vet. poetarum sapientia gnomica. Havniæ, 1800, in-8°. La meilleure édition de ces poésies est celle que donna Brunck sous le titre de Ἠθικὴ ποίησις s. gnomici poetæ. gr. Argent., 1784, in-8°.

(2) L'époque de sa plus grande célébrité est 594 ans avant J. C.

(3) 548 ans avant J. C.

au moins est d'une époque beaucoup plus récente : elles ont plus de mérite sous le rapport de la morale que sous celui de la poésie.

Phocylides de Milet, ou, selon d'autres, de Chio, contemporain du précédent. On lui attribue un poëme en deux cent dix sept vers, intitulé *ποίημα νυθετικόν*, *exhortation*; il est probablement d'un chrétien du deuxième ou du troisième siècle.

Pythagore de Samos (1), dont nous parlerons plus bas. Ses sentences, connues sous le nom de *vers dorés* (*χρυσᾶ ἔπη*) ont été recueillies par ses disciples, et principalement par Empédocle.

2. *Poésie didactique.*

Après les poètes gnomiques, la poésie fit un pas de plus. On s'avisa de réunir en système une suite de vérités philosophiques, et de leur donner une forme poétique. La *nature des choses* (*περὶ φύσεως*) étoit le sujet intarissable des premiers poëmes didactiques. Xénophanes *de Colophon* (2); son disciple Parménide *d'Élée* (3), et Empédocle *d'Agrigente* (4), s'emparèrent de cette matière : c'est par le dernier surtout que ce genre de poésie a été perfectionné; mais nous connoissons mieux son ouvrage par l'imitation de Lucrèce que par le peu de fragmens qui en sont venus jusqu'à nous (5).

(1) Entre 608 et 466 ans avant J. C.

(2) 550 ans avant J. C.

(3) 410 ans avant J. C.

(4) Leurs fragmens ont été recueillis par Henri Étienne, sous le titre de Poesis philosophica. Paris. 1573, in-8°.

(5) Un poëme sur la sphère, en vers ïambiques, attribué à Empédocle, est regardé comme apocryphe. Il a été publié par *Morel*.

Cependant les succès de la poésie didactique ne furent pas de longue durée dans cette période : on trouva bientôt que la prose étoit plus propre que la poésie à énoncer des vérités philosophiques ou physiques.

3. *Poésie lyrique.*

Dans cette période, la poésie lyrique parvint à son plus grand lustre; mais comme il ne nous reste des morceaux que d'un petit nombre de poètes qui la cultivèrent, nous ne sommes guère en état d'apprécier leur mérite, et nous devons nous en rapporter aux éloges qu'en font les anciens (1).

Stésichore d'Himère et Ibycus de Rhegium florissoient vers le commencement du sixième siècle avant J. C. (2). Nous avons quelques fragmens du premier.

Il nous reste une petite collection de chansons attribuées à Anacréon de Téos (3). Toute l'antiquité parle avec admiration de ce chantre de Bacchus et de l'Amour. Polycrate, prince de Samos, et Hipparque, maître d'Athènes, l'honoroient de leur amitié. Il est encore le modèle de la poésie légère (παίγνια), pour laquelle, le premier, il se servit d'un mètre particulier que les grammairiens appellent *ionique majeur :* il a laissé son nom à ce genre. La collection de chansons anacréontiques que nous possédons a été faite ou commencée au dixième siècle par Constantin Céphalas : elle contient des morceaux de différentes époques, comme le prouvent la diversité de leur mérite et celle des dialectes dans lesquels ils sont écrits. Cependant une partie au moins de ces chansons paroît

(1) *Voyez* Quinctil. inst. or. X, 1.; Horat. Carm. II, 13, 24. IV, 9, 7. Ep. I, 6, 65.

(2) Stésichore mourut vers 556 ans avant J. C.

(3) 530 ans avant J. C.

évidemment avoir Anacréon pour auteur. La gaîté, la naïveté, la simplicité qui règnent dans ces petits poëmes, ont fait d'Anacréon le poète favori de son temps et des siècles suivans.

« Une longue suite de poètes, dit M. *Manso* (1), se sont occupés jusqu'à nos jours des mêmes sujets qu'Anacréon. La légèreté, la simplicité, l'abandon qui caractérisent la manière de ce poète aimable, ont été étrangers à tous les poètes qui l'ont précédé et à la plupart de ceux qui ont cherché à l'imiter. Anacréon est inspiré par une gaîté franche et par le sentiment d'un contentement intérieur qui s'épanche toujours avec douceur. Le plaisir que lui font éprouver le vin et les femmes est si pur, qu'on voit bien qu'il ne peut qu'embellir la vie. Les impressions qu'il reçoit des objets qui l'entourent ne troublent jamais le calme de son ame; il rit et badine avec la naïveté d'un enfant dont l'innocence nous charme. Quand il accompagne de ses chants les accords de sa lyre, ce n'est pas parce qu'il veut plaire ou qu'il veut célébrer quelque objet; il chante, parce qu'il y trouve du plaisir, et qu'il sent le besoin d'exprimer ce sentiment. Ses poésies ne brillent pas par l'invention; on n'y trouve pas d'allégories artificielles, point de tours recherchés ni d'allusions cachées, ou ce n'est en quelque sorte qu'à son insu. Rien de superflu dans ses vers; ils sont faciles, délicats et doux, sans art et sans apprêt. L'ode d'Horace la plus gaie donne plus à penser et procure une jouissance plus exquise au lecteur que la chanson la plus sérieuse d'Anacréon. La lecture de ce poète laisse dans l'esprit la même impression que celle qu'on emporte en quittant une société où règnent la gaîté et la [illegible]ce modeste. On n'y a pas entendu de ces mots profonds qui restent dans l'ame, mais on conserve des souvenirs agréables et un certain sentiment de bien-être. »

Parmi les poètes de cette époque qui ont écrit en vers ïambiques, l'antiquité nomme Hipponax *d'Éphèse* (2), dont

(1) Charact. der vorn. Dichter aller Nat. Bd. VI.

(2) 530 ans avant J. C.

la franchise est devenue proverbe (1), et Xénophanes *de Colophon* (2), qui, dans des poëmes ironiques, intitulés Σίλλοι, parodia Homère et Hésiode.

De plusieurs poètes lyriques qui portent le nom de Simonides, l'un est connu par le morceau intitulé : *des Femmes*, περὶ γυναικῶν. C'est un fragment d'un ouvrage satyrique. Mais le plus célèbre est Simonides *de Céos* (3). Les anciens parlent de ses poésies avec les plus grands éloges. Il s'exerça dans presque tous les genres, et réussit principalement dans les élégies ou chants plaintifs (4). « Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir; personne n'a peint avec plus de vérité la situation et les infortunes qui excitent la pitié (5). » On le dit auteur d'une *mnémonique* ou mémoire artificielle (6).

Ce qu'aujourd'hui nous appelons proprement poésie lyrique ou haute poésie lyrique, ou ode, a pris naissance dans les fêtes de Bacchus. On récitoit dans ces solennités des chants qui se distinguoient par des métaphores hardies, par des pensées dont on négligeoit de marquer la liaison, par des expressions neuves et inusitées. On les appeloit διθύραμβοι, dithyrambes, mot d'une étymologie obscure.

Les plus célèbres poètes dithyrambiques sont Lasus, Melanippide, et surtout Pindare *de Thèbes* (7), né à l'époque la plus glorieuse de la Grèce. Pindare eut pour instituteurs et

(1) *Voyez* Hor., Epod. 6, 12.

(2) *Voyez* ci-dessus, page 28.

(3) 500 ans avant J. C.

(4) L'élégie fut nommée, dit-on, de ἒ ἒ λέγειν, dire : hélas!

(5) Voyage du jeune Anacharsis.

(6) Pline, Hist. nat. VII, 24. Cic. de or. II, 86.

(7) Ol. LXV, 1; 556 ans av. J. C. Il mourut Ol. LXXXVI, 2; 436 ans av. J. C. Pindare n'a rien de commun avec un poète latin de ce nom auquel on attribue un abrégé de l'Iliade en hexamètres.

conseils Lasus, Simonide, Myrtis, femme distinguée par ses talens, et Corinne, dont les anciens vantent la vive imagition. De ces nombreuses compositions lyriques, κεχωρισμένα παρθένια (odes pour les chœurs de filles dans les fêtes de Pan), θρῆνοι ou élégies, ὑπορχήματα ou chansons pour la danse, προσῴδια ou chansons pour les cérémonies religieuses, il ne nous reste que quelques fragmens; mais nous avons de ce poète quarante-cinq hymnes ou chants de victoire, ἐπινίκια ᾄσματα, dans lesquels il a célébré les vainqueurs dans les jeux de la Grèce, et les divinités qui président à ces solennités. Ces hymnes tiennent le milieu entre l'épopée et la poésie lyrique : ce sont des hymnes religieux destinés à célébrer des actions qu'on regardoit comme entreprises en l'honneur de la divinité. Pindare y réunit l'éloge du vainqueur à celui de ses ancêtres et de sa ville natale; et c'est sous ce rapport que ses poésies tiennent au genre épique; dans la partie lyrique le génie du poète, vigoureux, indépendant, ne s'annonce que par des mouvemens fougueux, fiers, irréguliers; ses images sont sublimes, ses métaphores hardies, ses pensées fortes, ses maximes étincelantes de traits de lumière. Son style est souvent obscur à force de concision (1).

L'émule de Pindare étoit Bacchylide, neveu de Simonide : il partagea avec Pindare la faveur du roi Hiéron, et les suffrages de la cour de Syracuse.

Les anciens font le plus grand éloge de Philoxène de Cythérée, poète dithyrambique, qui vécut à la cour de Denys l'aîné (2). Sa franchise lui attira le malheur d'être enfermé dans les fameuses carrières de Syracuse, où il composa,

(1) Voici le jugement de Quintilien sur Pindare : Novem lyricorum longe Pindarus princeps, spiritus magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum verborumque copia et velut quodam eloquentiæ flumine. *Inst. or.* X, 1, 6.

(2) Vers 395 avant J. C.

dit-on, la meilleure de ses pièces, intitulée *le Cyclope.* Il fit aussi des tragédies. Rien ne nous reste de tout cela; on trouve, à la vérité, dans l'Anthologie, quelques épigrammes d'un Philoxène; mais on ignore si elles sont du même auteur.

Les anciens parlent quelquefois de neuf poètes lyriques; ce sont : ALCMAN, ALCÉE, SAPPHO, STÉSICHORE, IBYCUS, ANACRÉON, SIMONIDE, PINDARE et BACCHYLIDE. Outre Sapphon, il y a encore huit célèbres poétesses : ÉRINNE, MYRO, MYRTIS, maîtresse de Pindare; CORINNE, disciple de Myrtis; TELESILLE, PRAXILLE de Sicyon, NOSSIS et ANYTE (1), dont il existe des fragmens (2).

Dans les derniers temps de cette période et au commencement de la suivante, sous Philippe et son fils Alexandre, vécut le poète HERMESIANAX. Il écrivit trois livres d'élégies, et intitula ce recueil *Leontium,* du nom de sa maîtresse. Athénée nous en a conservé un fragment.

En terminant l'article des poètes lyriques et élégiaques de cette période, nous parlerons de ZOROASTRE. Ce philosophe persan, dont le nom originaire en langue zend étoit *Zeretoschtro,* est l'auteur ou le restaurateur de la religion des Mages : on croit qu'il a vécu vers l'an 520 avant J. C. Quelque Néo-Platonicien a forgé, sous le nom de cet homme célèbre, des oracles, *μαγικὰ λογια;* il en existe deux collections, l'une de soixante, l'autre de plus de trois cents vers.

(1) Nossis et Anyte vécurent peu après Alexandre-le-Grand.

(2) *Voy.* Novem illustr. femin. fragm. ed *J. Ch. Wolf.* Hamb., 1735, 2 vol. in-4°; et Μουσῶν ἄνθη, ed. *A. Schneider.* Giessæ, 1802, in-8°.

4. *Poésie dramatique* (1).

C'est au sein de l'ivresse et des plaisirs tumultueux que la poésie dramatique prit naissance. Les fêtes de Bacchus, qu'on célébroit à l'époque des vendanges, étoient accompagnées de chœurs et de danses, dont les acteurs, travestis en Bacchans et en Faunes, et rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe, faisoient entendre des chansons lascives. Quelquefois, dans la fougue de leur délire, ils immoloient des personnages connus, et même de simples particuliers, à la risée publique. Ces chœurs étoient interrompus de temps en temps par la représentation grotesque d'une action qu'on appeloit δρᾶμα ou ἐπεισόδιον, représentation mêlée aux chants. Par la suite des temps il se forma de ces jeux trois genres distincts de drames, la *tragédie*, la *comédie* et le *drame satyrique*.

a. *Tragédie.*

L'étymologie du mot de tragédie est incertaine : peut-être ce drame étoit il ainsi nommé, parce qu'un bouc étoit le prix du vainqueur (de τράγος, bouc).

Thespis *d'Icarie*, en Attique (2), est regardé comme l'inventeur de la tragédie : avant lui les chanteurs représentoient une action, telle que le hasard ou l'ivresse du moment la leur inspiroient. Thespis introduisit un acteur qui, monté sur un chariot, faisoit un récit ou représentoit une action dont le sujet et les vers étoient préparés d'avance.

Phrynichus, disciple de Thespis, choisit l'espèce de vers

(1) Voyez *Brumoy*, Théâtre des Grecs, nouvelle édition. Paris, 1785, 13 vol. in-8°.

(2) 535 ans avant J. C.

qui convient le mieux aux drames, et introduisit quelques autres changemens sans pouvoir faire sortir la tragédie de l'enfance.

Le veritable père de la tragédie, celui qui le premier lui donna une forme régulière, fut ESCHYLE *d'Éleusis* (1). Il fit de la fable la principale partie du poëme, et la mit en liaison intime avec le chœur. Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies; et dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs attiroit à lui le principal intérêt, et le rôle du chœur fut abrégé (2) Eschyle donna à ses acteurs des masques et un costume décent et analogue à la fable. Ses pièces sont remplies d'idées hardies et d'une certaine grandeur qui n'est pourtant pas sans rudesse. Le destin, que rien ne sauroit fléchir, y plane toujours, et dans toute sa rigueur, sur la tête des mortels. Ce poète aime mieux produire sur la scène des dieux ou des demi-dieux que de simples humains. Sa diction est sublime, souvent lyrique et obscure. Il inspire la terreur, et rarement la pitié. Ses plans sont d'une extrême simplicité; il ne connoît pas l'art de nouer ou de dénouer une action. Cette circonstance est cause que dans ses pièces l'action s'arrête quelquefois, et ce défaut devient plus sensible encore par les chants des chœurs, qui lui servent à remplir ces intervalles. Sévère observateur de l'unité de l'action, sans laquelle il n'y a pas d'intérêt, il néglige quelquefois celles de temps et de lieu. Des soixante-dix ou quatre-vingts tragédies qu'il avoit écrites, il ne nous en reste que sept: *Prométhée dans les liens*; les *Sept contre Thèbes*; les *Perses*; *Agamemnon*; les *Choéphores*; les *Euménides*; les *Suppliantes*.

(1) Né Ol. LXIII, 3=526 avant J. C. Mort Ol. LXXXI, 1=456 avant J. C.

(2) Voyez *Heeren* de chori gr. trag. natura et indole. Gott. 1784, in-4°.

SOPHOCLE *d'Athènes* naquit (1) lorsqu'Eschyle avoit trente-deux ans; il en avoit quarante-deux lorsque celui-ci mourut. Il lutta souvent avec lui pour le grand prix. Quoique plus âgé qu'Euripide de dix-huit ans, il lui survécut de quelques mois. Sophocle introduisit sur la scène un troisième acteur; il abrégea encore plus les chants du chœur, et lui assigna le rôle d'un simple spectateur qui s'intéresse toujours à l'action, mais y prend rarement une part directe par ses discours (2). Sophocle est regardé comme le poète tragique le plus parfait de l'antiquité. Dans ses pièces, l'action est nouée avec art, et la catastrophe préparée de loin. Ses caractères sont grands et héroïques, mais ils ne s'élèvent pas, comme ceux d'Eschyle, au-dessus de l'humanité. Son style est noble, sans que ses expressions soient gigantesques.

Les anciens nous apprennent que l'aménité et la douceur qui caractérisoient Sophocle lui ont fait donner le surnom d'*Abeille attique*.

« On diroit (3), pour parler dans le sens des religions anciennes, qu'une providence bienfaisante voulut faire connoître au genre humain la dignité et la félicité auxquelles il est quelquefois réservé, lorsqu'elle réunit dans cet homme unique tous les dons divins capables à la fois d'orner l'esprit et d'élever l'ame, à tous les biens terrestres qu'on peut désirer. Le premier avantage de Sophocle fut de devoir le jour à des parens riches et considérés, et de naître citoyen de l'état le plus civilisé de la Grèce libre. La beauté du corps et celle de l'ame; l'usage non interrompu de ses forces et de ses facultés intellectuelles jusqu'à la fin de sa longue carrière; une éducation soignée où la gymnastique et la musique concoururent, par ce qu'elles ont de plus recherché et de plus parfait, à donner, l'une une énergie nouvelle aux précieuses dispositions de la nature, l'autre à les mettre toutes en harmonie entre elles; l'agré-

(1) Ol. LXX, 3 = 498 av. J. C. Il mourut Ol. XCIII, 3 = 406 av. J. C.

(2) Voyez *Lessing* Leben des Sophocles. Berlin, 1790, in-8°.

(3) Ce morceau est traduit d'un ouvrage allemand de M. *A. W. Schlegel*, intitulé: Uber dramatische Kunst und Litteratur. Bd. I. S. 169 ff.

ment et les charmes de la jeunesse; la maturité et les fruits de l'âge mûr; le talent de la poésie, développé avec un art infini dans toute son étendue; la pratique de la plus haute sagesse; l'estime et l'amour de ses concitoyens; la célébrité la plus grande parmi les étrangers; la bienveillance et la faveur des dieux : tels sont les traits principaux de la vie de ce poète pieux et vraiment sacré. Les dieux, parmi lesquels il choisit de préférence le dieu qui dispense la gaîté et qui forma à la civilisation les hommes auparavant grossiers, Bacchus, à qui il se consacra de bonne heure, en prenant part aux jeux de ses fêtes, origine de la tragédie. . . . ; ne croiroit on pas que ces dieux auroient souhaité de le rendre immortel, tant ils retardèrent la fin de ses jours? Mais ne pouvant changer l'ordre du destin, ils le firent sortir de la vie de la manière la plus douce, afin que, sans s'en apercevoir, il échangeât une immortalité pour une autre, et que la cessation de sa longue existence sur terre fût le commencement d'une gloire qui ne devoit jamais s'éteindre. A l'âge de seize ans, sa beauté le fit choisir pour conduire, en dansant au son des instrumens, le chœur des jeunes gens qui formoient le pæan; c'étoit, on le sait, la danse sacrée qu'on exécutoit autour des trophées élevés après cette bataille de Salamine, où Eschyle avoit combattu, et qu'il a dépeinte avec tant d'énergie. Ainsi la jeunesse de Sophocle brilla de son plus bel éclat à l'époque la plus glorieuse de l'histoire de sa patrie. Aux approches de la vieillesse, il remplit les fonctions de général, concurremment avec Périclès et Thucydide, et celles de prêtre d'un héros d'Athènes. A l'âge de vingt-cinq ans il commença à donner des tragédies; vingt fois il obtint la palme : souvent il occupa la seconde place, jamais il ne descendit à la troisième. Des succès toujours croissans signalèrent ses pas dans cette carrière qu'il poursuivit au delà de sa quatre-vingtième année; peut-être même quelques-uns de ses chefs-d'œuvre datent-ils de ses derniers temps. On rapporte qu'un de ses enfans, ou que ses enfans d'un premier lit l'accusèrent d'être tombé en enfance, et de n'être plus en état d'administrer son bien, parce qu'il

leur préféroit un fils d'une seconde femme. Pour toute réponse, il lut à ses juges son Œdipe à Colonne, qu'il venoit d'achever, ou seulement, suivant d'autres auteurs, le chœur magnifique de cette pièce où il célèbre Colonne, sa patrie. Le tribunal se sépara, frappé d'admiration, et Sophocle fut reconduit chez lui en triomphe. S'il est certain qu'il a écrit ce second Œdipe dans un âge très-avancé (et en effet on reconnoît des traces de vieillesse dans cette composition dénuée de l'impétuosité de la jeunesse, et recommandable par la douceur de la maturité), n'y trouvons-nous pas l'image de la vieillesse la plus aimable à la fois et la plus respectable? Les récits de sa mort, qui tous semblent fabuleux, diffèrent entre eux, et cependant s'accordent sur un point qui, sans doute, fait allusion à la vérité; c'est qu'occupé de son art ou de quelque chose qui y avoit rapport, il a fini sans éprouver de maladie; et, comme l'oiseau consacré à Apollon, quand il est au terme de son existence, il a exhalé sa vie au milieu des chants poétiques. C'est encore ainsi que j'ajoute foi à ce que l'on raconte de ce général Lacédémonien qui, ayant entouré le tombeau de son père d'un mur de défense, fut deux fois averti, en songe, par Bacchus, d'y placer la sépulture de Sophocle, et envoya à ce sujet un hérault à Athènes; et je crois de même à tout ce qui sert à mettre dans son jour la vénération dont jouissoit ce grand homme. Je l'ai appelé pieux et vraiment sacré, dans le sens même qu'il eût adopté. Si ces ouvrages respirent la grandeur, l'aménité et la simplicité antique, il n'est pas moins de tous les poètes grecs celui dont les sentimens ont le plus d'analogie avec l'esprit de notre religion. La nature lui avoit refusé un seul don, un bel organe pour le chant; il ne pouvoit que guider les voix étrangères, lorsqu'elles répétoient les accens harmonieux dont il avoit donné le sujet. Voilà pourquoi il s'affranchit personnellement de l'usage où étoient les poètes de jouer dans leurs pièces; une seule fois, dit-on, il parut, jouant de la lyre, dans le rôle de l'aveugle Thamiris. »

De plus de cent tragédies de Sophocle, nous n'avons plus

que les sept suivantes : Ajax (μαςιγοφόρος), *Électre, Œdipe roi, Antigone*, les *Trachiniennes, Philoctète* et *Œdipe à Colonne*. La tragédie d'Œdipe roi est regardée non seulement comme la plus belle de Sophocle, mais aussi, sous le rapport du choix et de la disposition du sujet, comme la meilleure de toutes celles qui nous restent de l'antiquité (1).

Euripide de Salamine (2) fut l'élève d'Anaxagore et de Prodicus, les deux plus habiles maîtres qu'Athènes eût produits à cette époque en philosophie et en éloquence. Dans sa première jeunesse, il s'étoit beaucoup exercé aux arts gymnastiques, par lesquels on plaisoit alors à la multitude. Il quitta bientôt cette carrière, qui lui inspiroit du mépris. L'éloquence lui en offrit une autre qui conduisoit aux honneurs, mais sa candeur y répugnoit. La philosophie eut pour lui des charmes irrésistibles ; cependant, quand il vit à quel danger son maître s'étoit exposé en rendant hommage à la vérité, il résolut d'éviter ce danger en s'adonnant à la tragédie, et en mettant dans la bouche de ses acteurs des maximes qu'il n'osoit professer publiquement. En effet, ne pouvant plus rien ajouter à la perfection à laquelle la tragédie s'étoit élevée sous Sophocle, Euripide imagina de transporter sur la scène le langage de la philosophie, et d'y développer tout le jeu des passions. C'est dans leur peinture qu'il n'a pas été surpassé, et la vérité de ses tableaux l'a fait nommer le plus tragique des tragiques. Dans ses pièces, le chœur ne joue qu'un rôle très-subordonné ; il paroît même qu'il ne l'a conservé que pour augmenter la pompe du spectacle. Son style est élégant et clair, harmonieux et coulant : on peut dire qu'il a fixé la langue de la tragédie. Quelquefois, la prétention de donner de la grâce à sa diction n'est pas assez masquée, et son élégance dégénère en une

(1) Voyez *Boivin*, dans les mém. de l'acad. des Inscr. et B. L., vol. VI, p. 372.

(2) On le croit né Ol. LXXV, 1 = 480 ans avant J. C., et mort Ol. XCIII, 3 = 406 ans avant J. C., la même année où mourut Sophocle.

vaine abondance de paroles : ce sont ces deux défauts qui ont fourni aux poètes comiques de si fréquentes occasions de le parodier.

« Quand on considère Euripide, dit M. *Schlegel* (1), sans le comparer à ses devanciers; quand on examine plusieurs de ses meilleures pièces et quelques passages isolés des autres, on ne peut que lui donner les plus grands éloges. Quand on le place, au contraire, suivant le rang qu'il occupe dans l'histoire de l'art; quand, dans ses pièces qui sont parvenues jusqu'à nous, on porte l'examen sur l'ensemble, et notamment sur le travail qui s'y fait généralement sentir, on ne peut, à beaucoup d'égard, que le blâmer très-sévèrement. Il est peu d'écrivains dont on puisse, avec vérité, dire autant de bien et autant de mal. Euripide, doué d'un esprit infini, possédoit une grande habileté dans toutes les parties de l'art; mais son talent, riche, aimable, brillant, n'étoit pas réglé par cette gravité sublime du génie, ni par cette sagesse sévère et ingénieuse que nous vénérons chez Eschyle et chez Sophocle. Le but constant et unique d'Euripide est de plaire, n'importe par quel moyen : voilà ce qui le rend si inégal à lui-même. Souvent il a des passages d'une beauté ravissante; quelquefois il tombe dans de véritables trivialités. Malgré tous ses défauts, il unit une merveilleuse facilité à un charme de séduction presque irrésistible.

« Euripide ne nous offre plus l'essence de la tragédie ancienne dans sa pureté et sa simplicité. Les traits caractéristiques, tels que l'idée du destin qui y domine, la peinture idéale des hommes, l'importance du chœur, sont chez lui en partie effacés. Quoique, à l'exemple de ses devanciers, il parle du destin; quoiqu'il inculque fortement, suivant l'usage de la tragédie, la croyance à son pouvoir, le destin n'est cependant, chez Euripide, que bien rarement l'ame invisible de la fable, la pensée fondamentale de l'acteur tragique. On sait que l'action du destin peut être conçue

(1) Uber drama ische Kunst und Litteratur. Bd. I, S. 198.

d'une manière plus ou moins austère; que cette idée sombre et terrible s'éclaircit dans le cours de trois tragédies dont se forme la *Trilogie*, jusqu'à faire entrevoir une providence toujours sage et toujours bienfaisante; mais Euripide a tiré son idée du destin de la région de l'infini, et l'inflexible nécessité dégénère souvent chez lui en un hasard capricieux : aussi ne peut-il plus diriger l'idée du destin vers son but véritable, c'est-à-dire élever en opposition la liberté morale de l'homme. Un bien petit nombre de ses compositions a pour base une lutte opiniâtre contre les arrêts du destin, ou une soumission héroïque à ses décrets. La plupart de ses personnages souffrent, parce qu'ils doivent, et non parce qu'ils veulent souffrir.

« La grandeur idéale, le caractère et la passion, sont chez Sophocle dans une subordination réciproque; chez Euripide, au contraire, la passion est la chose principale. Après elle, il s'occupe des caractères; et si, après ces conceptions, il lui reste encore de la place, il cherche à peindre la grandeur et la dignité, mais plus souvent des caractères agréables.

« Il est convenu que les personnages tragiques ne peuvent pas être tous également exempts de fautes; car autrement il n'existeroit pas d'opposition entre eux, et par conséquent point de nœud dramatique. Mais Euripide a, suivant le témoignage d'Aristote, donné fréquemment, et sans nécessité, des caractères vicieux à ses personnages; par exemple, à Ménélas, dans Oreste. La tradition, consacrée par la croyance des peuples, attribuoit de grands crimes à plusieurs héros des temps anciens; Euripide, de sa propre autorité, leur imputa des actions méchantes et d'un genre vil. Il ne s'occupe point de représenter simplement la race des héros dans leur grandeur imposante; il s'efforce plutôt de combler que de couvrir l'abîme qui sépare ses contemporains de ces hommes extraordinaires de l'ancien monde, et d'épier les momens où les dieux et les héros déposent leur dignité; mode d'observation dont, ainsi qu'on l'a remarqué, nulle grandeur ne soutiendra l'épreuve.

« Le chœur n'est plus, dans ses tragédies, qu'un ornement superflu; les chants de ce chœur ne sont souvent que des

épisodes qui n'ont aucun rapport à l'action, et qui ont plus de brillant que de mouvement et d'enthousiasme réel.

« Euripide ayant fréquenté les écoles des philosophes, il met de la vanité à faire sans cesse des allusions à leurs principes. Il juge qu'il est au-dessous de lui de croire aux dieux avec la simplicité du peuple; il saisit toutes les occasions de divulguer la signification allégorique des traditions religieuses, et de faire bien entendre que sa piété est très-équivoque. On doit distinguer, chez lui, le poëte dont les productions étoient consacrées à orner des solennités religieuses, et qui, protégé par la religion, devoit l'honorer; et le sophiste rempli de prétentions philosophiques qui, au milieu des prodiges fabuleux liés à la religion où il puisoit les sujets de ses pièces, cherchoit à énoncer ses doutes et ses opinions hardies. D'un côté, il ébranle les fondemens de la religion; de l'autre il joue le moraliste. Pour être bien venu du peuple, il prête aux hommes des temps héroïques une conduite et des mœurs qui ne pourroient exister que dans la société de ses contemporains. Il sème dans ses pièces un grand nombre de maximes; mais ces maximes qu'il répète souvent, qui la plupart sont usées, ne soutiennent pas un examen sévère. »

Des cent vingt-trois drames de ce poëte il ne nous reste, indépendamment d'un drame satyrique dont nous parlerons plus bas, que dix-huit tragédies, intitulées: *Hécube; Oreste;* les *Phénisses; Médée; Hippolyte couronné; Alceste; Andromaque;* les *Suppliantes; Iphigénie en Tauride; Iphigénie en Aulide;* les *Troïennes;* les *Bacchantes;* les *Héraclides; Hélène; Ion; Hercule furieux; Électre.* Une autre pièce, *Rhésus,* lui a été faussement attribuée, et de sa *Danaë* il ne reste que le commencement.

Nous n'avons que des fragmens des autres poëtes tragiques grecs, tels que Chérémon, qui fleurit du temps de Philippe de Macédoine (1).

(1) Les fragmens des poëtes dramatiques grecs ont été recueillis par *Grotius*, dans les Excerpt ex trag. et com. gr. Paris., 1626, in-4°.

b. *Drame satyrique* (1).

Les représentations grotesques des marches et des expéditions de Bacchus, qu'on jouoit entre les tragédies, firent naître le drame satyrique. « Il étoit distingué de la tragédie par l'espèce de personnages qu'il admettoit, par les catastrophes qui n'étoient jamais funestes, par les traits, les bons mots et les bouffonneries, qui en faisoient le principal mérite; il l'étoit de la comédie, par la nature du sujet et par le ton de dignité qui régnoit dans quelques-unes de ses scènes; il l'étoit de l'une et de l'autre, par des rhythmes qui lui étoient propres, par la simplicité de la fable, et par les bornes prescrites à la durée de l'action: car la satyre étoit une petite pièce qu'on donnoit après la représentation des tragédies, pour délasser les spectateurs. (2) ». Dans ces pièces, les personnages du chœur, déguisés en Satyres et en Silènes, exécutoient des danses, et prenoient part au dialogue. Eschyle, Chærilus et Pratinus changèrent la forme de ces pièces; Sophocle, Achæus, Euripide et Hégemon, les perfectionnèrent.

Il paroît que ce genre de drame ne se soutint pas longtemps: le seul drame satyrique qui soit parvenu jusqu'à nous, est le *Cyclope* d'Euripide.

c. *Comédie.*

Quoique la comédie eût la même origine que la tragédie, le commencement de son histoire est plus obscur. L'étymologie de ce mot (de κωμη, canton) indique qu'elle naquit dans les bourgs de l'Attique, et probablement les premières représentations qui en furent l'origine se donnoient lorsque les processions en l'honneur de Bacchus parcouroient la

(1) *Casaubonus* de satyrica Græc. poesi; ed. *Rambach.* Halæ, 1779, in-8°. *Eichstædt* de dram. comico-sat. Lips. 1793, in-8°.

(2) Voyage du jeune Anacharsis.

campagne. On nomme SUSARION originaire, ainsi que Thespis, du bourg d'Icarie (1), comme le père de la comédie grecque. Ses pièces satyriques et grossières firent long-temps les délices de la campagne (2); mais la ville d'Athènes n'admit ce genre de spectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile. Au lieu d'une suite de scènes sans liaison, EPICHARME de Cos (3) établit une action, en lia toutes les parties, et la traita dans une juste étendue. Ses pièces, assujéties aux mêmes règles que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles.

La gaîté et la vivacité naturelle aux Athéniens leur firent supporter sans humeur les plaisanteries que les poètes comiques se permettoient contre le corps du peuple exerçant la souveraineté, et cette disposition des esprits donna aux représentations théâtrales une tendance politique. On permit même que les auteurs attaquassent sans ménagement les particuliers dont ils traduisoient sur la scène les vices et les ridicules. Cette tolérance fit dégénérer la satyre en une licence effrénée, que l'on regardoit comme l'appanage de la liberté politique. « Bientôt, espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ces poètes livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable qui fût à l'abri de leurs coups : quelquefois désigné par des allusions, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur (4). » Cette époque de licence est désignée sous la dénomination de *comédie ancienne :* son caractère distinctif consiste dans une hardiesse excessive, et dans l'emploi des chœurs et des digressions (παράβασις).

Après Epicharme, on cite CRATINUS, EUPOLIS, PHILONIDES,

(1) Vers 525 ans avant J. C.
(2) On croit que telle est l'origine du nom de comédie.
(3) 500 ans avant J. C.
(4) Voyage du jeune Anacharsis.

TELECIDES, AGATHON, THEOPHILUS, PHILESTION et CRATÈS, comme ayant vécu dans cette période : nous ne les connoissons guère que par les citations des anciens. Mais le plus célèbre poète de l'ancienne comédie est ARISTOPHANE (1) : sa patrie est inconnue, mais il étoit citoyen d'Athènes, où il passa sa vie. Les onze pièces qui nous restent de plus de cinquante qu'il avoit composées, nous offrent le tableau le plus fidèle des mœurs de cette ville, mêlé de satyres amères contre le peuple et contre les citoyens qui jouèrent un rôle à l'époque de la guerre du Péloponnèse. « Dans des sujets allégoriques, Aristophane traita les intérêts les plus importans de la république. Tantôt il y montroit la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse ; tantôt il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les dissensions du sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations (2). »

Les comédies d'Aristophane sont du genre de celles qu'on appelle pièces à caractère ; l'invention et la conduite de la fable y sont négligées, mais le dialogue est vif, pressé et rempli d'ironie; quelquefois même le sel attique s'y trouve avec profusion. Comme la plupart des événemens politiques de la guerre du Péloponuèse sont mentionnés dans les pièces d'Aristophane, elles ont aussi un véritable intérêt pour l'histoire ; mais un grand nombre des allusions qu'elles renferment est perdu pour nous.

Le style de ce poète est regardé comme le modèle de l'élégance. Ses onze pièces sont intitulées: les *Nuées;* les *Grenouilles;* les *Chevaliers;* les *Acharnéens;* les *Guêpes;* la *Paix;* les *Oiseaux;* le *Conciliabule de Femmes* (ἐκκλησιάζουσαι); les *Femmes célébrant la fête de Cérès* (Θεσμοφοριάζουσαι); *Lisistrate; Plutus.*

La plus saine partie de la nation, depuis long-temps indignée de la licence des poètes comiques, essaya plusieurs fois, mais en vain, d'y mettre des bornes, en employant le secours des lois.

(1) 420 ans avant J. C.

(2) Voyage du jeune Anacharsis.

Cette licence n'expira qu'avec la liberté publique. Lamachus, un des membres de ce gouvernement que les historiens ont flétri de l'épithète des *trente tyrans*, défendit, quatre cent trois ans avant J. C., de placer sur la scène les événemens du temps, et d'y nommer les individus vivans. La terreur qu'inspirèrent ces hommes puissans produisit, dans la comédie, une révolution soudaine; le chœur disparut, et avec lui les satyres directes contre les chefs de l'état et contre les particuliers: on y fit alors usage d'allusions et d'une satyre plus fine, peinture fidèle des caractères qu'on vouloit traduire sur la scène. On appelle cette époque de l'histoire du théâtre grec, la *comédie moyenne*. ANTIPHANES et ALEXIS sont nommés comme les poètes les plus distingués de cette période; mais il ne nous en reste rien, ou que de foibles fragmens, et la seule pièce d'après laquelle nous puissions nous faire une idée de la comédie moyenne, est le Plutus, dernière production d'Aristophane; elle ne fut représentée qu'après le décret de Lamachus. Les autres poètes de la moyenne comédie, dont il ne reste que des fragmens, sont NICOPHRON, NICOCHARES, PHILETÆRUS, EUBULUS, NICOSTRATE, THEOPOMPE, PHILIPPE, EPHIPPUS, ANAXOLAUS, tous d'Athènes; EPICRATES, d'Ambracie; ANAXANDRIDES, de Rhodes (1).

Nous parlerons, dans la période suivante, de la troisième époque de la comédie grecque, qui est nommée *comédie nouvelle*.

Nous terminerons cet article par une observation générale. La représentation des pièces de théâtre faisoit partie des concours (ἀγῶνες μουσικοὶ), qui avoient lieu lors des trois grandes fêtes en l'honneur de Bacchus. On appeloit *tetralogie* les trois tragédies et le drame satyrique que chaque concurrent étoit obligé de faire; et *trilogie*, les trois tragédies seules. Quelquefois ces trois pièces se suivent et forment une suite d'actions,

(1) Les fragmens des anciens poètes dramatiques ont été recueillis par *Jac. Hertelius* dans Sententiæ comicorum. Bas. 1560, in-8°.; et par *Hugo Grotius* dans Excerpta ex tragœdiis et comœd. gr. Paris. 1626, in-4°.

comme dans le Prométhée d'Eschyle, dont la seconde partie seulement est venue à nous : l'Agamemnon, les Choephores et les Euménides du même poète, sont encore une trilogie. Les poètes jouoient souvent eux-mêmes dans les pièces qu'ils faisoient représenter ; au moins ils dirigeoient le spectacle, distribuoient les rôles, les faisoient apprendre, et instruisoient les danseurs à accorder leurs mouvemens aux chants du coryphée.

5. *Poésie mimique.*

A côté de ces trois sortes de drames réguliers, les Grecs possédoient un grand nombre de farces de différentes espèces. Dans les banquets, on faisoit entrer des bouffons qui représentoient des pantomimes, souvent accompagnées d'un dialogue improvisé (αὐτοκαβδάλοι). D'autres farces obscènes ou satyriques étoient représentées sur le théâtre par des acteurs qu'on nommoit *mimes* : les auteurs anciens parlent de ces pièces, tantôt sous la dénomination de δεικηλισταὶ, tantôt sous celle de λυσιῳδοὶ ou de μαγῳδαί : mais comme le temps ne nous a conservé aucune de ces pièces, nous ne pouvons nous faire une idée ni du genre ni des variétés que désignoient les noms que nous venons de rapporter. Peut-être quelques-unes ressembloient-elles à nos parades des boulevarts, et d'autres à nos proverbes dramatiques.

Le nom de mimes a été donné ensuite à de petits poëmes qui mettoient sous les yeux des lecteurs des aventures particulières, et se rapprochoient de la comédie par leur objet, puisqu'ils peignoient des mœurs et des caractères pris dans la vie commune, mais sans contenir une fable complète dans toutes ses parties. SOPHRON de Syracuse (1) est nommé comme auteur de mimes qui faisoient les délices de Platon. Il ne nous en reste que quelques titres et des fragmens, qui ne sont pas suffisans pour que nous pussions établir les caractères généraux

(1) 420 ans avant J. C.

de ces poésies, quoique nous sachions que la quinzième idylle de Théocrite est une imitation d'un mime de Sophron. On peut présumer que quelques-uns de ces poëmes étoient dans le goût des contes de La Fontaine (1).

6. *Poésie épique.*

Pendant que la poésie lyrique et la poésie dramatique étoient cultivées avec un succès éclatant, l'épopée seule parut perdre de l'éclat dont elle avoit brillé dans les siècles précédens. Chœrilus (2) publia un poëme sur la victoire de Salamine, mais le choix même du sujet indique que l'épopée étoit descendue au rang du poëme historique. Cependant les anciens citent, de cette époque, comme classiques, les poëmes de Pisandre et de Panyasis, sur Hercule, et la Thébaïde d'Antimaque *de Colophon* ou de Clarus (3), qu'ils comparent à Homère, moins pour l'élégance et la grâce que pour l'élévation des idées et l'énergie du style. Le même auteur avoit composé une élégie intitulée *la Lydienne*, dont les anciens faisoient aussi le plus grand cas. De ces deux ouvrages il ne nous reste que des fragmens informes.

(1) Hypothèse de l'abbé Barthélemy.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 43.

(3) 412 ans avant J. C.

II. PROSE.

Nous parlerons des auteurs en prose de cette époque, en rangeant leurs productions en huit classes différentes, qui sont la fable ou l'apologue, l'histoire, la géographie, l'éloquence, les épîtres, la philosophie, les mathématiques et la médecine.

1. *Fable.*

La fable (μῦθος, αἶνος, λόγος, ἀπόλογος, παροιμία), sans former un genre particulier de littérature, étoit depuis long-temps employée par les orateurs comme un excellent moyen de captiver l'attention et de diriger l'esprit d'hommes encore au premier degré de la civilisation. Esope, esclave phrygien (1), qu'un auteur anonyme qui a écrit sa vie, remplie de contes absurdes, a présenté comme un bouffon difforme et insipide, est regardé par les anciens comme le créateur d'un genre qui a été nommé d'après lui. Dans des apologues simples et instructifs, qu'il composoit à mesure que les occasions lui en faisoient naître l'idée, il répandit une excellente morale, et des principes de politique à la portée de ses contemporains. Long-temps ces fables ne furent conservées que par une tradition orale; elles furent fréquemment imitées, et toutes les imitations furent mises sur le compte du premier inventeur de ce genre de composition. Babrias (2), sous le règne d'Auguste, les mit en vers: après lui, des compilateurs les retraduisirent en prose. Enfin, dans le quatorzième siècle, le moine *Maximus Planudes* leur donna la forme sous laquelle nous les possédons.

(1) 550 ans avant J. C.

(2) Nommé par corruption Gabrias. Les cinquante-quatre fables qui sont parvenues jusqu'à nous, sous son nom, sont la plupart d'Ignatius Magister, patriarche de Constantinople dans le neuvième siècle.

Les collections de ces fables qui ont été publiées avant 1809, sont très-incomplètes. C'est à cette époque que M. *de Furia*, garde de la bibliothéque Laurentiane à Florence, en fit imprimer un recueil beaucoup plus complet, d'après un précieux manuscrit qui se trouve dans la bibliothéque du Mont-Casin.

2. *Histoire* (1).

Les liaisons plus étroites que les divers états de la Grèce formèrent dans cette période; les guerres qui les mirent en rapport avec les peuples de l'Asie, et même avec ceux de l'Afrique; le commerce qui prit un accroissement considérable; les voyages que la curiosité ou l'envie du gain firent entreprendre; toutes ces circonstances augmentèrent la masse des connoissances historiques et géographiques chez un peuple vif et avide d'instruction. On rechercha d'abord avec soin toutes les traditions populaires qui avoient perpétué d'âge en âge le souvenir des révolutions, des généalogies des princes et des maisons illustres, de l'origine et de l'émigration des peuples; on sentit l'importance de préserver de l'oubli ces diverses traditions. Les colonies de l'Asie mineure, de la Grande-Grèce et de la Sicile, séparées de leurs métropoles, et voisines de peuples barbares, mais réunies entre elles par des relations de politique et de commerce multipliées, sentirent de bonne heure la nécessité de rédiger par écrit tous les documens relatifs à leur origine : aussi trouvons-nous dans ces colonies, dès le sixième siècle avant J. C., les premières *logographies* en prose, ou traditions historiques mises par écrit (de λόγος, parole, tradition, et γράφειν, écrire). Indépendamment de la tradition et des ouvrages des poètes, ces auteurs consultèrent tous les monumens de l'antiquité, les inscriptions, les autels, les statues, les édifices consacrés à l'occasion de certains événemens; ils alloient recueillir sur les lieux mêmes

(1) *J. G Vossii* de Historicis gr. Libri IV; Lugd. Bat. 1651, in-4°. *C. F. Creuzer*, hist. Kunst. der Griechen; Leipz., in 8°.

tous les faits dont ces monumens avoient perpétué le souvenir. En un mot, les logographies étoient le premier fruit de l'esprit d'observation qui venoit de s'éveiller: souvent, il est vrai, cette louable curiosité se laissa égarer par la crédulité, par un patriotisme exagéré, et par la vanité nationale; sentimens qui étoient d'autant plus vifs qu'à cette époque on ne s'occupoit encore que d'événemens dont le souvenir se perdoit dans la nuit du temps.

Parmi les écrivains de ce genre nous nommerons les suivans, dont il ne nous est parvenu que des fragmens.

Cadmus *de Milet*, le plus ancien de tous (1). Il écrivit sur les antiquités de sa ville natale : son ouvrage fut abrégé par Bion *de Proconèse*.

Denys *de Milet* (2), le premier, dit-on, qui entreprit la composition d'une histoire générale.

Acusilaus *d'Argos*, qui rédigea la généalogie des anciennes familles royales, en remontant jusqu'à Phoronée.

Denys *de Chalcis*, qui fit des recherches sur les fondateurs des villes.

Hécatée *de Milet* (3). Non seulement il éclaircit les antiquités de la Grèce, en publiant des collections de ces généalogies que les grandes familles avoient conservées par tradition, mais il étendit les bornes de l'histoire qui, jusqu'à lui, ne s'étoit encore occupée que de la Grèce. Hécatée, dans sa περίοδος γῆς, *tour du monde*, décrivit tous les pays connus alors.

Xanthus, historien de la Lydie, sa patrie.

Hippys de Rhegium (4), auteur d'une histoire de la Sicile.

(1) 600 ans avant J. C.
(2) 555 ans avant J. C.
(3) 500 ans avant J. C.
(4) 495 ans avant J. C.

Après eux, Hellanicus *de Mitylène* (1) composa une description de la plupart des nations de la Grèce, et Pherecydes, natif de Leros, une des Sporades, recueillit les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes. Avec lui se termine la classe des premiers historiens de la Grèce.

Mais ce n'est qu'improprement qu'on peut appeler historiens ces rédacteurs de traditions souvent mensongères. L'histoire ne commença que lorsque les écrivains, sans se perdre dans le labyrinthe de la fable, se bornèrent aux événemens dont ils avoient été les témoins, et sur lesquels ils purent prendre des informations auprès des hommes sous les yeux desquels ils s'étoient passés, et sur les lieux mêmes qui en avoient été le théâtre. Hérodote *d'Halicarnasse* (2), qui le premier connut l'art de lier entre eux des événemens qui intéressoient les divers peuples de la terre, et de faire un tout régulier de tant de parties incohérentes, est le père de l'histoire. Depuis l'âge de vingt-sept ans il parcourut les principaux pays connus, pour rassembler les matériaux d'une histoire de la guerre des Grecs contre les Perses, qu'il se proposoit d'écrire. Cet ouvrage est composé d'une suite de tableaux historiques et géographiques, rattachés, comme autant d'épisodes, à une seule grande action, dont la défaite de Xerxès est le dénouement. Son ouvrage, lu dans l'assemblée des jeux olympiques, et ensuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudissemens universels. Forcé de quitter sa patrie déchirée par des factions, il se retira à Thurium, dans la Grande-Grèce, et y retoucha son histoire. Divisée en neuf livres, à chacun desquels l'admiration de ses contemporains donna le nom d'une des Muses, elle embrasse une période de deux cent vingt ans, depuis Gygès, roi de Lydie, jusqu'à la fuite de Xerxès. Aux beautés de l'ordonnance, Hérodote réunit au suprême degré les charmes de la diction; son style tient, pour ainsi dire,

(1) 460 ans avant J. C.

(2) Né, selon M. Larcher, Ol. LXXIV,1 = 484 avant J. C., quatre ans avant l'invasion de la Grèce par Xerxès.

le milieu entre la poésie épique et la prose. Hérodote raconte, avec simplicité et exactitude, non seulement les faits dont il a pu, par lui-même, reconnoître la vérité, mais aussi ceux qui lui ont été racontés dans ses voyages, souvent sans émettre son opinion; quelquefois seulement il exprime ses doutes. C'est donc à tort qu'à une époque où la critique philosophique et la géographie étoient encore au berceau, on a voulu rendre suspecte la véracité de cet historien, et qu'on lui a donné l'épithète d'historien fabuleux, qu'il ne mérite nullement. Des voyages modernes ont confirmé un grand nombre de récits qui anciennement passoient pour mensongers, ou ont fait connoître les causes qui ont pu induire cet écrivain en erreur; et c'est ainsi que les fables mêmes que son histoire renferme sont un témoignage de son amour pour la vérité.

Le meilleur commentaire sur Hérodote est celui qui est joint à la traduction françoise de cet historien par M. Larcher (1).

Une Vie d'Homère, ἐξήγησις περὶ τῆς Ὁμήρου βιοτῆς, attribuée à Hérodote, est probablement l'ouvrage d'un grammairien moderne.

Le plus parfait des historiens grecs est THUCYDIDE d'Athènes (2), fils d'Olorus, né environ treize ans après Hérodote. Il étoit d'une des premières familles de sa ville natale, alliée à celle des Pisistratides. Placé à la tête d'un corps de troupes, il échoua dans une entreprise qui lui avoit été confiée, et fut puni de ce revers par l'exil. « Pendant cet exil, qui dura vingt ans, il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponnèse, et n'épargna ni soins ni dépenses pour connoître non seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la prolongèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta partout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, et fut lui-même témoin de la

(1) Deuxième édition; Paris, 1811, 9 vol. *in*-8°.

(2) Né Ol. LXXVII, 2=471 avant J. C.

plupart des événemens qu'il avoit à décrire. Son histoire, qui comprend les vingt-une premières années de cette guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, et de son caractère qui le portoit à la réflexion. Il étoit plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en éloigner par des digressions; aussi son ouvrage n'est point, comme celui d'Hérodote, une espèce de poëme où l'on trouve les traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages et de leurs mœurs, la description des pays qu'ils habitent; ce sont les mémoires d'un militaire qui, tout à la fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses récits et dans ses harangues les principes de philosophie qu'il avoit reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence qu'il tenoit de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes; son style énergique, concis, et par-là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles (1). » On remarque que le huitième livre de Thucydide n'est pas aussi fini que les sept précédens: il paroît que l'auteur n'y a pas mis la dernière main.

Xénophon d'Athènes, fils de Gryllus, et surnommé l'Abeille attique (2), célèbre comme philosophe, comme militaire et comme homme d'état, fut exilé de sa patrie sous prétexte de son attachement au parti dorien. Les Lacédémoniens lui donnèrent des terres en Élide: il passa le reste de ses jours dans sa maison de campagne de Scillonte, près d'Olympie; il y composa divers ouvrages philosophiques, politiques et historiques. Dans ces derniers, dont nous parlerons ici, on aperçoit à chaque page les sentimens religieux dont son ame étoit pénétrée, les principes de justice et de morale qu'il avoit puisés dans l'école de Socrate, et toutes les vertus dont il étoit orné. Son style est simple, noble, élégant et plein de grâce, sans être vigoureux ni sublime. Ses ouvrages historiques sont les suivans:

(1) Voyage du jeune Anacharsis.

(2) Né Ol. LXXXII, 1 = 452 ans avant J. C. Mort Ol. CV, 1 = 360 avant J. C.

1.° L'*Histoire grecque* (ἑλληνικά) en sept livres : c'est une continuation de l'ouvrage de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée. Xénophon l'écrivit à un âge très-avancé. Il s'y trouve plusieurs lacunes et des passages falsifiés. Le morceau sur la bataille de Leuctres n'est pas suffisamment développé; on voit que ce n'est qu'à regret que l'auteur rapporte les victoires d'Épaminondas sur sa patrie adoptive. D'après une tradition, c'est son fils Gryllus qui, dans la bataille de Mantinée, porta au héros de Thèbes le coup mortel. Xénophon n'imite pas la manière de Thucydide; celle d'Hérodote convenoit mieux à son caractère, et avoit plus de rapport avec le genre d'éloquence d'Isocrate qui avoit été son maître.

2.° L'*Expédition de Cyrus le jeune* contre son frère Artaxerxe, et la *Retraite des dix mille Grecs* (ἀνάβασις). Xénophon eut une grande part à cet événement glorieux, qu'il raconte d'une manière très-intéressante et avec la plus grande modestie. Cet ouvrage est un des plus précieux et le plus ancien monument de la science militaire.

3.° La *Cyropédie* en huit livres : c'est moins une histoire qu'un roman politique, dans lequel, sous la personne de Cyrus, l'auteur propose le modèle d'une éducation vraiment spartiate.

4.° L'éloge d'Agésilas (λόγος εἰς Ἀγεσίλαον).

Les autres historiens grecs de cette époque ne nous sont connus que par des fragmens, ou par les jugemens qu'en portent les écrivains des temps postérieurs. Un des ouvrages que nous devons regretter davantage, est l'histoire de la Perse et celle de l'Inde, de Ctésias de Cnide, contemporain de Xénophon. Il fut médecin du roi Artaxerxe, et fit un long séjour à la cour de Suze : il composa son ouvrage sur des matériaux qu'il avoit trouvés dans les archives de l'empire. Photius nous en a conservé un extrait.

Philiste de Syracuse (1), gendre et ministre de Denys-l'Ancien, donna les antiquités de la Sicile et la Vie des deux

(1) 360 ans avant J. C.

Denys. C'étoit un fauteur de la tyrannie : les anciens blâment aussi son style, comme manquant de simplicité.

Théopompe de Chio, regardé comme le meilleur historien grec après Hérodote, Thucydide et Xénophon. Il donna une suite de l'ouvrage de Thucydide, et une Vie de Philippe de Macédoine. On l'accuse de n'avoir pas été exempt d'aigreur, et d'une certaine témérité dans ses jugemens. Cornelius-Nepos s'en est beaucoup servi (1).

Éphore de Cumes, disciple d'Isocrate, laissa une Histoire universelle, qui fut continuée par Diyllus d'Athènes et Psaon de Platée.

Heraclides, surnommé *le Pontique* (2), est auteur d'un ouvrage historique et géographique, intitulé περὶ πολιτεῖων, des *États* ou *Républiques*, dont nous n'avons que des fragmens.

Nous plaçons à la fin des historiens de cette période Androtio d'Athènes, qui a écrit une histoire de sa patrie, Ἀτθὶς, dont il reste quelques fragmens.

3. *Géographie* (3).

L'histoire et la géographie sont inséparables ; une de ces sciences ne peut faire de progrès sans que l'autre n'en ressente

(1) Voyez *F. Koch*, Prolegom. ad Theopompum Chium. Sedani (Stettin) 1803, in-4°.

(2) 340 ans avant J. C.

(3) Voyez *Gosselin*, Géogr. des Grecs ; et Recherches sur la géogr. syst. et positive des anciens. Paris, 1790. 3 vol. in-4°.—*Bredow*, Unters. üb. einzelne Gegenst. der alten Gesch. Geogr. und Chronologie. Altona, 1800, in-8°.—*Mannert* Geogr. der Griechen u. Römer. Nürnb. 1799, ff. 6 vol. in-8°.—*Malte-Brun*, Précis de géogr., vol. I. Paris, 1811, in-8°. —*J. Hudsoni*, Geogr. veteres script. gr. minores. Oxon. 1698, 2 vol. in-8°.

les effets. Nous avons parlé (p. 51) de l'ouvrage historico-géographique d'Hécatée ; comme il ne nous en reste rien, nous ne saurions apprécier ce que la géographie lui doit; mais nous devons reconnoître qu'Hérodote a rendu les plus grands services à la géographie historique, quoiqu'il manquât de connoissances mathématiques et astronomiques. Les détails qu'il donne sur les pays qu'il a parcourus, annoncent un esprit observateur et une grande véracité ; les renseignemens qui lui ont été fournis sont quelquefois inexacts; mais nous avons déjà remarqué que des voyageurs modernes ont souvent fait retrouver dans ces fables des vérités défigurées par l'ignorance de ceux qui les avoient transmises à Hérodote.

Le souvenir de quelques voyages de découvertes faits dans cette période, nous a été conservé dans des espèces de notices succinctes qu'on appelle *périples* (περίπλους). Rien de si fameux dans ce genre que l'expédition de Hannon, général carthaginois, qui a vécu entre les années 600 et 500 avant J. C. Il fut envoyé, avec une flotte, pour visiter les côtes occidentales de l'Afrique, et pour y fonder des colonies propres à devenir des entrepôts de commerce. Il exécuta heureusement cette commission, et parvint jusqu'à l'île de Cerné, probablement une des îles Canaries ou de celles du cap Vert, où il bâtit une ville. De retour dans sa patrie, il déposa aux archives un rapport officiel de son voyage, dont le sénat fit faire un extrait, en forme d'inscription qui fut placée dans le temple de Saturne. Il nous en a été conservé une tradition en langue grecque, sous le titre de Ἄννωνος Καρχηδονίων βασιλέως περίπλους τῶν ὑπὲρ τὰς Ἡρακλέους στήλας Λιβυκῶν τῆς γῆς μερῶν, ὃν καὶ ἀνέθηκεν ἐν τῷ τοῦ Κρόνου τεμένει ; c'est-à-dire : *Periple d'Hannon, roi des Carthaginois, des parties de la Libye qui sont situées au-delà des colonnes d'Hercule, qu'il a suspendu dans le temple de Saturne.* L'authenticité de ce monument précieux, attaqué par *Dodwell* (1), a été défendue par *Bougainville* (2), *Falconer* et par d'autres écrivains.

(1) Dans les Geogr. minores ed. *Hudson*, Oxon., 1698, in-8°.
(2) Mém. de l'acad. des Inscr., Vol. XXVI et XXVIII.

Scylax, natif de l'île de Caryande, rassembla, soit du temps de Darius Hystaspes, soit à l'époque de la guerre du Péloponnèse (1), les itinéraires des voyageurs de son temps. Il donne des notions intéressantes sur les côtes de la Méditerranée, sur les établissemens des Carthaginois, etc. C'est dans son Périple que se trouve pour la première fois le nom de Rome.

Pythéas de Marseille fit, vers la fin de cette période, des découvertes importantes dans un voyage par mer qu'il entreprit pour visiter le nord de l'Europe. Il fut le premier

(1) Il règne parmi les savans diverses opinions sur l'époque où Scylax a vécu. Hérodote raconte (IV, 44) que Darius Hystaspes, voulant savoir en quel endroit de la mer se jetoit l'Indus, envoya sur des vaisseaux des hommes sûrs, et entre autres Scylax de Caryande, qui descendirent le fleuve jusqu'à la mer, naviguèrent vers l'occident, et arrivèrent, le trentième mois après leur départ, à un port du golfe Arabique. *Fabricius* (Bibl. gr., Vol. IV, p. 606 de l'éd. de Harles; ou III, p. 32 de l'ancienne); *Hager* (Geogr. Büchersaal, Chemnitz, 1765, in-8°., p. 560); et *Sainte-Croix* (Mém. de l'acad. des inscr., Vol. XLII), croient que le Périple qui nous reste est de ce même Scylax, qui par conséquent auroit vécu environ 500 ans avant J. C. *Dodwell*, dans une dissertation qu'on trouve dans *Hudsoni* Geogr. min., T. I, au contraire, veut prouver que l'auteur du Périple a été contemporain de Polybe, et par conséquent du deuxième siècle avant J. C. Une troisième opinion est celle de M. *Mannert* (Geogr. der Gr. und Römer, Vol. I, p. 67). Ce savant géographe fait voir que le Scylax, auteur du Périple, a été antérieur à Alexandre, parce qu'il décrit Tyr dans l'état où étoit cette ville avant le conquérant macédonien, et qu'il désigne la place où Alexandrie fut bâtie, sans faire mention de cette ville; qu'il a écrit avant la fin de la guerre du Péloponnèse, parce qu'en décrivant l'île de Rhodes il ne parle pas de la ville de Rhodes, qui ne prit son origine que Ol. XCIII, 1 (408 ans avant J. C.); mais qu'il n'a pas été de beaucoup antérieur à cette époque, puisqu'il fait mention des longues murailles d'Athènes, commencées par Thémistocle, et achevées sous Cimon et Périclès. Une circonstance paroît contraire à ce système, c'est que le Périple fait mention de la ville de Messène, qui n'a été rebâtie que du temps d'Épaminondas; mais on peut supposer que cet ouvrage a été suppléé, pour la partie de la Grèce, par un écrivain de ce pays; en effet, le Périple contient plus de détails sur la Grèce que, d'après son plan, il paroît ne devoir en contenir.

géographe qui eût des connoissances astronomiques. Les notices que nous lui devons ont été conservées par Strabon et par Pline; mais ces deux écrivains, qui ne l'entendoient pas, les ont tellement défigurées, qu'ils les ont rendues méconnoissables. La mémoire de ce voyageur, ordinairement accusé de mensonge, a été vengée, de nos jours, par deux écrivains allemands (1).

4. *Éloquence* (2).

La constitution démocratique de la plupart des états de la Grèce fut très-favorable à l'éloquence. C'est en Sicile qu'on fit les premiers essais de l'art de la rhétorique. Un Syracusain, nommé Corax, en donna les premières leçons, à peu près 500 ans avant J. C.; mais ce fut à Athènes que l'éloquence parvint à sa perfection, du temps de Périclès. Avant lui, les orateurs qui paroissoient dans les assemblées publiques s'abandonnoient à l'impression que le moment produisoit sur eux, et parloient sans s'y être préparés; mais depuis que les historiens commencèrent à insérer dans leurs compositions les harangues prononcées par les hommes d'état, on sentit la nécessité de les rédiger d'avance, et on étudia l'art de la parole. L'éloquence devint alors un des objets qui devoient nécessairement entrer dans l'éducation de tout homme qui vouloit jouer un rôle dans la république. « On distingua deux espèces d'orateurs, ceux qui consacroient l'éloquence à éclairer le peuple dans ses assemblées ou à défendre les intérêts des particuliers, et ceux qui, en cultivant la rhétorique par un sordide intérêt ou par une vaine ostentation, déclamoient en public, sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les mœurs, les sciences et les arts, des discours

(1) *Adelung* älteste Gesch. der Deutschen. Leipz., 1806, in-8°., et M. *Mannert*, dans sa Géogr. des Grecs et des Romains, Vol. I.

(2) Oratorum Græc. monumenta, ed. *J. J. Reiske*. Lips., 1770, 12 vol. in-8°.

superbes dans lesquels les pensées étoient offusquées par le langage (1). »

Gorgias de Léontium, en Sicile, inspira le premier le goût de l'éloquence aux Athéniens. « Pendant la guerre du Péloponnèse il vint à Athènes, et remplit la Grèce d'admiration et d'étonnement. Les habitans de Léontium l'avoient envoyé pour implorer l'assistance des Athéniens ; il parut à la tribune, et récita une harangue dans laquelle il avoit entassé les figures les plus hardies et les expressions les plus pompeuses. Ces frivoles ornemens étoient distribués dans des périodes tantôt assujéties à la même mesure, tantôt distinguées par la même chute; et quand ils furent déployés devant la multitude, ils répandirent un si grand éclat, que les Athéniens éblouis secoururent les Léontins, forcèrent l'orateur à s'établir parmi eux, et s'empressèrent de prendre chez lui des leçons de rhétorique (1). » Malgré l'enthousiasme que Gorgias excita en Grèce, il ne fut, si nous pouvons en juger d'après les deux discours qui nous en restent, qu'un écrivain froid, dans lequel la magnificence des expressions cache souvent la stérilité des idées. Ces deux discours sont un éloge d'Hélène et une apologie de Palamède ; la dernière, remplie de subtilités sophistiques, n'est peut-être pas de lui.

Lorsque, dans l'époque suivante, les grammairiens d'Alexandrie rédigèrent le canon des auteurs classiques dont nous parlerons, ils y comprirent dix orateurs qui, de-là, sont ordinairement nommés les *dix orateurs attiques*. Pour nous conformer à l'usage, nous allons en parler dans l'ordre accoutumé.

Antiphon de Rhamnus en Attique (2) fut le premier qui composa des discours, à prix d'argent, pour les démagogues et les défenseurs devant les tribunaux (3). Il a été le maître

(1) Voyage du jeune Anacharsis.
(2) 400 ans avant J. C.
(3) Voyez *Spaan* de Antiphone. Lugd. Bat., 1765, in-4°.

de Thucydide. Dans la guerre du Péloponnèse, il se distingua à la tête des armées de la république. Ce fut lui qui, par son éloquence et son influence, coopéra surtout à la révolution connue sous le nom de gouvernement des quatre cents. Après la chute de ce gouvernement, il fut accusé de trahison, et condamné à mort. Il nous reste quinze de ses discours; leur principal mérite consiste dans l'invention, qui prouve un grand talent de persuader et de toucher.

Andocide (1). Dans la guerre entre les Corinthiens et les Corcyréens il commanda la flotte des Athéniens. Par la suite il fut accusé d'avoir eu part à l'outrage commis contre les Hermes, ou statues de Mercure, qu'on attribua aussi à Alcibiade. Ayant été arrêté pour ce sacrilége, il se sauva en dénonçant ses complices, vrais ou prétendus. Il mourut en exil. Il paroît n'avoir employé son talent oratoire que dans ses propres affaires. Les quatre discours qui nous restent de lui sont plus importans pour l'histoire de la Grèce qu'ils ne prouvent de talent.

Lysias d'Athènes (2) fut, à l'âge de quinze ans, un des fondateurs de la colonie de Thurium, et eut part au gouvernement de cette ville jusqu'à celui de soixante-trois ans. Exilé alors comme partisan d'Athènes, il se rendit dans sa ville natale, d'où il fut encore obligé de se sauver lors de la tyrannie des Trente; il se retira à Mégare. Il contribua avec Thrasybule à la délivrance de sa patrie, où il termina ses jours. Photius parle de deux cent trente-trois harangues de Lysias qu'il reconnoît comme authentiques; il n'en reste que trente-quatre, qui sont toutes du genre judiciaire, et qui se distinguent par la méthode qui y règne. Lysias auroit été un orateur accompli s'il avoit eu la force de Démosthène.

(1) Né Ol. LXXVIII, 1 = 468 ans avant J. C. Mort après Ol. XCV, 1 = 400 avant J. C.

(2) Né Ol. LXXX, 2 = 459 avant J. C. Mort Ol. C, ou environ 380 ans avant J. C.

Son style est élégant, sans être surchargé d'ornemens, et toujours soutenu. Les anciens louent surtout son talent de parler convenablement, et avec art, sur des sujets peu importans. Le texte de ses discours, tel que nous l'avons, est très-corrompu.

Isocrate d'Athènes (1), disciple de Gorgias. La nature ne lui ayant donné ni assez de hardiesse ni l'organe nécessaire pour paroître devant les assemblées populaires, il fonda une école de rhétorique, et enseigna son art avec un brillant succès. Les plus grands orateurs de la Grèce, Isée, Xénophon, Démosthène, se formèrent à son école. Sans jamais remplir aucune fonction publique, il se rendit utile à la patrie par les discours qu'il publia sur divers sujets de politique. Après la bataille de Chéronée, ne voulant pas survivre à l'indépendance de son pays, il se laissa mourir d'inanition, âgé de cent ans. Si ses ouvrages ne sont pas toujours écrits avec force et chaleur, ils se distinguent au moins par l'importance des sujets qui y sont traités, par une diction toujours harmonieuse, et par des périodes arrondies. On a reproché aux discours d'Isocrate, qu'on s'aperçoit trop, en les lisant, du travail qu'ils lui ont coûté, et du temps qu'il a employé à les polir. Le plus achevé de ses ouvrages est celui qui est intitulé *Panégyrique;* il le prononça aux jeux olympiques. Ce discours s'adresse à tous les Grecs; il a pour objet d'exalter le mérite des Athéniens, de faire voir que le premier rang (ἡγεμονεία) parmi les états confédérés leur étoit dû préférablement aux Spartiates, et d'engager tous les Grecs à se réunir pour faire la guerre aux Perses. On prétend qu'il a poli et retouché ce discours pendant dix ou quinze ans : c'est un chef-d'œuvre de composition. Nous avons vingt autres discours d'Isocrate.

Isée de Chalcis ou d'Athènes (2), disciple de Lysias et

(1) Né Ol. LXXXVI, 1 = 436 avant J. C. Mort Ol. CX, 3 = 338.
(2) 350 ans avant J. C.

d'Isocrate, est un des maîtres de Démosthène. Son style ressemble beaucoup à celui de Lysias; il est simple, élégant et rempli de force. Les onze discours d'Isée qui nous restent sont tous de l'ordre judiciaire, et relatifs à des affaires de successions.

Eschines d'Athènes, surnommé *le Rhéteur*, pour le distinguer du philosophe du même nom, fut disciple de Platon et d'Isocrate, et le plus illustre des orateurs d'Athènes après Démosthène. Né dans une condition obscure, il sut se procurer une grande influence dans les affaires publiques, et fut employé comme député dans le Péloponnèse, auprès de Philippe de Macédoine et auprès du conseil des Amphictyons. C'est dans son ambassade à la cour de Macédoine (1) qu'il se brouilla avec Démosthène, son collègue, dont il fut dès-lors l'antagoniste déclaré. Il est soupçonné de s'être laissé corrompre par Philippe. Ayant succombé dans un fameux procès qu'il intenta contre Démosthène, et ne pouvant payer l'amende déterminée par la loi, il se retira à Rhodes, où il fonda une école de rhétorique, et mourut à Samos. « Son éloquence est distinguée par l'heureux choix des mots, par l'abondance et la clarté des idées, par une grande facilité qu'il devoit moins à l'art qu'à la nature. Il ne manque pas de vigueur, quoiqu'il n'en ait pas autant que Démosthène (2) ». Nous ne possédons de lui que trois harangues, dont la plus célèbre est celle contre Ctésiphon qui avoit demandé pour Démosthène une couronne d'or. Douze lettres qu'on lui attribue sont apocryphes.

Lycurgue *d'Athènes*, disciple de Platon et d'Isocrate, citoyen vertueux, juge intègre et sévère, homme d'état incorruptible. Il mourut 325 ans avant J. C., et ses enfans furent élevés aux frais de l'état. Nous n'avons de lui qu'une seule harangue, une accusation contre Léocrate, qui nous

(1) Ol. LXXXIX, 1 = 324 avant J. C.

(2) Voyage du jeune Anacharsis.

fait voir que l'éloquence de Lycurgue est plutôt un don de la nature qu'un fruit de l'art. Ce discours est rempli de digressions mythologiques.

Démosthène de Pæanium en Attique, né environ 384 ans avant J. C., le plus grand des orateurs grecs, étoit disciple d'Isée. Lorsqu'il parut pour la première fois en public, sa voix foible, sa respiration entrecoupée, ses gestes peu gracieux et ses périodes mal ordonnées, le firent couvrir de huées : mais un long exercice et des efforts extraordinaires le corrigèrent de ces défauts, et il acquit, par la force de son génie, la plus grande influence sur les affaires de la république. L'époque de son plus grand lustre est celle qui précéda immédiatement le temps où Philippe de Macédoine anéantit l'indépendance de la Grèce. Ce prince le regarda comme son plus grand ennemi; il échoua dans toutes les tentatives qu'il fit pour le corrompre. Le caractère public de Démosthène n'est pourtant pas sans blâme : comme militaire, il montra peu de courage; comme envoyé auprès de Philippe, peu de dignité et de présence d'esprit. Il fut aussi convaincu d'avoir pris de l'or pour défendre ce qui, à ses yeux, étoit la bonne cause. Après la mort de Philippe, il fut persécuté par Alexandre et par Antipater, son ministre, exilé d'Athènes à plusieurs reprises, et forcé enfin de terminer ses jours par le poison.

La force, la clarté, la dignité et l'élégance, tels sont les caractères distinctifs du style de Démosthène. Le patriotisme le plus vrai et le plus ardent respire dans toutes ses productions. Il existe de lui soixante-un discours et soixante-cinq introductions (*προοίμια δημηγορικά*). Ceux de ces discours qui méritent davantage d'être médités par les amateurs de la littérature grecque, sont les suivans : 1.° la seconde contre Leptine, ou *περὶ τῶν ἀτελειῶν*, de l'immunité; 2.° les trois harangues Olynthiennes contre Philippe; 3.° quatre Philippiques intitulées *περὶ τῆς εἰρήνης*, de la Paix; *περὶ τῆς Ἁλοννήσου*, sur l'Halonèse, ou plutôt sur une missive de Philippe :

cette harangue est peut-être d'Hégésippe ou de quelque écrivain inconnu; περὶ τῶν εν Χεῤῥονήσῳ, sur les événemens arrivés dans la Chersonèse; et πρὸς την Φιλίππου ἐπιςολὴν, sur la déclaration de guerre de Philippe; 4.° la célèbre harangue de la couronne, περὶ τῦ ςεφάνε, le chef-d'œuvre de l'éloquence ancienne. Ctésiphon avoit demandé que le peuple décernât à Démosthène une couronne d'or, pour prix des services qu'il avoit rendus à la patrie: Eschine, rival de Démosthène, accusa Ctésiphon d'avoir violé les formes de la loi en faisant cette proposition; Démosthène defendit Ctésiphon, et triompha d'Eschine; 5.° contre Midias qui l'avoit battu, κατὰ Μειδίου περὶ κονδύλου. Enfin, il existe aussi de Démosthène six lettres écrites pendant son exil au peuple d'Athènes.

Hyperide d'Athènes, l'ami de Démosthène, fut son accusateur lorsqu'il s'étoit laissé gagner par les émissaires du roi de Perse. On le croit auteur d'une harangue, qui, ordinairement, dans les éditions des discours de Démosthène, se trouve au n.° 17, et qui est intitulée περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν, sur les conventions avec Alexandre.

Dinarque de Corinthe (1) vécut à Athènes, et y jouit, comme orateur, d'une grande considération, toutefois lorsque Démosthène et Hypéride n'existoient plus. Nous avons de lui trois discours.

Tels sont les dix orateurs d'Athènes; mais il nous reste encore d'Alcidamas d'Élée en Éolide (en Asie mineure), disciple de Gorgias, trois discours, et un de Démades d'Athènes, qui s'étoit laissé gagner par Philippe de Macédoine. Il fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, et tué ensuite par ordre d'Antipater et de Cassandre (2).

(1) Ol. CIV, 4 = 361 ans avant J. C. Mort après Ol. CXXI, 3 = 293.
(2) Ol. CXV, 2 = 319 avant J. C.

5. *Epîtres* (1).

Nous possédons plusieurs lettres attribuées à des hommes célèbres de cette époque : quelques-unes sont peut-être authentiques, mais la plupart doivent leur existence aux sophistes des siècles suivans, qui exerçoient leurs disciples en leur faisant composer des lettres sous le nom de personnes connues et sur des matières données. Telles sont cent quarante-huit lettres attribuées à PHALARIS, né dans l'île d'Astypalée, et qui fut tyran ou prince d'Agrigente, entre la 58e et la 68e olympiade (2). Elles sont écrites en dialecte attique, et non en dorien, qui étoit en usage parmi les habitans de la Sicile. Cette circonstance suffiroit seule pour prouver qu'elles sont supposées, si les anachronismes qu'elles renferment ne trahissoient le faussaire, qui est peut-être Adrien, sophiste du temps de Marc-Aurèle. Quoi qu'il en soit, ces lettres de Phalaris ont paru d'abord dans une traduction latine faite par François Accolti, dit d'Arezzo. Parmi les écrits du même genre sont neuf lettres attribuées à ANACHARSIS, philosophe scythe, qui, du temps de Solon (3), fit un voyage à Athènes; les lettres qui portent le nom de SOLON; une lettre que PYTHAGORE est supposé avoir écrite à Hiéron, roi de Sicile; trois lettres de THÉANO, épouse de ce philosophe, sur l'éducation des enfans, sur la jalousie, et sur le gouvernement de la maison; vingt-une lettres que THÉMISTOCLE doit avoir écrites dans son exil; trente-cinq lettres attribuées à SOCRATE et à quelques-uns de ses disciples; treize de PLATON, etc. Parmi ces lettres, les plus intéressantes, par leur contenu, sont

(1) Les Épistolographes grecs ont été publiés, en 1499, par Alde, in-4°; en 1606, à Genève, in-fol.; et, d'une manière incomplète, par *Eilhard Lubin*, à Heidelberg, 1609, in-4°.

(2) C'est-à-dire entre 550 et 500 ans avant J. C.

(3) 592 ans avant J. C.

celles de CHION *d'Héraclée*, disciple de Platon, célèbre par le courage avec lequel il se dévoua à la délivrance de sa patrie opprimée par un tyran; il périt victime de son patriotisme. Les lettres dont on le dit auteur sont probablement l'ouvrage d'un néo-platonicien du quatrième siècle.

6. *Philosophie* (1).

La période que nous parcourons est la plus brillante époque de la philosophie en Grèce. Comme la poésie, elle prit naissance en Asie-Mineure et dans la Grande-Grèce; elle ne fut même dans l'origine qu'une espèce de poésie qui s'approprioit les notions que lui avoit fournies la religion naturelle, et la cosmogonie fut le thème sur lequel elle s'exerça de préférence. Bientôt elle se laissa conduire par la dialectique dans des sentiers tortueux où elle perdit la trace de la vérité; l'envie de briller devant des auditeurs nombreux eut plus d'attrait pour ses sectateurs que la recherche de la sagesse et de la vertu. Socrate et son école rentrèrent dans la bonne route; renonçant à des spéculations oiseuses et à des succès qui pouvoient flatter la vanité, ils enseignèrent une philosophie-pratique et la morale, seul avantage solide que l'homme puisse tirer des spéculations de sa raison, parce que seule elle conduit au vrai bonheur. Ce n'est que vers la fin de cette période que la philosophie devint une véritable science : on inventa alors des systèmes, et la philosophie se divisa en plusieurs branches, à chacune desquelles on assigna ses limites.

Les *sept sages*, par lesquels on ouvre ordinairement

(1) *Brucker*, Hist. philos. crit. Lips., 1777, 6 vol. in-4°; *Tennemann*, Gesch. der Philos. Leipz., 1798, 7 vol. in 8°. *Tiedemann* Griechenlands erste Philosophen. Leipz., 1780, in-8°. Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce, par *Meiners*. Paris, 1798, 5 v. in-8°. *Meiners*, Hist. doctr. de vero Deo. Lemgov., 1780, in-8°.

l'histoire de la philosophie grecque, n'étoient ni des philosophes dans le sens que nous attachons à ce mot, ni même des écrivains; c'étoient des hommes distingués par leurs talens, mais surtout par leur expérience, respectables par leurs vertus et par les services qu'ils avoient rendus à leur patrie. « Ils recueillirent le petit nombre de vérités de la morale et de la politique, et les renfermoient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou pour paroître profondes. Chacun d'eux en choisissoit une de préférence, qui étoit comme sa devise et la règle de sa conduite. Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunissoient quelquefois dans un même lieu pour se communiquer leurs lumières et s'occuper des intérêts de l'humanité (1). » D'après le génie du siècle, ils firent graver ces sentences sur des plaques de marbre qu'ils placèrent dans le temple d'Apollon, à Delphes. Voici les noms de ces sept sages, dont l'histoire a été défigurée par des fables que la saine critique réprouve : Pittacus *de Mytilène;* Solon *d'Athènes;* Cléobule *de Lindus;* Périandre, tyran ou prince de Corinthe, à la place duquel d'autres nomment Myson; Chilon *de Lacédémone;* Bias *de Priène*, et Thalès *de Milet*.

C'est ce dernier (2) qui jeta les fondemens de la philosophie des Grecs, environ 594 ans avant J. C. Dans ses voyages, il trouva moyen de se faire initier aux mystères des prêtres d'Égypte; à son retour il communiqua aux Grecs les lumières qu'il y avoit acquises sur la géométrie et sur l'astronomie, et causa un grand étonnement en prédisant une éclipse. Les disciples que forma cet homme d'un génie rare, constituent ce qu'on appelle l'*école d'Ionie*, la plus ancienne de toutes les écoles de philosophie de la Grèce. Ces philosophes s'occupoient surtout de la formation de l'univers,

(1) Voyage du jeune Anacharsis.

(2) Né Ol. XXXVI, 1 = 636 ans av. J. C. Mort Ol. LVIII = apr. 548. *Meiners* le croit né dans la XXXVIII Ol. Il étoit d'une famille originaire de la Phénicie, mais depuis long-temps établie en Ionie.

de la nature des choses, de la géométrie et de l'astronomie : aussi les anciens les désignoient-ils sous le nom de φυσικοὶ, les philosophes de la nature. Leur philosophie étoit en effet basée sur la physique ; mais comme cette science, qui exige un grand nombre d'expériences, étoit encore dans son enfance, les sages de l'Ionie forgeoient des systèmes qu'une connoissance plus exacte des forces de la nature devoit facilement renverser. Ils adoptoient un élément fondamental qu'ils regardoient comme le principe de toutes choses; mais ils s'accordoient peu sur le choix de cet élément : les uns, comme Thalès, préféroient l'eau; les autres, l'air; d'autres, un mélange de divers principes. Les plus célèbres parmi eux sont Anaximandre, qui adoptoit comme principe l'infini (ἄπειρον); il fut le premier qui ait fait profession d'enseigner publiquement la philosophie, et le premier qui ait dressé des cartes géographiques générales, et érigé un gnomon; Anaximène *de Milet* (1) et son disciple Diogène Apolloniates de l'île de Crète (2); Phérécyde *de Scyros*, qu'on regarde comme le premier écrivain qui ait fait usage de la prose, et surtout Anaxagoras *de Clazomènes* (3), qui le premier enseigna la philosophie à Athènes; le premier aussi il rejeta les cosmogonies de ses devanciers, et, par un effort sublime de son génie, s'éleva à l'idée d'une intelligence suprême (νοῦς) qui a créé l'univers, ou plutôt qui porta son action sur la masse primitive existant de toute éternité, et y introduisit l'ordre. Ayant avancé que la lune pouvoit bien être une terre semblable à la nôtre, et le soleil une masse enflammée et non un corps animé par une divinité, il fut accusé d'impiété, et forcé de quitter Athènes. Il mourut à Lampsaque (4). Archelaus de Milet, son disciple, fixa à

(1) 555 ans avant J. C.

(2) 500 ans avant J. C.

(3) 444 ans avant J. C.

(4) Anaxagoras doit avoir prédit, l'an 2 de la 78e Olympiade (457 avant J. C.), qu'il tomberoit une pierre du ciel. On peut douter de

Athènes l'école d'Ionie, que son maître avoit tenté d'y transplanter.

Tous ces philosophes, qui constituent l'école d'Ionie, n'ont pas écrit, ou au moins leurs ouvrages n'ont pas été conservés.

La gloire de Thalès fut éclipsée par celle de PYTHAGORE *de Samos* (1), disciple de Phérécyde, et fondateur de l'*école d'Italie*. Il fit un séjour de vingt-deux années en Égypte; et s'il ne parcourut pas les royaumes de la Haute-Asie, il connut du moins les sciences qu'on y cultivoit. A son retour, ayant trouvé sa patrie opprimée par un tyran, il alla s'établir à Crotone, dans la Grande-Grèce (2). Il y enseigna publiquement la morale, d'abord aux enfans, ensuite aux jeunes gens, aux sénateurs de Crotone, et, par leur ordre, aux femmes, et opéra une grande révolution dans les mœurs des habitans de cette ville. Il y forma un institut célèbre; son but, en l'établissant, paroît avoir été de fonder une espèce d'ordre ou de congrégation qui pût être dépositaire des sciences et conserver la pratique des bonnes mœurs. Ses disciples vivoient en commun, soumis à un régime sévère, et distribués en différentes classes. Un grand nombre d'hommes vertueux et d'hommes d'état s'y formèrent, et cet institut se répandit dans toutes les villes de la Grande-Grèce, sur lesquelles il exerça une influence marquée, et s'attira la haine

cette prédiction du philosophe de Clazomène; mais d'après ce qu'en dit Pline (Hist. nat. II, 58) et les observations qu'on a faites de nos jours, il n'est plus permis de révoquer en doute que, l'année citée, il soit tombé une pierre des nues; et voilà le premier exemple d'un aérolithe!

(1) Il règne quelque incertitude sur l'année de la naissance de Pythagore; on la fixe à Ol. XLIII,4; XLIX, 2; (c'est l'avis de Meiners), LII, 3, c'est-à-dire 605, 583, ou 576 ans avant J. C. Quelques auteurs croient que tout ce qu'on peut dire, c'est que les quatre-vingts ans de la vie de Pythagore tombent entre 608 et 466 avant J. C.

(2) Probablement vers la fin du règne de Servius Tullius: il n'a donc pas connu Numa.

de la populace. L'histoire de la destruction de cette société est racontée de différentes manières; mais il paroît certain qu'elle fut opérée par les intrigues de quelques factieux, et que Pythagore vit la fin de cette institution. Mais après sa destruction comme corps ou ordre, elle continua d'exister comme secte philosophique (πυθαγορικοὶ ou μαθηματικοὶ). La doctrine de Pythagore est enveloppée de quelque obscurité; tous ses ouvrages étant perdus, nous ne la connoissons que par ceux de ses disciples, et il étoit déjà difficile du temps d'Aristote de distinguer les opinions qui sont particulières à ceux-ci d'avec celles qu'avoit manifestées leur maître. Les Pythagoriens trouvoient beaucoup de rapport entre les êtres créés et les nombres; ils regardoient ceux-ci comme le principe de toutes choses; ils enseignoient l'immortalité de l'ame et la métempsycose. On leur attribue des découvertes importantes en médecine, en mathématiques et en astronomie, même la connoissance du système de Copernic. On regarde leur chef comme l'auteur de la doctrine de l'harmonie des sphères, ou d'une musique ravissante, causée par le mouvement des astres. Outre leur philosophie secrète ou exotérique, les Pythagoriens en avoient une populaire ou exotérique, dans laquelle ils enseignoient l'existence d'un Être-Suprême et celle des démons, et attribuoient à l'ame une préexistence.

La vie de Pythagore a été écrite par deux philosophes célèbres, Jamblique et Porphyre, dont nous parlerons par la suite. Ils ont recueilli toutes les fables que l'admiration et l'enthousiasme avoient inventées sur cet homme vraiment extraordinaire.

Les plus célèbres parmi les disciples immédiats de Pythagore sont les suivans :

Empédocle *d'Agrigente* (1), un des plus beaux génies parmi les anciens philosophes. Le premier, il supposa la destruction et la reproduction alternatives du monde, et établit

(1) 444 ans avant J. C.

que le principe essentiel des quatre élémens est contenu dans la matière primitive et éternelle : il les mit en action par le secours de l'amour et de la haine, c'est-à-dire par des forces attractives et répulsives. (Sur ses ouvrages, *voyez* p. 28.)

Alcméon *de Crotone*, célèbre comme médecin et comme philosophe. Aristote a composé sur sa philosophie un ouvrage qui est perdu.

Archytas *de Tarente*, l'un des hommes les plus marquans de sa patrie, où il remplit des fonctions civiles et militaires. On cite ses découvertes en géométrie et en mécanique. Il existe des fragmens, peut-être apocryphes, de ses ouvrages; l'un sur les mathématiques (1); un autre, intitulé *δέκα λόγοι καθολικοὶ*, *les dix Catégories* (2); un troisième, *περὶ σοφίας*, *de la Sagesse* (3).

Ocellus Lucanus (4), (de Lucanie). L'ouvrage sur la nature, *περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως*, en quatre chapitres, que nous possédons sous son nom, a peut-être été composé après J. C.; cependant quelques savans d'un mérite distingué, *Lipsius*, *Fabricius*, l'abbé *Batteux*, *Adelung*, *Tiedemann* et *Bardili* en soutiennent l'authenticité, les derniers contre *Meiners* qui l'a le plus vigoureusement attaquée.

Timée *de Locres* (5), le maître de Platon. On conteste l'authenticité de son ouvrage sur l'ame du monde et la nature, *περὶ ψυχᾶς κόσμω καὶ φύσιος*, écrit en dialecte dorien.

L'école d'Élée, la troisième des écoles philosophiques de la Grèce, doit son origine à Xenophane *de Colophon* en

(1) Publié par *Gramm*. Copenhague, 1707, in-4°.
(2) Publié par *J. Camerarius*. Lips., 1564, in-8°.
(3) *Gale* opusc. mytholog. phys. et eth. gr. et lat. Amst. 1688, in-8°.
(4) 480 ans avant J. C.
(5) 380 ans avant J. C.

Ionie (1). Exilé de sa patrie, où les Perses étoient les maîtres, il alla s'établir à Élée, en Grande-Grèce, et devint le fondateur de cette école. Il a le mérite d'être remonté aux premiers principes de nos connoissances, et d'avoir séparé les principes *a priori* des observations empiriques. Peu satisfait des spéculations des philosophes d'Ionie sur l'origine du monde, il eut recours au panthéisme; il enseigna que l'univers est un (ἓν τὸ πᾶν), expression sur le sens de laquelle les auteurs ne sont pas d'accord (2). Nous n'avons aucun ouvrage de Xénophane; ses opinions ne nous sont connues que par les écrits de ses disciples; mais comme ceux ci ont beaucoup varié dans leurs principes, et que quelques-uns d'entre eux ont même penché pour l'athéisme, on divise l'école d'Élée en ancienne et en nouvelle. Les plus célèbres philosophes de la première sont Parménide, Héraclite et Zénon.

Parménide *d'Élée* ou *de Velie*, l'élève immédiat de Xenophane, donna à sa patrie des lois qui furent regardées comme excellentes. Il partit du principe que rien ne peut naître de rien, et en conclut que le monde est un être éternel, immuable, et absolument *un*. Tous les corps nouveaux y ont existé en germe; et, quand ils paroissent naître, ils éprouvent un simple développement. Les changemens et les modifications des corps que nous percevons par le moyen des sens, ont deux principes; l'un actif, le feu ou la lumière; l'autre passif, l'obscurité ou le froid (3).

Héraclite *d'Éphèse* (4) fut prince d'Éphèse, et céda le gouvernement à son frère pour s'adonner à la philosophie.

(1) 550 ans avant J. C. Voy. p. 28 et 31.

(2) Voyez *Tiedemann* Geist der speculat. Philos. Bd. I; et *Schaubach* Gesch. der griech. Astronomie, S. 58.

(3) *Voyez* Parmenidis frag. ed. *Fülleborn*. Zullich. 1785, in-8°.

(4) 500 ans avant J. C.

Il ne fut pas le disciple de Xénophane ni d'aucun autre ; il fut le créateur de son système ; mais comme celui-ci est conforme aux principes de l'école d'Élée, on le place parmi les philosophes de cette école. Héraclite crut que le feu est le principe de toutes choses ; que les autres élémens en sont sortis διὰ πύκνωσιν, en se condensant, et qu'ils y retournent διὰ μάνωσιν, par la raréfaction ; ces substances ignées sont douées de raison, et animent les corps des dieux et des hommes ; tout ce qui tombe sous les sens existe réellement dans les choses, etc. Héraclite fut le premier, après Phérécyde de Scyros, qui écrivit en prose, mais dans un style si obscur qu'il en a été surnommé *le Ténébreux*. Il ne nous reste rien de ses ouvrages, non plus que de Zénon *d'Élée*, disciple et fils adoptif de Parménide. Zénon le premier s'avisa de nier le mouvement qu'il regardoit comme impossible. On le dit l'auteur de la science de la dialectique.

Le chef de la nouvelle école d'Elée fut Leucippe. Ce philosophe et son disciple Démocrite *d'Abdère* (1) sont les auteurs de ce fameux système qui admet comme principe de toutes choses le vide et les atomes : ceux-ci se trouvant dans un mouvement perpétuel dans le vide, ont produit toutes choses, d'après les lois de la nécessité. Ce que nous voyons, ce sont les images (εἴδωλα) qui se détachent de la surface des corps, traversent l'air et s'impriment sur les yeux. La croyance d'un Être-Suprême est née de la peur ; le souverain bien est la tranquillité de l'ame (εὐθυμία). La nature n'a pas fait de différence entre ce qui est juste et injuste ; les lois civiles seules l'ont établie. Nous n'avons aucun reste des ouvrages de ces deux philosophes (2).

Deux disciples de Démocrite se sont rendus fameux par leur

(1) Né Ol. LXXVII, 3 = 470 ans av. J. C. Mort Ol. CIV, 4 = 361 av. J. C.

(2) Excepté quelques extraits d'un ouvrage sur l'agriculture, περὶ γεωργίας ἢ γεωργικόν, qu'on trouve dans les Géoponiques de Cassianus Bassus.

athéisme; l'un est PROTAGORAS *d'Abdère*, contemporain de Platon, qui l'a immortalisé en donnant ce nom à un de ses dialogues. Condamné à mort par les Athéniens, il se sauva sur une nacelle, et fut englouti par la mer. L'autre de ces disciples est DIAGORAS *de Melos*, qui du fanatisme de la superstition passa à l'incrédulité la plus absolue. L'injustice et la perversité des hommes le portèrent à nier l'existence de la Divinité, à révéler les secrets des mystères, et à briser les idoles des dieux. Proscrit par les Athéniens, qui mirent sa tête à prix, il quitta la Grèce, et périt dans un naufrage. C'est pourtant à cet homme d'une imagination exaltée, que les Mantinéens durent les lois sous le gouvernement desquelles leur état prospéra.

Démocrite et ses disciples terminent la série qu'on appelle des anciens philosophes grecs, dont les principales recherches avoient pour objet l'origine des choses. Après eux on remarque deux changemens importans. Jusqu'alors les écoles des philosophes étoient répandues par toute la Grèce, en Asie-Mineure et en Sicile; dorénavant leur siége presque unique sera à Athènes. Jusqu'alors les philosophes ne s'étoient servis que de la poésie ou d'une prose poétique; dorénavant ils n'écriront plus qu'en prose ordinaire, et leur style y gagnera en clarté et en simplicité.

Les *sophistes*, classe de philosophes et de rhéteurs, dont la dénomination est presque devenue une épithète injurieuse, prirent naissance à Athènes du temps de Périclès. Ils abusèrent de la dialectique, science dangereuse inventée par Zénon d'Élée, et s'en firent un moyen de satisfaire des vues ambitieuses et intéressées. Ils voyageoient de ville en ville, et disputoient publiquement sur divers problèmes philosophiques, et sur des questions subtiles qui n'étoient d'aucune importance ni pour la science ni pour la morale. Leur but étoit beaucoup moins d'éclairer l'esprit de leurs auditeurs que d'éblouir une multitude ignorante, en soutenant, par toutes les subtilités de l'art, des paradoxes ou même des hypothèses

contradictoires. C'est d'après eux que depuis on a nommé *sophismes* ces argumens captieux qui, au premier instant, en imposent aux esprits superficiels, mais dont la nullité ne soutient pas un examen approfondi. Malgré ces défauts, les sophistes ont, à plusieurs égards, bien mérité de la philosophie et des lettres : ils étoient à Athènes les premiers maîtres d'éloquence et de politique; ils ont beaucoup contribué à épurer et à fixer la langue.

Les plus célèbres parmi les sophistes sont Gorgias de Léontium (1); Protagoras d'Abdère (2), disciple de Démocrite, qui le premier rassembla ces propositions générales qu'on appelle *lieux communs*, et qu'emploie un orateur, soit pour multiplier ses preuves, soit pour discourir avec facilité sur toutes sortes de matières; Hippias d'Élis, et Prodicus de Céos (3). Ce dernier, qui fut le maître de Socrate, d'Euripide, d'Isocrate et de Xénophon, est le premier qui se fit payer des honoraires réglés par ses auditeurs. Il composa un ouvrage intitulé *les Heures*, qui étoit un recueil de contes arrangés d'après les divers âges de l'homme. Cet ouvrage est entièrement perdu; mais Xénophon, dans les Entretiens mémorables de Socrate, en a tiré le célèbre apologue connu sous le titre de *Choix d'Hercule*, l'un des plus beaux morceaux de la littérature ancienne.

Indigné des écarts dans lesquels l'abus de la dialectique avoit jeté les philosophes de son siècle, Socrate, fils de Sophronisque (4), essaya d'opposer une digue à la corruption des mœurs, en donnant à la philosophie un but plus noble et une utilité pratique. Il regardoit la connoissance des devoirs comme la seule qui fût nécessaire aux hommes; et cette doctrine, il la confirmoit par son exemple. Il reconnut un Dieu

(1) *Voyez* p. 60.

(2) *Voyez* p. 65.

(3) 420 ans avant J. C.

(4) Né Ol. LXXVII, 3 = 470 avant J. C. Mort Ol. XCV, 1 = 400 ans avant J. C.

unique, auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui, des dieux inférieurs formés de ses mains, et revêtus d'une partie de son autorité. C'est par eux que Dieu avertit, en certaines occasions, les ames pures que la sensualité n'empêche pas d'écouter ces avis.

Toute la philosophie de Socrate se bornoit à une théologie populaire et à la morale, et c'est en cela surtout qu'elle diffère de celle de tous les philosophes qui l'ont précédé et suivi. Dans la théologie, il ne s'occupa que de la recherche des causes finales, qu'il regardoit comme plus intéressantes que la connoissance des causes efficientes. Il mit cette théologie en liaison avec la morale naturelle, en enseignant que le premier de tous les cultes, et celui qui plaît davantage à la Divinité, consiste dans l'accomplissement de nos devoirs, tant de ceux que nous avons à exercer envers nous-mêmes, que de ceux que réclame la société, parce qu'en remplissant ces devoirs, nous atteignons au but que s'est proposé l'Être-Suprême, et qui consiste dans la perfection et la félicité de l'univers. Sans fonder une école proprement dite, sans écrire, il consacra toute sa vie à instruire les hommes, et à les conduire à la vertu par la vérité : ses leçons n'étoient que des entretiens familiers dans lesquels il savoit se mettre à la portée de toutes les classes d'auditeurs. Sa méthode (*εἰρωνεία, ironie, ἐπαγωγὴ, induction*) est devenue célèbre sous la dénomination de *méthode socratique*. Accusé par Mélitus, Anytus et Lycon, d'avoir manifesté des principes d'impiété, et infecté la jeunesse d'Athènes de maximes contraires à la constitution établie, il fut condamné à mort, et but la ciguë.

Les nombreux disciples que laissa Socrate forment diverses classes : nous placerons dans la première trois de ces disciples qui écrivirent conformément aux principes de leur maître; ils les modifièrent, à la vérité, d'après leur manière individuelle de voir, mais pourtant sans s'en écarter dans des points importans, et sans former de sectes particulières; ce sont Eschines, Cébès et Xénophon. Après eux, nous parlerons de ceux qui sont devenus les fondateurs de sectes particulières.

Eschines d'Athènes, que l'on appelle *le Socratique* pour le distinguer de l'orateur (1), n'enseigna pas publiquement la philosophie. Il avoit composé sept dialogues philosophiques (2) qui sont perdus; il existe, à la vérité, sous son nom, trois dialogues intitulés : *de la Vertu; Eryxias* ou *des Richesses;* et *Axiochus* ou *de la Mort;* mais les deux premiers ne sont pas de lui, et il n'est peut-être pas l'auteur du troisième. Ces morceaux, écrits avec simplicité, ne sont toutefois pas une production moderne. Deux lettres attribuées à ce même philosophe sont indubitablement supposées.

Cébès de Thèbes, qui passe pour l'auteur d'un petit ouvrage intitulé Πίναξ ou *le Tableau*, parce que c'est la description d'un prétendu tableau de la vie humaine, qu'on suppose suspendu dans un temple de Saturne. On croit que ce petit traité, qui contient une morale très-pure, a été composé par quelque philosophe stoïcien qui a voulu prouver que la félicité suprême consiste dans la pratique de la vertu.

Xénophon d'Athènes, le même dont nous avons déjà fait mention parmi les historiens de la Grèce (3), est celui de tous les disciples de Socrate dans les ouvrages duquel on peut le mieux étudier l'esprit de la philosophie de ce maître. Sans être un génie profond, il est un des écrivains dont la lecture a le plus d'attraits : son style est simple, pur, élégant et gracieux. Voici les titres de ses ouvrages philosophiques :

1°. Les *Entretiens mémorables de Socrate, ἀπομνημονεύματα Σωκράτους*, le meilleur ouvrage de philosophie de Xénophon; il contient surtout un recueil d'entretiens de Socrate sur divers objets de morale.

(1) *Voyez* ci-dessus, page 63.

(2) Lorsqu'il s'adressa à Socrate pour suivre ses leçons, il lui dit : Je suis pauvre, mais je me donne tout à toi; voilà ce que je puis t'offrir. — Tu ne connois pas la valeur de ton présent, lui répondit le sage.

(3) *Voyez* ci-dessus, pag. 54.

2°. *L'Apologie de Socrate*, Σωκράτους ἀπολογία πρὸς τοὺς δικαστάς; morceau que les grammairiens des siècles suivans ont falsifié et corrompu en plusieurs endroits.

3°. *Le Banquet des Philosophes*, συμπόσιον φιλοσόφων. Il paroît que Xénophon a composé cet ouvrage pour servir de pendant à celui de Platon qui porte le même titre, et dans lequel Socrate n'a pas été peint avec la simplicité qui le caractérisoit. C'est un chef-d'œuvre sous le rapport de la composition et du style.

4°. *Hiéron*, Ἱέρων ἢ τύραννος, dans lequel Xénophon fait la comparaison de la vie d'un prince avec celle d'un particulier, en y entremêlant des observations sur l'art de gouverner.

5°. *De l'économie*, οἰκονομικὸς λόγος, en forme de dialogue. C'est moins une théorie que l'éloge de l'économie rurale, et des observations sur quelques objets qui y sont relatifs.

6°. *Sur la connoissance des chevaux*, περὶ ἱππικῆς.

7°. *Sur les devoirs d'un officier de cavalerie*, ἱππαρχικός.

8°. *De la chasse*, κυνηγετικός. Ces quatre derniers traités n'ont rien de commun avec la philosophie; nous les avons placés à la suite des autres ouvrages de Xénophon, parce que nous n'aurons plus occasion d'y revenir.

Passons maintenant à l'histoire des écoles fondées par des disciples de Socrate.

L'école de Cyrène (ἡδονικοὶ) eut pour fondateur ARISTIPPE(1). Ce n'est pourtant pas à Cyrène, sa patrie, qu'Aristippe professa la philosophie; c'est à Égine et à Athènes qu'il fonda son école. Comme ce philosophe n'a pas laissé d'écrits, et que son système a dégénéré dans les mains de ses disciples, ce seroit s'exposer à porter sur ses opinions un jugement injuste, que d'adopter tout le mal que ses ennemis en ont dit. Il paroît

(1) 400 ans avant J. C.

qu'il admettoit comme le seul instrument du bonheur les émotions agréables, mais qu'il vouloit qu'on les réprimât dès qu'elles portent dans l'ame le désordre et le trouble. Le système d'Aristippe diffère de celui d'Épicure, en ce que, d'après le premier, la volupté, qui est le souverain bien, ne consiste pas dans les plaisirs des sens seulement ni dans la simple absence de la douleur.

Les disciples d'Aristippe se divisèrent en trois classes. HEGESIAS et ceux qui adoptèrent sa philosophie, tout en admettant que la volupté est le souverain bien, en conclurent que l'homme ne sauroit être vraiment heureux, parce que son corps est exposé à trop de maux que l'ame ressent aussi, et que par conséquent la mort est aussi désirable que la vie. ANNICERIS, en adoptant le premier principe d'Aristippe, proclama l'amitié, la reconnoissance, l'amour des parens et de la patrie comme des vertus nécessaires au maintien de la société: malgré toutes les infirmités de la vie, l'exercice de ces vertus peut, disoit-il, rendre le sage heureux. Enfin, THÉODORE *de Cyrène*, disciple d'ARISTIPPE LE JEUNE (qui étoit petit-fils d'Arète, fille d'Aristippe, et qu'on distingue du chef de l'école de Cyrène par l'épithète de *μητροδίδακτος*, *instruit par sa mère*), fut l'auteur d'un système mitoyen entre ceux d'Aristippe et d'Anniceris. Selon lui, la prudence et la justice sont désirables, parce qu'elles procurent la volupté; mais Théodore nia l'existence de l'amitié, parce que, chez celui qui n'est pas sage, elle cesse avec le besoin, et que le sage n'a besoin de rien de ce qui est hors de lui. Il nia aussi que le patriotisme fût un devoir. Ce Théodore est surnommé l'Athée, pour le distinguer de quelques autres individus de ce nom, par exemple du mathématicien Théodore, qui naquit aussi à Cyrène.

BION *de Borysthène*, un des disciples de Théodore, vécut à Athènes, et est plutôt fameux par ses bons mots que par sa philosophie. Un autre, EVHEMÈRE, Messénien, enseigna

le premier que les dieux avoient une origine historique, et étoient des hommes divinisés.

Théodore et ses disciples ne vécurent pas dans la période dont nous nous occupons dans ce moment, mais au commencement de la suivante; nous en avons parlé ici, parce qu'avec eux finit l'école de Cyrène, après avoir jeté un éclat de peu de durée.

L'école de Mégare fut instituée par Euclide de cette ville, disciple zélé de Socrate. Familiarisé avec les écrits de Parménide et de l'école d'Élée, et estimant insuffisante la méthode de Socrate, parce qu'elle ne fournissoit pas de véritable démonstration, il eut recours, pour trouver la vérité, à la voie des abstractions, et se perdit dans des subtilités. Il employa les armes de la dialectique, et introduisit de nouveau dans la philosophie la méthode d'opposer à une proposition la proposition contraire, d'où naquit l'art de prouver les choses les plus contradictoires, qui aboutit à un doute général. Les philosophes de Mégare peuvent être envisagés comme les précurseurs des sceptiques de la période suivante. Les subtilités dont les philosophes de cette école enveloppèrent leurs adversaires, les firent nommer *Eristiques* ou disputeurs; on les appela aussi, par la suite, *Dialecticiens*.

Les plus célèbres parmi les successeurs d'Euclide, furent Eubulide de Milet, contemporain d'Aristote, l'inventeur des sept fameux sophismes (1), la terreur des écoles, et

(1) Ces sept sophismes portent les noms suivans : le couvert, le chauve, le menteur, l'électre, le caché, le sorite, le cornu. Voici quelques exemples de l'emploi de ces syllogismes. *Le couvert :* Eubulide faisoit couvrir de la tête au pied un homme connu; puis il demandoit à un de ses auditeurs : Connois-tu cet homme ? Sur la réponse négative, il argumentoit ainsi : Tu ne connois pas cet homme *or* cet homme est ton ami; *donc* tu ne connois pas ton ami. *Le chauve :* Qu'est-ce qu'un chauve ? — Celui qui n'a pas de cheveux. — Mais, s'il en avoit un seul, seroit-il encore chauve ? — Oui, sans doute. — Mais s'il en avoit deux, trois, quatre ? En poussant ces questions, il forçoit de convenir que l'homme qui

Stilpon, de Mégare, qui nia la réalité des idées générales, et devint ainsi le précurseur de la fameuse dispute qui, dans le moyen-âge, divisa les Réalistes et les Nominaux, et qui a duré jusqu'au dix-huitième siècle.

L'école cynique a été fondée par Antisthène, Athénien, un des plus zélés disciples de Socrate. Le nom de son école vient du Cynosarge, gymnase où il enseignoit; lorsque par la suite sa doctrine fut exagérée par ses disciples, on affecta de dériver ce nom de *κύων*, chien. Antisthène croyoit que, pour être heureux, il est nécessaire qu'on soit libre et tranquille; que pour cela il faut obéir aux lois de la nature; que les passions sont incompatibles avec la liberté; qu'elles naissent des besoins; que, par conséquent, pour être libre, il faut réduire ses besoins, et apprendre à souffrir. La vie d'Antisthène étoit conforme à ce système; cependant sa simplicité et sa sobriété ne sont pas exemptes du reproche de l'affectation. Il reste deux discours ou déclamations attribués à Antisthène, et intitulés Ajax et Ulysse, et quelques lettres.

Diogène *de Sinope* (1), son disciple, ne laissa pas une réputation aussi pure que son maître, dont il outra infiniment le système, en soutenant qu'aucun véritable besoin de la nature ne sauroit être honteux, et que par conséquent rien n'empêche de les satisfaire publiquement. Les mœurs de Diogène furent conformes à ce principe : cependant nous pouvons regarder comme un tissu de fables une partie de ce que les anciens nous en rapportent, et comme apocryphes les lettres qui portent son nom.

Cratès *de Thèbes*, un des disciples de Platon, suivit la

avoit un seul cheveu n'étoit pas chauve. *Le menteur:* Épiménide dit que tous les Crétois sont menteurs; *or* Épiménide étoit Crétois; *donc* il a menti; *donc* tous les Crétois ne sont pas menteurs; *donc* Epiménide n'a pas menti; *donc* les Crétois sont menteurs.

(1) Ol. XCI, 3 = 414 ans avant J. C. Mort Ol. CXIV, 1 = 324.

philosophie d'Antisthène avec plus de décence. Après lui cette école n'offre plus guère de noms qui méritent d'être cités.

Enfin, l'*Académie* (1) fut fondée par le plus sublime des disciples de Socrate, par le *divin* Platon (2). Il étoit issu d'un sang illustre : son père descendoit de Codrus, sa mère d'un frère de Solon. L'admiration qu'inspirèrent ses talens, a orné de fables son berceau et son enfance. Son vrai nom fut Aristoclès : celui de Platon lui fut donné, soit à cause de ses larges épaules, soit à cause de la grandeur de son front (de πλατὺς, large). Les anciens vantent la beauté de sa figure, la noblesse de son maintien. Né avec une imagination brillante, il se livra d'abord à la poésie, et n'y renonça que lorsqu'ayant connu Socrate il tourna ses méditations vers la philosophie : cependant son génie poétique perce dans tous ses ouvrages. Il passa huit années auprès de son maître auquel il s'attacha avec toute la chaleur de son ame. Après la mort de Socrate, il se rendit à Mégare où il prit part, pendant peu de temps, aux discussions proposées par Euclide ; de là il alla dans la Grande-Grèce auprès d'Archytas et d'Eudoxe de Cnide, et enfin en Égypte. Le séjour qu'il fit dans ce pays, où il fréquenta les prêtres, donna à sa philosophie cette teinte solennelle et même mystique qui la caractérise. Il fit trois voyages en Sicile ; l'un, après son retour d'Égypte, auprès de Denys l'aîné ; les deux autres auprès du fils de ce prince qui l'engagea à venir passer quelque temps à Syracuse.

(1) L'*Académie* étoit une promenade située hors des murs d'Athènes, et ainsi nommée d'après un de ses premiers possesseurs. Cet endroit subsista jusqu'au temps de Sylla, qui en employa les arbres pour le siége d'Athènes. L'école fondée par Platon fut nommée *Académie*, parce qu'il la tenoit dans cet endroit, à côté d'un petit temple qu'il avoit érigé aux Muses.

(2) Né Ol. LXXXVII, 4 = 429 ans av. J. C. Mort Ol. CVIII, 1 = 348.

Non seulement Platon fut moins simple dans son style que Socrate, son maître; il s'écarta aussi de ses principes en donnant à la philosophie une bien plus grande extension et une forme scientifique. Il la divisa en dialectique que nous appelons logique; en physique, que nous nommons métaphysique, et en éthique ou morale. Mieux qu'aucun des philosophes qui l'ont précédé, il a développé l'idée d'un être parfait, créateur de toutes choses, dont il démontra l'existence d'une manière nouvelle alors.

Platon est l'auteur du fameux système des *idées* (ἰδέαι): il admettoit que de toute éternité il avoit existé dans l'esprit de Dieu des idées de genres et d'espèces, ayant tous les caractères essentiels de choses existantes, et que Dieu fixa en créant le monde. Ce sont ces idées seules qui existent véritablement (ὄντως ὄντα), et non la matière (μὴ ὄν). Le premier objet créé par Dieu fut l'*ame du monde* composée de matière et de lumière. Dieu y attacha une partie de son être, en donnant à ses idées, qui sont de nature divine et font partie de sa substance, des formes matérielles. Cette ame du monde fut placée dans le monde, étendue par tout le monde; et tout ce qui est corporel, y fut tellement renfermé, que l'ame enveloppe et réunit l'univers. La providence divine s'étend sur tout ce qui a été créé, même sur ce qui nous paroît le plus abject.

Platon donne à l'ame humaine une origine divine. Après sa chute elle fut condamnée à habiter des corps; la doctrine de la *métempsycose* et celle de diverses classes de *demons* sont liées à ce système. La vrai félicité consiste, suivant Platon, à rechercher la vérité et à vaincre ses passions. La vertu (ἀρετὴ) renferme la *sagesse* (σοφία, φρόνησις), ou la connoissance et l'exécution des lois de la morale; la modération (σωφροσύνη), ou la soumission des désirs sous l'empire des lois de la raison; le *courage* (ἀνδρεία), ou la constance qui fait fuir le mal moral et supporter les maux physiques; la *justice* (δικαιοσύνη), ou l'accomplissement des devoirs envers autrui.

Nous avons trente-cinq dialogues de Platon, ou cinquante-six en comptant ses ouvrages sur la république et les lois, d'après le nombre de livres dont ils sont composés. Ces dialogues ont une forme dramatique et sont destinés à des lecteurs instruits et habitués à penser. L'imagination brillante de l'auteur y a répandu toutes les fleurs de l'éloquence et tous les charmes de la diction attique. Il y a souvent mêlé des allégories poétiques et des fictions politiques et théologiques. L'authenticité de quelques-uns de ces ouvrages est contestée.

Voici les titres des dialogues de Platon : *Euthyphron*, ἢ περὶ ὁσίου, des devoirs envers les dieux; Σωκράτους ἀπολογία, *Apologie de Socrate*; *Criton*, ou du devoir du citoyen, περὶ πρακτοῦ; la scène de ce dialogue est dans la prison de Socrate, à qui Criton avoit conseillé de se sauver par la fuite : c'est un des plus beaux morceaux de Platon et de toute la littérature ancienne; *Phédon*, ou de l'ame, περὶ ψυχῆς, et de son immortalité; *Cratyle*, ou de la nature des noms, περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος, dans ce dialogue on compare les systèmes philosophiques d'Héraclite et de Parménide, ou le dualisme et le réalisme; *Théetète*, ou de la science, περὶ ἐπιστήμης; le *Sophiste*, ou de ce qui existe, περὶ ὄντος; *le Politique*, ou de l'art de gouverner, περὶ βασιλείας; *Parménide*, ou des idées, περὶ ἰδεῶν; *Philèbe*, ou de la volupté, περὶ ἡδονῆς; le *Banquet*, ou de l'amour, συμπόσιον ἢ περὶ ἔρωτος; c'est le dialogue auquel Platon a mis le plus de soin. « C'est, dit Wieland, un ouvrage de luxe poétique, auquel toutes les Muses ont pris part, et dans lequel Platon a versé sur ses lecteurs, comme de la corne d'Amalthée, toutes les richesses de son imagination, de son esprit, de son sel attique, de son éloquence et de son talent pour la composition; ouvrage travaillé, poli et perfectionné à la lueur de la lampe nocturne, et par lequel Platon a voulu nous montrer qu'il dépendoit de lui d'être à son choix le premier parmi les orateurs, les poètes ou les sophistes de son temps. » *Phèdre*, ou du beau, περὶ τοῦ

καλȣ̃ : on croit que c'est le premier ouvrage composé par Platon; *le premier Alcibiade*, ou de la nature de l'homme, περὶ φύσεως ἀνθρώπȣ; *le second Alcibiade*, ou de la prière, περὶ προσευχῆς; *Hipparque*, ou de l'amour du gain, φιλοκερδής; les *Erastes*, ou de la philosophie, ἐρασαὶ ἢ περὶ φιλοσοφίας; *Théagès*, ou de la sagesse, περὶ σοφίας; *Charmides*, ou de la modération, περὶ σωφροσύνης; *Lachès*, ou du courage, περὶ ἀνδρείας; *Lysis*, ou de l'amitié, περὶ φιλίας; *Euthydemus*, ou le querelleur, ἐρισικός; *Protagoras*, ou les sophistes, σοφισαὶ; *Gorgias*, ou de la rhétorique, περὶ ῥητορικῆς; *Menon*, ou de la vertu, περὶ ἀρετῆς; *le grand Hippias*, ou du beau, περὶ τȣ̃ καλȣ̃; *le petit Hippias*, ou du mensonge, περὶ ψεύδȣς; *Ion*, ou de l'enthousiasme poétique; *Menexène*, ou oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie; *Clitophon*, ou l'exhortation, προτρεπτικός; *de la république* ou de ce qui est juste, πολιτία ἢ περὶ δικαίȣ, en dix livres, ouvrage regardé comme le chef-d'œuvre de Platon : il y établit l'idée d'un gouvernement bien ordonné, dans lequel tous les citoyens obéissent aux lois de la morale, et où tous concourent au bien général. Platon distingue toutes les institutions politiques, d'après le nombre des personnes qui prennent part au gouvernement, en monarchiques, oligarchiques et démocratiques; ou, d'après les motifs qui guident les gouvernans, en philosophiques, ambitieuses, avides, absolues et despotiques; *Timée*, ou de la nature, περὶ φύσεως; *Critias*, ou de l'île Atlantide, Ἀτλαντικός, suite du précédent; *Minos*, ou de la loi, περὶ νόμȣ; *des lois*, ou de la législation, νόμων ἢ περὶ νομοθεσίας, en douze livres; *Épinomis*, ἐπινομὶς ἢ νυκτερινὸς σύλλογος, suite du précédent.

Quelques autres dialogues, intitulés : *Eryxias*, ou des véritables et fausses richesses; *Alcyon*; *Sisyphe*; *Axiochus*, ou du mépris de la mort; *Demodocus*; *Hori*, ou définitions; *de la vertu*; *du juste*, sont supposés; on doute aussi de l'authenticité des treize lettres attribuées à Platon (1).

(1) *M. Bœckh* a publié, en 1810, les dialogues intitulés : Minos,

Parmi les disciples immédiats de Platon, qu'on appelle l'*ancienne académie*, les plus remarquables sont SPEUSIPPE, neveu et successeur de Platon, XÉNOCRATE *de Chalcédoine*, POLÉMON, CRATÈS (1) et CRANTOR de Soles.

7. *Mathématiques* (2).

Les premières notions en mathématiques et en astronomie furent apportées d'Égypte par THALÈS de Milet (3). C'est lui qui, dit-on, trouva que le diamètre divise le cercle en deux parties égales; que les angles de la base d'un triangle isocèle sont égaux; que deux triangles sont égaux, quand ils ont deux angles égaux adjacens à un côté égal. On lui attribue aussi la mesure des pyramides par leurs ombres. Les disciples de l'école d'Ionie dressoient des cartes géographiques, faisoient des cadrans solaires et calculoient des éclipses de soleil.

Soixante ans après lui, PYTHAGORE (4), initié dans les mystères des Égyptiens, y apprit l'usage des chiffres, le fameux théorème qui porte son nom, et d'autres connoissances mathématiques (5), qu'il transmit, comme des secrets, à l'ordre qu'il avoit institué dans la Grande-Grèce. Dès-lors les mathématiques furent regardées comme une partie intégrante de la philosophie, et toutes les écoles s'en occupèrent.

Hipparque, de la Vertu et du Juste, sous le titre de SIMONIS SOCRATICI, ut videtur, dialogi quatuor. Il les attribue à ce cordonnier Simon, dont, suivant Diogène de Laërce, Socrate fréquentoit quelquefois la boutique.

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 82.

(2) Histoire des Mathématiques, par *Montucla*, nouv. éd. Paris, 1799, 4 vol. in-4°. Mathematicorum veterum opera, gr. et lat. Paris., 1693, in-fol.

(3) *Voyez* ci-dessus, p. 68.

(4) *Voyez* ci-dessus, p. 70.

(5) Tel que le théorème d'après lequel la somme des trois angles d'un triangle quelconque est égale à deux angles rectangles.

C'est à l'Académie surtout (1) que l'astronomie, l'arithmétique et la géométrie doivent plusieurs découvertes importantes, et les formes scientifiques dans lesquelles ces branches des connoissances humaines furent enseignées depuis cette époque. Il nous est impossible, par le défaut de renseignemens suffisans, de nous faire une idée de l'état des mathématiques et surtout de l'arithmétique à cette époque. Mais nous observerons que les Grecs manquoient de signes commodes ou chiffres pour exprimer les nombres, ce qui devoit rendre très-difficiles toutes les opérations de calcul ou de *logistique*, surtout lorsqu'il y avoit des fractions (2). Il paroît que, pour toutes les compositions ou divisions de nombres, ils n'avoient que des moyens mécaniques; et cette circonstance favorisa leur penchant à rapporter les nombres aux figures géométriques, et qui fit inventer les nombres polygoniques, et les grandeurs arithmétiques représentées par des lignes, des surfaces et des corps. C'est encore ce défaut de chiffres qui explique pourquoi les Grecs s'occupoient plus de la nature des nombres et de leurs propriétés, que du calcul pratique.

Les plus célèbres mathématiciens de cette période sont : Théodore *de Cyrène*, qui enseigna la géométrie à Platon ; Méton et Euctémon (3), qui réglèrent le calendrier athénien, et calculèrent une période de dix-neuf années solaires qui ramenoit le soleil et la lune à peu près au même point du ciel. Philolaus *de Crotone*, disciple de Pythagore, le premier qui ait enseigné le mouvement de la terre ; Archytas *de Tarente*, autre disciple de Pythagore, qu'on dit être le premier qui ait traité la mécanique comme une science; et son disciple, Eudoxe *de Cnide*, qui rapporta d'Égypte

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 83.

(2) On trouve à la suite de la traduction d'Archimède par M. *Peyrard*, un mémoire lumineux de M. *Delambre*, sur le calcul des Grecs.

(3) 432 ans avant J. C.

la connoissance du mouvement des planètes, et dont le cadran solaire est décrit par Vitruve (1). Il fut un des plus grands astronomes de l'antiquité : il corrigea aussi le cycle de Meton. Enfin, AUTOLYCUS de Pitane en Éolide (2), le seul de cette période dont il nous soit parvenu quelques ouvrages d'astronomie.

8. *Médecine* (3).

Les premières connoissances en médecine furent portées, dit-on, en Grèce, par ASCLEPIUS ou Esculape, prince thessalien du treizième siècle avant notre ère; pour ce bienfait il fut placé au rang des dieux. Ses connoissances furent long-temps conservées et transmises de génération en génération parmi ses descendans, les Asclépiades. On attribue à Pythagore de grandes connoissances en médecine, surtout en diététique, qu'il doit avoir rapportées d'Égypte. Il a, dit-on, le premier observé les années climatériques et les jours critiques dans les maladies. Son disciple, ALCMÉON, est nommé comme le premier qui ait disséqué des corps d'animaux (4). Lorsque la médecine cessa d'être le privilége des Asclépiades, qui en avoient fait un secret, les écoles de Cnide et de Cos devinrent fameuses. De la dernière sortit HIPPOCRATE de Cos (5), regardé comme le père de la médecine. En effet, jusqu'à lui cette science ne fut guère qu'un empirisme. « Ce fut ce grand homme qui en fit une

(1) IX, 9.

(2) 536 ans avant J. C.

(3) *Sprengel* Vers. einer pragm. Gesch. der Arzneikunde. Halle, 1792, 4 vol. in-8°. — Medicæ artis principes post Hippocr. et Galen., ed. *H. Steph.* Paris., 1567, 2 vol. in-fol. — Medici ant. gr. Basil., 1581, in-4°. — Græcorum libri chirurg. ed. *Cocchio*. Florent., 1745, in-fol.

(4) *Voyez* ci-dessus, p. 72.

(5) Né Ol. LXXX, 1 = 460 av. J. C. Mort Ol. CVI, 1 = 356 av. J. C.

science méthodique, et qui rassembla en un corps de doctrine toutes les notions éparses avant lui. Son génie, un des plus beaux que la Grèce ait produits, y joignit ses propres observations, je dirois presque ses divinations; car il a tellement médité son art, il en a si bien établi les principes, que le germe de tous les progrès que la médecine a faits depuis lui, se trouve dans ses écrits (1). » Les expériences et les observations qu'Hippocrate a faites lui-même, ou qui lui avoient été transmises, sont consignées dans des aphorismes regardés encore de nos jours comme d'excellens principes. Hippocrate perfectionna la chirurgie et la pathologie; il donna la première diététique, et une séméiotique qui n'a pas encore été surpassée. En un mot, il fit tant pour les diverses branches de la médecine, que quelques personnes ont cru que ses travaux étoient au-dessus des forces d'un seul homme; que ces découvertes provenoient, non d'un seul Hippocrate, mais de toute une famille de ce nom, et que les fruits de deux siècles d'observations ont été attribués à un seul personnage. Cependant les connoissances d'Hippocrate, en physiologie et en anatomie, étoient très-imparfaites, parce que dans son siècle on n'avoit pas encore osé disséquer des corps humains, à cause du respect religieux des Grecs pour les morts.

On attribue à Hippocrate soixante-douze ouvrages, dont cinq ou six seulement sont authentiques. En voici les titres: *Ἐπιδημιῶν*, des épidémies; *προγνωστικὰ*, ou des prognostiques des maladies; *ἀφορισμοὶ*, aphorismes, de courtes propositions contenant le résultat de longues observations; *περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων*, de l'air, des eaux et des climats, ouvrage classique; *περὶ διαίτης ὀξέων*, de la diète dans les maladies aiguës. Le style d'Hippocrate est très-concis, et par cette cause souvent obscur; mais une grande partie de ce manque de clarté doit être attribuée aux fautes innombrables qui

(1) Mélanges de M. *Chardon de Larochette*, Vol. II, p. 121.

défigurent son texte, dont il n'existe pas encore d'édition critique complète.

Après Hippocrate, les médecins, entraînés par l'esprit du siècle, abandonnèrent la voie de l'expérience, et se jettèrent dans le labyrinthe des systèmes et de la spéculation, qui retarda les progrès de cette science. Les fils d'Hippocrate, THESSALUS et DRACON, et son gendre POLYBE, fondèrent ce qu'on appelle *l'ancienne école dogmatique*, qui réunissoit les théories des philosophes avec les principes d'Hippocrate.

PÉRIODE IV.

Depuis l'avénement d'Alexandre-le-Grand jusqu'à la destruction de Corinthe, 336 — 146 *avant J. C.*

Commencement de la décadence de la littérature grecque. Alexandrie est le siége de cette littérature.

Si Alexandre de Macédoine a mérité le titre de Grand, c'est moins par l'étendue de ses conquêtes que pour avoir, sous le rapport du progrès des lumières, causé une révolution dont les suites se sont étendues sur toutes les parties connues du globe. Sa gloire auroit été entière, s'il avoit su consolider le vaste empire qu'il avoit formé; mais tout ce qui passe les bornes que la nature a fixées à l'homme, porte en soi le germe de la destruction; telle est la loi qu'elle-même a prescrite. La mort du conquérant de la Macédoine fit naître parmi ses généraux des dissensions qui finirent par un démembrement de son empire. Après une lutte de vingt années, la bataille d'Ipsus décida du sort de ces capitaines ambitieux qui se croyoient les héritiers naturels d'un héros, parce qu'il n'avoit laissé que des successeurs sans force. L'empire des Séleucides dans la Haute-Asie et en Syrie, le royaume de Pergame dans l'Asie-Mineure, et l'empire des Ptolémées en Egypte, ne furent que des débris du vaste empire d'Alexandre. Le royaume de Macédoine, qui avoit été le berceau de sa

puissance, continua à être agité par des révolutions, pendant lesquelles la Grèce fut le théâtre d'une longue suite de troubles et de désolations. La foiblesse des rois de Macédoine permit à la ligue Étolique et à celle d'Achaïe de prendre une consistance qui auroit permis d'espérer le retour des beaux jours de la liberté, si elle pouvoit exister sans un véritable patriotisme qui ne connoît ni intérêt ni ambition. Mais ne pouvant s'accorder entre eux, les Grecs commirent l'imprudence d'appeler les Romains pour être les arbitres de leurs différends. Ces voisins, dont l'ambition ne connoissoit pas de bornes, furent trop heureux de trouver un prétexte pour envoyer en Grèce une armée qui ne devoit plus quitter ce pays. Bientôt l'alliance des Romains fut plus funeste à ce malheureux peuple, que la puissance des rois de Macédoine ne lui avoit été à charge : il essaya en vain de secouer ce joug; la prise de Corinthe mit le sceau à sa servitude.

Dans la période qui précéda Alexandre-le-Grand, Athènes avoit été le principal siége des lettres et des arts; dans celle que nous allons parcourir, cette ville fut remplacée par Alexandrie. La capitale de l'Égypte, placée dans une situation avantageuse qui la rendit dépositaire du commerce du monde, devint le centre des arts et le principal siége de la littérature et des sciences. La dynastie des Ptolémées, qui, pendant deux cent soixante-quinze ans, gouverna ce pays, compta parmi ses princes des protecteurs zélés et éclairés des lettres. L'un d'eux fonda la bibliothéque d'Alexandrie, la plus fameuse de l'antiquité. Cet établissement et le Musée qui dut son existence aux premiers Ptolémées, devinrent le centre de réunion des savans du monde.

Les rois d'Égypte avoient ouvert un asyle aux lettres grecques; mais rien ne put remplacer le beau ciel où elles étoient nées. Transplantée sous un autre climat, la littérature changea de but et de nature : au lieu d'une affaire de goût, elle devint l'objet d'une étude réglée, au lieu d'hommes de génie, il s'éleva des savans. Ce fut à Alexandrie

que l'on traça ce cercle des connoissances humaines qu'il falloit avoir parcouru pour aspirer au titre d'homme instruit. On vit naître alors les sept arts libéraux, dénomination sous laquelle on comprenoit la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. A mesure que l'érudition étendit son domaine et qu'on raisonna sur les principes du beau, les lettres déchurent et le goût se perdit. Une calamité particulière à cette époque, contribua encore à la décadence de la littérature; un esprit funeste de flatterie et une malheureuse envie de plaire aux grands, défauts inconnus aux siècles de la liberté, s'emparèrent des hommes de lettres, et les entraînèrent dans des écarts pernicieux à la littérature.

Le dialecte attique étoit devenu, à la fin de la période précédente, la langue générale du monde savant et littéraire: mais à mesure que cette langue se répandit dans des pays anciennement regardés comme barbares, le mélange des locutions provinciales, et le néologisme affecté par quelques auteurs de mauvais goût, corrompirent l'ancienne pureté de la langue. On vit paroître alors ce qu'on a appelé depuis le dialecte macédonien ou d'Alexandrie (1), ou ce dialecte populaire qui, sous la domination des Macédoniens, se répandit dans tous les pays où l'on parloit grec, et qui avoit ceci de particulier qu'il étoit composé de tous les dialectes anciennement séparés, de manière cependant que le dorisme propre aux Macédoniens y prédominoit. Malgré l'universalité de cet idiome, les poètes continuèrent cependant à écrire dans le dialecte ïonien, à l'exception des auteurs d'idylles ou d'autres petites poésies, qui préféroient se servir des dialectes des pays pour lesquels ils écrivoient.

(1) *Sturz* de dialecto Macedon. et Alexandr. Lips., 1808, in-8°.

I. POÉSIE.

Dans la Grèce européenne.

Avec la liberté, les Muses quittèrent la Grèce. Nous ne trouvons pas dans toute cette période un seul poète marquant, si ce n'est dans la poésie dramatique. C'est dans cette époque que se forma ce qu'on appelle la *comédie nouvelle*, en opposition de l'ancienne et de la moyenne. Au lieu de porter sur la scène des personnages connus, on s'étudia alors à y faire paroître des caractères et à les faire ressortir en les plaçant dans différentes situations ; en un mot, la comédie fut alors ce qu'elle est aujourd'hui chez les nations civilisées, le tableau des ridicules et des vices qu'on trouve dans la société, dégagé de toute satyre personnelle. Trente-deux poètes dramatiques de cette époque sont nommés dans les ouvrages des anciens ; pas un seul n'est parvenu jusqu'à nous. Le plus célèbre d'entre eux, l'Athénien Ménandre (1), disciple de Théophraste, composa quatre-vingts pièces de théâtre, dont nous n'avons que quelques fragmens qui ne nous laisseroient aucune idée de sa manière, si les imitations de Térence n'y suppléoient. Nous n'avons aussi que peu de fragmens de Philémon de Soles en Cilicie (2) et de Diphile de Sinope, de Posidippe et de Damoxène d'Athènes. Trois poètes comiques du nom d'Apollodore sont cités par les anciens ; l'un, contemporain de Ménandre, étoit de Gela en Sicile ; l'autre, d'Athènes ; le troisième, de Caryste. On ne sait auquel des trois attribuer les fragmens qui restent sous ce nom. Les anciens citent aussi Sosithée comme auteur d'une espèce de drames satyriques, qui, à ce qui paroit, n'étoient pas représentés sur le théâtre.

(1) Né Ol. CIX, 3 = 342. Mort Ol. CXXI, 4 = 293.

(2) 320 ans avant J. C.

A Alexandrie.

Les poëtes d'Alexandrie étoient savans, mais ils manquoient d'imagination, et souvent même de goût. Ils crurent couvrir ces défauts en mettant en avant des idées bizarres, et en se servant d'expressions neuves et gigantesques. Le mauvais goût de quelques-uns d'entre eux se trahit encore plus dans le choix de leurs sujets que dans la manière de les traiter. C'est dans cette période qu'on vit prendre faveur plusieurs nouveaux genres de poésie, s'il est permis de donner ce nom à des anagrammes, à des jeux de mots et autres futilités que le bon goût réprouve (1), mais qu'on admiroit alors comme des efforts de génie. Si au milieu de cette corruption générale un petit nombre de poëtes restèrent fidèles aux anciens modèles, il leur fut impossible de s'élever tout-à-fait au-dessus de leur siècle. Ce qui toutefois les distingue de tous leurs successeurs, c'est une pureté de diction et une certaine élégance qui caractérisent leurs ouvrages : cet avantage, qu'ils durent à la société dans laquelle ils vivoient, produisit ce succès brillant que leurs productions obtinrent chez les Romains, ces dominateurs du monde civilisé.

Nous allons parler des poëtes de l'école d'Alexandrie, d'après les divers genres où ils se sont distingués, telles que poésie lyrique, épique, didactique et bucolique, genres auxquels nous joindrons celui des silles.

(1) Parmi ces jeux de l'esprit, nous citerons les poëmes de SIMMIAS, intitulés, d'après leur forme, l'*Œuf*, les *Ailes*, la *Hache*, etc.; et un autre poëme, en forme d'*autel*, par DOSIADE.

1. *Poésie lyrique.*

Dans ce genre nous n'avons que trois auteurs à nommer, Philétas, Lycophron et Callimaque.

Philétas *de Cos*, précepteur de Ptolémée II Philadelphe (1), a composé des élégies et des poésies légères et lyriques. Les anciens font grand cas de ce poète. Il ne nous en reste que de foibles fragmens.

Lycophron ou Lucumon, de Chalcis en Eubée (2), vécut à la cour de Ptolémée Philadelphe. Il fut l'inventeur de l'anagramme, et l'auteur d'un grand nombre de tragédies perdues. Le seul ouvrage de ce poète qui soit parvenu jusqu'à nous est un poëme singulier, intitulé *Cassandre* ou *Alexandra;* c'est un monologue dans lequel la princesse troyenne prédit la destruction d'Ilion et les malheurs des héros et des héroïnes qui ont joué un rôle dans la guerre de Troie. Cet ouvrage, très-obscur, et que pour cela on avoit surnommé τὸ σκοτεινὸν ποίημα (*le poëme ténébreux*), est en même temps rempli d'érudition : il est de la plus grande importance pour la parfaite connoissance de la mythologie et des antiquités des Grecs; il est en vers ïambiques. Tzetzès, dont nous parlerons plus bas, a laissé sur cet ouvrage des scholies, sans lesquelles il seroit presque inintelligible pour nous, après plus de deux mille ans.

Callimaque de Cyrène (3), issu d'une famille illustre, enseigna d'abord la grammaire ou les belles-lettres à Alexandrie; Apollonius de Rhode, Ératosthène, Aristophane de Byzance y furent ses auditeurs. Ptolémée Philadelphe le plaça ensuite au Musée : il vécut très-honoré à la cour de ce prince. Cependant le petit nombre de poésies qui nous restent

(1) 290 ans avant J. C.

(2) 280 ans avant J. C.

(3) 250 ans avant J. C.

des huit cents qu'on lui attribuoit anciennement, nous fait connoître un poète froid, faisant de vains efforts pour remplacer par l'érudition le génie que la nature lui a refusé : ce sont six hymnes, dont le meilleur est l'hymne à Cérès, et une soixantaine d'épigrammes que l'on peut compter parmi les meilleures de l'antiquité; mais il ne nous reste que des fragmens de ses élégies qui étoient regardées comme son principal titre à la gloire, et dont les Romains, surtout du temps d'Auguste, faisoient le plus grand cas.

2. *Poésie épique.*

Cette période n'a produit qu'un seul poète épique, Apollonius *de Rhodes*, né à Naucratis, ou, selon d'autres, à Alexandrie (1). Il fut disciple de Callimaque, avec lequel il vécut ensuite dans la plus grande inimitié. Dégoûté du séjour d'Alexandrie, il alla enseigner la rhétorique à Rhodes, où il obtint le droit de cité; plus tard, sous Ptolémée Evergète, il fut inspecteur de la bibliothèque d'Alexandrie, place dans laquelle il succéda (2) à Eratosthène, que l'âge avoit rendu infirme. Nous avons de lui un poëme épique en quatre chants, intitulé *les Argonautes*, composition foible du côté de l'invention et des caractères, mais remarquable par la pureté de la diction et la beauté des vers. L'auteur a su résister à l'esprit de son siècle, qui se plaisoit dans des digressions savantes; ce mérite est d'autant plus grand que le sujet fournissoit tant d'occasions de tomber dans ce défaut. Ce n'est, au reste, pas une petite gloire pour Apollonius d'avoir été imité par Virgile dans le quatrième livre de l'Énéide. Il existe sur Apollonius un excellent scholiaste anonyme (3).

(1) Vers 222 avant J. C.

(2) Ol. CXLVI, 1 = 196 avant J. C.

(3) Nous permettra-t-on d'ajouter à ce que nous avons dit sur Apollonius de Rhodes une remarque qui pourra paroître déplacée? On a souvent

3. *Poésie didactique.*

La poésie didactique fut le genre favori des poètes d'Alexandrie, auxquels elle fournissoit l'occasion de faire parade de l'érudition qui les distinguoit. Le premier de ces poètes, dans l'ordre chronologique, est Dicéarque de Messane en Sicile, disciple d'Aristote, et auteur d'une description de la Grèce, dont il ne nous reste qu'un fragment ; mais le premier, sous le rapport du mérite, est Aratus *de Soles* ou

dit que les anciens étoient grands observateurs de la nature, et que l'habitude où ils etoient de voir des corps nus leur fit faire, sur la constitution de l'homme, sur sa physionomie, sur les proportions, des observations dont la justesse étonne souvent les amateurs des arts. Un de nos amis nous a rendu attentif à un passage d'Apollonius de Rhodes, où il paroît avoir deviné quelque chose des découvertes du docteur Gall. On sait que ce physiologiste croit avoir remarqué des rapports singuliers entre le cervelet de l'homme et des animaux, et ce penchant qui les porte à l'amour. Des expériences faites par un des premiers chirurgiens de France ont prouvé que des blessures portées au cervelet peuvent éteindre pour quelque temps ou affoiblir ce besoin qui porte un sexe vers l'autre. Des anatomistes ont trouvé que le cervelet des animaux morts au moment des chaleurs étoit échauffé, gonflé, et dans un état qui devoit douloureusement affecter le crâne. Ne retrouve-t-on pas cette observation dans le passage suivant d'Apollonius? il est question de Médée; blessée vivement par l'Amour, elle passe une nuit inquiète en songeant à l'objet de sa passion : son cœur est dans une vive agitation ; elle verse des larmes, et

ἔνδοθι δ' αἰεὶ
τεῖρ' ὀδύνη σμύχουσα διὰ χροός, ἀμφί τ' ἀραιὰς
ἶνας καὶ κεφαλῆς ὑπὸ νείατον ἰνίον ἄχρις,
ἔνθ' ἀλεγεινότατον δύνει ἄχος, ὁππότ' ἀνίας
ἀκάματοι πραπίδεσσιν ἐνισκίμψωσιν Ἔρωτες.

(Lib. III, v. 761 et suiv.)

Ce que M. Caussin traduit ainsi :

« Le feu qui la dévore s'attache à tous ses nerfs, et se fait sentir « jusque derrière la tête, dans cet endroit où la douleur est la plus « vive, lorsqu'un amour extrême s'empare de tous les sens. »

Pompéiopolis, en Cilicie (1). A la demande d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, il mit en vers le livre d'Eudoxe (2) sur *le cours et l'influence des astres* (φαινόμενα καὶ διοσημεῖα, c'est-à-dire signes de Dis ou Jupiter). Cet ouvrage, vraiment poétique et enrichi d'heureux épisodes, a eu la gloire d'être quatre fois traduit en vers latins, par Cicéron, par Ovide, par Germanicus et par Rufus Sextus Avienus, commenté par Hipparque, par Ératosthène, et cité par Saint-Paul (3) : cependant il paroît que l'auteur n'avoit pas de grandes connoissances en astronomie (4). Un autre ouvrage d'Aratus, sur la médecine, ne nous est connu que par des fragmens.

Nicandre de Colophon, ou, selon d'autres, de l'Étolie (5), médecin, grammairien, poète et prête d'Apollon de Clarus, chanta, en deux livres, les remèdes contre les morsures des bêtes vénéneuses (θηριακά), et les contre-poisons en général (ἀλεξιφάρμακα). Ces ouvrages n'ont aucun mérite poétique; mais les scholiastes antiques qui les ont commentés fournissent un grand nombre de renseignemens précieux pour l'histoire de la médecine. Tels sont surtout deux ouvrages de Dioscoride, et les excellentes scholies d'un anonyme : nous avons aussi une paraphrase des deux poëmes de Nicandre, par Eutecnius, sophiste d'une époque inconnue. Nicandre avoit aussi composé des Géorgiques, et divers autres poëmes qui n'existent plus.

(1) Vers la CXXVIII[e] Olympiade, 270 ans avant J. C.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 87.

(3) Act. XVII, 28.

(4) *Voyez* Cic. de orat. XVI.

(5) 140 ans avant J. C. Il est vraisemblable que l'opinion qui le fait Étolien, vient du long séjour qu'il fit en Étolie. Nicandre a vécu du temps d'Attale, dernier roi de Pergame, auquel il dédia un de ses ouvrages perdus. Cette circonstance suffit pour réfuter la fable d'après laquelle Antigonus Gonatas chargea Aratus, qui étoit médecin, de faire un poëme sur l'astronomie, et Nicandre, qui étoit astrologue, d'un travail sur la médecine; ordre bizarre que ces deux poëtes auroient esquivé en échangeant secrètement leurs ouvrages.

Le poëme astrologique, ἀποτελεσματικὰ, faussement attribué à Manethon, est de la période suivante.

4. *Poésie bucolique.*

La poésie bucolique a pris naissance dans cette période : les chansons rustiques des bergers siciliens en donnèrent l'idée. Théocrite *de Syracuse* (1), dont le beau génie avoit été cultivé par une éducation soignée, perfectionna ce genre de composition, et surpassa, en simplicité naturelle et en grâce, tous ses successeurs et imitateurs parmi les anciens, sans pourtant être tout-à-fait exempt des défauts de son siècle, dans lequel la décadence du goût se faisoit déjà remarquer. Ses bucoliques, écrites en dialecte dorien, sont des tableaux de caractères et de mœurs, la plupart en forme de petits drames, quelquefois accompagnés d'une action mimique. Les bergers dont Théocrite peint les sentimens et les mœurs, ne sont pas, comme ceux de quelques poètes modernes, placés dans un monde idéal, mais sont pris dans la nature, et tels qu'il les a connus, en vivant au milieu d'eux, en Sicile. Nous avons de ce poète trente poëmes intitulés idylles, c'est-à-dire petits poëmes, car parmi les anciens ce mot n'étoit pas particulier au genre bucolique, et vingt-un autres morceaux, moins étendus, sous le titre d'épigrammes. Les idylles ne sont pas toutes de Théocrite: ces trente poëmes paroissent être un recueil fait par quelque grammairien d'Alexandrie.

Voici les titres des poëmes de cette collection : 1°. *Thyrsis* ou ᾠδή. C'est un dialogue entre deux pâtres; 2°. Φαρμακεύτρια, *l'Enchanteresse;* c'est un tableau mimique pris d'uue classe plus relevée; 3°. Αἰπόλος ἢ Ἀμαρυλλὶς, ἢ κωμαστὴς, *le Chevrier*, ou *Amaryllis;* 4°. Νομεῖς, Βάττος καὶ Κορύδων, *les Bergers*, *Battus et Corydon;* dialogue dans le genre dit *carmen amœbeum;* 5°. Ὁδοιπόροι ἢ βυκολιασταὶ, *les*

(1) 270 ans avant J. C. Il fut surnommé βύκολος par excellence.

Voyageurs ou *les Bucoliastes;* 6°. Βουκολιασταὶ, Δαμοίτας καὶ Δάφνις, *les Bucoliastes Damœtas et Daphnis;* 7°. Θαλύσια, *la fête de la moisson;* c'est un poëme allégorique où le poète paroît lui-même, ainsi qu'un autre poète nommé Lycidas, sous le masque de bergers (1), 8°. *les Bucoliastes, Daphnis et Menalcas,* du genre *amœbeum* (2); 9°. Νομεῖς ἢ βουκόλοι, *les Bergers* ou *les Pâtres;* 10°. Ἐργατίναι ἢ Θερισταὶ, *les manouvriers* ou *les moissonneurs;* 11°. *le Cyclope;* 12°. Ἀΐτης, poëme lyrique que Heinsius, Valckenær et Brunck ne croient pas être de Théocrite (3); 13°. *Hylas,* petit poëme mythologique dont le ton s'élève jusqu'à celui de l'épopée; 14°. Κυνίσκας ἔρως ἢ Θυώνιχος, *les amours de Cynisca ou Thyonichus*, petit drame qui n'a rien de bucolique; 15°. Συρακούσιαι ἢ ἀδωνιάζουσαι, *les Syracusaines ou les femmes célébrant la fête d'Adonis*, autre poëme dramatique dont la scène est à Alexandrie; 16°. Χάριτες ἢ Ἱέρων, *les Grâces* ou *Hiéron;* ce poëme n'est pas bucolique, mais tient le milieu entre les genres lyrique et épique; c'est un éloge du roi Hiéron; 17°. Ἐγκώμιον εἰς Πτολεμαῖον, *Éloge du roi Ptolémée;* ce poëme, d'un foible mérite, n'est probablement pas de Théocrite, mais peut être de Callimaque; 18°. Ἐπιθαλάμιος Ἑλένης καὶ Μενελάου, *Épithalame d'Hélène et de Ménélas,* un des beaux morceaux de poésie lyrique qui nous restent de l'antiquité; 19°. Κηριοκλέπτης, *le Voleur de miel;* c'est l'Amour dont il est question dans ce petit poëme épigrammatique que Valckenær attribue à Bion; 20°. *Bucolique* attribuée à Moschus; 21° Ἁλιεῖς, *les Pêcheurs;* c'est l'unique poëme de son genre de l'antiquité; 22°. Διόσκουροι, *Castor et Pollux;* c'est une espèce d'hymne; 23°. Ἐραστὴς ἢ δύσερως, *l'Amant;* cet amant malheureux finit par se pendre à la porte de l'objet de sa flamme: le poëme n'a rien de bucolique; c'est une petite épopée; 24°. et 25°. Ἡρακλίσκος et Ἡρακλῆς λεοντοφόνος, *le jeune Hercule,* et *Hercule domptant*

(1) L'authenticité de ce poëme est douteuse.

(2) Il en est de même d'une partie de celui-ci.

(3) Il est écrit en dialecte ionien.

le lion; deux poëmes du genre mythologique ou épique. Quelques critiques croient que ces deux morceaux, et un troisième intitulé Mégare, qui se trouve parmi les poésies de Moschus, sont du même auteur, et des fragmens d'une épopée, d'une Héracléide; 26°. Ληναὶ ἢ βάκχαι, *les Bacchantes;* poëme foible, du genre épique, d'une authenticité douteuse; 27°. Ὀαριστὺς Δάφνιδος καὶ κόρης, *conversation amoureuse entre Daphnis et son amante;* idylle élégante qu'on croit être de Moschus; 28°. Ἠλακάτη, *le Fuseau*, poëme du genre lyrique; 29°. Παιδικά, poëme lyrique; 30°. Εἰς νεκρὸν Ἄδωνιν, *sur la mort d'Adonis*, poëme du genre anacréontique, et par son sujet et par le mètre.

Bion de Smyrne et Moschus de Syracuse, qui vécurent plus d'un siècle après Théocrite (1), sont ordinairement placés parmi les poètes bucoliques, moins pour les sujets de leurs compositions qui, pour la plupart, sont lyriques ou mythologiques, qu'à cause de la manière dont ils les ont traités. Nous n'avons de Bion que deux grandes idylles entières : 1.° Ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος, chant funèbre en l'honneur d'Adonis; 2.° Ἐπιθαλάμιος Ἀχιλλέως καὶ Δηϊδαμείας, l'*épithalame d'Achille et de Déidamie,* et quelques petites idylles. Parmi les poésies de Moschus, la plus belle est son Εὐρώπη, ou l'enlèvement d'Europe; les autres sont, Ἐπιτάφιος Βίωνος, chant funèbre en l'honneur de Bion; Μεγάρα, Mégare, épouse d'Hercule, etc. La simplicité et la naïveté de Théocrite, ainsi que la teinte satyrique qui domine dans ses écrits, manquent à ces deux poètes: ils sont trop ornés, et font quelquefois parade d'esprit.

5. *Silles.*

Les silles (σίλλοι) sont des espèces de satyres ou de parodies d'ouvrages célèbres. Le premier sillographe fut Xenophane de Colophon, dont nous avons parlé plus haut (2):

(1) 180 ou 150 ans avant J. C.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 28, 31, 72.

Il est beaucoup moins connu comme tel, que son imitateur Timon *de Phlionte* (1), philosophe sceptique, disciple de Stilpon et ensuite de Pyrrhon, et poète dramatique. Ses silles étoient dirigés contre les prétentions et l'arrogance des philosophes, et surtout de Xénophane de Colophon, et contenoient des satyres très-mordantes. Le recueil de ces poésies formoit trois livres, mais il ne nous en reste que quelques fragmens qu'on trouve dans les *Analecta* de Brunck.

(1) 270 ans avant J. C.

II. PROSE.

Nous classerons les ouvrages des auteurs en prose de cette période, en huit sections : la grammaire, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, la géographie, l'histoire naturelle et la médecine.

1. *Grammaire.*

Dans les époques précédentes, l'art de la critique et l'interprétation des auteurs anciens n'étoient pas encore regardés comme une science particulière; l'érudition grammaticale (γραμματικὴ τέχνη) ne commença proprement que dans le troisième siècle avant J. C. Ce fut alors qu'on rédigea ces catalogues des auteurs regardés comme classiques, catalogues qui sont connus sous la dénomination de *canons;* ce fut alors qu'on se fit une occupation de la révision, correction et explication de leurs textes (διόρθωσις, σημείωσις); on écrivit des commentaires sur des ouvrages entiers (ὑπομνήματα, ἐξηγήσεις); on éclaircit les difficultés que présentoit le sens de quelques passages obscurs, ou que souvent on faisoit naître, pour faire parade de sagacité et d'érudition (ζητήματα, προβλήματα, λύσεις). Quelques grammairiens prirent à tâche d'expliquer des mots ou phrases tombés en désuétude (γλῶσσαι, mots de dialectes étrangers, λέξεις, mots isolés); d'autres à réunir des passages analogues qui se trouvoient dans divers écrivains (σύμμικτα, mélanges; παντοδαπὰ ἀναγνώσματα, lectures variées); d'autres enfin composèrent des grammaires ou des traités sur quelques parties de la langue. Les ouvrages d'Homère servirent de texte principal à tous ces exercices.

Sans doute l'influence que toutes ces recherches savantes produisirent sur la langue et sur la littérature, a été considérable; et les ouvrages de ces grammairiens ou philologues

nous seroient d'un grand secours pour l'intelligence des auteurs anciens. Malheureusement le zèle malentendu et la stérilité d'idées de leurs successeurs engagèrent ceux-ci à en faire des extraits et à entreprendre toutes sortes de nouvelles compilations. Ces productions mal digérées nous ont fait perdre celles qui leur servirent d'originaux.

Le plus célèbre des grammairiens de cette période fut Zenodote *d'Éphèse* (1), le premier inspecteur de la bibliothèque qui venoit d'être établie à Alexandrie, et fondateur lui-même de la première école de grammaire qui ait existé en cette ville. Il fit une édition d'Homère; mais, à en juger d'après les variantes citées par Eustathe, un défaut de sens poétique l'a fait tomber en beaucoup d'écarts.

Aristophane *de Byzance* (2) fut plus heureux dans la critique conjecturale; c'est à lui qu'on attribue l'invention des accens et de la ponctuation, et la rédaction du fameux canon des auteurs classiques (3).

(1) 280 ans avant J. C.
(2) 200 ans avant J. C.
(3) Voici ce canon attribué à Aristophane et à son disciple Aristarque, tel qu'il nous est parvenu avec les changemens que les grammairiens des temps suivans y ont faits.

Poètes épiques : Homère, Hésiode (qui se trouve placé dans cette classe à cause de ses Œuvres et jours, parce que les Alexandrins rangeoient la poésie didactique avec l'épopée); Pisandre, Panyasis, Antimaque.

Poètes ïambiques : Archiloque, Simonide, Hipponax.

Poètes lyriques : Alcman, Alcée, Sappho, Stésichore, Pindare, Bacchylide, Ibycus, Anacréon, Simonide.

Poètes élégiaques : Callinus, Mimnerme, Philétas et Callimaque. (Il est remarquable que Tyrtée n'a pas de place dans cette liste.)

Poètes tragiques : Eschyle, Sophocle, Euripide, Ion, Achæus, Agathon.

Poètes comiques.

Ancienne comédie : Épicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Platon.

Son disciple, ARISTARQUE de Samothrace (1), précepteur des enfans de Ptolémée Philométor, est le plus célèbre de tous les critiques de l'antiquité. Il donna une édition ou *récension* d'Homère qui est la base de celle dans laquelle les ouvrages de ce poète nous sont parvenus. On lui attribue la division de l'Iliade et de l'Odyssée, en vingt-quatre chants. Du grand nombre d'ouvrages qu'Aristarque avoit publiés, il ne nous reste que quelques observations grammaticales.

Son antagoniste, CRATÈS *de Malles*, qui paroît avoir établi une école à Pergame, lui étoit bien inférieur en goût et en talens.

Aristarque forma un disciple, DENYS, surnommé *de Thrace*, patrie de son père, quoique lui-même fût né à Alexandrie. Sa grammaire nous reste.

Outre ces grammairiens, les siècles qui nous occupent produisirent encore quelques savans antiquaires. CALLIMAQUE, dont nous avons déjà parlé comme d'un des plus célèbres poètes de ce temps, publia plusieurs ouvrages de ce genre, parmi lesquels se trouva un *catalogue d'écrivains célèbres*, en cent vingt livres (πιναξ παντοδαπῶν συγγραμμάτων), dont la perte est beaucoup à regretter pour l'histoire littéraire.

APOLLODORE d'Athènes (2), fils d'Asclépiade et disciple

Moyenne comédie : Antiphane, Alexis.
Nouvelle : Ménandre, Philippide, Diphile, Philémon, Apollodore.
Historiens : Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Éphore, Philiste, Anaximène, Callisthène.
Orateurs. Les dix attiques : Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride, Dinarque.
Philosophes : Platon, Xénophon, Eschine, Aristote, Théophraste.
Aux poètes du premier ordre on ajouta par la suite ce qu'on appelle *la Pléiade*. Ce sont Apollonius de Rhodes, Aratus, Philicus, Homère le jeune, Lycophron, Nicandre, Théocrite.

(1) 170 ans avant J. C.
(2) 146 ans avant J. C.

d'Aristarque, étoit un célèbre grammairien. Il avoit écrit un ouvrage sur les dieux, en plus de vingt livres. Il nous reste sous son nom une *bibliothèque mythologique* en trois livres. C'est un recueil des fables de l'antiquité jusqu'au retour des Héraclides, tirées des anciennes cosmogonies et théogonies, et des poètes plus modernes. Quoique cette compilation, qui probablement n'est pas d'Apollodore, mais plutôt un abrégé de son grand ouvrage, soit faite sans critique, elle est très-importante pour l'étude de l'antiquité. Ce qui la rend encore précieuse aux philologues, c'est que l'auteur a inséré dans son ouvrage les passages mêmes des anciens où il puisoit; circonstance qui, au reste, rend son style très-inégal.

Paléphate d'Athènes, ou de Paros. Le temps où il a vécu ne peut être déterminé que vaguement. Suidas le croit contemporain de Thucydide. De son ouvrage en cinq livres, *des choses incroyables*, *περὶ ἀπίστων*, nous n'avons que le premier, contenant cinquante fables et leur explication. L'ouvrage manque de critique.

Héraclite (1) est auteur d'un ouvrage qui a été publié sous le titre de *Περὶ ἀπίστων*, *des choses incroyables*; mais qui, dans le manuscrit d'où il a été tiré, porte ce titre : *ἀνασκευὴ ἢ θεράπεια μύθων τῶν παρὰ φύσιν παραδεδομένων*, *correction des fables merveilleuses*. C'est un ouvrage peu important, qu'on trouve quelquefois avec celui d'un anonyme, qui porte aussi le tite *περὶ ἀπίστων*. Enfin, quelques savans regardent Héraclite comme l'auteur des *allégories homériques*, *ἀλληγορίαι Ὁμηρικαὶ*, que d'autres attribuent à un nommé Héraclide, différent de celui dont nous avons parlé plus haut (2). C'est une composition ridicule, dans laquelle toutes les fictions du poète sont expliquées allégoriquement.

(1) Il règne de l'incertitude sur le siècle qui l'a vu naître.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 56.

2. *Histoire.*

Le mauvais goût qui caractérise toutes les productions sorties de l'école d'Alexandrie, se manifeste aussi dans l'histoire. Son champ s'agrandit, il est vrai, par les conquêtes d'Alexandre, par les guerres et les expéditions de ses successeurs; mais ces événemens firent naitre un penchant pour le romanesque qui dégrada l'histoire. Comme si les exploits de ces guerriers n'étoient pas assez brillans pour frapper d'étonnement, les historiens crurent les agrandir en les parant de récits merveilleux; ils ne sentirent pas qu'ils diminuoient la gloire de leurs héros, en élevant des doutes dans l'esprit des lecteurs. Au reste, nous ne connoissons guère les premiers historiographes d'Alexandre-le-Grand, que par les morceaux de leurs ouvrages que citent les écrivains des temps postérieurs, et par les jugemens qu'ils en portent.

Nous allons donner, d'après M. de Sainte-Croix (1), le catalogue des principaux historiens perdus d'Alexandre-le-Grand, de cette période, en remontant aux premiers témoins de ses exploits.

Anaximène *de Lampsaque* fut député par sa ville natale auprès d'Alexandre, et passa quelque temps à sa suite. Il avoit écrit une *histoire de la Grèce* en douze livres, depuis son origine jusqu'à la bataille de Mantinée. Il composa ensuite celle de Philippe et celle d'Alexandre; la première, sous le titre de *Philippiques*. Il paroît que dans ces ouvrages il avoit fait un emploi fréquent de ses talens rhétoriques : c'est lui auquel de bons critiques attribuent la rhétorique qui se trouve parmi les œuvres d'Aristote.

Callisthène *d'Olynthe*, qu'Aristote laissa auprès d'Alexandre, lorsqu'il quitta ce prince, a écrit des *helléniques*

(1) Examen des historiens d'Alexandre-le-Grand.

en dix livres. C'est une histoire de la Grèce, depuis la paix d'Antalcidas jusqu'au pillage du temple de Delphes par les Phocidiens, des *Persiques*, et une *histoire d'Alexandre*. Il nous reste de ces ouvrages très-peu de fragmens; mais on reproche à leur auteur une vanité qui fait du tort à la confiance qu'on avoit en sa véracité.

ONESICRATE *d'Egine* accompagna Alexandre, et fut le pilote du principal vaisseau de la flotte commandée par Néarque. Il écrivit l'*histoire de l'Expédition d'Alexandre*; ouvrage décrié pour ses mensonges, et par les absurdités dont il fourmilloit.

CHARÈS *de Mitylène*, surnommé εἰσαγγελλεὺς, parce qu'il avoit la charge d'introduire, auprès d'Alexandre, les personnes qui vouloient lui parler, fit un recueil de particularités ou anecdotes de la vie privée de ce prince, dont il reste quelques fragmens curieux dans Athénée.

HIÉRONYME ou JÉRÔME *de Cardie* (ville de la Chersonèse de Thrace) fut un des compagnons d'Alexandre, et attaché, après sa mort, à Eumène, son compatriote. Le principal ouvrage d'Hiéronyme, et qui lui acquit le plus de réputation, est son histoire des successeurs d'Alexandre; cependant les anciens lui reprochent de s'être laissé emporter quelquefois par la haine et la partialité.

CLITARQUE *d'Éolie* fut fils de Dinon qui avoit accompagné Alexandre. Il est décrié pour son enflure, son exagération et son infidélité. Il n'en reste que de très-légers fragmens.

ARISTOBULE *de Cassandrée* en Macédoine, un des généraux d'Alexandre, n'écrivit l'histoire de ce prince que long-temps après sa mort. Il a joui de la réputation d'un auteur véridique, sans cependant avoir pu se défaire de ce goût du merveilleux, dont tous les historiens d'Alexandre furent épris.

PTOLÉMÉE, *fils de Lagus*, d'Eordée en Macédoine, fut

l'ami et le confident d'Alexandre. Des mémoires qu'il composa sur la vie de ce prince, rien n'est parvenu jusqu'à nous; mais ils ont beaucoup servi à Arrien, qui en vante l'impartialité. C'est le même Ptolémée qui fut ensuite roi d'Égypte.

Marsyas *de Pella*, frère d'Antigone, qui fut depuis roi, composa, en dix livres, l'histoire des rois de Macédoine, depuis leur origine jusqu'à la fondation d'Alexandrie, et une autre sur l'éducation d'Alexandre, avec lequel il avoit été lui-même élevé : la perte de ce livre est une des plus grandes que nous ayons à regretter.

Ephippus *d'Olynthe* fit un ouvrage sur les funérailles d'Héphestion et d'Alexandre, où il avoit rapporté des choses très-curieuses sur les mœurs de ce prince.

Les éphémérides d'Alexandre avoient été rédigées par Diodote *d'Erythres* et Eumène *de Cardie*. Cet ouvrage, à en juger par quelques fragmens qui nous en restent, doit être regardé comme un journal très exact et fort circonstancié des actions et de la vie privée d'Alexandre. Strattis *d'Olynthe* en avoit donné un abrégé en cinq livres.

Néarque, amiral de la flotte d'Alexandre, a laissé le journal de sa route, qui nous a été conservé par Arrien; nous en parlerons plus bas à l'article des géographes.

Bæton et Diognète, arpenteurs employés à la mesure des marches de l'armée, avoient laissé *σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου πορείας*, *itinéraire de l'armée d'Alexandrie.*

Tels sont les écrivains qu'on peut appeler les historiens primitifs d'Alexandre; leurs ouvrages ont été continués par une série d'écrivains sur lesquels nous allons donner quelques notions.

Le premier qui écrivit sur la foi des compagnons d'armes d'Alexandre, fut Hégésias *de Magnésie*, historien-orateur,

dont le style étoit surchargé d'ornemens puérils, et qui montroit un défaut absolu de goût.

Le célèbre ERATOSTHÈNE, dont nous aurons occasion de parler encore, avoit composé une histoire d'Alexandre; il s'attachoit surtout à corriger les fautes géographiques commises par les écrivains qui avoient traité le même sujet avant lui.

DURIS *de Samos*, contemporain de Ptolémée Philadelphe, écrivain exact, composa des *Ethniques*, qui commençoient à la mort d'Amyntas, père de Philippe, et finissoient à celle de Jason, tyran de Phères, et des *Macédoniques* qui en étoient vraisemblablement la suite. Le premier ouvrage offroit beaucoup de détails historiques et géographiques sur les différens peuples de la Grèce; le second rapportoit tout ce qui pouvoit concerner Alexandre, sa famille et ses successeurs.

NYMPHIS *d'Héraclée* composa, en vingt-quatre livres, une histoire d'Alexandre, de ses successeurs et de ses *épigones*, jusqu'à Ptolémée Évergète, du temps duquel il vivoit.

Les autres écrivains qui ont traité l'histoire d'Alexandre-le-Grand, appartiennent à la période suivante.

Il nous reste quelques fragmens de quatre autres historiens de cette époque, Hécatée, Manethon, Philochore et Bérose.

HÉCATÉE *d'Abdère*, qui fut élevé avec Alexandre, et qui l'accompagna dans son expédition, a écrit sur les antiquités du peuple juif: Scaliger, et d'autres après lui, ont cru cet ouvrage fabriqué par des Juifs hellénistes.

MANETHON (1) de Diospolis en Égypte, prêtre à Héliopolis, est auteur d'une chronique de son pays, en trois livres, *αἰγυπτιακά*, dont Josephe et le Syncelle nous ont conservé des fragmens.

(1) 260 ans avant J. C.

Un poëme en six chants, sur l'*influence des astres*, *ἀποτελεσματικά*, qui nous reste en entier, est une production beaucoup plus moderne. On trouve les fragmens de la chronique dans l'ouvrage de Scaliger, *de Emend. temporum*; le poëme a été publié par *Gronove* (1).

Philochore *d'Athènes* (2) a écrit, sous le titre d'Ἀτθίς, une *histoire d'Athènes*, depuis son origine jusqu'aux temps d'Antiochus Theos, et plusieurs autres ouvrages dont il reste de foibles fragmens : M. Siebelis vient d'en donner une édition (3).

Bérose, Chaldéen (4), né sous Alexandre-le-Grand, fut prêtre de Bélus à Babylone. Il publia une histoire de la Babylonie ou de la Chaldée (5), tirée des archives du temple qui lui étoient confiées. Il en reste des fragmens (6) ; mais un autre ouvrage sur les antiquités, en cinq livres, qu'Annius de Viterbe a publié sous le nom de Bérose, a été fabriqué par cet imposteur.

Le plus célèbre historien de la quatrième période, un des plus grands écrivains de l'antiquité, le modèle des historiographes modernes, est Polybe de Mégalopolis (7). Homme d'état, formé par son père, Lycortas, un des chefs de la ligue achéenne; militaire instruit par Philopœmen (8), il joua un rôle distingué dans l'histoire de sa patrie, comme

(1) Leide, 1698, in-4°.

(2) 260 ans avant J. C.

(3) A Leipsic, 1811, in-8°.

(4) Les Grecs le nomment Βηρωσσός. On croit que ce nom veut dire *fils d'Oseas*.

(5) Βαβυλωνικά ou Χαλδαϊκά. Les anciens citent l'ouvrage sous ces deux titres.

(6) *Scaliger* les donne dans son ouvrage *de Emend. temp.*; et *Fabricius*, Bibl. gr., Vol. XIV.

(7) Né Ol. CXLIII, 4 = 205 ans avant J. C. Mort Ol. CLXIV, 2 = 123.

(8) Au convoi funèbre de ce grand homme, Polybe porta l'urne qui renfermoit ses cendres.

ambassadeur en Égypte auprès des généraux romains, et comme commandant de la cavalerie achéenne. A l'âge de quarante ans environ, il fut conduit à Rome en qualité d'ôtage, et y séjourna pendant dix-sept ans. Il devint l'ami et le conseil du jeune Scipion-Émilien qu'il accompagna en Afrique, où il assista à la prise de Carthage. Pour rassembler les matériaux du grand ouvrage historique dont il avoit dès-lors conçu la pensée, il fit des voyages au delà des Alpes, dans les Gaules, en Ibérie, et même dans la mer Atlantique. Scipion lui fit communiquer les registres connus sous le nom de *libri censuales*, qu'on conservoit dans le temple de Jupiter au Capitole, et d'autres monumens historiques. De retour en Grèce, après la destruction de Corinthe, il prit part à l'administration publique, et mourut dans un âge fort avancé.

Il publia divers écrits historiques qui sont entièrement perdus, à l'exception de son *histoire générale*, ἱςορία καθολικὴ, en quarante livres, dont il nous reste une partie. Dans ce grand ouvrage, Polybe avoit renfermé une période de cinquante-trois années, depuis le commencement de la seconde guerre punique (535 de Rome) jusqu'à la soumission de la Macédoine par les Romains, en 587. Trente-huit livres sont destinés à rapporter en détail les événemens de cette époque: ils sont précédés de deux autres qui leur servent d'introduction, et dans lesquels Polybe parcourt rapidement ce qui s'est passé depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'à la première descente des Romains en Sicile, et, avec un peu plus de détail, les événemens qui ont eu lieu depuis cette époque, et jusqu'à la deuxième guerre punique. Son objet étoit de prouver que Rome ne devoit pas sa grandeur à une fatalité aveugle; il vouloit faire voir par quels moyens et à la faveur de quels événemens, les Romains étoient parvenus à se soumettre une grande partie du monde civilisé en moins de cinquante-trois années. Son histoire est générale, parce qu'il ne s'occupe pas seulement des événemens qui se rapportent aux Romains, mais qu'il embrasse aussi tout ce

qui s'est passé à la même époque chez toutes les autres nations connues.

Des quarante livres de cet ouvrage, le temps n'a épargné que les cinq premiers; des suivans, jusqu'au dix-septième, nous n'avons que des extraits et des fragmens, à la vérité assez considérables; mais rien des livres suivans, excepté ce qui se trouve dans deux maigres abrégés que l'empereur Constantin Porphyrogennète a, dans le dixième siècle, fait faire de tout l'ouvrage; l'un intitulé *des ambassades*, en cinquante-trois chapitres, et l'autre, *des vertus et des vices*. Parmi ces fragmens de Polybe, qui nous ont été conservés, sont les chapitres 17 à 40 du sixième livre, qui traitent de *la milice romaine*, et ont été quelquefois publiés à part sous ce titre. La partie du grand ouvrage qui nous manque embrassoit les événemens dont Polybe a été témoin oculaire; perte irréparable pour l'histoire, quoique Tite-Live en ait fait fréquemment usage.

La composition historique de Polybe se distingue de celles de tous les écrivains qui ont vécu avant lui. Il donna à l'histoire un nouveau caractère entièrement inconnu, et en créa un nouveau genre, l'histoire raisonnée, ou *pragmatique* (ἱστορία ἀποδεικτική ou πραγματική). Non content de raconter les événemens dans l'ordre où ils se sont passés, il remonte aux causes qui les ont préparés et amenés; il développe les circonstances qui les ont accompagnés et modifiés, et les suites qu'ils ont produites. Il juge les actions des hommes, et peint les caractères des acteurs. En un mot, il forme le jugement du lecteur, et lui fait faire des réflexions qui doivent le préparer à l'administration des affaires publiques (πράγματα).

Jamais l'histoire n'a été écrite par un homme d'un plus grand sens, d'une perspicacité plus profonde, d'un jugement plus sain et plus libre de toute espèce de préjugés. Peu d'écrivains ont réuni à un plus haut degré les connoissances militaires et politiques : aucun n'a poussé plus loin l'impartialité et le respect pour la vérité. Le style de Polybe n'est pas sans taches. Le temps où la langue attique étoit

parlée dans toute sa pureté, n'existoit plus; Polybe écrivit dans ce nouveau dialecte qui se forma après la mort d'Alexandre-le-Grand (1); un long séjour hors de sa patrie, et quelquefois parmi des peuples barbares, l'avoit rendu un peu étranger à sa langue maternelle. Quoique sa diction soit toujours noble, il y mêle des termes étrangers, et même des latinismes: on y trouve des phrases prises de l'école philosophique d'Alexandrie, et des passages empruntés des poètes. Il aime aussi un peu les digressions; cependant, quand il s'en permet, elles sont toujours instructives (2). Le chevalier *Folard* et le colonel *Guischard* dit *Quintus Icilius*, deux écrivains du dix-huitième siècle, ont écrit des commentaires militaires sur Polybe.

A la suite des écrits historiques de cette période, nous plaçons la *Chronique de Paros*, qui, selon l'opinion commune, a été rédigée l'an 264 avant J. C. (Ol. CXXIX, 1). C'est une table de marbre trouvée à Paros, vers l'an 1627, par Guillaume Petty, Anglois, qui voyageoit dans le Levant aux frais du lord Arundel. Elle contenoit, lorsqu'elle étoit encore entière (car le commencement est cassé), les principaux événemens de la Grèce, avec les dates depuis Cécrops, 1582 ans avant J. C., jusqu'à l'année 264; mais comme la fin manque, cette chronique se termine à l'année 354 avant J. C. Cette suite de dates a été publiée sous le titre de *Marmora Arundeliana* (3), et sous celui de *Marmora Oxoniensia* (4), parce

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 94.

(2) Ce grand historien est ainsi caractérisé par un autre grand historien: « En lui on ne trouve ni l'*art* d'Hérodote, ni la *force* de Thucydide, ni la *concision* de Xénophon, qui dit tout en peu de mots; Polybe est un homme d'état plein de son objet, qui, indifférent pour l'approbation des hommes de lettres, écrit pour les hommes d'état: la *raison* le caractérise. » *J. Müller* allg. Gesch., B. V, Cap. 2.

(3) Par *Jean Selden*. London, 1628, in-4°.

(4) Par *Prideaux*. Oxford, 1676, in-fol. — Par *Maittaire*, en 1732, in-fol. — Et par *Chandler*, en 1763.

que la table appartient aujourd'hui à l'université d'Oxford. L'authenticité de ce monument précieux paroissoit démontrée à tous les savans, lorsqu'en 1788, un Anglois, nommé Jos. Robertson, l'attaqua (1) par des objections qui, malgré les réponses de ses adversaires (2), semblent encore ou fortes ou spécieuses.

Enfin, nous devons dire ici un mot de deux inscriptions historiques, en langue grecque, que le temps a épargnées.

L'une, connue sous le nom de *Monument d'Adule*, a été sculptée sur un trône de marbre blanc placé près de la ville d'Adule, en Éthiopie, où elle a été vue et copiée par Cosmas, Grec, du temps de l'empereur Justin, par lequel elle nous a été conservée (3). Cette inscription rapporte les expéditions militaires et les victoires de Ptolémée (III) Évergète I, et remonte à l'an 222 avant J. C. *Leo Allatius* l'a, le premier, publiée sur un manuscrit du Vatican, du neuvième siècle; et *Montfaucon*, sur un autre de Florence, du dixième.

L'autre inscription est celle que les prêtres d'Egypte érigèrent en l'honneur de Ptolémée V Épiphane, et qui a été découverte lors du séjour de l'armée françoise en Égypte.

(1) Dans un ouvrage anonyme intitulé : The Parian Chronicle, or the Chronicle of the Arundelian marbles, with a dissertation concerning its authenticity. London, 1788.

(2) Tels que *John Hewlet's* Vindication of the authenticity of the Parian Chronicle. London, 1789 — Die Parische Chronik, gr. übers. und erläutert, nebst Bemerkungen über ihre Aechtheit von *K. F. Ch. Wagner*. Goett., 1790, in-8°.

(3) Les doutes élevés par quelques savans sur l'authenticité de ce monument, ont paru peu fondés aux critiques les plus sévères. M. *Buttmann*, professeur à Berlin, a victorieusement réfuté tout ce qu'on a allégué contre ce monument. *Voyez* Museum der Alterthums-Wissenschaft. Band II, S. 105, ff. C'est là que se trouve l'édition la plus correcte de cette inscription.

3. *Éloquence.*

La véritable éloquence n'existe qu'avec la liberté. Sous le gouvernement des successeurs d'Alexandre elle quitta la scène du monde politique et se réfugia dans les écoles. On eut alors des rhéteurs, mais il n'y eut plus d'orateurs. La plus fameuse de ces écoles est celle de Rhodes, fondée par Eschine (1). Dans ces institutions, les maîtres donnoient des thèmes sur lesquels la jeunesse exerçoit ses talens: c'étoient des sujets historiques; souvent les fameux procès qui avoient occupé les grands-maîtres de l'antiquité. Mais l'art se ressentit de la différence de l'objet qu'il avoit en vue: il n'étoit plus question, dans ces exercices, d'entraîner la multitude ou de persuader des juges sévères; il s'agissoit de briller parmi des condisciples et de gagner les suffrages d'auditeurs qui ne vouloient pas être émus, mais amusés. Un style surchargé d'ornemens plaisoit mieux à ces juges d'un goût dépravé, que la noble simplicité qui avoit fait le plus grand mérite des anciens maîtres.

Le plus fameux orateur de cette époque, et l'on peut dire le dernier des grands orateurs attiques, fut Démétrius *de Phalère.* Nommé, par Cassandre, gouverneur d'Athènes (2), il mérita pendant dix ans l'amour des Athéniens, qui, dit-on, lui érigèrent trois cent soixante statues. Après la mort de ce prince, Antigone et Démétrius Poliorcète le chassèrent de sa patrie, et le forcèrent de se retirer à la cour d'Alexandrie, où il mourut (3). On croit qu'il donna à Ptolémée I le conseil de fonder la fameuse bibliothéque et le Musée d'Alexandrie. Disgracié par Ptolémée Philadelphe, il fut relégué dans une province où il mourut misérablement. De ses nombreuses productions, aucune ne s'est conservée. Un traité de l'*élocution* (*περὶ ἑρμηνείας*) qu'on lui attribue,

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 63.
(2) Ol. CXV, 2 = 319 ans avant J. C.
(3) Ol. CXXIV, 1 = 284 ans avant J. C.

ouvrage rempli d'observations ingénieuses, paroît avoir été composé dans la seconde moitié du deuxième siècle après J. C.

4. *Philosophie.*

L'influence de l'école de Socrate sur la philosophie continua à se faire remarquer pendant toute cette période; cependant la philosophie étendit son domaine en embrassant une partie des connoissances humaines dont on ne s'étoit pas occupé auparavant. Cette multiplicité d'objets rendit plus nécessaire la division de la philosophie en plusieurs branches, qui fut consommée dans cette période.

Quatre écoles fameuses furent fondées; celles des Péripatéticiens, des Épicuriens, des Stoïciens et des Sceptiques: parmi ces derniers on peut comprendre ce qu'on appelle la moyenne et la nouvelle académie.

1. *Péripatéticiens.*

Le fondateur de cette école fut le plus grand et le plus célèbre de tous les philosophes de l'antiquité, Aristote.

Aristote de Stagire, ville de Macédoine située sur le golfe de Strymon, naquit 384 ans avant J. C. (1). Son père, Nicomaque, étoit médecin, et de la famille des Asclépiades (2). Dans sa jeunesse il se destina à la médecine, et c'est sans doute à ce genre d'études qu'il dut ce goût pour l'histoire naturelle qu'il développa dans la suite. A l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Athènes, et fut pendant vingt ans le disciple de Platon. Après la mort de ce philosophe, il passa quelque temps auprès d'Hermias, prince d'Atarné en Mysie, dont par la suite il épousa la sœur ou la fille, nommée Pythias. Hermias ayant péri d'une manière malheureuse, Aristote alla

(1) Ol. XCIX, 1. Mort Ol. CXIV, 3 = 322 avant J. C.

(2) *Voyez ci-dessus, p. 89.*

à Mitylène, d'où Philippe, roi de Macédoine, l'appela à sa cour pour soigner l'éducation de son fils Alexandre, âgé alors de treize ans (1). Ce prince étant monté sur le trône, Aristote se retira à Athènes, ou, selon une opinion plus vraisemblable, il accompagna son ancien élève jusqu'en Égypte, et ne revint à Athènes que trois cent trente-un ans avant J. C., avec les matériaux qu'il avoit recueillis pour son histoire des animaux. Il y érigea une école dans un bâtiment nommé Lycée (d'après un temple dédié à Apollon Lycius). Cette école fut nommée l'*école des Péripatéticiens*, soit parce qu'Aristote enseignoit en se promenant (περιπατῶν), soit parce que son auditoire se trouvoit dans les salles (ἐν περιπάτοις) du Lycée. Il y donnoit deux espèces de leçons; les unes, où tout le monde étoit admis, avoient pour objet les connoissances les plus usuelles de la vie commune; les autres étoient destinées exclusivement à ses disciples. C'est à cause de cette distinction que, par la suite, les ouvrages d'Aristote ont été divisés en *ésotériques* (intérieurs) ou *acroamatiques* (scientifiques), et en *exotériques* (extérieurs). Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il éprouva à Athènes quelques persécutions qui l'engagèrent à se rendre à Chalcis en Eubée, où il mourut à l'âge de soixante-trois ans.

« Aristote étoit doué du génie le plus éminemment philosophique que la nature ait jamais donné en partage à aucun homme. Il avoit créé un système de philosophie fondé sur la raison, sur l'expérience, et n'avoit presque rien sacrifié à l'imagination (2). » Il avoit embrassé toutes les branches des

(1) Ol. CIX, 2 = 343 ans avant J. C.

(2) Ce passage, et quelques autres de cet article, marqués de guillemets, sont tirés de la Biographie universelle; c'est sans doute par une faute typographique que, Vol. II, p. 458 de cet ouvrage, les écrits d'Aristote sont divisés en *ésotériques* et *acroamatiques*. Ces deux mots sont synonymes. *Aulugelle* dit (XX, 5): « Ἐξωτερικὰ dicebantur, quæ ad rhetoricas meditationes, facultatem argutiarum, civiliumque rerum notitiam conducebant. Ἀκροατικὰ autem vocabantur, in quibus philosophia remotior subtiliorque agitabatur; quæque ad naturæ contemplationes, disceptationesve dialecticas pertinebant. »

connoissances humaines cultivées de son temps : il les a classées et leur a donné une forme scientifique. « Platon et lui sont les chefs des deux grands partis qui ont divisé la philosophie jusqu'à nos jours ; l'un qui attribue aux idées générales une existence indépendante, et qui prétend conclure de la définition des choses à leur nature ; et l'autre, qui affirme, au contraire, que nos idées générales ne naissent que par abstraction, et ont, dans l'observation et dans l'expérience, leurs premières racines. » Aristote est l'auteur de la plupart des définitions, et des termes philosophiques dont on s'est servi jusqu'à nos jours ; il a donné le premier système de logique, et il l'a donné si parfait, que les philosophes modernes n'ont eu presque rien à y ajouter. Il est l'inventeur de la théorie des syllogismes, par laquelle tous ces sophismes qui, avant lui, faisoient le tourment des philosophes, ont été réduits au néant. La psychologie, la rhétorique et la poétique lui doivent leur forme scientifique ; et, dans les deux dernières, il est encore un de nos législateurs ; il est le père de l'histoire naturelle, et le plus ancien écrivain en physiognomonique. Sa physique est foible ; sa métaphysique est un premier essai dans une science nouvelle ; ses connoissances astronomiques sont bornées, quoique Callisthène lui ait envoyé une série d'observations astronomiques des Babyloniens, qui remontoient à dix-neuf cent trois ans. Sa morale et sa politique sont défectueuses, et ne remontent pas assez aux premiers principes. On reproche ordinairement à Aristote d'avoir été athée, ou plutôt de ne pas avoir tiré une ligne de séparation assez déterminée entre Dieu et le monde. Ce reproche lui a été fait dans l'antiquité ; mais des philosophes modernes en ont voulu prouver l'injustice. Son style est simple et précis, mais sec et sans chaleur.

Aristote a composé un grand nombre d'ouvrages, mais il n'en a publié que très-peu. A sa mort, ses manuscrits passèrent entre les mains de Théophraste, son disciple, et, après celui-ci, entre celles de Nelée de Scepsis. Les héritiers de ce dernier, craignant d'être inquiétés pour ce trésor par les rois

de Pergame, dans les états desquels Scepsis étoit située, les cachèrent dans une cave où ils restèrent cent quatre-vingt-dix ans, exposés à l'humidité. Dans la suite, ils furent achetés par un certain Apellicon, qui les transporta à Athènes, d'où Sylla les envoya à Rome, et permit à tout le monde d'en prendre des copies. Une copie de ces ouvrages, faite par Tyrannion, affranchi de Mécène, étant tombée entre les mains d'ANDRONICUS *de Rhodes*, celui-ci les mit en ordre, y ajouta des sommaires, et les revit avec beaucoup de soin.

Dès-lors les Péripatéticiens, qui, n'ayant pas connu les écrits de leur maître, s'étoient jetés dans de vaines disputes de mots, se mirent à professer la véritable doctrine d'Aristote. « Cette philosophie, long-temps négligée par les Grecs, à l'imagination riante desquels elle ne convenoit point, et par les Romains, à qui toute philosophie spéculative étoit assez indifférente; condamnée par les premiers Romains qui furent presque tous des Platoniciens outrés, reprit faveur chez les Arabes (1), et fut introduite par eux, dans le moyen âge, en Europe, où on lui voua un culte tout-à-fait superstitieux. » Lorsque Descartes, malgré les persécutions qu'il s'étoit attirées, eut réussi à détruire la philosophie d'Aristote, elle tomba dans un mépris qu'elle ne méritoit pas, jusqu'à ce que Newton et Locke la relevèrent et lui assignèrent la véritable place qu'elle doit occuper.

Il existe un grand nombre de commentaires anciens sur les ouvrages d'Aristote : il seroit trop long de les indiquer ici; nous en dirons un mot lorsqu'il sera question de leurs auteurs.

Pour mettre un peu d'ordre dans la nomenclature des ouvrages d'Aristote, nous allons les classer en treize sections : ouvrages de logique, de métaphysique, de psychologie et de

(1) *Averroès*, médecin et philosophe arabe du douzième siècle, a écrit des commentaires sur plusieurs ouvrages d'Aristote; ils ont été imprimés dans une traduction latine. *Avicenna*, autre Arabe célèbre de la fin du treizième siècle, a traduit quelques ouvrages d'Aristote.

physiognomonique, de rhétorique, de poésie et de poétique, de morale, de politique, de mathématiques, de physique, d'histoire naturelle, d'économie et d'histoire; enfin, lettres.

Ouvrages de logique.

1. Les éditeurs d'Aristote comprennent sous le nom d'*Organon* la collection de tous ses ouvrages de logique, formant quatorze livres. Voici leurs titres détachés : Κατηγορίαι, *catégories* (*prædicamenta*); περὶ ἑρμηνείας, *de l'interprétation*, ouvrage que l'on croit être apocryphe; Ἀναλυτικὰ πρότερα καὶ ὕστερα, *analyse*, ou théorie des syllogismes, en deux livres; τοπικὰ, *de locis*, en six livres, une logique complète; περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων, en deux livres, *des sophismes*.

Ouvrages de métaphysique.

2. *Τῶν μετὰ τὰ φυσικὰ βιβλία ιδ*, *métaphysique* en 14 livres. On a beaucoup disputé sur l'authenticité de cet ouvrage : tous les commentateurs conviennent que les livres 4, 6 à 9, 13 et 14 au moins sont d'Aristote, et que le 2.ᵉ n'est pas de lui. Les livres 2, 3, 5 et 12 paroissent être des ouvrages particuliers. Le titre est moderne; il paroît qu'anciennement cette collection portoit celui de λόγοι ἐκ τῆς πρώτης φιλοσοφίας, *discours de la première philosophie.*

3. Πρὸς τὰ Ξενοφάνους, πρὸς τὰ Ζήνωνος, πρὸς τὰ Γοργίου, *contre les opinions* (physiques et métaphysiques) *de Xénophane, de Zénon et de Gorgias*, en trois livres. L'authenticité de cet ouvrage, ou de ces trois fragmens, est problématique (1).

(1) Nous ne parlons pas des quatorze *livres de théologie* ou *de la philosophie secrète des Égyptiens*, attribués à Aristote, et qui n'existent qu'en arabe et en latin, parce que cet ouvrage est évidemment supposé.

Ouvrages de psychologie et de physiognomonique.

4. Περὶ ψυχῆς, *de l'ame*, en trois livres, un des ouvrages les plus achevés d'Aristote.

5. Φυσιογνωμονικά, *physiognomonique*, ouvrage mutilé, d'une authenticité douteuse.

Ouvrages de rhétorique.

6. Τέχνη ῥητορική, *rhétorique*, en deux livres, un des ouvrages les plus estimés qui nous soient parvenus de l'antiquité. Aristote est encore de nos jours regardé comme un des législateurs de l'art oratoire. Il réunissoit la pratique à la théorie.

7. Ῥητορικὴ πρὸς Ἀλέξανδρον, *rhétorique adressée à Alexandre.* Elle est destinée aux simples amateurs, et fait par conséquent partie des ouvrages exotériques. Son authenticité est douteuse : quelques-uns l'attribuent à ANAXIMÈNE *de Lampsaque* (1), contemporain d'Aristote ; d'autres, à CORAX *de Syracuse* (2).

Poésies et poétique.

8. Il existe d'Aristote une scolie, σκολιὸν (3), ou espèce d'hymne en l'honneur de la vertu, ou en commémoration de son bienfaiteur, Hermias : c'est un des plus beaux morceaux de poésie que l'on connoisse.

9. On a aussi conservé, sous le titre de Πέπλος, *voile*, une collection de cinquante-une épitaphes pour les anciens héros grecs, composée chacune d'un distique : on l'attribue à ce philosophe. Le titre de ce recueil fait allusion au voile dont étoit décoré le vaisseau qu'on promenoit, à l'aide de machines cachées, dans la procession des Panathénées. Sur ce voile

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 109.
(2) *Voyez* ci-dessus, p. 59.
(3) *Voyez* ci-dessus, p. 21.

étoient représentés, en broderie, la victoire de Minerve sur les Titans, et les portraits de quelques héros.

10. Περὶ ποιητικῆς, *de la poétique*, n'est que la première, ou, selon d'autres, la seconde partie d'un ouvrage en trois livres; Aristote n'y traite que de l'épopée et de la tragédie. Il y donne des règles qu'il a formées par abstraction, d'après Homère et les grands maîtres. On ne sait s'il faut regarder cet ouvrage comme un fragment ou comme une première ébauche, qu'après la mort d'Aristote, quelqu'un aura prise pour le grand ouvrage même qui alors déjà s'étoit perdu. Quoi qu'il en soit, c'est le plus ancien essai d'une théorie des beaux arts.

Ouvrages de morale.

11. Quatre ouvrages sur la morale sont attribués à Aristote: le premier seulement paroît authentique. Il porte le titre de Ἠθικὰ Νικομάχεια, *morale adressée à Nicomachus*, son fils, en dix livres. C'est le premier traité scientifique sur cette matière, et une des plus belles productions de l'antiquité.

12. Ἠθικὰ μεγάλα, *la grande éthique*, extrait du précédent ouvrage, et qui, par conséquent, ne devroit pas être intitulé ainsi.

13. Ἠθικὰ Εὐδήμεια, *morale adressée à Eudème*, un des disciples d'Aristote, en sept livres.

14. Περὶ ἀρετῶν καὶ κακιῶν, *sur les vertus et les vices*; c'est un recueil de fragmens.

Ouvrages de politique.

L'ouvrage de politique le plus important qu'Aristote ait composé, πολιτεῖαι πολέων ρνη, *l'état politique de cent cinquante villes ou états*, est perdu; une seule observation suffit pour faire sentir l'importance de cette perte; c'est que tout ce que nous savons par les anciens grammairiens et les scholiastes, sur la constitution d'Athènes, est tiré de cet ouvrage.

15. Nous avons un autre ouvrage d'Aristote, intitulé Πολιτικά, ou πολιτικὴ ἀκρόασις, *de la chose publique*, en huit livres. C'est, avec l'Éthique, le chef-d'œuvre d'Aristote, le fruit d'une grande lecture et de longues méditations. Le philosophe avoit près de soixante ans quand il le rédigea. C'est une théorie de l'ordre politique, ou un droit public général, fondé sur l'histoire de tous les états de l'antiquité, et infiniment préférable à l'ouvrage de Platon qui porte le même titre.

Ouvrages de mathématiques.

16 et 17. Il existe d'Aristote deux ouvrages de mathématiques, l'un intitulé : μηχανικὰ προβλήματα, *questions de mécanique*, et l'autre, περὶ ἀτόμων γραμμῶν, *des lignes insécables*.

Ouvrages de physique.

18. Φυσικὴ ἀκρόασις, *physica auscultatio*, ou *physique générale*, en huit livres. Le premier livre est aussi cité sous le titre de περὶ ἀρχῶν, *des principes*.

19. Περὶ κόσμου, ou πρὸς Ἀλέξανδρον ἐπιστολὴ περὶ τοῦ παντὸς, *du monde*, ou *épître à Alexandre sur l'univers*. Cet ouvrage, important pour l'histoire littéraire, n'est probablement pas d'Aristote. Quelques-uns l'attribuent à Nicolas *de Damas*.

20. Περὶ οὐρανοῦ, *du ciel*, en quatre livres, ouvrage apocryphe, dont il existe, dit-on, une traduction chinoise.

21. Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς, *de l'origine et de la destruction*, en deux livres.

22. Μετεωρολογικά, *des météores*, en quatre livres.

23. Ἀνέμων θέσεις καὶ προσηγορίαι, *des lieux et noms des vents*; fragment de l'ouvrage qui étoit intitulé : περὶ σημείων χειμώνων, *des pronostics des tempêtes*; quelques éditeurs l'attribuent à Théophraste (1).

(1) Il existe, en latin seulement, un ouvrage *sur le Nil*, ou sur les

24. Προβλήματα, *problèmes* sur divers sujets, la plupart de physique, en 38 chapitres. C'est probablement un abrégé moderne d'un ouvrage perdu d'Aristote.

Ouvrages d'histoire naturelle.

25. Περὶ ζώων ἱϛορίας, *de l'histoire des animaux*, en dix livres. Nous avons remarqué plus haut (1) qu'Aristote est le père de l'histoire naturelle. On prétend qu'Alexandre employa plus de mille individus, et fit une dépense de plusieurs millions pour procurer à son ancien précepteur des objets d'histoire naturelle, et des mémoires. Le fruit de toutes ces recherches fut une histoire naturelle des animaux en plus de cinquante livres, dont il ne nous reste que dix. Aristote y traita, liv. 1-4, des parties, des sensations, de la mémoire et des autres propriétés de l'homme et des animaux; liv. 5-7, de leur origine; liv. 8 et 9, de la vie; et liv. 10, des causes de la stérilité. Malgré les grandes découvertes et les progrès étonnans qu'a faits l'histoire naturelle, surtout dans le dix-huitième siècle, l'histoire des animaux, par Aristote, sera toujours un ouvrage de la plus haute importance, remarquable par son exactitude et par les excellentes observations qu'il contient.

26. Περὶ ζώων μορίων, *des parties des animaux*, en quatre livres, et περὶ ζώων γενέσεως, *de la génération des animaux*, en cinq livres; ces deux ouvrages faisoient peut-être partie des cinquante livres qu'Aristote a écrits sur l'histoire des animaux.

27. Περὶ φυτῶν, *des plantes*, en deux livres, ouvrage apocryphe et même très-moderne.

28. *Parva naturalia.* Sous ce titre, les éditeurs ont réuni onze petits traités d'Aristote, qui traitent περὶ αἰσθήσεως

causes de l'accroissement périodique de ce fleuve; il est possible que cet opuscule soit véritablement traduit d'un original d'Aristote.

(1) *Voyez* p. 121.

καὶ αἰσθητῶν, *des sens et des choses sensibles;* περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως, *de la mémoire et de la réminiscence;* περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως, *du sommeil et de la veille;* περὶ ἐνυπνίων, *des insomnies;* περὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς, *de la divination par le sommeil;* περὶ τῆς κοινῆς τῶν ζώων κινήσεως, *de la cause du mouvement général des animaux;* περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος, *de la longévité et de la brièveté de la vie;* περὶ νεότητος καὶ γήρως, περὶ ζωῆς καὶ θανάτου, *de la jeunesse et de la vieillesse, de la vie et de la mort;* περὶ ἀναπνοῆς, *de la respiration;* περὶ ζώων πορείας, *de la démarche des animaux;* περὶ τοῦ πνεύματος, *de l'esprit animal.*

29. Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, *des narrations miraculeuses;* recueil de diverses notices mythologiques, géographiques et d'histoire naturelle, fait dans des temps postérieurs, mais dont une partie au moins appartient à Aristote. Il paroît qu'il a été compilé à l'aide de notes que ce philosophe avoit prises dans le genre des *collectanea* ou *adversaria* des savans modernes.

30. Περὶ χρωμάτων, *des couleurs.* L'authenticité de cet ouvrage est douteuse.

31. Περὶ ἀκουστῶν, *de ce qui peut être entendu;* c'est la plus ancienne acoustique.

Ouvrage sur l'économie.

32. Οἰκονομικὰ, *de l'économie*, en deux livres, dont le premier seulement est authentique; ouvrage d'un mérite médiocre.

Ouvrages d'histoire.

Aristote a composé deux ouvrages historiques; l'un étoit intitulé: περὶ Ἀλεξάνδρου, *sur Alexandre*, en sept livres; et l'autre traitoit des systèmes de philosophie des Grecs. Ces deux ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Lettres.

Il existe six lettres attribuées à Aristote, dont trois adressées à Philippe, roi de Macédoine; deux à Alexandre, et une à Théophraste : elles sont supposées, ainsi que les réponses de Philippe et d'Alexandre. Il en est probablement de même de diverses autres lettres qui existent en manuscrit dans les bibliothèques.

Le successeur d'Aristote fut Théophraste, son ami, né à Érèse (1), dans l'île de Lesbos. Sa manière d'enseigner la philosophie étoit si agréable, qu'on lui donna le nom de Théophraste, c'est-à-dire d'orateur divin; car auparavant il s'appeloit Tyrtame. C'étoit un homme d'un caractère aimable. Sans faire faire un grand pas à la philosophie, il a très-bien commenté le système d'Aristote, qui lui avoit laissé tous ses manuscrits. Nous parlerons plus bas de ce qu'il a fait pour l'histoire naturelle. Nous n'avons sous son nom qu'un seul ouvrage philosophique ou de morale, intitulé ἠθικοὶ χαρακτῆρες, *caractères moraux*, en trente chapitres; encore est-il probable que cet ouvrage n'est pas de lui, mais qu'il a été extrait, par un compilateur assez maladroit, d'un autre ouvrage plus considérable de Théophraste.

2. *Épicuriens.*

Le fondateur de cette école, qui, quelques siècles plus tard, compta parmi ses adhérens la plus grande partie des Romains, étoit Épicure *de Gargette*, bourg de l'Attique (2). Sans adopter aucun des systèmes philosophiques de son temps, il s'en créa un, qui avoit pour base ce principe, que le souverain bien

(1) Ol. XCVII, 1 = 392 ans avant J. C. Il succéda à Aristote Ol. CXIV, 2 = 323, et mourut Ol. CXXIII, 1 = 288 avant J. C.

(2) Né Ol. CIX, 3 = 342 avant J. C. Mort Ol. XXVII, 2 = 271 ans avant J. C.

consiste dans le plaisir que fait ressentir l'absence totale de toute douleur du corps et de l'ame ἡδονή). Il poussa ce principe si loin que, d'après lui, la vertu même n'étoit désirable que pour l'attrait du plaisir. Son système diffère de celui d'Aristippe, en ce que sa volupté est purement corporelle; car ses plaisirs de l'ame ne sont autre chose que le souvenir de ceux du corps. Sa physique étoit, à quelque différence près, celle de Démocrite : il admettoit, à la vérité, l'existence des dieux; mais comme il nioit la Providence, on lui a reproché de n'avoir établi l'existence de Dieu que pour masquer son véritable sentiment. Il est au reste difficile de bien le juger, parce qu'il a été probablement mal entendu, et par ses disciples dont quelques-uns ont eu des mœurs très-dépravées, et par ses adversaires qui l'ont calomnié. Il étoit sobre, actif et bon citoyen. De ses ouvrages, Diogène de Laërce a conservé trois lettres, qui sont tout ce qui nous reste de lui : on a prétendu que, parmi les rouleaux découverts à Herculanum, il se trouvoit une partie de son ouvrage sur *la nature*. Ce que nous avons de meilleur sur son système, est le poëme de Lucrèce; car, des ouvrages de PHILODÈME de Gadara, un de ses disciples, nous n'avons que des fragmens; savoir, quelques épigrammes, et des morceaux de son ouvrage sur la musique, tiré d'un des fameux rouleaux de Portici, le premier qui ait été déchiffré jusqu'à un certain point. Ce Philodème est, au reste, le même qui vivoit à Rome du temps de Cicéron, et dont cet orateur faisoit un si grand éloge dans sa harangue contre Pison.

3. *Stoïciens.*

Ce fut sur les bases de la philosophie cynique que ZÉNON *de Citium* dans l'île de Chypre (1), disciple de Stilpon et de Cratès, fonda la philosophie stoïcienne, ainsi nommée du Portique (*stoa*, ϛοὰ ποικίλη, ou galerie de tableaux) où il donnoit ses

(1) Né Ol. CIV, 3 = 362 avant J. C. Mort vers 260.

leçons. Son système étoit presque dans tous les points l'opposé de celui d'Épicure. Nous ne connoissons les opinions de ce chef de secte que par les écrits de ses disciples de siècles plus modernes, tels qu'Arrien, Sénèque et Marc-Aurèle. Voici quel paroît avoir été, d'après ces philosophes, le système de morale d'une secte qui mérite toute notre estime, quand ce seroit seulement pour le courage que, dans les premiers siècles de notre ère, ses adhérens opposèrent aux progrès du despotisme, et par l'exemple de la vertu qu'ils donnèrent lorsque la dépravation des mœurs étoit au comble.

Le souverain bien consiste, selon eux, dans la vertu, et la sagesse dans cet état de l'ame où toutes les passions sont réduites au silence, et qu'ils appeloient *apathie*. La vertu n'est pas seulement le souverain bien, elle est le seul véritable bien. Chaque action légitime est un simple devoir; mais la pratique de la vertu est le plus saint de tous les devoirs (*κατόρθωμα*). Les seuls maux véritables sont les imperfections morales ou le défaut de vertu; la vertu seule dépend de notre liberté; ce qui ne dépend pas de nous n'est ni un vrai bien ni un véritable mal; ces objets peuvent causer du plaisir ou de la douleur, mais pour cela le sage ne les regarde ni comme un bien ni comme un mal. Le principe fondamental de la morale des Stoïciens est qu'il faut agir conformément à la nature.

En physique, les Stoïciens adoptoient deux principes, Dieu et la matière. Dieu, d'après leur manière de voir, se rapporte à l'univers, comme l'ame au corps. Dieu est une matière très-fine ou une espèce de feu qui a produit les autres élémens, et par eux le monde. La forme du monde sera détruite par le feu; alors le monde en prendra une nouvelle; alors aussi les ames, qui font partie de la Divinité, y retourneront.

Il nous reste de Cléanthe d'Assus en Troade, disciple de Zénon, un hymne à Jupiter, magnifique morceau de poésie; mais rien de Chrysippe de Soles (1), un des plus célèbres

(2) Né Ol. CXXV, 1 = 280. Mort Ol. CXLIII, 2 = 208 ans avant J. C.

Stoïciens, et celui qui a le plus exagéré ce système. D'un nombre prodigieux d'ouvrages qu'il doit avoir composés, nous n'avons que quelques foibles fragmens; il en est de même des écrits d'un autre célèbre disciple de Zénon, ARISTON *de Chios*, le maître d'Ératosthène.

4. *Sceptiques et Académiciens.*

Le chef des Sceptiques est PYRRHON *d'Élée* ou *Velia* en Sicile (1). Recherchant un premier principe de toute connoissance humaine, un *criterium* de la vérité, et ne le trouvant ni dans le dogmatisme de Démocrite, qui ne reconnoissoit comme existant que les atomes, ni dans la dialectique des philosophes de Mégare, qui prouvoit alternativement la vérité et la fausseté de toute proposition, ni dans les jeux d'esprit des sophistes, il finit par se persuader qu'il n'existe aucune vérité, ou au moins aucune connoissance positive qu'on puisse acquérir par les sens et le raisonnement. Le but de la sceptique ou le souverain bien se trouve dans la suspension de tout jugement (ἐποχή), dans le calme de l'ame (ἡσυχία), l'*ataraxie* (ἀταραξία) et l'*apathie* ou l'indifférence (ἀπάθεια, ἀδιαφορία). Pour y parvenir, Pyrrhon proposa dix moyens appelés τρόποι ἐποχῆς, ou motifs de doute, qui dans la suite furent portés à quinze. Ce nouveau système, si l'on peut appeler ainsi une doctrine qui rejetoit tout système, fut appelé *scepticisme*, de σκέψις, examen, ou *pyrrhonisme*, du nom de son auteur. Pyrrhon n'eut, dans cette période, qu'un seul disciple marquant, TIMON *de Phlionte* (2), après lequel cette secte s'éteignit pour quelque temps : nous la verrons revivre plus tard.

On confond quelquefois avec la secte des sceptiques la *moyenne* et la *nouvelle académie*. Nous avons vu plus haut (3) que les premiers successeurs de Platon conservèrent sa doctrine. Un changement notable y fut introduit par ARCESILAS *de Pitana*

(1) 336 ans avant J. C.
(2) *Voyez* ci-dessus, p. 104.
(3) *Voyez* ci-dessus, p. 87.

en Éolide (1). Ce philosophe, voyant les Péripatéticiens, les Pyrrhoniens et les Stoïciens se disputer sur le premier principe de la vérité, et voulant ménager à l'académie, dont il étoit le chef, une certaine neutralité entre ces divers partis, soutint qu'il est si vrai qu'on ne peut rien affirmer avec certitude, que cette proposition même du doute universel ne peut pas être affirmée. Lui et ses sectateurs, dont le principal fut Lacyde *de Cyrène* (2), forment la *moyenne académie*.

La *nouvelle académie* fut fondée par Carnéade *de Cyrène*, qui florissoit environ 170 ans avant J. C. Sa doctrine étoit plus mesurée que celle de la moyenne académie; elle s'éloignoit également du dogmatisme négatif et du dogmatisme positif, et soutenoit que le probable étoit le dernier terme de la science, qui devoit se contenter de compter les degrés de la probabilité.

Le plus célèbre successeur de Carnéade fut Clitomaque *de Carthage*, mort, cent ans avant J. C., à Athènes. Quelques-uns le regardent comme le fondateur de la nouvelle académie, et Arcesilas comme celui de la moyenne. Après lui, le chef de l'académie fut Philon *de Larisse*, qui eut pour disciple Antiochus *d'Ascalon*. Ces deux philosophes ne sont plus de cette période; mais nous les y comprenons, parce que l'académie finit avec eux.

5. *Mathématiques.*

C'est dans cette période que les mathématiques, que l'on avoit jusqu'alors regardées comme une partie de la philosophie, prirent rang parmi les sciences. Aristote (3), Théophraste (4), Eudème *de Rhodes*, Aristoxène *de Tarente*, mais surtout les

(1) 316 ans avant J. C.
(2) 250 ans avant J. C.
(3) *Voyez* ci-dessus, p. 119.
(4) *Voyez* ci-dessus, p. 129.

maîtres des écoles d'Alexandrie, de Rhodes et de Pergame, leur firent faire des progrès considérables. Aristoxène est le plus ancien auteur sur la musique, dont les ouvrages nous restent. Nous avons ses *élémens de musique* (ἁρμονικὰ ϛοιχεῖα), en trois livres, et des fragmens de son traité *sur les rhythmes* (1).

Le chef de l'école d'Alexandrie fut Euclide, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe qui fonda la secte de Mégare (2). Sa patrie est incertaine. Il enseigna les mathématiques dans la capitale de l'Égypte, où il forma un très-grand nombre de disciples. Ses ouvrages se distinguent par une méthode sévère et une grande clarté; il n'a pas été surpassé par les écrivains qui l'ont suivi. Parmi ceux de ses ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, on remarque ses *élémens des mathématiques pures* (ϛοιχεῖα), en quinze livres, ou plutôt en treize, car les deux derniers livres sont probablement d'Hypsicles. Cet ouvrage a été commenté par deux anciens mathématiciens des périodes postérieures, Proclus et Théon d'Alexandrie. Deux autres ouvrages d'Euclide, δεδομένα, *données*, et φαινόμενα, *phénomènes*, sont très-importans pour la géométrie et l'astronomie; on lui en attribue quelques autres qui paroissent supposés.

Un des disciples de ce grand géomètre, Apollonius *de Perge* en Pamphylie (3) est l'auteur d'un ouvrage sur les *sections coniques* (κωνικὰ ϛοιχεῖα), en huit livres, dont les quatre premiers seulement existent en original; les livres cinq à sept ne se trouvent que dans une traduction arabe, et le huitième a été rétabli d'après les argumens qui en restoient. Deux autres ouvrages de ce mathématicien, περὶ ἐπαφῶν (*de tactionibus*) du *contact des lignes droites et des cercles*, et ἐπιπεδοὶ τόποι, *des plans*, ne nous sont parvenus

(1) Il a été publié par *J. Meursius*. Leyde, 1616, in-4°.; et dans les *Ant. musicæ auct.* de *M. Meibomius*. Amst., 1654, in-4°.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 81.

(3) 230 ans avant J. C.

que mutilés et même par fragmens. *Camerarius* et *Robert Simson* ont essayé de les *restituer*. Apollonius est un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères des sciences mathématiques, puisque c'est dans leurs écrits que les modernes en ont puisé la connoissance (1).

Peu de savans ont eu une réputation plus étendue qu'Archimède, parce qu'à des travaux sur des matières abstraites il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante : il est aussi, par les mêmes raisons, un des hommes de l'antiquité sur lequel on a débité le plus de fables. Il naquit à Syracuse (2) ; il étoit de la famille royale, mais il ne paroît pas qu'il ait occupé aucune place dans le gouvernement. Les importantes découvertes qu'il a faites en géométrie, et surtout dans la mécanique qui est devenue par lui une science particulière, ont rendu son nom immortel. Il a démontré le premier principe de la statique, science dont il est ainsi devenu le créateur. Il est peut-être l'inventeur des *moufles;* on lui doit la *vis sans fin* et la *vis creuse* (*cochlea Archimedis*) dans laquelle l'eau monte par son propre poids : il imagina cette dernière pendant le voyage qu'il fit en Égypte, où il l'appliqua à défricher des terrains inondés par le Nil; mais ce fut surtout pendant le siége de Syracuse, par Marcellus (3), qu'il déploya, pour la défense de sa patrie, toutes les ressources d'un génie inventif. Polybe, Tite-Live et Plutarque parlent des machines qu'il opposa aux attaques de l'ennemi ; mais ces auteurs ne font pas mention des miroirs ardens au moyen desquels, selon les écrivains du Bas-Empire, il incendia la flotte des Romains. Syracuse ayant été emportée par surprise, Archimède fut tué dans le tumulte, 212 ans avant J. C. Le tombeau qu'on lui érigea alors, et qui étoit resté oublié par ses compatriotes, fut découvert par Cicéron, lors de sa questure en Sicile.

(1) Les trois autres sont Euclide, Archimède et Diophante.
(2) Environ 287 ans avant J. C.
(3) L'an 212 avant J. C.

Les ouvrages d'Archimède que nous avons en original sont les suivans : *περὶ τῆς σφαίρας καὶ κυλίνδρου*, *de la sphère et du cylindre*, en deux livres; *κύκλου μέτρησις*, *de la mesure du cercle*; *ἐπιπέδων ἰσοῤῥοπικῶν ἢ κέντρα βαρῶν ἐπιπέδων*, *sur les centres de gravité des lignes et des plans*; *περὶ ἀμβλυγωνίων κωνοειδέων καὶ σχημάτων σφαιροειδέων*, *des sphéroïdes et des conoïdes*, en deux livres; *περὶ ἑλίκων*, *des spirales*; *τετραγωνισμὸς παραβολῆς*, *de la quadrature de la parabole*; *ψαμμίτης*, *arénaire*, ou *de la quantité des grains de sable et de la possibilité de la calculer*, ouvrage important pour l'arithmétique et l'astronomie; *περὶ τῶν ὀχουμένων*, *sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*. Un ouvrage intitulé *lemmes* n'existe que dans une traduction latine faite sur l'arabe; et un second, *des miroirs ardens paraboliques*, aussi traduit de l'arabe, est supposé. La plupart de ces ouvrages ont été commentés par Eutocius, dont nous parlerons plus bas.

Un contemporain d'Archimède, Ctésibius, qui fut d'abord barbier, inventa l'orgue hydraulique, construite sur l'observation que la dilatation subite de l'air enfermé produit un son.

Son disciple, Héron d'Alexandrie (1), inventa l'horloge hydraulique (2) et la machine qu'on appelle *fontaine d'Héron*. Il composa sous le titre d'*εἰσαγωγαὶ μεχανικαὶ*, l'ouvrage le plus complet sur la théorie de la mécanique que les anciens aient possédé : on en trouve des extraits dans Pappus. Il a aussi écrit sur les *armes missiles*, *βελοποιικά*, et *χειροβαλλίστρας κατασκευὴ καὶ συμμετρία*; ainsi que sur la fabrication des automates, *περὶ αὐτοματοποιητικῶν*.

Athénée, qu'il ne faut pas confondre avec le sophiste dont nous parlerons plus bas, fut aussi contemporain d'Archimède. Il a laissé un traité *sur les machines de guerre* (*περὶ μηχανημάτων*) adressé à Marcellus, le conquérant de Syracuse.

(1) On le nomme Hero Ctesibii, pour le distinguer des autres Héron de l'antiquité.

(2) 210 ans avant J. C.

Biton, de la même époque, a écrit *de la construction des machines de guerre et des catapultes* (κατασκευαὶ πολεμικῶν ὀργάνων καὶ καταπελτικῶν).

Philon *de Byzance* (1) est auteur d'un traité de mécanique, en cinq livres, dont les deux derniers seulement nous restent; ils traitent des *armes missiles* (βελοποιϊκὰ ou ὀργανοποιϊκὰ), et de l'art de construire les tours, les murs et les fossés, ainsi que les autres bâtimens dont on a besoin pour le siége des villes. On lui attribue aussi un ouvrage sur les *sept merveilles du monde*, περὶ τῶν ἑπτὰ θεαμάτων.

Quelques auteurs placent à cette époque Aeneas, surnommé *Tacticus*, que d'autres croient avoir été antérieur à Alexandre-le-Grand (2). De ses ouvrages sur l'art militaire (στρατηγικὰ βιβλία) il nous reste un seul livre intitulé : τακτικὸν καὶ πολιορκητικόν.

La géométrie et la mécanique ne furent pas les seules parties des mathématiques qui, dans cette période, furent cultivées avec succès : *l'astronomie* aussi brilla du plus grand éclat. Les princes de la dynastie des Ptolémées portèrent à cette science une prédilection marquée; et les progrès que d'autres parties des mathématiques avoient faits, favorisèrent les travaux d'Ératosthène, d'Aristarque et d'Hipparque, dont les noms ont rendu cette époque célèbre.

Ératosthène *de Cyrène* (3) étudia à Athènes la philosophie et les sciences. Ptolémée Évergète l'appela à Alexandrie (4), et lui confia l'inspection de la bibliothèque : il y vécut jusqu'à

(1) 150 ans avant J. C.

(2) *Casaubon* soupçonne que cet écrivain est identique avec le général des Arcadiens du temps de la bataille de Mantinée. *Voyez* le Polybe de Gronove, T. III, p. 1637.

(3) Né Ol. CXXVI, 1 = 276 ans avant J. C. Mort Ol. CXLVI, 1 = 196 avant J. C.

(4) Ol. CXXXVIII, 1 = 228 avant J. C.

l'âge de quatre-vingts ans ; sa vue ayant été très-affoiblie, il se laissa mourir d'inanition. Ératosthène s'occupa de toutes les branches des connoissances humaines, et, le premier, dit-on, prit le titre de *philologue*. Son plus grand mérite est d'avoir composé le premier système géographique, d'avoir fait le premier essai pour déterminer la circonférence de la terre, qu'il fixa à 250,000 stades (1), et d'avoir découvert l'obliquité de l'écliptique. Comme astronome, il nous a laissé un ouvrage important, les *catastérismes* (καταστηρισμοὶ, dé καταστηρίζω, placer parmi les astres); il y traite des *mythes* que les anciens ont rattachés aux astres.

Aristarque *de Samos* (2) fut accusé d'impiété par Cléanthe le Stoïcien, pour avoir enseigné que les cieux sont immobiles, et que la terre tourne autour du soleil, dans une orbite oblique, en tournant en même temps sur son axe. On ne trouve pas un mot de ce système dans le seul ouvrage d'Aristarque qui existe encore, et qui est intitulé περὶ μεγεθῶν καὶ ἀποστημάτων ἡλίυ καὶ σελήνης, *des grandeurs et des distances du soleil et de la lune;* mais on y trouve la méthode de calculer la distance du soleil de la terre, par la dichotomie de la lune, qui prouve un excellent observateur. Aristarque trouva aussi que la masse de la lune ne fait que le tiers de celle de la terre, et fut l'inventeur du scaphium ou du gnomon érigé sur une surface concave.

Le véritable père de l'astronomie est Hipparque *de Nicée*. Il vécut à Rhodes et à Alexandrie, et mourut environ 125 ans avant J. C. Il détermina la durée de l'année solaire d'après une méthode encore usitée aujourd'hui, trouva l'excentricité du soleil de $\frac{1}{24}$ du diamètre de son orbite, et le point de sa distance de la terre au 24° des Jumeaux ; il calcula les premières *tables solaires et lunaires*. Pour mesurer la distance

(1) 46,57 stades d'Ératosthènes font un mille géographique ; ou un stade équivaut à 81 toises 4 pieds, 1 pouce à $\frac{11}{12}$ lignes.

(2) 250 ans avant J. C.

relative des corps célestes, il inventa une méthode particulière qu'on appelle le *diagramme d'Hipparque*; il rédigea le premier catalogue d'étoiles, et dessina les catastérismes sur un globe. Pendant ce travail, il fit l'importante découverte de la précession des équinoxes (1). Le premier, il enseigna la manière de fixer la position géographique par le moyen de la longitude et de la latitude, et de calculer la longitude par les éclipses de lune; il trouva que le soleil est dix-huit cent quatre-vingts fois plus grand que la terre, et celle-ci vingt-sept fois plus grande que la lune. De ses ouvrages, il ne nous reste qu'un commentaire sur les Phénomènes d'Aratus et d'Eudoxe; encore son authenticité est-elle douteuse.

6. *Géographie.*

La géographie est une des sciences qui fit le plus de progrès dans cette période : les guerres, le commerce et les voyages augmentèrent la masse des connoissances géographiques. L'expédition d'Alexandre-le-Grand, qui ouvrit aux Grecs la Haute-Asie et l'Inde; les entreprises des Ptolémées qui avoient pour but de mettre leurs sujets en relation avec les îles du *Grand-Océan*, firent connoître des nations dont auparavant on soupçonnoit à peine l'existence. Les relations des voyageurs de cette époque sont perdues; il n'a échappé aux ravages du temps qu'un seul fragment précieux, le Périple de NÉARQUE, amiral de la flotte qu'Alexandre avoit envoyée, des bouches de l'Indus, dans l'Euphrate, pour explorer les côtes de la Perse. Ce journal nous a été conservé par Arrien, qui l'a inséré dans sa description de l'Inde.

MEGASTHÈNE (2), que Seleucus Nicator avoit envoyé comme

(1) La première observation de l'equinoxe d'automne faite par Hipparque, tombe dans Ol. CLIV, 3 = 162 ans avant J. C.

(2) 300 ans avant J. C.

ambassadeur à Palibothra, capitale des Prasii, peuple indien, a composé une description de l'Inde, dont Strabon a conservé des passages.

Dans le Périple d'Agatharchide de Cnide (1) on trouve des renseignemens intéressans sur la mer Rouge, principalement sous le rapport des productions animales et végétales.

Mais celui qui, dans cette période, a le plus fait pour la géographie; celui qui, le premier, l'éleva au rang des sciences, fut Ératosthène (2). Il fit un recueil systématique et critique de toutes les connoissances géographiques de son siècle, auquel il donna le titre de γεωγραφούμενα, et qui contenoit une géographie mathématique fondée sur des observations, et une géographie historique. Strabon nous en a conservé des fragmens.

Strabon nous a aussi fait connoître l'ouvrage d'Hipparque (3) qui contenoit la détermination d'un grand nombre de latitudes. C'est lui qui a porté la géographie mathématique au point où elle est restée jusqu'au deuxième siècle après J. C.

7. *Histoire naturelle.*

Aristote, comme nous l'avons vu (4), plaça l'histoire naturelle au rang des sciences: ce fut surtout à la zoologie qu'il rendit les services les plus signalés, en faisant usage des matériaux que lui fournit son illustre élève. Le premier, il reconnut le caractère distinctif entre l'homme et le singe; il remarqua qu'à l'exception de l'homme, aucun animal ne se couche sur le dos. Presque tout ce qu'il dit de la structure de l'éléphant a été confirmé par les anatomistes de nos jours. Il expliqua, d'après des principes physiologiques, l'incubation

(1) 150 ans avant J. C.
(2) *Voyez* p. 112.
(3) *Voyez* p. 138.
(4) *Voyez* p. 127.

des oiseaux; il établit les caractères qui distinguent leurs espèces : il a très-bien traité l'ichthyologie, en établissant deux classes de poissons, etc. Son disciple Théophraste (1) s'occupa surtout de minéralogie et de botanique. De ses nombreux ouvrages, nous avons les suivans : Περὶ φυτῶν ἱςορίας, *histoire des plantes*, en dix livres, qui est une botanique complète; περὶ φυτικῶν αἰτιῶν, *des causes des plantes*, en dix livres, dont huit seulement restent : c'est une physiologie botanique; περὶ λίθων, *des pierres* : cet ouvrage démontre qu'après Théophraste, la minéralogie a rétrogradé; περὶ ἀνέμων, *des vents*; περὶ σημείων ὑδάτων καὶ πνευμάτων, ἀνέμων, χειμῶνος καὶ εὐδίας, *des signes de la pluie, des vents, du bon et du mauvais temps*; περὶ πυρὸς, *du feu*, en deux livres, dont un seul nous reste; περὶ τῆς τῶν ἰχθύων ἐν ξηρῷ διαμονῆς, *des poissons vivant hors de l'eau*, et quelques autres.

On est étonné qu'après des commencemens si beaux, l'histoire naturelle n'ait pas fait plus de progrès à Alexandrie. Les encouragemens ne manquoient pourtant pas; les Ptolémées dépensoient des sommes considérables pour former des collections, et pour réunir dans leur résidence tout ce que la nature offroit de plus curieux dans les trois règnes. Il ne leur manqua que de bons observateurs et des hommes de génie. Le goût du merveilleux, qui dominoit à leur cour, est l'ennemi de l'esprit philosophique, qui ne connoît que la vérité. Un Melampus, qui vivoit sous Ptolémée Philadelphe, écrivit μαντικὴ περὶ παλμῶν, *l'art de la divination, d'après les pulsations*, et περὶ ἐλαιῶν τοῦ σώματος, *de la divination d'après les taches du corps humain*, dont nous avons des fragmens.

Sous le même prince, Antigone *de Caryste* (2) écrivit ἱςοριῶν παραδόξων συναγωγή, *collection de choses merveilleuses*; compilation faite sans goût et sans jugement.

(1) *Voyez* ci-dessus, pag 129.

(2) 520 ans avant J. C.

8. *Médecine.*

Zénon, fondateur de la secte des Stoïciens, introduisit dans la médecine de nouveaux principes de physiologie et de pathologie, qui modifièrent la doctrine de l'école dogmatique (1). Les découvertes d'Aristote eurent une plus grande influence encore sur cette science. Ce grand naturaliste découvrit les nerfs, et fut le premier qui accompagna ses ouvrages de dessins anatomiques. Parmi les écrits de Théophraste, son disciple (2), plusieurs ont pour objet la médecine: tels sont ses traités sur *les vertiges, περὶ ἰλίγγων; de la sueur, περὶ ἱδρώτων; de la lassitude, περὶ κόπων.*

Dioclès *de Caryste* en Eubée, étoit un célèbre médecin de cette époque (3). Il reste de lui une lettre *sur la conservation de la santé,* adressée au roi Antigone.

Les médecins d'Alexandrie osèrent les premiers disséquer des corps humains: malheureusement, l'amour du merveilleux et des paradoxes, si général parmi les savans de cette ville, ne permit pas aux sciences de tirer tout le parti possible de la situation heureuse où ceux qui les cultivoient se trouvoient à la cour d'Égypte. Les médecins d'Alexandrie negligèrent l'observation, qui est l'ame de l'art; ils la remplacèrent par de vaines théories: cependant les sciences leur doivent quelques découvertes importantes.

Proxagoras *de Cos,* descendant des Asclépiades, en fit de très-belles en anatomie; il reconnut la différence entre les veines et les artères; il regarda le cerveau comme une prolongation de l'épine du dos.

(1) *Voyez* ci-dessus, page 91.
(2) *Voyez* p. 129 et 141.
(3) 245 ans avant J. C.

Ce fut sous les premiers Ptolémées que vivoient à Alexandrie Hérophile et Érasistrate, les deux plus grands anatomistes qui eussent existé jusqu'alors. Ils devinrent les fondateurs de deux écoles nouvelles auxquelles ils donnèrent leur nom. Lorsque Ptolémée Physcon expulsa les savans, ces médecins se répandirent en Asie-Mineure, où ils fondèrent divers établissemens. Strabon (1) parle d'une école d'Hérophiliens qui, de son temps, existoit dans un temple dédié au mois *Carus*, et situé entre Laodicée et Carura en Phrygie, et d'une autre d'Érasistratiens à Smyrne, mais qui avoit cessé à l'époque où il écrivoit (2).

Hérophile *de Chalcédoine* (3) disséqua le premier un grand nombre de corps humains; on a même prétendu qu'il lui fut permis de faire des expériences sur des corps vivans. On ajoute que ses travaux étoient regardés avec tant d'horreur, qu'il falloit toute l'autorité des rois d'Égypte pour le protéger contre l'indignation publique. Hérophile fit de grandes découvertes en anatomie, et Gabriel Fallop le nomma l'évangéliste des anatomistes. Les principales de ses découvertes se rapportent au système nerveux, qu'il reconnut pour le siége des sensations. Les anciens louent les descriptions qu'il donna de l'uvea, de l'os hyoïde, qu'il appela παράστατος, du foie et des parties de la génération. Il fut le premier qui eût des notions justes sur le poulx. Ses connoissances en pathologie étoient médiocres. Il ne négligea pas la séméïotique, qu'il distingua en diagnostique, en prognostique et en anamnestique.

Hérophile est le premier, à ce que l'on croit, qui ait commenté les aphorismes d'Hippocrate. Son commentaire se trouve manuscrit dans la bibliothéque Ambroisienne de Milan.

Ses premiers disciples conservèrent la doctrine de leur

(1) Liv. XII, p. 869 de l'édition d'Almeloveen.

(2) Voyez *Ch. F. H. Beck* de schola medicorum Alexandrinâ, Lips., 1810, in-4°.

(3) 300 ans avant J. C.

maître. On nomme dans ce nombre Mantias, qui publia le plus ancien recueil de recettes; Bacchius de Tanagre; Callimaque; Callianax et André *de Caryste*, l'inventeur d'un collyre et d'une machine pour guérir les luxations de l'épaule.

Le contemporain d'Hérophile, et le chef de la seconde classe ou famille des médecins d'Alexandrie, Érasistrate, étoit natif de Julis, ville de l'île de Céos. Il passa quelque temps à la cour de Seleucus Nicator, où la guérison d'Antiochus, fils du roi, lui fit une grande réputation; mais ce fut à Alexandrie surtout qu'il pratiqua la médecine. Par la suite, il refusa de voir des malades, et se voua uniquement à l'étude de l'anatomie. Les parties qui lui doivent de nouvelles découvertes sont, entre autres, la doctrine des fonctions du cerveau et celle du système nerveux. L'anatomie comparée lui fournit des moyens pour décrire le cerveau mieux qu'on n'avoit fait avant lui. Il distingua et nomma les oreillettes du cœur. Une doctrine singulière d'Érasistrate est celle du πνεῦμα (*pneuma*) ou de cette substance spirituelle, qui, d'après lui, remplit les artères, que nous avalons en respirant, qui des poumons se rend dans les artères, et devient ainsi le principe vital du corps humain. Aussi long-temps que cet esprit coule dans les artères, et le sang dans les veines, l'homme se porte bien; mais lorsque, par quelque cause, les veines sont resserrées, le sang se répand dans les artères, et devient la cause des maladies: il donne la fièvre lorsqu'il est entré dans une partie noble ou dans la grande artère; des inflammations, lorsqu'il se trouve dans une partie ignoble ou dans les extrémités des artères. Érasistrate réprouva absolument la saignée, ainsi que les purgations, qu'il remplaça par la diète, des lavemens, des vomitifs, des bains tièdes, et par l'exercice. En général, il aima les remèdes simples: il reconnut ce que, dans la suite, on a appelé l'*idiosyncrasie*, ou la constitution particulière des corps humains, qui fait que le même remède agit différemment sur les uns et sur les autres. Rien ne reste des ouvrages d'Érasistrate.

Du temps de ce médecin, la chirurgie et la médecine, qui jusqu'alors n'avoient formé qu'un seul art, se divisèrent en trois branches distinctes, la *diététique*, la *pharmaceutique* et la *chirurgie*. « Ces divisions ne répondent pas exactement à la division actuelle de la médecine. Le chirurgien, dans ces temps, n'exerçoit que la partie manuelle de l'art, et se bornoit aux seules opérations; les ulcères, même les plaies et les tumeurs, qui sembleroient lui appartenir de droit, étoient confiées au pharmacien; il ne restoit au médecin que le soin de régler la diète, et celui d'ordonner les médicamens internes, si le cas en indiquoit l'usage (1). »

Parmi les adhérens d'Érasistrate, un des plus célèbres fut STRATON *de Berytè*, ennemi, comme lui, de la saignée. Un autre STRATON *de Lampsaque*, surnommé *le Physicien*, à cause du genre de connoissances dans lequel il excella, émit une opinion qui est devenue remarquable par les recherches qu'ont faites les physiologistes de nos jours : il plaça le siége de l'ame dans le cerveau antérieur, sous le front. Après lui, LYCON *de Troie*, qui, à cause de son éloquence, fut nommé *Glycon*, s'occupa beaucoup de physiologie, et écrivit sur la génération.

Un des disciples d'Hérophile, PHILINUS *de Cos*, et son élève SERAPION *d'Alexandrie*, fondèrent un nouveau système (2), celui de l'*école empirique*. On la nomma ainsi, parce que, bien différente en cela des dogmatistes, elle préféroit les connoissances qu'on acquiert par l'expérience (*ἐμπειρία*) à toutes celles que donne la spéculation (aux connoissances *à priori*). Les Empiriques négligèrent l'anatomie et les études physiologiques. La plupart des médecins de cette période se rangèrent sous les bannières de l'empirisme.

Une branche de la matière médicale fut cultivée avec

(1) Esquisse d'une Histoire de la Médecine, par *Black*, traduite par M. *Coray*.

(2) Vers 250 ans avant J. C.

prédilection à cette époque; nous voulons parler de la connoissance des poisons. Attale, dernier roi de Pergame, grand amateur de médecine et de botanique, cultiva dans ses jardins beaucoup de plantes vénéneuses, et fit des expériences sur leurs vertus. Par son ordre, NICANDRE écrivit sur ce sujet (1). Mithridate, roi du Pont, poussa encore plus loin les connoissances médicales; il inventa un contre-poison dont la recette est composée de cinquante-quatre ingrédiens. Un médecin, nommé ZOPYRE, fut célèbre par la découverte d'un antidote qu'il nomma ambroisie.

C'est dans cette période que la médecine grecque pénétra jusqu'à Rome. Les premiers médecins grecs qu'on y connut furent des esclaves. Vers 219 avant J. C., ARCHAGATUS alla se fixer dans cette ville, et y exerça son art. Nous nous occuperons de ses successeurs dans la période suivante.

Ce seroit ici le lieu de parler des *livres de l'Ancien-Testament* écrits en langue grecque, et de la traduction des livres sacrés des Juifs, connue sous le nom des *Septante*, les auteurs de tous ces ouvrages ayant vécu dans la période que nous venons de terminer : nous en traiterons dans la seconde partie de cet ouvrage, où nous réunirons le peu que nous croyons avoir à dire sur la partie sacrée de la littérature grecque; elle demande d'autres études que la littérature profane, qui nous occupe ici exclusivement.

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 100.

PÉRIODE V.

Depuis la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand, 146 ans avant J. C. — 306 après lui.

La littérature grecque sous l'influence des Romains.

La Grèce n'étoit plus qu'une province de l'empire romain; Rome devint la capitale du monde, le centre du pouvoir, le point de réunion des talens et des sciences. Mais ses habitans n'estimoient pas la littérature d'un peuple vaincu dont le caractère corrompu contrastoit avec la fierté et l'indépendance des conquérans de la terre. On regardoit l'étude des lettres grecques comme un amusement frivole, indigne d'un homme libre. Ce préjugé étoit tellement invétéré qu'il a duré aussi long-temps que la république.

Pendant les cent-seize premières années de cette période, Alexandrie continua à être le siége de la littérature grecque. Après la destruction du royaume d'Égypte, cette littérature n'eut plus d'asyle. Les lettres étoient aimées et honorées à la cour d'Auguste; mais la littérature romaine, formée par imitation sur celle des Grecs, fut cultivée de préférence, et les plus beaux génies de cette époque écrivoient en latin.

La littérature grecque parut se relever encore une fois dans le beau siècle des Antonins: ces princes la favorisoient, et réunirent à leur cour les meilleurs écrivains de leur temps.

Cette époque, la plus heureuse de l'empire romain, et une des plus belles de l'histoire du genre humain, fut de courte durée. Après les Antonins, le despotisme monta sur le trône; il prépara la barbarie que nous verrons, dans la sixième période de ce précis, envahir tous les pays soumis à l'empire romain.

I. POÉSIE.

Durant la période où nous entrons, la poésie éprouva une décadence complète. Rien ne démontre mieux le mauvais goût du siècle, que le choix des sujets scientifiques adoptés par les poètes pour couvrir, sous une apparence d'érudition, le défaut d'imagination qui les caractérise. Voulant cacher la stérilité de leurs idées, ils s'approprièrent fréquemment des vers et des sentences tirés des poètes anciens.

1. *Épigramme.*

L'épigramme est le genre dans lequel les poètes s'exercèrent avec le plus de succès; mais ce que nous appelons ainsi n'est qu'une des diverses espèces de poésies que les anciens comprenoient sous cette dénomination. Épigramme veut dire inscription, et tel étoit en effet originairement le caractère de ces poésies : elles n'exprimoient qu'une simple idée, ou un sentiment, un regret, un vœu inspiré par l'aspect soit d'un monument, soit d'un objet quelconque, ou par le souvenir que cet objet avoit laissé dans l'ame. Une pensée frappante ou profonde, triste ou enjouée, fait tout le mérite de ces productions.

Le genre des épigrammes est plus ancien que cette période. Léonidas *de Tarente*, qui florissoit 275 ans avant J. C., a laissé plusieurs épigrammes en dialecte dorien. Un autre Léonidas, *d'Alexandrie*, qui vivoit vers la fin du premier siècle après J. C., a composé un grand nombre de ces petites poésies.

Dans cette période, on eut la première fois l'idée de former de ces collections d'épigrammes de divers auteurs, lesquelles sont connues sous le nom d'*Anthologies*. La première est due à Méléagre *de Gadara* en Célé-Syrie, qui florissoit environ un siècle avant J. C. Il l'intitula *Couronne* (στέφανος), et la

composa de morceaux choisis dans les productions de quarante-six écrivains. Sa collection est perdue : il nous reste quelques-unes des épigrammes dont il est l'auteur, et qui nous ont été conservées par ceux qui, après lui, firent des recueils du même genre.

La seconde Anthologie fut faite, dans le premier siècle après J. C., par un certain PHILIPPE *de Thessalonique*; elle comprenoit les poètes antérieurs à Méléagre, aussi bien que ceux qui ont vécu après lui : elle est perdue.

Dans le troisième siècle après J. C., STRATON *de Sardes* fit un recueil dont il reste quatre-vingt-dix-neuf épigrammes, qui roulent toutes sur une passion honteuse souvent reprochée aux Grecs. Il l'intitula *παιδικὴ μοῦσα*.

Nous parlerons, dans la période suivante, de trois autres Anthologies.

2. *Poésie didactique.*

Plus d'épopée ni de chants lyriques, plus de théâtre (1), plus d'élégie dans ces siècles de décadence. La géographie, les diverses espèces de chasses, l'influence des astres, et d'autres objets de ce genre, exercèrent seuls la verve des poètes; et, avec les épigrammes, ils ne nous ont laissé que quelques poésies didactiques.

SCYMNUS de Chio (2) et DENYS, surnommé *le Periègète*, de Charax, selon quelques auteurs (3), ont laissé des *periègèses* ou descriptions de la terre, en vers; le premier en ïambes, l'autre en hexamètres. Elles n'ont aucun mérite comme poésies, et offrent très-peu d'intérêt au géographe. Le commentaire d'Eustathe donne quelque importance au poëme de Denys.

(1) Il existe des fragmens d'une tragédie sacrée de cette époque, par un Juif nommé ÉZÉCHIEL, qui a vécu environ un siècle avant J. C. Elle étoit intitulée *la sortie d'Égypte*, *ἐξαγωγή*.

(2) 80 ans avant J. C.

(3) 30 ans après J. C.

Un contemporain d'Auguste fut Babrius ou Babrias, et, par corruption, Gabrias, qui traduisit en vers les fables d'Ésope : c'est, à ce qu'on croit, depuis ce temps qu'on commença à négliger les originaux en prose, qui se perdirent entièrement, et furent refaits, quelques siècles après, sur la poésie de Babrius. Il existe aussi des extraits dés fables de Babrias par un certain Ignatius, patriarche de Constantinople, du neuvième siècle.

Marcellus Sidetes, c'est-à-dire de Side en Pamphylie, médecin du temps d'Antonin et de Marc-Aurèle, composa un poëme, en quarante-deux livres, sur la médecine, βιβλία ἰατρικὰ μβ, dont il reste un fragment qui traite des remèdes que fournissent les poissons. M. *Visconti* le croit auteur de deux petits poëmes que d'autres attribuent à Hérode Atticus.

Oppien de Corycus ou d'Anazarbe en Cilicie, vers la fin du second siècle après J. C., accompagna son père Agésilaüs dans son exil à Meleda; de là il se rendit, pour quelque temps, à Rome, où il obtint la liberté de son père, et le suivit à Anazarbe. Il a laissé un ou plusieurs poëmes didactiques; nous disons un ou plusieurs, parce qu'un de ses éditeurs, M. *Schneider*, a rendu très-probable l'opinion qu'il a existé deux poètes nommés Oppien, dont le second, natif d'Apamée, florissoit au commencement du troisième siècle. Le plus ancien des deux est l'auteur des ἁλιευτικὰ, poëme didactique, en cinq livres, *sur la pêche*. Cet ouvrage est intéressant pour l'amateur d'histoire naturelle, qui y trouve une quantité de détails instructifs, racontés dans un style pur, élégant et soutenu; mais il n'annonce aucun génie poétique; il manque de goût, et la lecture en est fatigante. Le second poëme, qui, dans l'hypothèse de M. Schneider, appartient au *jeune* Oppien, a pour objet *la chasse*, κυνηγητικὰ, en quatre livres. Ce poëme est inférieur au premier, tant sous le rapport de l'intérêt que par le style, qui est dur et raboteux. Un troisième poëme, *sur la chasse aux oiseaux*, ἰξευτικὰ, est attribué à Oppien : M. *Schneider* le croit

de DENYS, de Thrace ou de Charax, dont nous avons déjà parlé (1). Quoi qu'il en soit, ce poëme est perdu; mais nous en avons une paraphrase en prose, par un sophiste, nommé EUTECNIUS : nous ignorons à quelle époque ce dernier a vécu. Nous remarquerons encore que l'hypothèse de M. Schneider sur les deux Oppiens, qui paroît généralement adoptée en Allemagne, a été combattue par M. *Belin de Ballu*, un des éditeurs d'Oppien.

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 150.

II. PROSE.

Les siècles qui nous occupent ont produit un grand nombre d'historiens, tous du second rang : nous y trouvons une nouvelle classe de littérateurs sous le nom de *Sophistes;* des grammairiens et des antiquaires; diverses sectes de philosophie; des mathématiciens et des géographes distingués, et quelques médecins : telles sont les classes que nous allons établir.

1. *Histoire.*

Nous commençons la liste des historiens de cette période par un écrivain dont l'ouvrage est perdu; c'est Timagène *d'Alexandrie,* que Quintilien regarde comme le restaurateur de l'histoire. Ayant été fait esclave à la prise de sa patrie par Gabinius (1), il fut conduit à Rome et vendu à Faustus, fils de Sylla, qui le mit quelque temps après en liberté. Les leçons de rhétorique qu'il donna lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Auguste le chargea d'écrire son histoire; mais s'étant, par ses railleries, fait interdire la maison de ce prince, il brûla son ouvrage. Il se retira ensuite à Tusculum, chez Asinius Pollion, et y écrivit, sous le titre *des Rois, περὶ βασιλέων,* l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs, ouvrage dont Quinte-Curce s'est servi.

Diodore *de Sicile,* né à Argyrion en Sicile, contemporain de Jules-César et d'Auguste, fit, dans sa jeunesse, des voyages en Asie, en Afrique et en Europe, et se fixa à Rome, où il publia une *histoire générale*, βιβλιοθήκη ἱστορικὴ, en quarante livres, ouvrage auquel il avoit travaillé pendant trente ans. Il y comprit environ onze cents ans, ou tout ce qui s'est passé dans le monde jusqu'à la première année de

(1) 55 ans avant J. C.

la 180.e olympiade. Il ne nous en reste qu'une petite partie; savoir : les livres 1 à 5 (1), 11 à 20 et des fragmens des livres 9 à 10, mais rien des vingt derniers.

Les cinq premiers livres forment une espèce d'introduction, et comprennent l'époque fabuleuse jusqu'à la guerre de Troie et les premiers temps qui l'ont suivie. Diodore traite son sujet, non dans un ordre purement chronologique, mais d'après la méthode que nous appelons éthnographique, c'est-à-dire en passant d'un peuple à l'autre. Il prend d'abord les quatre principales nations, les Égyptiens, les Assyriens, les Éthiopiens et les Grecs, auxquels il rattache l'histoire des peuples qui ont joué un rôle moins important; aux Assyriens, les Chaldéens, les Mèdes, les Indiens, les Scythes, les Amazones, les Hyperboréens, les Arabes; aux Éthiopiens, les habitans des côtes du golfe arabique, les Libyens, etc.; aux Grecs, les habitans des îles de la mer Méditerranée, les Bretons, Celtes, Celtibériens, Ibériens, Liguriens, Étrusques. L'ouvrage même, ou plutôt la partie vraiment historique de l'ouvrage, commence au sixième livre(2). Diodore y a renoncé à la méthode éthnographique, et, en simple annaliste, rapporte les événemens année par année. Il distingue cependant à chaque année les grands événemens, ἐπαγγελία τῶν γεγονότων, de ceux d'une moindre importance, qu'il appelle συνεχεῖς πράξεις : les premiers sont rapportés en détail, quoique coupés par années, les autres simplement indiqués.

Comme tous les historiens anciens, Diodore néglige de faire connoître ses sources, quoiqu'on s'aperçoive qu'il en a eu de bonnes, mais toutes en langue grecque; car il rapporte les antiquités égyptiennes avec tous les préjugés particuliers

(1) On regrette surtout la perte des cinq livres suivans, dans lesquels Diodore traitoit des empires d'Orient, sur lesquels nous savons si peu de chose.

(2) Quelques-uns appellent ce livre le septième; ceux-ci partagent en deux le premier livre, qui effectivement est composé de deux sections.

à sa nation. Un grand avantage qu'il a sur beaucoup d'historiens de l'antiquité, c'est qu'il observe la chronologie. En général, cette compilation qui n'est pas faite sans critique ni sans jugement, est d'une grande utilité, quoique sous le rapport de l'ordonnance et du style elle ne mérite pas beaucoup d'éloges.

« Le style de Diodore, dit M. de Sainte-Croix (1), est facile, clair, simple et sans affectation. Il ne devient figuré et métaphorique qu'aux endroits où il s'agit des dieux, parce que cet historien copie alors les poètes et les mythologues. Il ne recherche ni l'atticisme ni les termes trop anciens : il adopte le genre tempéré qui convient assez à l'histoire. Mais lâche et quelquefois diffus, il manque de liaison et d'ordre; sa narration est trop souvent embarrassée; il ignore l'art de débrouiller les faits, d'y répandre la lumière et de faire toujours sortir un événement d'un autre. Emploie-t-il le récit des anciens historiens, il le dépouille de tous ses agrémens; jamais le sien n'est animé, et encore moins dramatique....... Son jugement est assez sain, il loue et blâme avec impartialité. Ses expressions sont communes, sans être triviales; il s'y montre homme de bon sens et de probité. »

Denys *d'Halicarnasse* se rendit à Rome après la fin des guerres civiles (2), et y séjourna pendant vingt-deux ans. Il employa ce temps à étudier la langue latine et à rassembler des matériaux pour un grand ouvrage historique sur les premiers temps de la république romaine, qu'il publia en vingt livres sous le titre de ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία, ou d'*histoire ancienne romaine* (3) jusqu'à l'époque où Polybe commença son histoire générale. Nous n'en avons que les onze premiers livres qui vont jusqu'à l'an 312 de Rome, avec quelques

(1) Examen des historiens d'Alexandre-le-Grand, p. 67.

(2) L'an de Rome 723.

(3) Quelques auteurs croient que ce titre ne fut donné qu'aux trois premiers livres qui furent publiés avant les autres.

fragmens des neuf suivans. L'objet de Denys étoit d'inspirer à ses compatriotes des dispositions favorables pour les Romains, en leur faisant voir qu'ils n'étoient pas les descendans de quelques brigands et gens sans aveu, mais que leur origine étoit noble et remontoit aux Grecs même. Cet ouvrage est de la plus grande importance pour la connoissance des antiquités romaines. L'auteur entre dans des détails sur la constitution et les affaires intérieures de la république, sur lesquels nous n'aurions, sans lui, que des notices très-imparfaites, parce que les auteurs romains n'en parlent pas, ces objets étant familiers à leurs lecteurs. Comme étranger, Denis avoit aussi quelquefois une manière de voir différente de celle des nationaux. Denys d'Halicarnasse est un historien exact et pragmatique ; il montre de la critique et du discernement dans la recherche de la vérité ; cependant il raconte les fables dont on a orné le berceau de Rome, comme si c'étoient des faits historiques ; et la partie de son ouvrage où il a pu faire preuve de son esprit de critique nous manque. Son style, formé d'après celui de Polybe, son modèle, n'est pas toujours d'une pureté classique ; les harangues insérées dans son texte sont trop fréquentes et trop prolixes.

Nicolas *de Damas*, l'ami d'Hérode-le-Grand, roi des Juifs, qui l'envoya auprès d'Auguste, s'est distingué en plusieurs genres de littérature. Il a fait des tragédies, dont il ne nous reste rien ; des comédies, de l'une desquelles Stobée a conservé une cinquantaine de vers ; divers traités de philosophie et des ouvrages historiques, et entre autres une *histoire universelle*, ἱστορία καθολικὴ, en cent quarante livres, dont nous avons des fragmens. Il paroît qu'il avoit aussi écrit une Vie d'Auguste, et peut-être celle d'Hérode, son protecteur (1).

Un écrivain qu'on place à l'époque d'Auguste, mais qui, selon l'opinion de quelques savans, est postérieur, c'est Memnon

(1) Voyez *Sevin* dans les Mém. de l'acad. des Inscr. et B. L., Vol. VI.

d'Héraclée dans le Pont, qui a laissé une histoire de sa ville natale. Photius nous a conservé un abrégé des livres 9 à 16; car de son temps les huit premiers livres étoient déjà perdus, ainsi que ceux qui peuvent avoir suivi le seizième qui va jusqu'au règne d'Auguste.

Nous devons dire ici un mot du prétendu ouvrage de Dictys *de Crète*, qui a été fabriqué à cette époque. Dictys étoit le compagnon d'Idoménée au siége de Troie. On a supposé qu'il avoit tenu un journal, *ἐφημερὶς*, des événemens de ce siége, et que ce manuscrit, écrit en caractère phénicien sur des feuilles de palmier, avoit été enterré avec lui à Cnosse. Son tombeau ayant été ouvert sous Néron par un tremblement de terre, on y trouva, dit-on, dans une caisse de plomb, ce précieux monument, qu'un nommé Praxis ou Eupraxidas, qui en est probablement l'auteur, présenta à l'empereur. Un certain Q. Septimius, qui a vécu dans le troisième ou quatrième siècle après J. C., en fit une traduction latine qui nous reste.

Flavien Josephe, Juif, naquit à Jérusalem (1), d'une famille illustre; sa mère étoit de celle des Maccabées. Il y reçut une éducation savante, et entra dans la secte des Pharisiens. A l'âge de vingt-six ans, il se rendit à Rome. Après son retour dans sa patrie, il fut nommé, par les Juifs insurgés, gouverneur de la Galilée, et se distingua dans la guerre contre les Romains. Ayant été fait prisonnier, il prédit à Vespasien sa grandeur future (2); sa prophétie s'étant accomplie deux ans après, il obtint sa liberté, et prit le surnom de Flavien, pour indiquer qu'il se regardoit comme

(1) 37 ans après J. C.

(2) *Vossius* (de Hist. gr., II, 8) croit que Josephe, qui, comme tout le peuple juif, attendoit à cette époque le Messie, accommoda à Vespasien les prophéties qui annonçoient le Sauveur. Il observe que Josephe pouvoit être d'autant plus de bonne foi qu'à cette époque Jérusalem n'étoit pas encore assiégée.

l'affranchi du prince. Il accompagna Titus au siége de Jérusalem, et le suivit ensuite à Rome, où il passa le reste de ses jours au milieu de la famille impériale.

Il a laissé divers ouvrages historiques. Le plus intéressant est son *histoire de la guerre de Judée et de la destruction de Jérusalem*, Ἰουδαϊκὴ ἱστορία περὶ ἁλώσεως, livre originairement rédigé en hébreu, et traduit en grec par l'auteur même, qui voulut le présenter à Vespasien. Comme l'ouvrage d'un témoin oculaire et d'un des acteurs, il mérite la confiance des lecteurs; il eut un grand succès à Rome. Cette production est en effet un chef-d'œuvre, dans lequel l'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénouement qu'on attend avec effroi comme celui d'une tragédie.

Ἰουδαϊκὴ ἀρχαιολογία, antiquités judaïques, histoire ancienne des Juifs, en vingt livres. C'est une histoire complète de ce peuple depuis la création du monde jusqu'à la douzième année du règne de Néron. Josephe n'écrivit pas ce livre pour l'usage de ses compatriotes, ni même pour les Juifs hellénistes; son but étoit de faire connoître sa nation aux Grecs et aux Romains, et de détruire le mépris qu'ils avoient pour elle. Les livres de l'Ancien-Testament, et, à leur défaut, les traditions et d'autres monumens historiques qui s'étoient perpétués parmi les Juifs, étoient sa principale source; mais, en faisant usage de ces documens, il se permit une grande liberté pour faire disparoître tout ce qui pouvoit déplaire dans l'histoire des Juifs à un peuple qui regardoit comme des superstitions tout ce que la religion des Juifs avoit de plus vénérable. Non seulement Josephe traita les livres historiques de l'Ancien-Testament comme des sources profanes, en les expliquant, suppléant et commentant, ce qui détruit le naturel, la noble simplicité et le pathétique qui rendent la lecture de la Genèse si attrayante; mais il se permit souvent d'ajouter au récit d'un événement des circonstances qui le dénaturent entièrement. Partout il représente son peuple sous un point de vue qui pouvoit plaire aux maîtres de la terre pour lesquels il écrivoit. Ce que nous venons de dire de cet

ouvrage, suffit pour le faire apprécier, sous le rapport de la foi que mérite son auteur : mais, quelle que soit la mesure de la confiance qu'on lui porte, il sera toujours très-intéressant sous deux rapports; comme peignant mieux que tout autre les mœurs des Juifs, au moins à l'époque de Josephe, et comme remplissant dans l'histoire une lacune de quatre siècles qui se trouve entre les derniers ouvrages de l'Ancien-Testament et ceux du nouveau.

Dans le dix-huitième livre de cet ouvrage, Josephe parle de Jésus : ce passage remarquable a donné lieu à de grandes discussions critiques; la plupart des savans modernes le regardent comme une interpolation du texte (1).

Φλαβίου Ἰωσήπου βίος, *Vie de Flavius Josephe.* Cette intéressante biographie fait le complément de l'histoire de la guerre de Judée.

Περὶ ἀρχαιότητος Ἰουδαίων κατὰ Ἀπίωνος, *de l'antiquité du peuple juif, contre Apion,* en deux livres. C'est une apologie de son second ouvrage, intéressante pour la géographie ancienne.

Εἰς Μακκαβαίους λόγος, ἢ περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ ; *des Maccabées ou de l'empire de la raison ;* éloge des sept martyrs Maccabées. L'authenticité de cet ouvrage est contestée ; dans quelques éditions de la Bible, on le trouve sous le titre de quatrième livre des Maccabées.

Un siècle après Jésus-Christ, Herennius Philon *de Byblos* composa plusieurs ouvrages historiques dont Suidas fait mention ; tels qu'une Vie d'Adrien, un Traité des villes, et des hommes illustres qu'elles ont produits. Il traduisit aussi en grec l'ouvrage de Sanchoniathon, ancien historien phénicien, que la fable fait contemporain de Sémiramis, mais qui, d'après d'autres récits, remonte au moins à l'époque de la guerre de Troie. On trouvoit, dans cet ouvrage du plus ancien de tous les écrivains profanes, les traditions des peuples de

(1) Une autre imposture plus grossière est celle d'un Juif du douzième siècle, qui a écrit en hébreu une *Histoire juive*, qu'il attribua à *Josephe Goroniade*, contemporain de l'historien Josephe.

l'Orient sur l'origine du monde. La traduction de Philon est perdue; tout ce qui nous en reste, ce sont quelques fragmens qu'Eusèbe nous a conservés (1). A cette occasion, nous dirons qu'il existe un ouvrage intitulé περὶ διαφορᾶς σχημάτων, *de la différence des figures de rhétorique*, et dont l'auteur est nommé ERANIUS PHILO. Valckenaer, qui l'a publié avec Ammonius, croit qu'il est des derniers temps de l'empire de Byzance, et que l'auteur, ayant entendu parler de notre Philon, auquel l'antiquité attribue aussi des ouvrages de rhétorique, crut devoir mettre celui-ci sur le compte de cet écrivain célèbre, mais qu'il a trahi son ignorance en estropiant le nom d'Herennius Philon. La conjecture de Valckenaer n'est pas admise par tous les critiques.

PLUTARQUE, le plus populaire et le plus répandu de tous les prosateurs de l'antiquité, naquit à Chéronée en Béotie, cinquante ans après J. C. Il reçut une éducation littéraire très-soignée, et étudia la philosophie à Athènes, principalement sous Ammonius, philosophe d'Alexandrie. Après plusieurs voyages, il se rendit à Rome, où il enseigna la philosophie à Adrien. Ce prince l'employa dans des affaires d'état, le nomma consul et gouverneur d'Illyrie. Par la suite il retourna dans sa patrie, où il fut créé archonte et prêtre d'Apollon, et mourut dans un âge fort avancé, généralement regretté pour l'excellence de son caractère et l'aménité de ses mœurs.

L'ouvrage historique qui l'a rendu le plus célèbre est celui qui porte le titre de *Vies parallèles*, Βίοι παραλληλοί. Il y donne l'histoire de quarante-quatre personnages distingués par leurs vertus, leurs talens et leurs aventures, les uns Grecs, les autres Romains, et les met en parallèle. Il faut y joindre cinq biographies sans parallèles; douze ou quatorze autres se sont perdues.

Les Vies de Plutarque ont, de tout temps, été regardées comme des modèles de biographies. Le principal art de cet

(1) Præpar. evang. Lib. I.

auteur consiste dans la peinture des caractères qui frappent par leur vérité. On voit continuellement ses héros en action; on les suit dans les affaires publiques, dans les transactions de la vie sociale et dans l'intérieur de leurs maisons et au milieu de leurs familles. Ces Vies contiennent un trésor de philosophie pratique, de morale et de maximes, fruit d'une longue expérience et d'une grande connoissance du cœur humain. Elles sont très-instructives pour celui qui veut connoitre l'histoire grecque et celle de Rome, parce que Plutarque a puisé dans beaucoup de sources qui sont perdues pour nous. Il aimoit avec passion la liberté, et on lui a reproché de s'être, en quelques occasions, laissé égarer par son enthousiasme, au point de prendre pour de l'héroisme l'oubli des sentimens de la nature. Les faits rapportés par Plutarque ne peuvent pas toujours être adoptés sans examen, parce que la critique historique n'est pas le côté brillant de cet écrivain, et qu'il est en général un peu trop prévenu en faveur de ses héros. Son style n'a ni la pureté attique ni la noble simplicité qui distinguent les auteurs du bon temps. Il est surchargé d'érudition et d'allusions qui sont souvent obscures pour nous.

Les autres ouvrages historiques de Plutarque sont les suivans : Ῥωμαϊκὰ ou *αἰτίαι ῥωμαικαὶ*, *questions romaines;* des recherches sur quelques usages des Romains : on ne peut assurer que cet ouvrage soit de Plutarque; *ἑλληνικὰ* ou *αἰτίαι ἑλληνικαὶ*, *questions grecques*, contenant des discussions sur des points de l'antiquité grecque; *περὶ παραλλήλων* Ἑλληνικῶν *καὶ* Ῥωμαϊκῶν, *parallèles tirés de l'Histoire grecque et de l'Histoire romaine;* ouvrage indigne de Plutarque, et probablement supposé; *περὶ τῆς* Ῥωμαιων *τύχης*, *du bonheur des Romains; περὶ τῆς* Ἀλεξάνδρου *τύχης ἢ ἀρετῆς λόγος*, *sur le bonheur ou la valeur d'Alexandre*, en deux livres; *πότερον* Ἀθηναῖοι *κατὰ πόλεμον ἢ κατὰ σοφίαν ἐνδοξότεροι*, *si les Athéniens se sont plus illustrés par la guerre ou par les sciences; περὶ* Ἴσιδος *καὶ* Ὀσίριδος, *sur Isis et Osiris :* ce traité contient un grand nombre de notions très-curieuses sur la

mythologie des Égyptiens; mais c'est un des ouvrages où l'on sent le plus combien Plutarque manquoit de critique; *βίος τῶν δέκα ῥητόρων*, *Vie des dix orateurs*, dont l'authenticité est révoquée en doute; *ἐπιτομὴ τῆς συγκρίσεως Μενάνδρου καὶ Ἀριστοφάνους*, *abrégé de la comparaison de Ménandre et d'Aristophane*, probablement extrait d'un autre ouvrage de Plutarque; *περὶ τῆς Ἡροδότου κακοηθείας*, *sur la malignité d'Hérodote*. C'est par un patriotisme mal entendu que Plutarque a attaqué la véracité du père de l'histoire, qui a trouvé un défenseur victorieux dans l'abbé *Geinoz* (1).

Un fils de Plutarque, nommé Lamprias, a rédigé un catalogue des ouvrages composés par son père, Πλουτάρχου βιβλίων πίναξ, qui est conservé en partie, et a été publié plusieurs fois. Nous y trouvons les titres de quelques ouvrages historiques qui sont perdus; tels que la Vie parallèle d'Épaminondas et de Scipion; les Vies d'Auguste, de Tibère, de Scipion l'Africain, de Claude, de Néron, de Jules-César, d'Hercule, d'Hésiode, de Pindare, d'Aristomène et d'Aratus.

Flavius Arrien, un des auteurs de l'antiquité les plus importans pour nous, naquit, dans le second siècle de l'ère chrétienne, à Nicomédie en Bithynie. « Il fut disipcle d'Épictète, et porta les armes au service des empereurs romains. Sa réputation le fit mettre, par Athènes et par plusieurs autres villes, au nombre de leurs citoyens; Rome même lui décerna cet honneur; c'est pourquoi il prit le prénom de Flavius. Il eut le gouvernement de la Cappadoce: son courage et son habileté le préservèrent du fer des Alains qui avoient fait une incursion dans l'Asie-Mineure pendant le règne d'Adrien. Il paroît que ce prince le récompensa par la dignité consulaire. La considération dont il jouit alors releva l'éclat de ses talens, et on ne peut lui en refuser beaucoup, quoiqu'ils

(1) Mém. de l'acad. des inscr. et belles-lettres, Vol. XXX, XXXVI, XXXVIII, in-8°.; et dans le tome 6 de la trad. d'Hérodote par M. Larcher.

soient inférieurs à ceux de Xénophon, son modèle, avec lequel il a bien des traits de ressemblance (1). »

Arrien fut historien, philosophe, géographe et tacticien. Cette réunion de talens et de connoissances nous fournira plusieurs fois l'occasion de revenir à lui : ici nous n'en parlons que comme d'un des premiers historiens grecs. Son principal ouvrage est intitulé *ἱστορίας ἀναβάσεως Ἀλεξάνδρου*, *de l'expédition d'Alexandre*, en sept livres. Le titre indique déjà que l'ouvrage est une imitation de la Retraite des dix mille, par Xénophon. Ce n'est pourtant pas, comme celle-ci, le récit d'une seule campagne ; c'est l'histoire des guerres d'Alexandre depuis la mort de son père. Les sources où Arrien a puisé furent principalement les ouvrages de Néarque, Onésicrite, Mégasthène, Ptolémée fils de Lagus, et Aristobule, tous auteurs contemporains de ce prince, mais dont les livres ne sont pas parvenus jusqu'à nous (2). Il est ainsi devenu la principale source de l'histoire de ce temps ; et son amour pour la vérité, qui perce dans toute sa narration, nous rend son ouvrage très-précieux. « Il est, à tous égards, le premier parmi les historiens d'Alexandre qui nous restent, et presque toujours il doit l'emporter sur eux, lorsqu'il s'agit d'opérations militaires ; elles ne sont complètes que dans son ouvrage, et lui seul a su les raconter. »

« Le siècle d'Arrien fut celui des imitateurs, et un petit nombre d'écrivains seulement, tels que Plutarque, Lucien et Galien, eurent un style caractéristique, et qu'on peut dire à eux. La diction d'Arrien est, en quelque sorte, calquée sur celle de Xénophon ; du moins en approche-t-il le plus près qu'il est possible en traitant des sujets différens. Moins élégant que son modèle, il n'en a pas les grâces. Quoiqu'en général il soit fort clair, on s'aperçoit pourtant de cette gêne et de ce défaut de naturel, presque inévitables dans les imitations. Arrien est encore recommandable par l'ordre et

(1) Ce qui dans cet article est placé entre guillemets est tiré de l'Examen des historiens d'Alexandre-le-Grand, par Sainte-Croix.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 109.

l'arrangement des mots; mais sa narration n'est ni animée ni dramatique comme celle de Xénophon. La précision d'Arrien ne le rend jamais obscur; sa simplicité est plus l'effet de l'art que de la nature, en quoi il diffère encore de Xénophon. S'il emploie des termes nouveaux, ils sont toujours intelligibles, et ne nuisent point à la clarté, son mérite principal. Il manque d'élévation, et souvent tombe trop bas lorsque la phrase est toute entière de lui et qu'il cesse un instant d'imiter. Cependant la lenteur de ses ouvrages ne cause ni ennui ni fatigue. »

Un second ouvrage d'Arrien, ἡ Ἰνδική, *les Indiques*, forme le complément du premier, et peut en être regardé, en quelque sorte, comme le huitième livre. Dans cet ouvrage, Arrien rassembla des détails précieux sur les mœurs et les usages des Indiens, et y inséra l'extrait de l'importante relation du voyage de Néarque (1). Au lieu de l'atticisme qu'on remarque dans le premier ouvrage, il emploie dans celui-ci, par envie d'imiter les anciens, le dialecte ionique qui, de son temps, n'étoit plus en usage.

Quelques ouvrages historiques d'Arrien se sont perdus; ce sont ses guerres des Romains contre les Perses, sous Trajan, en dix-sept livres; sa guerre des Alains, dont un fragment a été conservé sous le titre de *Tactique* (2); son histoire de ce qui s'est passé après la mort d'Alexandre-le-Grand, en dix livres; son histoire de Dion de Syracuse; celle de la Bithynie, en huit livres; la Vie de Tillibore, fameux brigand.

Céphalæon, dont nous ne connoissons pas la patrie, fut exilé par Adrien en Sicile. Il y écrivit, avec beaucoup de précision, une histoire universelle, σύντομον ἱστορικὸν, depuis Ninus jusqu'à la mort d'Alexandre: elle étoit divisée en neuf livres, chacun desquels portoit le nom d'une Muse: c'étoit le fruit d'immenses travaux, et l'extrait d'une foule

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 111 et 139.
(2) Nous en parlerons plus bas.

d'autres ouvrages. Le temps ne nous en a rien conservé, non plus que de l'extrait que Sopater d'Alexandrie en avoit fait.

Appien *d'Alexandrie* vécut à Rome sous Trajan, Adrien et les Antonins. Il y exerça d'abord l'état d'avocat, et fut ensuite *procurateur*, ou administrateur des revenus du fisc dans les provinces. Son *histoire de Rome*, *ῥωμαϊκὰ* ou *ἱστορία ῥωμαικὴ*, en vingt-quatre livres, n'existe plus en entier : elle embrassoit l'histoire de la république jusqu'à Auguste, dans un ordre éthnographique, car Appien eut la singulière idée de ne pas rapporter les événemens par ordre chronologique ou par époques principales, mais d'après les pays où ils s'étoient passés. Des cinq premiers livres, nous n'avons que des fragmens. Le premier, qui étoit intitulé Ῥωμαικῶν βασιλικὴ, contenoit l'histoire des sept rois de Rome; les quatre suivans, les guerres des Romains en Italie, avec les Samnites, avec les Gaulois et en Sicile. Le sixième, intitulé Ἰβηρικὴ, renferme l'histoire des guerres d'Espagne; le septième, Ἀννιβαλικὴ, celle des guerres avec Annibal; le huitième, Λιβυκὴ, Καρχηδονικὴ καὶ Νουμιδικὴ, les guerres puniques; du neuvième, Μακεδονικὴ, qui contenoit les guerres de Macédoine, il ne reste que des fragmens; le dixième, Ἑλληνικὴ καὶ Ἰωνικὴ, des guerres de la Grèce et de l'Asie-Mineure, est entièrement perdu; du onzième, Συριακὴ καὶ Παρθικὴ, la première partie, l'histoire des guerres de Syrie, reste seule; la seconde, des guerres avec les Parthes, est perdue : à la vérité, cette lacune est remplie dans les manuscrits; mais ce morceau n'est pas d'Appien, c'est une misérable compilation moderne. Le douzième livre, Μιθριδατικὴ, renferme les guerres de Mithridate. Dans les neuf livres suivans (treize à vingt-un), *ἐμφυλίων*, Appien donna l'histoire des guerres civiles depuis Marius et Sylla jusqu'à la bataille d'Actium et à la conquête de l'Égypte qui en fut la suite. Les cinq premiers sont restés; ils contiennent, par forme d'introduction, l'histoire de tous les troubles qui ont agité la république romaine, depuis la retraite du peuple au Mont-Sacré jusqu'à la défaite de Sextus Pompée.

Le vingt-deuxième livre, intitulé Ἑκατονταετία, contenoit l'histoire des premières cent années de la domination des Césars; il ne nous en reste que la préface, d'après laquelle il paroît que ce livre renfermoit aussi ce que de nos jours on auroit appelé une statistique de l'empire romain, et cette perte est beaucoup à regretter. Le vingt-troisième livre, Δακικὴ, contient les guerres d'Illyrie. Le vingt-quatrième, Ἀραβικὴ, des guerres d'Arabie, est perdu. Il résulte de cette liste, qu'il nous reste en tout dix livres de cet ouvrage, en regardant le onzième comme complet.

L'ouvrage d'Appien n'est sans doute qu'une compilation, puisqu'il ne contient que des événemens tirés d'autres livres, et dont l'auteur n'a pas été témoin; mais il n'en est pas moins important, parce qu'un grand nombre des sources où Appien a puisé sont taries pour nous, et que pour quelques époques de l'histoire romaine il est notre seule autorité. Les détails dans lesquels il entre sur les événemens des guerres, en rendent la lecture intéressante pour les militaires. D'ailleurs, en mettant à part la défectuosité du plan, qui ne fait pas l'éloge du jugement de l'auteur, son travail ne manque ni de critique ni de discernement : il ne s'est pas contenté de réunir les extraits tels qu'il les a pris dans ses devanciers, mais il les a rédigés à sa manière. Le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, c'est sa partialité en faveur des Romains. Son style est formé sur celui de Polybe, mais il est resté bien au-dessous de son modèle (1).

Dion Cassius Coccejanus naquit à Nicée en Bithynie (2). Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, dans les fonctions publiques. Il fut sénateur, gouverneur de Smyrne, consul, proconsul en Afrique et en Pannonie. Alexandre Sévère avoit pour lui la plus haute estime, et le nomma son collègue au consulat, quoique les gardes prétoriennes, irritées

(1) Photius l'appelle ἀπέριττος καὶ ἰσχνὸς, *maigre*.

(2) 155 ans avant J. C.

contre lui à cause de sa sévérité, eussent demandé sa vie. Dans sa vieillesse, il retourna dans sa patrie.

Il a publié une *histoire romaine*, ῥωμαϊκὴ ἱϛορία, en quatre-vingts livres, fruit de vingt-deux années de recherches et de travaux : elle embrassoit une période de neuf cent quatre-vingt-trois ans, car elle alloit depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 229 après J. C. Jusqu'à Jules-César, il ne donnoit qu'un précis des événemens; depuis cette époque, il entroit dans des détails un peu plus étendus; et, depuis Commode, il est très-circonstancié dans le récit de ce qui s'étoit passé sous ses yeux. Nous n'avons que des fragmens des trente-cinq premiers livres et une partie du trente-sixième, qui commence par l'expédition de Lucullus contre Mithridate. Les livres suivans, jusqu'au cinquante-quatrième inclusivement, sont presque entiers; le cinquante-cinquième a beaucoup de lacunes : mais nous possédons deux extraits; l'un, anonyme, qui embrasse les livres cinquante-six à soixante, et un autre qui va depuis le trente-cinquième jusqu'à la fin de l'ouvrage, et a été fait par ordre de l'empereur Michel Ducas : l'abréviateur est un moine du onzième siècle, nommé Jean Xiphilin.

Polybe a été le modèle de Dion; mais l'imitateur n'est comparable à son original ni sous le rapport de l'ordonnance et de la distribution des matériaux, ni sous celui de la profondeur des vues et de la justesse des raisonnemens. Dion manque quelquefois de critique, et souvent d'impartialité; son style est inégal. Malgré ces défauts, son ouvrage remplit plusieurs lacunes de l'histoire romaine; il est notre seul guide pour les événemens qui se sont passés de son temps (1).

On sait peu de chose de la vie d'Hérodien, si ce n'est qu'il

(1) Un contemporain de Dion, Encolpius, écrivit la Vie d'Alexandre Sévère, à la cour duquel il avoit vécu. Cet ouvrage perdu étoit probablement en latin; cependant nous nommons ici Encolpius, à cause d'un ouvrage que *Thomas Éliot* publia en anglois, en 1549, sous le titre d'*Imago Imperii*, et qu'il prétendit avoir traduit du grec de cet historien. Si Éliot n'est pas lui-même l'auteur de cette histoire, il a été induit en erreur par quelque Grec qui l'a fabriquée.

a vécu dans la première moitié du troisième siècle, et qu'il a rempli des fonctions publiques à Rome. Il écrivit l'*histoire des empereurs romains*, τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱςορίαι, en huit livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avénement de Gordien le jeune. Cet ouvrage embrasse par conséquent une période de cinquante-neuf années. Hérodien imite les anciens historiens classiques, surtout Thucydide. Il est véridique et impartial; ses remarques sont sensées, et son jugement excellent; son style est agréable et clair. Les harangues qu'il a insérées dans son récit sont écrites avec élégance; son plus grand défaut est d'avoir négligé la chronologie.

Nous terminerons la série des historiens de cette période par un compilateur, Claude Élien de Preneste, du milieu du troisième siècle. Quoique né en Italie, de parens latins, il possédoit la langue des Grecs dans une telle perfection, qu'il pouvoit lutter avec les hommes les plus habiles de son temps. En général, il avoit des connoissances étendues, et nous serons encore une fois dans le cas de faire mention de lui, lorsque nous parlerons des progrès de l'histoire naturelle dans cette période. Ses *histoires diverses*, ποικίλη ἱςορία, en quatorze livres, ne sont autre chose qu'un recueil d'extraits d'autres livres, peut-être des thèmes qu'il composoit pour s'exercer dans la langue grecque, et que des héritiers indiscrets ont publiés. Cette compilation ne prouve ni goût, ni jugement, ni critique; si elle mérite notre attention, c'est qu'elle a préservé de l'oubli quelques morceaux d'auteurs perdus; et, sous ce rapport, on regrette qu'Élien se soit donné la peine de rédiger ces extraits qui seroient plus précieux si nous les possédions tels qu'il les a tirés des auteurs qu'il avoit sous les yeux.

On attribue au même Élien vingt *lettres rustiques*, ἀγροικαὶ ἐπιςολαὶ, qui sont peu intéressantes; peut-être appartiennent-elles à un autre Élien, dont nous parlerons plus bas. On les trouve dans les collections des épistolographes grecs.

Publius Herennius Dexippe *d'Athènes* vécut vers l'an 269. Il battit et repoussa les peuples du Nord qui avoient fait une incursion en Grèce. Il s'acquit une grande réputation comme historien. Ses ouvrages étoient une chronique des rois de Macédoine; une histoire des événemens arrivés après la mort d'Alexandre-le-Grand; un abrégé historique qui finissoit au règne de Claude II; enfin, un quatrième, intitulé *les Scythiques*. Photius loue beaucoup sa clarté. Il reste quelques fragmens de cet auteur.

La *chronologie* est une des sciences subsidiaires dont l'histoire ne sauroit se passer. Beaucoup d'écrivains de l'antiquité l'ont pourtant négligée. Nous en trouvons un dans cette période qui mérite d'être cité pour le soin qu'il s'est donné de fixer l'ordre des temps. C'est le célèbre géographe et astronome Claude Ptolémée, dont nous aurons occasion de parler plus bas. Il a laissé, sous le titre de *Canon royal* (Κανὼν βασιλέων), une table qui comprend les dix-huit rois qui ont régné à Babylone depuis Nabonassar; la série des rois de Perse depuis Cyrus jusqu'au bouleversement de cette monarchie; Alexandre et ses deux successeurs immédiats; les rois d'Égypte de la maison des Ptolémées; enfin les empereurs romains depuis Auguste. Dans ce canon, qui paroît être un fragment d'une collection de tables astronomiques, les années pendant lesquelles chacun de ces princes a régné, sont exactement indiquées; ce qui le rend très important pour la chronologie historique. Le calcul de Ptolémée est la base de ce qu'on appelle l'ère de Nabonassar.

Sextus Julius Africanus, de Syrie, ou, selon d'autres, de Libye, chrétien du troisième siècle, dont nous aurons occasion de parler encore à l'article des écrivains qui ont traité de l'art militaire, est auteur d'une *chronographie*, πεντάβιβλον χρονολογικὸν, qui va depuis l'origine du monde, qu'il fixe à 5501 ans avant J. C., jusqu'à l'année 221 ans après J. C. Ce calcul est la base d'une ère particulière dont on se sert dans l'église d'Orient, et qu'on nomme ère historique, ou

des historiens, ou d'Alexandrie. L'ouvrage de Julius Africanus est perdu.

Eusèbe, surnommé Pamphili, c'est-à-dire l'ami du martyr Pamphile, naquit vers 264, et fut nommé, en 315, évêque de Césarée en Palestine, où il mourut vers 340. Il est auteur de quelques ouvrages de théologie que nous passons ici sous silence pour ne faire mention que de ses compositions historiques. La première est une chronique ou histoire universelle, παντοδαπὴ ἱστορία, divisée en deux livres, dont le premier étoit intitulé χρονογραφία, et le second χρονικὸν κανών. Elle s'étend depuis la vocation d'Abraham jusqu'en 325 après J. C., et n'étoit autre chose qu'une édition retouchée et une continuation de la chronographie de Sextus Julius Africanus. Nous n'avons que des fragmens de cet ouvrage, mais une traduction latine qu'on attribue à saint Jérôme.

Un second ouvrage d'Eusèbe est son *histoire ecclésiastique*, ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, en dix livres, qui va depuis l'origine du christianisme jusqu'à l'année 324. C'est la première histoire sacrée qui ait été entreprise. Les pères apostoliques, Papias, St.-Justin le Martyr et St.-Clément *d'Alexandrie* avoient, à la vérité, recueilli divers faits appartenant à cette histoire, mais ils n'avoient pas pensé à en faire des corps d'ouvrages complets; Sextus Julius Africanus en avoit placé dans sa chronologie; Hegesippus, qui a vécu dans le second siècle, avoit même composé des commentaires en cinq livres sur les actes ecclésiastiques, dont il ne nous reste que des fragmens. Mais il paroît que cet ouvrage n'étoit pas fait sur un plan général, puisqu'Eusèbe lui-même se vante d'avoir le premier formé une telle entreprise, et avoir achevé une *histoire générale* de l'église. L'ouvrage d'Eusèbe a été traduit en latin par Rufin, prêtre d'Aquilée du quatrième siècle, mais avec des omissions et des additions, et avec un supplément en deux livres, qui va jusqu'à la mort de Théodose-le-Grand. Ce supplément a été, à son tour, traduit en grec par Cyrille, évêque de Jérusalem, mort en 386, et par Gelasius,

évêque de Césarée en Bithynie, vers 476. La traduction latine de Rufin existe; mais la version grecque de son supplément est perdue : il a servi à Socrate, comme nous le verrons dans la période suivante. Nicéphore Calliste, compilateur du quatorzième siècle, a incorporé dans son ouvrage la presque totalité de celui d'Eusèbe.

Parmi les ouvrages historiques de l'évêque de Césarée, nous comptons encore celui qui est intitulé *περὶ τῶν ἐν Παλαιςίνῃ μαρτυρησάντων*, *de ceux qui* (pendant la persécution de Dioclétien et de Maximin, 303-310) *ont souffert le martyre en Palestine;* un *éloge de Constantin*, *λόγος τριακονταετηρικὸς*, prononcé, en 335, à Constantinople; une *Vie de ce même prince*, *περὶ τȣ̃ κατὰ Θεὸν βίȣ τȣ̃ μακαρίȣ Κωνςαντίνȣ τȣ̃ βασιλέως*, en quatre livres; une *Vie de St. Pamphile*, dont il reste un fragment; *τῶν ἀρχαίων μαρτυρίων συναγωγὴ*, ou *collection des anciens martyres*, ouvrage qui a servi aux légendaires des temps postérieurs.

2. *Éloquence et rhétorique ou profession des Sophistes.*

La dénomination de sophistes, anciennement honorable, étoit devenue presque injurieuse depuis Socrate, qui lui avoit substitué celle de philosophes. Elle reprit faveur sous les empereurs romains; mais elle désigna alors une autre classe de littérateurs. On nommoit ainsi ceux qui, indépendamment du talent de parler et d'improviser, s'occupoient de ce que nous appelons aujourd'hui belles-lettres, à l'exception cependant de la poésie. L'érudition proprement dite continua à être nommée grammaire. Ainsi les sophistes cultivoient préférablement la théorie de l'art de bien parler ou la rhétorique, et cet art même ou l'éloquence. Cependant, dans ces siècles dégénérés, le talent oratoire eut peu d'occasions de se déployer en public; il étoit borné à briller dans les écoles. Des sujets imaginaires, sur lesquels les maîtres et les élèves s'exerçoient, remplacèrent ces débats intéressans sur les affaires d'état qui

avoient exalté l'imagination et échauffé le cœur des grands orateurs de l'antiquité. Ces froids exercices n'avoient d'autre objet que celui de flatter une vanité puérile ; des ornemens superflus, une profusion d'images, des phrases oiseuses ne dédommageoient pas, dans ces productions, de la simplicité, de la chaleur et de l'énergie que nous admirons dans les chefs-d'œuvres des orateurs attiques. Au lieu de harangues, ces siècles ne produisirent que des déclamations.

Lesbonax, contemporain de Tibère, a composé des discours ou déclamations politiques, dont deux nous restent.

Celui de tous ces rhéteurs qui avoit le talent le plus vrai, et qui a su le mieux éviter les défauts de son siècle, fut Dion, surnommé Chrysostome ou bouche d'or. Né à Pruse en Bithynie, vers la fin du premier siècle de notre ère, il passa une partie de sa vie à Rome. Étant devenu suspect à l'empereur Domitien, il fut obligé de se sauver ; il se réfugia auprès des Gètes, des Mœsiens et des Thraces, peuples barbares, parmi lesquels il vécut du fruit de son travail. Nerva le rappela à Rome, et Trajan aimoit à s'entretenir avec lui.

Dans sa jeunesse, il s'exerça sur des sujets frivoles de littérature, tels qu'ils pouvoient plaire au goût dégénéré de ses contemporains. Mais après avoir appris à connoître les ouvrages des philosophes, et surtout des Stoïciens, il adopta un genre plus digne de ses talens et du caractère d'un homme de bien. Il composa, sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature, des discours, ou déclamations, ou dissertations, dont quatre-vingts nous sont restés. Il se trouve dans ce nombre plusieurs morceaux très-intéressans, et qui prouvent un talent auquel il n'a manqué, peut-être, pour être placé au premier rang, que d'être né dans un temps plus heureux. Dion a formé son style, avec succès, sur celui de Platon et sur celui de Démosthène : il est élégant, mais quelquefois il n'a pas assez de clarté ni assez de simplicité. On trouve dans les écrits de cet orateur plusieurs passages curieux sur les antiquités, qui en

rendent la lecture instructive. Voici les titres de quelques-unes des déclamations de Dion : sur les devoirs d'un bon prince; sur la conduite inconsidérée des tyrans; que Troie n'a pas été détruite par les Grecs; de la connoissance de Dieu (une des meilleures); sur la liberté; sur le courage dans le malheur; discours adressé aux Rhodiens sur une mauvaise habitude qu'ils avoient (morceau très-éloquent); des éloges d'Homère, de Socrate, etc.; du bonheur; de la vertu; de la confiance; des richesses, etc.

ANTONIUS POLÉMON, né à Laodicée, contemporain de Trajan, d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux, qui l'honorèrent de leur faveur, passa la plus grande partie de sa vie à Smyrne, où il ouvrit une célèbre école de rhétorique et de *sophistique*. De ses ouvrages, nous n'avons que deux déclamations ou exercices oratoires, intitulés ἐπιτάφιοι λόγοι; ce sont des discours qui sont supposés avoir été prononcés en l'honneur de deux héros de Marathon, par leurs pères.

TIBÈRE CLAUDE ATTICUS HÉRODE, ordinairement nommé Hérode Atticus, naquit à Marathon au commencement du second siècle. Il passa pour le sophiste le plus éloquent du temps des Antonins, et fut le maître de Marc-Aurèle. Appelé à remplir les premières charges de l'état, il se distingua par le noble usage qu'il fit d'une fortune immense. De divers ouvrages qu'il a publiés, il ne nous est parvenu qu'un seul discours, *περὶ πολιτείας, de la république*; ce discours s'adresse aux Thébains pour les engager à se réunir aux états du Péloponnèse contre le roi de Macédoine. Il est de peu de mérite. Deux inscriptions en vers grecs, gravées sur des colonnes qu'on voit aujourd'hui au Musée Borghèse à Rome, et qui, anciennement, étoient placées dans une campagne qu'Hérode possédoit à Triopium, sont attribuées, par M. *Visconti*, au médecin MARCELLUS *de Side* (1).

ADRIEN *de Tyr* fut (vers 180) le successeur d'Hérode

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 151.

Atticus dans la chaire d'Athènes, et secrétaire de l'empereur Commode. Il mourut à Rome. Il existe des fragmens de ses déclamations.

Aelius Aristide naquit à Hadriani en Bithynie, l'an 129 de J. C. Polémon fut son maître. Après de longs voyages, il se fixa à Smyrne, et y fut nommé prêtre d'Esculape. La réputation de son éloquence fut très-grande de son vivant, et on le regardoit comme le premier orateur après Démosthène. La postérité a considérablement rabattu de ces éloges exagérés, et a reconnu que le plus grand mérite d'Aristide consiste dans le choix et l'arrangement des mots. Nous avons de lui cinquante-quatre déclamations, dont plusieurs sont en l'honneur de quelques divinités, de l'empereur Marc-Aurèle et d'autres personnes. Un de ces morceaux a la forme d'une lettre adressée à Marc-Aurèle, au sujet de la destruction de Smyrne par un tremblement de terre : l'empereur en fut si touché, qu'il donna ordre de rebâtir cette ville. On a aussi d'Aristide un traité du *style politique* (c'est-à-dire du style des affaires publiques, du *stylus civilis, forensis*) *et simple*, *περὶ πολιτικοῦ καὶ ἀφελοῦς λόγου*, en deux livres.

Le plus célèbre et le plus connu de tous les sophistes de cette époque est Lucien *de Samosate* en Syrie, contemporain de Trajan, d'Adrien et des Antonins. Il fut d'abord avocat à Antioche, enseigna ensuite la rhétorique dans les Gaules, fit plusieurs voyages en Macédoine et en Grèce, où son principal objet fut l'étude de l'homme; par la suite, il s'appliqua à la philosophie, et fit pour cela quelque séjour à Athènes. Plus tard, Marc-Aurèle le nomma gouverneur d'une partie de l'Égypte. Voilà presque tout ce que nous savons des événemens de sa vie.

Comme philosophe, Lucien ne fut d'aucune école; il se forma à lui-même une philosophie plus pratique que spéculative; mais il pencha pour le système d'Épicure. Ce qui le distingue comme écrivain, c'est un génie éminemment satirique, un esprit brillant et cette espèce d'originalité que les

Anglois ont appelé *humour*, et qu'aucun écrivain de l'antiquité, si ce n'est Aristophane et Horace, et un très-petit nombre parmi les modernes ont possédé au même degré que Lucien. Son ironie se répand sur tous les travers et tous les préjugés de ses contemporains, auxquels il ne cessa de faire la guerre. Peu d'écrivains avoient mieux approfondi le cœur humain ; il avoit étudié l'homme dans tous les états et dans toutes les situations. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de ne pas toujours savoir modérer sa satire, qui, alors, dégénère en licence. Il est aussi un peu bavard ; mais ce défaut paroît inhérent au genre qu'il avoit adopté, et il devient moins désagréable par le grand nombre d'anecdotes et de plaisanteries dont ses ouvrages fourmillent.

Les écrits de Lucien, à l'exception de quelques *tautologies*, ne se ressentent que bien rarement du manque de goût qui caractérise l'époque où il a vécu. Son style, formé par l'étude d'Aristophane, est aussi pur et aussi élégant que si Lucien avoit vécu dans les temps classiques de la littérature grecque. La plupart de ses productions ont la forme de dialogue ; mais ce ne sont pas, comme les dialogues de quelques anciens, des dissertations mises dans la bouche de plusieurs interlocuteurs ; le dialogue de Lucien est une véritable conversation ; il est tout-à-fait dramatique.

Les ouvrages de Lucien, ou qui lui sont attribués, sont nombreux ; on en connoît plus de quatre-vingts. Nous allons citer les plus intéressans.

Περὶ τȣ̃ ἐνυπνίου ἤτοι βίος Λουκιανοῦ, *le Songe ou la Vie de Lucien.* C'est, à ce qu'il paroît, une espèce de prologue par lequel Lucien, après s'être acquis une réputation dans ses voyages et pendant son séjour à Athènes, débuta à Samosate, sa patrie. Ce morceau est intéressant, parce qu'il nous fait connoître la marche qu'a suivie l'esprit de l'auteur, et l'opinion de ses contemporains sur les arts et les artistes.

Νιγρῖνος, ἢ περὶ φιλοσόφȣ ἤθους, *Nigrinus, ou des mœurs d'un philosophe.* Le plus spirituel des commentateurs de Lucien, le célèbre *Wieland*, regarde ce dialogue comme le

premier que cet écrivain composa, lorsqu'il se décida à démasquer les faux philosophes si fréquens sous les Antonins. « C'étoit, dit-il, comme le manifeste de la guerre qu'il se proposoit de commencer, quoiqu'il n'y soit fait mention des philosophes qu'en passant et par forme de digression. Le principal objet du dialogue est de faire un tableau historique de la corruption de Rome, et de flatter les Athéniens par le contraste de leurs mœurs avec celles de la capitale de l'empire. Le second titre du dialogue qui, certainement, n'est pas de l'auteur même, a donc été mal choisi; on l'auroit mieux intitulé : *Tableau des mœurs de Rome.* La forme dramatique que Lucien lui donna, annonça ce qu'on devoit espérer, dans ce nouveau genre de composition, d'un homme qui montroit tant d'esprit, tant d'originalité et de bon sens, joints à un talent d'écrire si distingué. On s'aperçoit pourtant que ce dialogue est son premier essai dans une manière nouvelle, et que l'auteur, après avoir fait, depuis plusieurs années, le métier de *sophiste,* n'a pu se défaire subitement d'une espèce de loquacité qui lui étoit devenue habituelle, d'un arrangement trop peu naturel de ses périodes, et d'un certain luxe de rhéteur. On voit qu'il n'est pas encore exercé dans ce genre; aussi son Nigrinus tient-il le milieu entre les dialogues Socratiques et ceux du genre de Lucien. »

Τίμων ἢ μισάνθρωπος, Timon ou le misanthrope. Ce dialogue, ou plutôt ce petit drame, est une des meilleures productions de Lucien. On l'a comparée au Plutus d'Aristophane; mais il a un plus grand but, celui de démasquer les imposteurs de ce temps, et surtout les faux philosophes.

Ὄνειρος ἢ ἀλεκτρυὼν, le Songe ou le Coq; du peu de fonds qu'il y a à faire sur les richesses.

Φιλοψευδὴς ἢ ἄπιστος, l'Ami du mensonge ou l'incrédule; satire contre toute espèce de visionnaires et de têtes exaltées.

Ἰκαρομένιππος ἢ ὑπερνέφελος, Icaroménippe ou le voyage aérien. « De tous les ouvrages de Lucien, dit M. Wieland, l'Icaroménippe est celui sur lequel le génie d'Aristophane

me paroît le plus abondamment répandu. En retranchant seulement un très-petit nombre de passages, c'est le chef-d'œuvre d'une *causerie* élégante, et du persiflage le plus délicat : il se distingue surtout par l'art avec lequel l'auteur ne se sert presque que d'idées populaires pour se moquer des philosophes et des dieux, en se donnant l'air de prendre parti pour ceux-ci contre les premiers. »

Πλοῖον ἢ εὐχαὶ, *le Vaisseau ou les Souhaits*, contre la folie de former des souhaits.

Συμπόσιον ἢ Λαπίθαι, *le Banquet ou les Lapithes;* satire contre les philosophes.

Βίων πρᾶσις, *l'Encan des sectes philosophiques*. Nous rapportons ici ce morceau, parce que la plupart des éditeurs et traducteurs regardent ce petit dialogue comme un des meilleurs ouvrages de Lucien. M. *Wieland* n'est pas de cet avis. « Le premier devoir, dit-il, de l'auteur d'une satire est la justice. Le ridicule doit se trouver dans la chose dont on se moque, et non lui être prêté à dessein. Dans ce dialogue, Lucien s'est tout permis envers les philosophes : il a falsifié leurs dogmes ou leur a donné exprès une fausse interprétation; il a eu recours à de misérables fables populaires; en un mot, tous les moyens lui paroissent bons pour livrer à la risée d'une populace ignorante les hommes les plus respectables, même un Pythagore, un Socrate, un Platon, un Aristote. Le peu de sel attique dont cette farce est assaisonnée, et l'exemple d'Aristophane qui s'est permis de pareils outrages envers Socrate, mais avec infiniment plus d'esprit, ne sauroient excuser cette indiscrétion. »

Ἁλιεὺς ἢ ἀναβιοῦντες, *le Pécheur ou les Ressuscités*. « C'est, d'après le traducteur célèbre que nous avons déjà cité plusieurs fois, la plus spirituelle, la plus éloquente, la plus élégante composition de Lucien; celle dont le plan a été conçu avec le plus de sagesse, et dont l'exécution a été le mieux soignée; en un mot, son ouvrage le plus fini, le plus riche et le plus savant. Les scènes y sont disposées avec infiniment d'art, les caractères sont bien soutenus, les contrastes sont frappans,

l'intérêt est toujours croissant, et le dénouement est inattendu. L'auteur a voulu réparer par ce morceau le tort qu'il a eu dans la *Vente des philosophes;* mais il le fait en maître qui paroît avoir eu raison. »

Διαλογοι Θεῶν, vingt-six Dialogues des Dieux. « C'étoit une idée hardie et neuve de faire parler les Dieux dans l'intérieur de leurs demeures, et pour ainsi dire en négligé; dans des momens de foiblesse ou d'embarras; dans ceux où leurs passions et leurs prétentions respectives s'entre-choquent; enfin, dans des situations où, ignorant qu'ils sont entendus par des hommes, ils se dépouillent de leur divinité, et se montrent dans toute leur nudité. »

Ἐνάλιοι διάλογοι, Dialogues des Dieux marins, au nombre de quinze, du même genre que les précédens.

Χάρων ἢ ἐπισκοποῦντες, Charon ou les Dieux regardant la terre; excellent morceau, servant comme de prologue aux suivans.

Νεκρικοὶ διάλογοι, Dialogues des morts, au nombre de trente. Horace (Sat. II, 5) avoit donné le premier exemple d'un dialogue des morts fondé sur la *Nekyomancie* d'Homère. Peut-être Lucien le connoissoit-il; mais parmi les Grecs il pouvoit être regardé comme l'inventeur de ce genre. Il s'est servi de cette espèce de composition pour persiffler beaucoup d'idées superstitieuses de ses contemporains. Il a le même but dans son

Κατάπλους ἢ τύραννος, le Passage aux enfers ou le tyran; dialogue entre des dieux et des morts; ainsi que dans les dialogues intitulés : *Ζεὺς ἐλεγχόμενος, Jupiter convaincu; Ζεὺς τραγῳδὸς, Jupiter tragédien;* et *Θεῶν ἐκκλησία, Assemblée des Dieux.*

Ἀλέξανδρος ἢ ψευδόμαντις, Alexandre ou le faux prophète; περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς, de la mort de Peregrinus. Ces deux ouvrages sont dirigés contre deux charlatans qui ont vécu du temps de Lucien. Le dernier contient beaucoup d'injures contre les chrétiens. Il a fourni à M. Wieland la matière d'une dissertation très-intéressante sur le degré

de confiance que Lucien mérite dans cette occasion, et le sujet d'un roman très-ingénieux, intitulé Pérégrinus Protée.

Πῶς δεῖ ἱϛορίαν συγγράφειν, *Comment on doit écrire l'histoire;* traité classique sur la composition historique.

Ἀληθὴς ἱϛορία, *Histoire véritable.* C'est le premier voyage imaginaire, et une satire contre les voyageurs qui aiment à raconter des aventures prodigieuses.

Λούκιος ἢ ὄνος, *Lucius ou l'âne.* On a long-temps cru que ce petit roman est l'extrait d'un ouvrage qu'un certain Lucius de Patras a publié sous le titre de Métamorphoses, et d'où Apulée a pris son Ane d'or; M. *Wieland* croit que ce Lucius n'a jamais existé; quoi qu'il en soit, cet ouvrage n'est pas, à ce qu'il paroît, de Lucien: sa simplicité et sa naïveté indiquent un temps plus ancien.

Ἑρμότιμος ἢ περὶ αἱρέσεων, *Hermotimus ou des sectes philosophiques.* Ce dialogue est regardé comme un des meilleurs ouvrages de Lucien, tant à cause de son contenu instructif que par rapport à l'élégance de la diction et à l'urbanité du ton des interlocuteurs. On peut le regarder comme un essai de Lucien dans le genre ironique de Socrate. Ce qui le caractérise surtout, c'est une certaine fraîcheur de coloris qui fait que cette satire pourroit être regardée comme dirigée contre des sectes beaucoup plus modernes.

Περὶ τῶν ἐπὶ μισθῷ συνόντων, *du triste sort des gens de lettres qui se louent aux grands seigneurs.* Ce morceau se rapporte à la manie commune parmi les grands de Rome d'avoir des amis ou commensaux parmi les beaux esprits de leur temps, qui étoient obligés de racheter cette faveur en se soumettant à toutes sortes d'humiliations. C'est un des ouvrages de Lucien dont la rédaction est le plus soignée.

Περὶ τῆς Συρίης θεοῦ, *de la Déesse syrienne.* D'après l'hypothèse de M. Wieland, ce conte est une parodie de la manière d'Hérodote.

Δὶς κατηγορούμενος ἢ δικαϛήρια, *la double accusation ou le Tribunal des philosophes;* une des productions les plus spirituelles de Lucien.

Le contemporain de *Lucien*, MAXIME *de Tyr*, vécut à Rome sous les Antonins. Nous avons de lui, sous le titre de discours, λόγοι ou διαλέξεις, quarante-un traités sur divers sujets de philosophie, de morale et de littérature. Ils sont bien écrits, mais d'un foible mérite pour le fond des idées.

FLAVIUS PHILOSTRATE l'aîné, de l'île de Lemnos, vécut, au commencement du troisième siècle après J. C., à la cour de l'empereur Septime Sévère et de son épouse Julie. C'est pour plaire à cette princesse qu'il composa le plus célèbre de ses ouvrages, Ἀπολλωνίου τοῦ Τυανέως βίος, *Vie d'Apollonius de Tyane*, fameux thaumaturge dont nous parlerons. Cet ouvrage manque de critique, et est rempli des fables les plus absurdes; mais il est utile pour la connoissance de la philosophie pythagoricienne et de l'histoire des empereurs après Néron. Cette biographie est divisée en huit livres.

Le même sophiste est auteur des *Héroïques*, Ἡρωϊκά, contenant l'histoire fabuleuse de vingt-un héros de la guerre de Troie, en forme de dialogue entre un navigateur phénicien et un vigneron d'Éleunte en Thrace, qui a appris toutes ces histoires de la bouche de Protésilas. Cet ouvrage est intéressant pour l'étude de l'histoire mythologique des Grecs.

Εἰκόνες, *images*, en deux livres. Ce sont des discours sur une galerie de tableaux à Naples : ils donnent des notices précieuses sur l'état des arts à cette époque.

Βίοι σοφιστῶν, *Vies des sophistes*, en deux livres, dont l'un contient les sophistes-philosophes, et l'autre les sophistes-rhéteurs. Les premiers sont au nombre de vingt six, les autres de trente-trois.

Son neveu, PHILOSTRATE *le jeune*, mort avant lui, est aussi auteur d'un ouvrage intitulé εἰκόνες ou *images*, en un seul livre. M. Heyne croit que ce ne sont pas des descriptions de tableaux qui aient véritablement existé, mais des espèces de programmes ou des sujets proposés aux artistes.

Les Aldes ont les premiers publié, avec les Images des Philostrates, l'ouvrage d'un sophiste nommé CALLISTRATE, intitulé

ἐκφράσεις, ou *Descriptions de statues*, qui paroissent plutôt le fruit d'un exercice de rhétorique que la description d'une galerie. L'époque où cet auteur a vécu est entièrement inconnue.

Athénée de Naucratis en Égypte, qui a vécu dans la première moitié du troisième siècle, a laissé un ouvrage très-savant, et riche en notices littéraires, philologiques, grammaticales et historiques, sous le titre de Δειπνοσοφισταὶ, *le Banquet des sophistes*, en quinze livres. Il a choisi le cadre d'une espèce de réunion de savans qu'un riche habitant de Rome, nommé Laurentius, avoit assemblés chez lui pour discuter sur des matières scientifiques. Il nomme vingt et un jurisconsultes, médecins, poètes, grammairiens, sophistes et musiciens, qui ont assisté au banquet ou aux banquets qu'il suppose avoir été donnés à cette occasion, et il rapporte les entretiens de cette société. Les deux premiers livres de cet ouvrage nous manquent, et nous n'en avons qu'un abrégé fait dans le cinquième ou sixième siècle après J. C. C'est un trésor d'érudition dans tous les genres, et sans lequel nous ignorerions beaucoup de choses sur l'antiquité. Athénée nous a conservé un très-grand nombre de passages d'anciens auteurs, dont, sans lui, les noms même nous seroient quelquefois inconnus. On a compté que le nombre des auteurs qu'il cite passe sept cents, et qu'il rapporte les titres de deux mille cinq cents ouvrages tant en vers qu'en prose. On lui désireroit seulement plus de discernement, de goût et de critique.

C'est dans cette période que les premiers *romans* ont paru. On les appeloit généralement *contes érotiques;* mais nous en distinguons plusieurs espèces, tels que les contes milésiens ou magiques, les voyages romanesques, les romans proprement dits ou les histoires amoureuses, et les lettres d'amour.

On cite l'*Ane* de Lucius de Patras comme un des premiers *contes milésiens*. Nous avons parlé plus haut des doutes que le savant et spirituel commentateur allemand de Lucien a jeté sur l'existence de ce Lucius et de ses *métamorphoses*.



Un des premiers auteurs d'un *Voyage imaginaire* fut ANTOINE DIOGÈNES, qui a publié les *choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé*, *τὰ ὑπὲρ Θέλην ἄπιςα*, en vingt-quatre livres. Photius nous en a laissé un extrait (1).

Nous avons les ouvrages de sept ou huit auteurs de romans ou *aventures amoureuses*, dont trois ont vécu dans cette période, et les autres dans la suivante. Les anciens n'ont pas connu la vraie théorie de ce genre d'ouvrage; les héros de leurs romans manquent de caractère, et les plans des événemens sont mal conçus.

Le plus ancien de ces romanciers (2) est JAMBLIQUE, Syrien, qui naquit vers la fin du règne de Trajan. Il n'étoit pas descendant de ces Grecs qui s'établirent en Syrie après la conquête de ce pays par Alexandre-le-Grand, mais des naturels du pays. Il avoit appris la langue grecque, et l'écrivoit avec facilité. Son roman étoit intitulé *les Babyloniques*, *ἱςορίαι Βαϐυλωνιακαὶ*, ou *les Amours de Rhodanes et de Sinonis*, en seize livres, dont Photius nous a laissé un extrait (3).

ACHILLES TATIUS est ordinairement placé à cette époque; des critiques modernes le relèguent vers la fin du troisième ou même dans le quatrième siècle. Il étoit né à Alexandrie. D'après Suidas, il composa son roman avant d'avoir embrassé le christianisme et d'avoir été élevé à l'épiscopat. Son roman est intitulé *des Amours de Clitophon et de Leucippe*, en huit livres. On le regarde comme le meilleur des anciens romans

(1) On trouve une notice intéressante sur ce romancier, et un extrait de son ouvrage, dans les Mélanges de critique et de philologie de M. *Chardon Larochette*, Vol. I, p. 1.

(2) Il est reconnu aujourd'hui que le prétendu roman d'ATHÉNAGORAS, philosophe chrétien du deuxième siècle, qui est intitulé *du vrai et parfait Amour, ou Amours honnêtes de Théogènes et de Charide, de Phérécide et de Mélangénie*, a été fabriqué par Martin Fumée, sieur de Genillé, qui l'a publié à Paris, en 1599.

(3) *Voyez*, sur ce romancier, les Mélanges de M. *Chardon Larochette*, Vol. I, p. 18.

après celui d'Héliodore, dont nous parlerons à l'époque suivante. Son style est rempli d'affectation et d'antithèses; ses épisodes sont mal liés au fond de la fable; ses descriptions sont trop fréquentes; il s'abandonne volontiers à des déclamations. Nous aurons encore une fois occasion de parler de cet auteur (1).

XÉNOPHON *d'Éphèse* est l'auteur de l'*histoire d'Habrocome et d'Anthia*. On ne peut rien statuer sur le siècle où il a vécu (2). Le plus savant de ses éditeurs, le baron de Locella, le place au temps des Antonins; d'autres le croient du quatrième ou même du cinquième siècle. Son roman est bien médiocre, et rempli d'aventures peu vraisemblables; le style en est simple; et, quoiqu'il mette en scène plusieurs acteurs à la fois, il sait éviter la confusion.

Enfin, nous avons à parler des auteurs de *lettres amoureuses*. Ceux qui ont choisi ce cadre ont tous le défaut de trop

(1) *Voyez* ci-dessous, p. 214.

(1) Il est assez singulier qu'à l'exception de Suidas, aucun auteur ancien, pas même Photius, n'ait fait mention du roman de Xénophon. Le premier après Suidas, et le seul qui en ait parlé, est *Ange Politien*, écrivain du quinzième siècle, qui en rapporte un passage dans ses *Miscellanea*, c. LI. (Voy. *Gruteri* thes. crit., t. 1, p 63.) Malgré ce témoignage positif, *Vossius*, *Grotius* et *Huet* crurent que les Éphésiaques n'existoient plus. *Salvini* détruisit cette erreur en publiant, en 1723, une traduction italienne de ce roman, sur le seul manuscrit qui en existe; et si après cela il pouvoit rester le moindre doute sur l'authenticité de cet ouvrage, il dut entièrement disparoître, lorqu'en 1726 *Cochi* le publia en grec. Cependant un écrivain estimable, *Lenglet du Fresnoy*, nia l'existence de l'original grec. Voici comme il s'exprime dans le deuxième volume de l'ouvrage intitulé: *De l'usage des Romans*, qu'il publia en 1734, sous le nom de *Gordon de Percel*: « L'original grec de cet ouvrage n'a jamais été connu, non plus qu'aucune autre version; ainsi il paroît que c'est là une supercherie assez ordinaire aux romanciers qui veulent faire paroître leurs productions sous des noms respectables. » Lorsque Lenglet du Fresnoy écrivit ces mots, le Journal des savans avoit rendu compte de l'édition grecque de Xénophon. M. *Chardon Larochette* nous apprend (Mél. de crit. et de philol., Vol. II, p. 72) que cette phrase a été supprimée dans un exemplaire que Lenglet du Fresnoy corrigeoit pour une seconde édition.

courir après les ornemens du style et après les atticismes. Le principal d'entre eux est Alciphron (1). Ses quarante-quatre *lettres de pêcheurs et d'amans* (ἁλιευτικαὶ καὶ ἑταιρικαὶ) sont un ouvrage de mauvais goût, mais important pour l'étude de l'antiquité et de la langue grecque, parce qu'il nous fait connoître les mœurs d'Athènes, dont le tableau a été tiré par l'auteur d'anciens poètes dramatiques qui se sont perdus.

Les divers ouvrages dont nous venons de parler prouvent, en général, qu'à cette époque on recherchoit avec grand soin la pureté du langage, et qu'on s'occupa beaucoup des règles du style prosaïque. Si un esprit philosophique et le bon goût ne dirigèrent pas toujours les efforts que faisoient les écrivains pour s'élever jusqu'aux auteurs classiques, leurs ouvrages ne laissent pas de nous intéresser vivement par les citations dont ils sont remplis, et par les renseignemens qu'ils nous fournissent sur les temps plus anciens.

Nous avons divisé (2) les sophistes en deux grandes classes: ceux qui se sont exercés dans les divers genres d'éloquence nous ont occupés jusqu'à présent; il nous reste à passer en revue ceux qui ont donné les préceptes de l'art, ou les *rhéteurs*.

Le premier d'entre eux est Denys *d'Halicarnasse*, dont nous avons parlé comme historien (3). Quoiqu'il ait vécu à une époque où les rhéteurs n'étoient pas encore nommés sophistes, nous le plaçons cependant parmi ceux-ci, pour ne pas trop multiplier les subdivisions. Nous avons de lui περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, *de l'arrangement des mots*, et τέχνη ῥητορική, ou *rhétorique*, sur l'authenticité de laquelle on a des doutes; τῶν παλαιῶν χαρακτῆρες, *caractères d'auteurs anciens;* περὶ τῶν ἀττικῶν ῥητόρων ὑπομνηματισμοὶ, *mémoires sur les orateurs attiques*, dont une partie seulement existe encore; περὶ τοῦ Θουκυδίδου χαρακτῆρος καὶ τῶν λοιπῶν τοῦ συγγραφέως

(1) Du troisième siècle après J. C.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 171.

(3) *Voyez* ci-dessus, p. 155.

ἰδιωμάτων, caractère de Thucydide et son style; enfin, trois lettres.

Le plus célèbre rhéteur qui ait vécu après J. C., le premier de l'antiquité, sans peut-être en excepter même Aristote, est Hermogène de Tarse en Cilicie, qui florissoit sous Marc-Aurèle. C'étoit un génie précoce; à l'âge de quinze ans il professoit en présence de l'empereur, dont il excita l'admiration. Exemple unique de la foiblesse de l'esprit humain, Hermogène, à l'âge de vingt-cinq ans, perdit tellement la mémoire, qu'il fut incapable de continuer ses leçons. Dans ce triste état, il parvint à un âge fort avancé. On raconte qu'à l'ouverture de son corps on trouva son cœur d'une grosseur énorme, et couvert de poils. Il laissa un grand ouvrage de rhétorique, qui fut introduit dans toutes les écoles grecques, et ne discontinua pas d'être le principal livre d'après lequel on enseignoit la rhétorique. Il est composé de cinq sections ou ouvrages particuliers, intitulés *τέχνη ῥητορικὴ διαιρετικὴ περὶ ϛάσεων, ars rhetorica de partitione statuum et quæstionum oratoriarum; περὶ εὑρέσεων, de inventione; περὶ ἰδεῶν, de formis; περὶ μεθόδυ δεινότητος, de effectu,* et *προγυμνάσματα, progymnasmata.* Ce dernier ouvrage n'a été publié qu'en 1791, par M. Tychsen.

Sous le titre de Progymnasmata il existe aussi des ouvrages de rhétorique de deux auteurs qui sont probablement de cette époque, Aphthonius *d'Antioche,* et Aelius Théon d'Alexandrie. Les Progymnasmata d'Aphthonius ont été long-temps en usage dans les écoles; mais on y a renoncé depuis le dix-septième siècle, parce qu'on a reproché à ce traité de négliger les premiers élémens de la rhétorique et la partie du style. Les Progymnasmata de Théon expliquent d'une manière satisfaisante les principes d'Aphthonius et de Hermogène.

Alexandre Numénius, ou fils de Numénius, contemporain des Antonins, a écrit *περὶ τῶν τῆς διανοίας σχημάτων,* et *περὶ τῆς λέξεως σχημάτων, des figures de pensées et de mots.*

MENANDRE *de Laodicée* (1). On a de lui un *traité sur les éloges*, *περὶ ἐπιδεικτικῶν*; ouvrage médiocre, mais qui est utile pour l'intelligence des écrivains de la période suivante.

DIONYSIUS CASSIUS LONGINUS, le plus savant des rhéteurs de cette période. On ne connoît point sa patrie. Après avoir enseigné l'art oratoire à Athènes, il fut appelé par la reine Zénobie à la cour de Palmyre. Cette princesse le nomma son ministre, et s'abandonna à ses conseils. Il paroît que ce fut lui qui l'encouragea à s'opposer à l'empereur Aurélien. Ce prince s'étant emparé de Palmyre, condamna Longin à la mort : il la souffrit avec courage, en 273. Parmi le grand nombre de ses écrits, on cite *un commentaire sur le Phédon et le Timée de Platon*, dont Olympiodore et Proclus nous ont conservé des fragmens; et un ouvrage, en plus de vingt livres, *sur les auteurs classiques de l'antiquité* (*φιλόλογοι*). Nous n'avons de lui que son *traité du sublime*, *περὶ ὕψους*, un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité. Longin y développe, avec un esprit vraiment philosophique, la nature du sublime dans l'expression et dans les pensées; il en établit les lois et les éclaircit par des exemples qui sont en même temps une critique ingénieuse des chefs-d'œuvres de l'antiquité. Le style de cet ouvrage classique est animé et correct.

CALLINICUS, originaire de la Syrie ou de l'Arabie, vers le milieu du troisième siècle. Il reste des fragmens de son éloge de Rome, *περὶ τῆς Ῥωμαίων ἀνανεώσεως* (2).

MINUCIANUS ou NICAGORAS, Athénien, écrivit *des argumens*, *περὶ ἐπιχειρημάτων*.

APSINÈS de Gadara en Phénicie. Il reste de lui deux ouvrages

(1) Il vécut vers 270.

(2) Ils ont été publiés par *Leo Allatius*, dans ses Var. Excerpta gr. soph. et rhet. Romæ, 1641, in 8°.

de rhétorique, *τέχνη ῥητορικὴ*, et *περὶ τῶν ἐσχηματισμένων προβλημάτων*.

Nous plaçons ici un rhéteur d'une époque incertaine, mais antérieur à Suidas, qui le cite, Tiberius, qui a écrit *περὶ τῶν παρὰ Δημοσθένει σχημάτων, des figures de Démosthène.*

Enfin, deux sophistes de cette période se sont amusés à recueillir des proverbes; ce sont Zénobius ou Zénodotus, et Diogénianus.

3. *Grammaire.*

Dans cette période, on nommoit grammaire tout ce qui aujourd'hui est compris sous la dénomination d'érudition philologique; l'étude de la langue ainsi que celle de la mythologie et des antiquités (1). Alexandrie continua à être le principal siége de ce genre d'érudition. Les empereurs fondèrent dans cette ville plusieurs nouveaux établissemens, tels que le Sérapium, le Muséum Claudium, etc. Cependant, cette branche de littérature ne fit pas dans cette période de grands progrès. La difficulté de se procurer des livres dans un temps où l'on ne connoissoit pas encore l'art de la typographie, introduisit un usage qui devint pernicieux à la littérature; celui d'abréger et d'extraire les grands ouvrages. Ces extraits, la plupart maigres et incomplets, ne sauroient nous dédommager des originaux qu'ils ont fait négliger, et qui ainsi se sont perdus. Ce que cette époque nous a fourni de plus utile ce sont les *lexiques*, *λέξεων συναγωγαὶ*, *collections de mots*, par lesquels un grand nombre de bonnes observations critiques ont été préservées de la destruction.

Le plus ancien des *lexicographes* est Apollonius, surnommé le Sophiste, qui vivoit, à Alexandrie, sous Auguste. Ses mots sont tirés d'Homère. Le lexique d'Apollonius est

(1) La grammaire proprement dite étoit nommée grammatistique.

fort utile, mais il a subi beaucoup d'interpolations. M. de Villoison l'a publié le premier.

Erotianus, que d'autres appellent Hérodien, et qui a vécu soixante ans après J. C., a fait un dictionnaire sur Hippocrate, Τῶν παρ' Ἱπποκράτει λέξεων συναγωγή. Avec ce lexique on en a publié un autre qui explique aussi les mots employés par Hippocrate, et qui porte le nom de je ne sais quel Hérodote.

Enfin, Timée le Sophiste (1) est auteur d'un lexique sur Platon, dont il nous reste un extrait.

Didyme *d'Alexandrie*, surnommé, à cause de son assiduité, *χαλκέντερος, aux entrailles de fer*, s'est occupé à faire des scholies sur plusieurs poètes anciens, principalement sur Homère. Des quatre mille ouvrages écrits par Didyme il ne nous en reste pas un seul : nous avons, à la vérité, des scholies sur Homère attribuées à Didyme; mais il paroît que ce sont plutôt des extraits de celles dont ce grammairien étoit l'auteur.

Parmi les lexiques on peut citer les recueils de synonymes. Julius Pollux de Naucratis (2) a laissé un *ὀνομαστικὸν, onomasticum,* ou vocabulaire, en dix livres : il y explique, par ordre de matières, des synonymes tirés de différens auteurs. Cet ouvrage renferme beaucoup de passages d'auteurs perdus.

Phrynique, Arabe établi en Bithynie, dans la seconde moitié du deuxième siècle, expliqua, dans un traité bien écrit, les locutions attiques. Il est intitulé Ἐκλογὴ ἀττικῶν ῥημάτων καὶ ὀνομάτων, *choix de noms et verbes attiques.*

Aelius Mœris, surnommé *Atticista*, aussi du deuxième siècle, a traité le même sujet dans ses λέξεις Ἀττικῶν καὶ Ἑλλήνων, *locutions attiques et helléniques.*

Sur *la grammaire* même il existe un traité d'Apollonius, surnommé Dyscole, à cause de son humeur chagrine,

(1) 300 ans après J. C.
(2) 176 ans après J. C.

Il étoit d'Alexandrie, où il fleurit au milieu du second siècle. Son traité est intitulé περὶ συντάξεως τȣ͂ λόγȣ μερῶν, *de la syntaxe des parties du discours*, en quatre livres. Cet auteur est le premier qui ait réduit la grammaire en système. On vient d'imprimer, d'après un manuscrit qui se trouve à Paris, un autre ouvrage de ce grammairien, intitulé περὶ ἀντωνυμίας, *du pronom* (1). Deux autres, περὶ συνδέσμων, *des conjonctions*; et περὶ ἐπιῤῥημάτων, *des adverbes*, attendent un éditeur (2).

Son fils, Aelius Hérodianus, qui jouit à Rome de la faveur de Marc-Aurèle, a publié un grand nombre d'ouvrages de grammaire et de prosodie, dont il ne nous reste que des fragmens qui ont été publiés par les Aldes (3), Corn. de Pauw (4), Pierson (5) et Villoison (6).

Aelius Dionysius d'Halicarnasse, qui a vécu sous Adrien, a laissé un ouvrage περὶ ἀκλίτων ῥημάτων, *des verbes anomaux*.

Héphæstion d'Alexandrie a été un des maîtres d'Aelius Vérus, et a par conséquent fleuri vers le milieu du second siècle. Il a laissé ἐγχειρίδιον περὶ μέτρων, *manuel sur la métrique*, traité estimé, et qui contient à peu près tout ce qu'on sait sur cette doctrine.

Helladius (7), grammairien d'Égypte, a composé une *Chrestomathie*, χρηστομάθεια, en quatre livres, dont il existe des fragmens dans Photius.

Lesbonax, grammairien d'une époque incertaine, mais différent du sophiste dont il a été question plus haut (8), est auteur d'un ouvrage περὶ σχημάτων, *des figures*.

(1) *Voyez* Mus. antiq. stud. ed. *Wolf* et *Buttmann*, Vol. I, part. II.

(2) Feu M. *Bast* en a laissé, parmi ses papiers, des copies préparées pour l'impression. *Voyez* le catalogue des manuscrits de ce savant.

(3) Avec Apollonius et dans la collection des grammairiens.

(4) Avec Phrynichus.

(5) Avec Moeris.

(6) Dans ses Anecdota.

(7) Vers 300 ans après J. C.

(8) *Voyez* p. 189.

DOSITHÉUS, surnommé MAGISTER, qu'on place au commencement du troisième siècle, a laissé une grammaire dont on fait cas, mais qui n'a pas encore été imprimée.

Il nous reste à parler des *mythographes*. CONON, grammairien du temps de César et d'Auguste, a fait, sous le titre de διηγήσεις, un recueil de cinquante *contes mythologiques*, dont le principal objet est l'origine des colonies : nous n'en avons que les extraits que Photius en a faits. C'est un ouvrage de peu d'intérêt, mais qui ne laisse pas que d'avoir quelque importance pour l'histoire ancienne de la Grèce.

PARTHENIUS de Nicée fut fait prisonnier par Cinna dans la guerre de Mithridate (1), et conduit à Rome, où il fut le maître de Virgile, et vécut, dit-on, jusqu'aux temps de Tibère (2). De beaucoup d'ouvrages qu'il a composés, un seul existe encore. Il est intitulé περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων, *des affections amoureuses*. C'est un recueil de trente fables ou contes érotiques, toutes très-mélancoliques. On pourroit le regarder comme le précurseur des romans, dont nous avons fixé (3) le commencement à l'époque de Trajan. Parthenius est de la première moitié de cette période où la corruption du goût n'avoit pas encore fait des progrès si marquans : on pourroit presque le compter parmi les auteurs classiques des Grecs. Virgile et Ovide l'ont imité. Il nous a conservé au reste des morceaux intéressans d'anciens poètes.

PHURNUTUS ou ANNÆUS CORNUTUS, né à Leptis en Afrique, vécut à Rome du temps de Néron, et fut le maître de Perse et de Lucain. L'an 66 après J. C., Néron le relégua dans une île. Il a laissé une *Théorie de la nature des Dieux*, Θεωρία περὶ τῆς τῶν Θεῶν φύσεως, ou, selon un autre manuscrit, περὶ ἀλληγοριῶν, *des Allégories*. En effet, Cornutus

(1) 84 ans avant J. C.

(2) Si on n'a pas mal interprété un passage de Suidas, qui dit que Tibère aimoit beaucoup Parthénius, voulant peut-être parler de ses ouvrages.

(3) *Voyez* p. 182.

explique, dans cet ouvrage, la mythologie grecque par l'allégorie et la physique.

Ptolémée, fils d'Héphestion, surnommé Chennus, florissoit sous les empereurs Trajan et Adrien. Photius nous a conservé des fragmens de son ouvrage, *περὶ τῆς εἰς πολυμαθίαν καινῆς ἱστορίας, nouvelles histoires d'érudition variée.*

Antoninus Liberalis, qui, à ce qu'on croit, a vécu du temps des Antonins, et a été l'affranchi de l'un d'eux, a laissé *Μεταμορφώσεων συναγωγή, Collection de Métamorphoses,* en quarante-un chapitres; ouvrage intéressant pour le philologue, comme tant d'autres dans ce genre dont nous avons parlé.

4. *Philosophie.*

La philosophie éprouva, peu avant la naissance de J. C. et quelque temps après, dans toute l'étendue de l'empire romain, une révolution qui fut très-funeste aux progrès des lumières. L'esprit spéculatif, qui avoit distingué les premiers siècles de la philosophie grecque, avoit fait place au scepticisme, et celui-ci conduisit à l'incrédulité. De cet excès on tomba bientôt en un autre. La crédulité prit la place de l'épicurisme, qui avoit rejeté jusqu'à l'existence de Dieu. Les ames flétries par le despotisme et énervées par le luxe, trouvèrent plus commode de se jeter dans la superstition que de raisonner. On vit paroître alors cette foule d'imposteurs, de visionnaires et de charlatans dont Lucien se moquoit avec tant d'esprit et avec une indignation qui lui fut inspirée par l'aspect des maux qu'ils avoient causés. De nouvelles sectes se formèrent; elles se donnèrent des noms que l'antiquité avoit rendus respectables. Peut-être en adoptant les formes extérieures et les termes techniques sous lesquels les anciens avoient enveloppé leurs systèmes, ces nouveaux philosophes croyoient-ils de bonne foi avoir conservé la tradition de

leurs doctrines; mais il est de fait que ces sectes n'avoient des anciennes que les noms et les formes. Tels furent les Pythagoriciens et les Platoniciens de cette période. A côté d'eux, la philosophie de Zénon fut la seule qui brilla d'un éclat véritable : on la vit même sur le trône; et cette époque est désignée dans les fastes de l'histoire par l'épithète d'époque glorieuse du genre humain. La philosophie d'Aristote sortit aussi de l'oubli où elle étoit tombée, et cette période prépara les événemens qui l'appelèrent à une destinée si brillante. Enfin le Pyrrhonisme, que nous avons vu naître dans la précédente période, fut perfectionné dans celle-ci par le plus profond penseur et le plus subtil dialecticien que cette secte ait produit.

Neo-Pythagoriciens.

Le chef des nouveaux Pythagoriciens fut Apollonius *de Tyane*. Peu d'hommes ont acquis une réputation égale à celle de ce charlatan. Il est encore le héros de tous les amis du merveilleux, et quelques écrivains l'ont opposé au fondateur de notre religion. Ce n'est pas ici le lieu de donner un précis de la vie fabuleuse de ce thaumaturge; il suffit de la lire sans prévention pour s'apercevoir de l'absurdité des contes que l'on débite sur sa personne, de la nullité de ses miracles, et des contradictions dans lesquelles son biographe est tombé. Nous avons vu plus haut que c'est l'aîné des Philostrates. Il composa ce livre sur les mémoires de Damis de Ninus, qui avoit été le disciple d'Apollonius, et qui l'avoit accompagné dans ses voyages, et nommément dans celui qu'il fit auprès des gymnosophistes de l'Inde; mémoires qui se trouvoient entre les mains de Julie, épouse de l'empereur Sévère. Nous dirons seulement ici qu'Apollonius naquit à Tyane, ville de la Cappadoce, trente ou quarante ans après J. C.; qu'il fit de grands voyages dans la plupart des pays connus; qu'il s'établit enfin à Éphèse, où il ouvrit une école pythagoricienne; et qu'il mourut vers l'an 100 de J. C. Il se

posa pour modèle Pythagore, non tel que ce philosophe avoit été, mais tel que l'imagination déréglée d'Apollonius se le représentoit. Il affecta une grande sévérité de mœurs, une sobriété et une sainteté faites pour imposer à une multitude ignorante et superstitieuse. Il prétendoit opérer des miracles, et aimoit à être regardé comme un dieu. Nous savons peu de chose de sa doctrine, parce que ses ouvrages ont péri, à l'exception de quatre-vingt-cinq lettres, d'après lesquelles il paroît que son système ressembloit à celui qui, dans les temps modernes, a été mis en avant par Spinosa.

Moderatus *de Gaza*, contemporain d'Apollonius, écrivit un système de la philosophie de Pythagore, en onze livres, qui se sont perdus.

Secundus *d'Athènes*, qui, à ce qu'on prétend, s'imposa un silence éternel en expiation d'un crime involontaire qu'il avoit commis, jouissoit d'une grande réputation du temps d'Adrien. Nous avons de lui des *sentences*.

Les ouvrages philosophiques de Nicomaque *de Gérase*, dont nous parlerons plus bas, à l'article des mathématiques, n'existent plus.

Nous avons quelques fragmens de deux autres Pythagoriciens, dont il est difficile de fixer l'époque. Ce sont les *similitudes*, *γνωμικὰ ὁμοιώματα*, de Démophile, tirées d'un ouvrage qu'il avoit intitulé *Médecine de la vie*, *βίυ θεράπεια*; et les *sentences d'or* de Démocrates.

Un autre Pythagoricien fut Sextus, nommé aussi Sixtus ou Xystus; il a laissé un ouvrage intitulé *Enchiridion*, qui n'existe plus que dans une traduction, où on l'a nommé *Annulus*. Plusieurs savans croient que l'auteur de ce recueil de sentences pythagoriciennes est le pape Sixte II, mort en 257.

Néo-Platoniciens.

Philon le Juif, né à Alexandrie, d'une famille illustre, fleurit vers l'an 40 de J. C. A la suite d'un tumulte qui avoit eu lieu à Alexandrie, les Juifs hellénistiques de cette ville l'envoyèrent à Rome porter leur justification devant l'empereur Caligula ; mais celui-ci ne voulut pas l'admettre en sa présence. Philon peut être regardé comme un précurseur des Syncrétistes ou Néo-Platoniciens; car il accommoda la philosophie de Pythagore et de Platon à la doctrine des saintes écritures de sa nation et à la sagesse orientale. Moïse, d'après lui, est l'auteur de toute cette philosophie. Philon étoit un homme savant et éloquent; son imagination l'égara, et enfanta un système absurde qui prit racine en Égypte, et s'y perpétua jusqu'au temps où l'on eut la malheureuse idée d'amalgamer le christianisme avec la philosophie de Platon.

Les principaux ouvrages dans lesquels le but de Philon est d'expliquer, par des allégories et d'une manière mystique, les écrits de l'Ancien-Testament, sont les suivans :

Περὶ τῆς Μωϋσέως κοσμοποιΐας, *de la création du monde d'après Moïse.* C'est un commentaire, partie littéral, partie mystique, du premier chapitre de la Genèse, dans lequel l'auteur fait entrer la doctrine des Pythagoriciens sur les nombres.

Νόμων ἱερῶν ἀλληγορίαι τῶν μετὰ τὴν ἑξαήμερον, *allégories des lois sacrées après les six jours*, en trois livres.

Περὶ τῶν χερουβὶμ καὶ τῆς φλογίνης ῥομφαίας καὶ τοῦ κτισθέντος πρώτου ἐξ ἀνθρώπου Καΐν, *des Chérubins, et de l'épée de feu, et de Caïn.*

Περὶ ὧν ἱερουργοῦσιν Ἄβελ τε καὶ Καΐν, *des sacrifices d'Abel et de Caïn.*

Περὶ τοῦ τὸ χεῖρον τῷ κρείττονι φιλεῖν ἐπιτίθεσθαι, *que ce qui est plus mauvais a coutume de dresser des embûches à ce qui vaut mieux.*

Περὶ τῶν τοῦ δοκησισόφου Κάϊν ἐγγόνων καὶ ὡς μετανάστης γίνεται, *de la postérité de Caïn qui se crut sage; et comment il changea d'habitation.*

Περὶ γιγάντων, *des Géans.*

Ὅτι ἄτρεπτον τὸ θεῖον, *que Dieu est immuable.*

Περὶ γεωργίας, *de l'agriculture.*

Περὶ φυτουργίας Νῶε, *de la plantation de Noé.*

Περὶ μέθης, *de l'ivresse.*

Περὶ τοῦ ἐξένηψε Νῶε, *de ces mots : Et Noé se réveilla.*

Περὶ συγχύσεως διαλέκτων, *de la confusion des langues.*

Περὶ ἀποικίας, *de la migration d'Abraam.*

Περὶ τοῦ τίς ὁ τῶν θείων πραγμάτων κληρονόμος, *qui est l'héritier des choses divines?*

Περὶ τῆς εἰς τὰ προπαιδεύματα συνόδου, *de la réunion pour la science.*

Περὶ φυγάδων, *des fugitifs*, c'est-à-dire d'Hagar et de son fils.

Περὶ τῶν μετονομαζομένων καὶ ὧν ἕνεκα μετονομάζονται, *du changement de nom et de ses motifs.*

Περὶ τοῦ θεοπέμπτους εἶναι ὀνείρους, *que les songes sont de Dieu*; en deux livres.

Βίος σοφοῦ τοῦ κατὰ διδασκαλίαν τελειωθέντος, ἢ περὶ νόμων ἀγράφων ὅ ἐστι περὶ Ἀβραάμ, *Vie du sage perfectionné par la doctrine, ou des lois non écrites*, c'est-à-dire *d'Abraam.*

Philon avoit aussi composé un lexique des mots hébraïques qui se rencontrent dans les livres sacrés : ἑρμηνεία ὀνομάτων καὶ λέξεων ἑβραϊκῶν τῶν ἐν ταῖς θείαις γραφαῖς ἐμφερομένων κατὰ στοιχεῖον. Ce lexique a été, à ce qu'il paroit, la base de celui qui, dans les manuscrits, est attribué tantôt à Origène, tantôt à Cyrille d'Alexandrie, ainsi que de l'ouvrage sur le même sujet que Saint-Jérôme composa en latin. Tous ces lexiques, grecs et latins, se trouvent dans le deuxième volume des Œuvres de Saint-Jérôme, qui a paru à Paris en 1633.

Les principaux Platoniciens de cette époque, qui ont fleuri

avant la révolution à laquelle le syncrétisme ou l'école éclectique doit son origine, sont les suivans :

PLUTARQUE, dont nous avons parlé plus haut (1), n'étoit pas un philosophe profond. Il s'étoit formé un système particulier, composé des opinions de diverses écoles, mais préférablement de celles de Platon et des Académiciens, que quelquefois il a mal comprises. Il détestoit les doctrines d'Épicure et du Portique. Ses ouvrages philosophiques, qu'on appelle communément ses œuvres morales, quoiqu'ils embrassent diverses branches de la philosophie, sont au nombre de plus de soixante. Ils sont très-instructifs pour la connoissance de la philosophie ancienne; ils ont encore le mérite de nous avoir conservé un grand nombre de passages d'auteurs perdus. Voici les titres de quelques-uns des ouvrages philosophiques de Plutarque, ou qui lui sont attribués :

Περὶ παίδων ἀγωγῆς, *de l'éducation des enfans;* ce traité, assez médiocre, n'est pas de Plutarque.

Πῶς δεῖ τὸν νέον ποιημάτων ἀκούειν, *comment un jeune homme doit lire les poëtes.*

Περὶ τοῦ ἀκούειν, *de la lecture des ouvrages de morale.*

Πῶς ἄν τις διακρίνειε τὸν κόλακα τοῦ φίλου, *comment on peut distinguer le flatteur du véritable ami.*

Περὶ τῶν ἐκλελοιπότων χρηστηρίων, *du silence des oracles.*

Περὶ δεισιδαιμονίας, *de la superstition.*

Ἀποφθέγματα βασιλέων καὶ στρατηγῶν, *maximes de rois et de généraux.*

Περὶ εὐθυμίας, *de la tranquillité d'ame.*

Εἰ αὐτάρκης ἡ κακία πρὸς κακοδαιμονίαν, *si le vice suffit pour rendre malheureux.*

Περὶ ἀδολεσχίας, *du bavardage.*

Περὶ τοῦ Σωκράτους δαιμονίου, *du génie de Socrate.*

Συμποσιακὰ προβλήματα, *questions de table,* en neuf livres; un des ouvrages les plus importans et les plus savans

(1) *Voyez* p. 160.

de Plutarque, dans lequel on trouve beaucoup de notices sur l'état des sciences parmi les anciens.

Ὅτι μάλιστα τοῖς ἡγεμόσι δεῖ τὸν φιλόσοφον διαλέγεσθαι, *que la société des philosophes convient surtout aux princes.*

Πότερα τῶν ζώων φρονιμώτερα, τὰ χερσαῖα, ἢ τὰ ἐνύδρια, *si les animaux terrestres ou aquatiques ont plus de facultés intellectuelles.*

Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ ψυχογονίας, *de l'origine de l'ame d'après Timée.*

Περὶ Στωικῶν ἐναντιωμάτων, *des contradictions des Stoïciens.*

Ὅτι οὐδὲ ζῆν ἐστιν ἡδέως κατ' Ἐπίκουρον, *qu'on ne peut pas vivre content d'après Épicure.*

Alcinous, qui vécut au commencement du deuxième siècle (1), a laissé une bonne *introduction à la philosophie de Platon*, εἰσαγωγὴ τῶν δογμάτων Πλάτωνος, ou εἰσαγωγὴ εἰς τὴν Πλάτωνος δογματοποιΐαν.

Albinus, contemporain de Galien (2), a écrit une *introduction aux dialogues de Platon*, εἰσαγωγὴ εἰς τοὺς Πλάτωνος διαλόγους.

Favorinus d'Arles, dans les Gaules, vécut à Rome sous les empereurs Trajan et Adrien, et jouissoit d'une très-grande considération. Nous n'avons rien de ses ouvrages.

Maxime *de Tyr*, dont nous avons parlé plus haut (3), peut aussi être placé parmi les philosophes Platoniciens de cette époque.

Un philosophe Platonicien de la fin du deuxième siècle, Athenagoras d'Athènes, embrassa le christianisme, et voua sa plume à la défense de la religion. Nous en parlerons lorsque nous nous occupèrons des écrivains ecclésiastiques.

Enfin, nous plaçons ici deux Platoniciens d'une époque incertaine. L'un est Hermias, philosophe chrétien : indépen-

(1) A ce qu'il paroît; car il y a des doutes sur l'époque où il faut le placer.

(2) 180 ans après J. C.

(3) *Voyez* p. 179.

damment d'un ouvrage dirigé contre la philosophie païenne, il a laissé un commentaire sur Platon. L'autre est NUMENIUS *d'Apamée*, qui a écrit περὶ τῆς τῶν Ἀκαδημαϊκῶν πρὸς Πλάτωνα διαστάσεως, *du dissentiment entre les Académiciens et Platon*; ouvrage dont Eusèbe nous a conservé un fragment.

Tels sont les Platoniciens qui n'ont pas donné dans les extravagances du syncrétisme, dont nous allons parler.

Tous les anciens philosophes avoient pris, dans les systèmes de leurs devanciers, les dogmes qui pouvoient être mis en harmonie avec leur propre doctrine : Platon, Aristote, Zénon et Épicure avoient usé de ce privilége. Ce n'est pas cette réunion de divers systèmes qu'on appelle *syncrétisme*, συγκρητισμός (1). Par ce mot, on désigne une réunion et une espèce d'amalgame des principes les plus opposés, et surtout le mélange de la philosophie grecque avec celle de l'Orient d'une part, et avec le christianisme de l'autre. Le berceau de ce système a été l'Égypte. Il s'y forma une philosophie composée des opinions de toutes les écoles de la Grèce; ses adhérens rapportoient l'origine de toute sagesse à un être fabuleux, HERMÈS TRISMÉGISTE, dont on plaçoit l'existence en Égypte 1500 ans avant J. C., et que l'on regardoit comme l'inventeur de toutes les sciences. Le système de ces philosophes égyptiens étoit conçu de telle sorte, qu'on pouvoit y rapporter toute espèce de religion, sans renoncer à aucun de ses dogmes fondamentaux, mais seulement en les expliquant d'une manière mystique et allégorique. Nous en avons vu un exemple en parlant du Juif Philon, qui ne trouva dans la Genèse que la doctrine de Pythagore et de Platon. Cette manière de philosopher eut, dans les premiers siècles du christianisme, beaucoup de partisans, qui, tous, se regardoient comme Platoniciens, parce qu'ils croyoient leurs opinions conformes à celles de cet illustre maître.

POTAMON fut le premier qui rédigea en système le syncrétisme

(1) Ce mot signifioit originairement la confédération des peuples de la Crète, et par métaphore on l'a appliqué à ce système de philosophie.

des philosophes d'Égypte. Les anciens l'appellent le fondateur de l'*école éclectique* (de ἐκλέγω, choisir, trier); mais ils nous donnent peu de détails sur sa philosophie; ils ne sont pas même d'accord sur l'époque où il a vécu. Suidas le fait contemporain d'Auguste; Diogène Laerce, au contraire, ne le place que dans la première moitié du troisième siècle. Cette incertude paroît prouver qu'au moins hors de l'Egypte, l'école éclectique n'avoit pas fait de grands progrès.

Celui qui renouvela, avec un succès plus brillant, le système de Potamon, fut Ammonius d'Alexandrie, surnommé Saccas, parce que, dans sa jeunesse, il avoit été porte-sac. Il vécut à la fin du deuxième et au commencement du troisième siècle. Né de parens chrétiens, il avoit entendu louer la philosophie éclectique par ses maîtres Athénagoras et Clément d'Alexandrie. Ayant ensuite abandonné le christianisme, il eut l'idée de réunir sous une seule bannière les divers philosophes dont les disputes fournissoient des armes aux Sceptiques et aux Chrétiens, et d'amalgamer avec ce nouveau système les opinions des Chrétiens mêmes, ainsi que la sagesse des philosophes de l'Orient, des Mages et des Brames. C'est ainsi qu'il devint le véritable fondateur de ce qu'on nomme Néo-Platonicisme. Il n'a laissé aucun ouvrage, mais il a formé de nombreux et d'illustres disciples.

De ce nombre furent Origène, surnommé Adamantinus, célèbre père de l'église; Longin, dont nous avons parlé plus haut; un certain Hérennius et un Origène, différent du père de l'église: on accuse ces deux philosophes d'avoir été les premiers à fausser le serment qu'Ammonius avoit exigé de ses disciples, de ne pas divulguer sa doctrine secrète.

Mais le plus célèbre de ses disciples fut Plotin, né à Lycopolis en Égypte, l'an 205 de notre ère. Après avoir fréquenté pendant onze ans l'école de son maître, il suivit l'armée de l'empereur Gordien, pour pouvoir pénétrer en Perse et dans l'Inde, siége de toute sagesse,

selon Ammonius; mais n'ayant pu réussir dans ce projet, parce que l'armée de l'empereur fut défaite, il se sauva à Antioche, et se rendit de là à Rome : il avoit alors quarante-six ans. Fidèle à sa promesse, il n'enseigna les secrets de son maître que lorsqu'Hérennius et Origène les eurent divulgués. Bientôt il acquit une considération extraordinaire, qu'en vrai charlatan il augmenta par une rigidité extrême et par une affectation de sainteté, qui le firent regarder comme un demi-dieu. Il captiva tellement l'esprit de l'empereur Gallien, que celui-ci lui avoit déjà assigné un district en Campanie, où, sous le nom de Platonopolis, il devoit fonder une nouvelle ville habitée par des philosophes, et réaliser la république de Platon. Les ministres de l'empereur empêchèrent l'exécution de ce projet bizarre. Pendant longtemps Plotin n'écrivit point; il ne possédoit même aucun des talens nécessaires à un écrivain; la clarté surtout lui manquoit entièrement. Mais n'ayant pu se dispenser de répondre par écrit aux nombreuses questions qu'on lui adressoit, il résulta de ces fragmens nombreux et souvent contradictoires une telle confusion, que son disciple Porphyre se chargea de les mettre en ordre, de les réunir en forme de système, et d'en corriger le style. Ces morceaux, remplis de spéculations mystiques et de raisonnemens obscurs, sont au nombre de cinquante-quatre. Porphyre en a formé six sections, qu'il nomme *Enneades*, parce que chacune contient neuf traités ou chapitres.

PORPHYRE naquit à Tyr, l'an 233 de J. C. Il s'appeloit originairement MALCHUS, nom que son maître Longin traduisit par Porphyrius (1). Ce fut sous ce sophiste, qui professoit alors à Athènes, qu'il forma son style, dans lequel on trouve beaucoup de traces d'érudition et de l'élégance classique. D'Athènes il se rendit à Rome pour étudier sous Plotin, dont il devint le disciple favori. Il fut chargé par son maître de mettre ses ouvrages en ordre, et,

(1) Malk, en syriaque, veut dire *roi*.

après sa mort, il lui succéda dans l'enseignement du néo-platonisme, qu'il continua jusqu'à son décès, qui eut lieu vers 304 ou 305. Porphyre, avec plus de connoissances et de talens que Plotin, fut encore plus enthousiaste et plus visionnaire que lui; il finit par se persuader que, dans une extase, il avoit vu Dieu lui-même, en personne et sans image. Il fut l'ennemi du christianisme, contre lequel il écrivit. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages; comme on n'a pas encore fait d'édition de ses œuvres complètes, nous allons indiquer les principaux de ses écrits.

Πυθαγόρου βίος, *Vie de Pythagore;* ouvrage très-médiocre.

Περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ, de la Vie de Plotin et de la suite de ses ouvrages.

Περὶ ἀποχῆς τῶν ἐμψύχων, *de l'abstinence de la chair des animaux*, en trois livres; son principal ouvrage.

Πρὸς τὰ νοητὰ ἀφορμαὶ, *sentences sur ce qui est intelligible*, en quarante-cinq sections. C'est une introduction aux ouvrages de Plotin.

Ὁμηρικὰ ζητήματα, *recherches sur Homère*, au nombre de trente-deux. Elles se rapportent toutes à l'Iliade. Il existe aussi des scholies sur Homère par Porphyre.

Περὶ τοῦ ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ τῶν νυμφῶν ἄντρου, *de la grotte des nymphes dans l'Odyssée.* Porphyre trouve dans cette description un secret et une allégorie.

Une *introduction aux catégories d'Aristote.*

Explication des catégories d'Aristote.

Explication morale des aventures d'Ulysse, ἐπίτομος διήγησις εἰς τὰς κατ' Ὅμηρον πλάνας τοῦ Ὀδυσσέως μετά τινος θεωρίας ἠθικωτέρας φιλοπονηθεῖσα. Cet ouvrage, publié sous le nom de Porphyre, est de Nicephore Gregoras, dont nous parlerons dans la période suivante.

Le contemporain de Porphyre fut Anatolius, auquel on attribue un fragment : περὶ συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν, *des sympathies et des antipathies.*

Porphyre et Anatolius formèrent un célèbre disciple, JAMBLIQUE de Chalcis en Cœlé-Syrie. Inférieur en talens et en connoissances à ses maitres, il poussa plus loin l'exaltation superstitieuse. Il a mis le comble au système néo-platonicien, en y ajoutant la magie et la théosophie. Il fut un thaumaturge et un imposteur. Voici les titres de ses ouvrages; il n'existe pas de collection complète de ses œuvres.

Περὶ τοῦ Πυθαγορικοῦ βίου, *de la Vie de Pythagore;* misérable composition; dans laquelle on trouve cependant des morceaux bien écrits, tirés d'écrivains antérieurs.

Πυθαγορείων ὑπομνημάτων λόγος δεύτερος, *second livre d'explications pythagoriciennes;* il l'a appelé second livre, parce qu'il fait suite à l'ouvrage précédent.

Περὶ κοινῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης, *de la science commune mathématique;* suite du précédent. Ouvrage important à cause des fragmens d'anciens Pythagoriciens qu'il renferme.

Περὶ τῆς Νικομάχου ἀριθμητικῆς εἰσαγωγῆς, *sur l'introduction à l'arithmétique de Nicomaque;* cet ouvrage est appelé quatrième livre, comme faisant suite aux trois précédens.

Τὰ θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς, *théologie de l'arithmétique,* ou sur différentes spéculations théologiques et philosophiques des anciens sur les nombres. Cet ouvrage ne porte pas le nom de Jamblique, mais on le lui attribue avec quelque vraisemblance (1).

Περὶ μυστηρίων λόγος, *des mystères des Égyptiens.* Cet ouvrage, rempli d'idées théurgiques et extravagantes, est probablement postérieur à Jamblique.

Jamblique fut le dernier chef des Néo-Platoniciens dans cette période. Nous verrons, dans la suivante, le sort qu'eut cette secte depuis le quatrième siècle jusqu'à son extinction parmi les Grecs; mais nous croyons devoir nous arrêter ici un moment pour jeter un coup-d'œil sur ce système absurde, qui, flattant l'imagination d'hommes doués d'un esprit

(1) Voyez *Fabricii* Bibl. gr.; Vol. V., p. 639 (éd. de *Harles*).

foible, a tourné tant de têtes et fait un mal irréparable à la saine philosophie, et même au christianisme.

Ce système étoit bâti sur la doctrine de l'*émanation*, une des opinions favorites des successeurs de Platon, et d'après laquelle tous les êtres émanent de Dieu, ou en sont sortis, et doivent retourner à Dieu après avoir passé par divers degrés de purifications. Le but le plus sublime de la philosophie, dans ce système, est l'*intuition* de la divinité, à laquelle le sage peut parvenir dans cette vie. Pour s'opposer aux progrès du christianisme qui menaçoit de ruiner toutes les religions établies, on crut nécessaire d'envelopper cette doctrine des ténèbres de l'obscurité, et de rendre ces mystères vénérables en y attachant des noms célèbres dans l'antiquité. On affecta donc de regarder comme leurs auteurs Zoroastre en Perse, Orphée en Thrace, et Hermès en Égypte. Une conséquence de la doctrine de l'émanation fut celle de l'existence d'une classe de démons ou esprits d'un ordre inférieur, médiateurs entre Dieu et l'homme. Pour entrer en communication avec eux, il falloit une grande pureté de mœurs, et une sainteté qui purifiât l'homme de ce qu'il a de terrestre.

Les Néo-Platoniciens admettent un être infini et parfait, l'essence même, dont a émané l'intelligence (νοῦς), qui est la seconde essence divine; cette émanation s'est faite sans la volonté de Dieu, et par conséquent sans y opérer un changement. De cette essence, qu'ils appellent aussi *fils*, a émané l'ame. Telle est la fameuse trinité des Néo-Platoniciens.

Les ames déchues habitent des corps qui leur servent de prisons. Elles tendent à se débarrasser de ce lien pour retourner dans le sein de l'être infini; tel est l'objet de la philosophie; mais l'ame ne parvient pas à son but dans ce monde. Lorsque, pendant cette vie, elle n'a pas travaillé à se dépouiller des vices, elle sera, après la mort du corps, réunie à des corps plus vils, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épurée.

Péripatéticiens.

Nous avons vu (1) que les ouvrages d'Aristote, portés à Rome du temps de Sylla, avoient été publiés et mis en ordre, environ 80 ans avant J. C., par ANDRONICUS *de Rhodes*, qui a donné un commentaire des livres de physique et de logique que nous n'avons plus. La philosophie péripatéticienne trouva alors beaucoup de partisans à Rome. SOSIGÈNE, dont Jules-César se servit pour réformer le calendrier, NICOLAS *de Damas*, dont nous avons fait mention parmi les historiens de cette époque (2), ALEXANDRE surnommé *Ægeus*, un des instituteurs de Néron, sont nommés parmi ceux qui se distinguèrent dans l'étude de la philosophie d'Aristote. AMMONIUS, maître de Plutarque, qui enseignoit à Athènes, est l'auteur d'une espèce de syncrétisme, qui avoit pour objet de porter dans le système du sage de Stagire quelques dogmes de Platon et des Stoïciens. Ce nouveau système fit une fortune rapide dans le deuxième siècle.

ALEXANDRE *d'Aphrodise*, ville de la Carie, qui enseigna à Athènes ou à Alexandrie au commencement du troisième siècle, par ordre de Septime-Sévère et de son fils, est regardé comme le restaurateur de la véritable doctrine d'Aristote. Il est le principal Péripatéticien, après le fondateur de cette école, dont il adopta le système dans toute sa pureté, sans y mêler, comme Alexandre d'Éges et ses disciples, les préceptes d'autres écoles. Il fut surnommé de préférence l'*exégète*, et devint le chef d'une classe ou secte particulière d'interprètes des œuvres d'Aristote, qu'on désigna par l'épithète d'Alexandrins. Les principaux de ses ouvrages, dont il n'existe pas encore d'édition complète, sont des commentaires sur les écrits d'Aristote, publiés en diverses éditions dans le seizième siècle et les suivans :

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 122.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 156.

Περὶ εἱμαρμένης καὶ τοῦ ἐφ' ὑμῖν, *du destin et de ce qui est en notre pouvoir;* ouvrage adressé aux empéreurs Septime-Sévère et Antonin Caracalla.

Περὶ μίξεως, *du mélange des corps;* dirigé contre le dogme des Stoïciens de la pénétration des corps.

Περὶ ψυχῆς, *de l'ame;* en deux livres, ou plutôt en deux ouvrages différens.

Φυσικῶν σχολίων ἀπορίαι καὶ λύσεις, *Questions naturelles et leurs solutions.*

Anatolius, qui, en 270, fut nommé évêque de Laodicée, avoit auparavant professé à Alexandrie la philosophie d'Aristote. Il existe des fragmens de ses ouvrages (1).

Dexippus, philosophe Péripatéticien, quoique disciple de Jamblique, a écrit, dans le quatrième siècle, un commentaire sur les Catégories, qui n'a pas encore été imprimé en grec.

Stoïciens.

Aucune secte ne jouit, dans cette période, d'une considération égale à celle dont furent environnés les Stoïciens. Leur philosophie fut portée à Rome par Panætius de Rhodes. Il y passa quelques années (vers 140 ans avant J. C), et y forma des disciples illustres, tels que Lælius et Scipion l'Africain, et retourna ensuite à Athènes. Son principal ouvrage, περὶ καθήκοντος, *des devoirs*, est perdu; mais Cicéron, qui ne parle de Panætius qu'avec la plus haute estime, a pris ce traité pour base de celui qu'il composa sous le titre *de Officiis* (2).

Nous ne parlerons pas des Romains qui, dans le premier

(1) Il ne faut pas le confondre avec l'Anatolius dont il est question plus haut, p. 201. Voyez *Saxii* Onom. Vol. I, p. 373.

(2) Voyez *Van Lynden* disp. de Panætio Rhodio. Lugd. Bat., 1802, in-8°; et *Chardon-Larochette*, Mélanges de critique et de philologie, Vol. I, p. 336.

siècle de notre ère, s'adonnèrent à la philosophie stoïcienne; nous ne nous occupons que des Grecs et de ceux qui ont écrit en grec (1); et, à cet égard, trois noms qui ont illustré la fin de ce siècle et le siècle suivant, réclament ici leur place comme les plus célèbres de tous les philosophes du Portique; ce sont Epictète, Arrien et Marc-Aurèle.

Épictète naquit à Hiérapolis en Phrygie (2), avec un corps foible et maladif. Il fut à Rome l'esclave d'un certain Épaphrodite qui le fit instruire par Musonius Rufus, Stoïcien romain. Ayant obtenu sa liberté, il enseigna la philosophie de Zénon. Domitien ayant chassé tous les philosophes, Épictète se réfugia à Nicopolis en Épire, et y établit une école où la jeunesse romaine se rendit en foule. Il mourut vers 117.

Épictète a été dans ses principes et dans sa conduite le plus parfait modèle d'un Stoïcien. La pauvreté dans laquelle il vécut, bien loin d'être affectée, étoit une suite de son système d'après lequel toute la philosophie consistoit dans l'art de souffrir et de réprimer ses désirs. Il fut bon et humain; sévère envers lui-même, il supportoit avec patience les foiblesses des autres.

Il n'existe aucun ouvrage d'Épictète. Le *manuel*, *ἐγχειρίδιον*, qui porte son nom, a été rédigé par Arrien, son disciple. Ce livre contient, en abrégé, le système entier de ce philosophe. Cet ouvrage ayant été le manuel des Stoïciens de tous les siècles, et une des lectures favorites de tous les hommes qui aimoient à s'occuper de la morale, parmi les chrétiens aussi bien que parmi les païens, il s'y est glissé une quantité de notes marginales et d'interpolations.

Flavius Arrien, dont nous avons parlé plus haut (3), a

(1) Nous devons cependant dire que, sous le nom de Marcus Junius Brutus, le meurtrier de César, il existe, en langue grecque, des lettres qu'il a écrites, dit-on, à l'époque de sa guerre avec Dolabella. On les croit composées par quelques sophistes.

(2) Environ 60 ans après J. C.

(3) *Voyez* ci-dessus, p. 162.

l'article des historiens, fut le disciple chéri d'Épictète. Non seulement il rédigea le manuel dont il vient d'être question, mais il mit aussi par écrit les entretiens de son maître. De cet ouvrage, intitulé Διατριβαὶ Ἐπικτήτου, *Dissertations philosophiques d'Épictète*, en huit livres, il ne nous reste que les quatre premiers. Arrien dit, dans sa préface, qu'autant qu'il lui a été possible il a conservé mot à mot les discours de son maître, pour garder le souvenir de ses pensées et de sa manière de s'exprimer: c'est donc un monument véritable de la philosophie d'Épictète, et un des plus précieux restes de l'antiquité. Le style en est simple; son énergie dégénère quelquefois en une espèce de rudesse.

Marc Aurèle Antonin, né en 121, s'appeloit originairement Catilius Severus. Adopté par son grand-père maternel, il prit le nom de Marcus Aurelius Verus, qu'après son adoption par l'empereur Antonin-le-Pieux, il changea contre celui de Marcus Ælius Aurelius Verus Antoninus; on y ajouta le surnom de Philosophus. Il gouverna l'empire depuis 169 jusqu'en 180 qu'il mourut à Vindobona, en Pannonie (à Vienne en Autriche). Ce n'est pas ici le lieu de parler de son gouvernement, que tous les siècles citeront comme celui d'un sage et d'un prince vertueux; il ne nous intéresse dans ce moment que comme auteur d'un des meilleurs ouvrages de morale que nous possédions, et qui est intitulé τὰ εἰς ἑαυτὸν, *ad se ipsum*, en douze livres; ce sont des maximes de philosophie et de morale, des pensées détachées que les circonstances faisoient naître, et qu'il a mises par écrit, sans choix et sans plan. C'est un beau monument de la droiture de ses intentions et de la pureté de son cœur.

Après ce grand homme, l'école des Stoïciens n'a plus produit de philosophe marquant.

Sceptiques.

Les sceptiques furent en défaveur à Rome du temps de la république; ils le furent beaucoup plus encore sous les empereurs : aussi leur nombre est-il peu considérable; mais dans cette période vécut celui d'entre eux qu'on regarde comme leur coryphée.

SEXTUS, surnommé EMPIRICUS, parce qu'en sa qualité de médecin il étoit de la secte empirique, naquit en Afrique, et fleurit environ 200 ans après J. C. Voilà tout ce que nous savons de l'histoire de sa vie : il est auteur de deux ouvrages qui contiennent toute la théorie du scepticisme : l'un est intitulé *πυῤῥώνειαι ὑποτυπώσεις ἢ σκεπτικὰ ὑπομνήματα*, *hypotyposes pyrrhoniques ou institution sceptique*, en trois livres; et l'autre, *πρὸς τοὺς μαθηματικοὺς ἀντιῤῥητικοὶ*, *contre les mathématiciens*, en dix (ou onze) livres.

« Ces deux ouvrages, dit M. Ancillon (1), sont un véritable arsenal de doutes de toute espèce, rangé méthodiquement, et dans lequel les sceptiques des siècles suivans sont venus s'armer de toutes pièces, choisissant dans cet immense magasin les armes appropriées au caractère de leur esprit et à la nature de leur objet : aussi, tous les philosophes qui se sont placés dans son point de vue, et dont le tour d'esprit ressembloit au sien, lui ont prodigué les éloges les plus flatteurs, et parlent, avec un véritable enthousiasme, de sa pénétration, de sa sagacité, de son savoir, de sa logique serrée et pressée, de l'ordre et de la clarté qui règnent dans ses écrits. On ne sauroit en effet disputer à Sextus Empiricus une profonde érudition; il connoît à fond les opinions des sages, et possède bien la matière qu'il traite. Ses écrits répandent un grand jour sur l'histoire de la philosophie; il joint au savoir un esprit lumineux et méthodique qui sait mettre chaque chose à sa

(1) Mélanges de litt. et de philos. (Paris, 1809, chez F. Schœll), Vol. II, p. 6.

place; son style est simple et précis; sa clarté est d'autant plus admirable qu'elle ne le quitte pas dans les recherches les plus abstraites et les plus difficiles. Cependant, malgré l'habileté de Sextus et toutes les ressources de son esprit, ce grand et difficile ouvrage ne paroît être qu'un jeu. Les moyens que Sextus emploie pour atteindre à son but se détruisent eux-mêmes, et c'est le tort de son genre de philosophie, etc. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur les diverses sectes philosophiques qui ont fleuri dans cette période, nous ajouterons que nous lui devons la seule *histoire de la philosophie* que nous ayons de l'antiquité; c'est Diogène *de Laerte* en Cilicie, nommé ordinairement Diogène-Laërce, qui en est l'auteur. On n'est pas d'accord sur l'époque précise où il a vécu; mais il paroît que ce fut sous Septime Sévère et Caracalla (1). Voici le titre de son ouvrage :

Φιλόσοφος ἱςορία περὶ βίων, δογμάτων καὶ ἀποφθεγμάτων τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ εὐδοκιμησάντων, *histoire philosophique de la vie et des apophthegmes de philosophes célèbres*, en dix livres. L'auteur divise tous les philosophes grecs en deux classes, ceux d'Ionie et ceux d'Italie. Les sept premiers livres traitent des premiers; les huitième et neuvième de ceux d'Italie, et le dixième est entièrement destiné à Épicure, sur lequel Diogène entre dans plus de détails que sur les autres.

L'ouvrage de Diogène est un des plus précieux de l'antiquité, par la quantité de faits et de notices qu'il nous fournit, et par un grand nombre de passages d'auteurs perdus qu'il nous a conservés. L'auteur, qui n'étoit d'aucune secte, si ce n'est qu'il penchoit peut-être un peu vers celle d'Épicure, est entièrement impartial; mais il est crédule, souvent inexact, sans critique et sans jugement.

(1) Voyez *Joh. Jonsius* de script. hist. phil., L. III, c. XII, §. 5, sqq.

5. *Mathématiques.*

Les sciences mathématiques ne firent pas de grands progrès dans cette période, à l'exception de l'astronomie, qui produisit un grand observateur.

SERENUS *d'Antissa,* qui probablement vivoit du temps de J. C., a écrit des sections cylindriques et coniques.

NICOMAQUE *de Gerase* (1), philosophe pythagoricien (2), jouissoit dans l'antiquité d'une très-haute réputation : elle n'est pas tont-à-fait justifiée par les ouvrages qui nous restent de lui; ce sont des *institutions d'arithmétique,* *ἀριθμητικὴ εἰσαγωγή,* en deux livres, et un *manuel d'harmonie,* *ἐγχειρίδιον ἁρμονικῆς,* aussi en deux livres.

Quelques-uns placent dans le second siècle DIOPHANTE d'Alexandrie, mais il paroît plus probable qu'il est du quatrième. Nous en parlerons dans la période suivante.

THÉON *de Smyrne* (3), du commencement du deuxième siècle, écrivit sur *l'utilité que les mathématiques ont pour la lecture de Platon,* *περὶ τῶν κατὰ μαθηματικὴν χρησίμων εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ἀνάγνωσιν.* Il en reste une partie.

Parmi les astronomes, nous remarquons d'abord GEMINUS *de Rhodes* (4), auteur d'élémens d'astronomie, *εἰσαγωγὴ εἰς τὰ φαινόμενα,* que nous possédons encore.

POSIDONIUS d'Apamée en Syrie, mais surnommé *de Rhodes,* parce qu'il demeuroit dans cette ville, où Pompée et Cicéron furent ses auditeurs. L'an de Rome 702, il se rendit à Rome. Il doit être compté parmi les hommes marquans de cette

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 193.
(2) Probablement du milieu du second siècle.
(3) Il ne faut pas le confondre avec Théon d'Alexandrie.
(4) 70 ans avant J. C.

époque. Il fut auteur d'une sphère mobile (1) : ses nombreux ouvrages sont tous perdus.

Sosigènes fut employé par César pour la correction de l'année civile.

Théodose *de Tripolis*, contemporain de Trajan, écrivit un *traité de la sphère*, *σφαιρικά*, en trois livres, et quelques autres ouvrages astronomiques, dont on n'a imprimé que la traduction latine. De ce nombre sont ses traités *de diebus ac noctibus*, et *de habitationibus*.

Menelas *d'Alexandrie* (2), auteur du premier ouvrage de trigonométrie, sous le titre de *σφαιρικα*, en trois livres, dont il ne nous reste qu'une traduction latine, probablement faite sur une version arabe.

Un contemporain de l'empereur Adrien, Vettius Valens, natif d'Antioche, écrivit plusieurs ouvrages astronomiques ou astrologiques; l'un sous le titre d'*ἀνθολογία γενεθλιακή*, *anthologie généthliaque*, en huit livres; l'autre sous le titre *περὶ ἐμβάσεως ἀςέρων*, *de l'entrée des astres*. Ces deux ouvrages n'existent qu'en manuscrits (3).

Les noms de ces astronomes pâlissent devant le nom de Claude Ptolémée. Il naquit à Peluse, en Egypte, et fleurit dans le milieu du second siècle, sous les Antonins. Il passa quarante années de sa vie dans un temple de Sérapis, situé sur une hauteur près de Canope, à faire des observations astronomiques. Nous avons vu (4) ce que lui doit la chronologie, nous verrons plus bas ce qu'il a fait pour la géographie :

(1) *Voyez* Cic. de Nat. deor., II, 34.

(2) 98 ans après J. C.

(3) Les critiques ne sont pas d'accord sur l'époque où il faut placer ce Valens; quelques-uns croient qu'il est l'astrologue que, d'après le récit de Zonaras, Constantin-le-Grand interrogea sur la destinée de la ville de Constantinople.

(4) *Voyez* ci-dessus, pag. 169.

ici nous ne parlons que de ses ouvrages mathématiques, en nous bornant cependant aux principaux.

Le plus connu est son système d'astronomie sphérique et théorique, intitulé *μεγάλη σύνταξις, grande construction,* en treize livres. Cet ouvrage contient toutes les observations astronomiques des anciens. A l'exemple de tous ses devanciers, Ptolémée regarde la terre comme le centre de l'univers, et fait tourner les astres à l'entour. Ce système a été celui de tous les astronomes jusqu'à Copernic. Ptolémée est l'inventeur des épicycles, système erroné, mais ingénieux, et le seul qui pouvoit expliquer les révolutions irrégulières des planètes, aussi long-temps qu'on ignora que le soleil est le centre de notre système. Il inséra dans son ouvrage le catalogue des étoiles d'Hipparque (1), et l'augmenta : ce dénombrement ne contient encore que mille vingt-deux étoiles, distribuées en quarante-huit catastérismes. L'ouvrage de Ptolémée, un des plus beaux monumens qui nous soient restés de la science des Grecs, a été traduit en arabe, dans le neuvième siècle, par ordre du calife Almamoum, avec le titre d'*Almageste* (2), sous lequel on le cite encore de nos jours; car c'est par les Arabes qui, dans le moyen âge, étoient en possession de toutes les sciences, que la connoissance de ce livre a été portée en Europe (3). L'empereur Frédéric II, qui aimoit et cultivoit les lettres, fit faire, vers 1230, une traduction latine de l'Almageste; quelque barbare qu'elle fût, les Européens ne connurent pas, jusqu'au quinzième siècle, dans une autre forme, l'ouvrage immortel de Ptolémée : alors seulement on trouva une copie de l'orginal grec, sur laquelle l'astronome *Jean Müller*, plus connu sous le nom de *Regiomontanus*, fit son *épitome* en langue latine, qui parut en 1496. A la même époque, George de Trébisonde en fit une nouvelle

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 138.

(2) Mot composé de l'article *al* et du mot grec *μέγιστος*.

(3) Voyez *Oelsner*, des effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples. Paris, 1810, in-8° (F. Schœll).

traduction latine. La première édition grecque de l'Almageste parut à Bâle, en 1538, par les soins de Sim. Grynæus; c'est la seule qui existe : M. *Halma* en prépare une autre avec une traduction françoise.

Τετράβιβλος σύνταξις μαθηματικὴ, *les quatre livres de syntaxe mathématique*, ou, comme on le cite communément, le *Quadripartitum*. Quelques critiques regardent cet ouvrage comme indigne de Ptolémée, et supposé.

Καρπὸς, *fruit*, c'est-à-dire cent propositions astrologiques; car malheureusement Ptolémée a donné dans les rêveries de l'astrologie.

Φάσεις ἀπλανῶν ἀσέρων καὶ συναγωγὴ ἐπισημασειῶν, *de l'apparition et de la signification des étoiles fixes.*

Περὶ ἀναλήμματος, *de l'analemme,* instrument de gnomonique.

Ὑπόθεσις τῶν πλανωμένων, *hypothèse des planètes.*

Ἅπλωσις ἐπιφανείας σφαίρας, *planisphère.*

Ἁρμονικὰ, *élémens d'harmonie*, en six livres.

Περὶ κριτερίου καὶ ἡγεμονικὸν, *du critérium et de l'empire* (*de la raison*).

Un *traité d'optique* de Ptolémée, que les astronomes arabes citent quelquefois, est perdu. Il existe à la bibliothéque impériale une traduction latine manuscrite de cet ouvrage, faite par un nommé *Ammiracus Eugenius*, Sicilien, sur deux manuscrits arabes. La traduction ne contient pourtant que quatre livres sur cinq dont l'original étoit composé (1).

Enfin, un certain DAMIANUS HELIODORE de Larisse, dont l'époque est inconnue, mais qui a vécu après Ptolémée, qu'il cite, a laissé *une optique*, intitulée κεφάλαια τῶν ὀπτικῶν. Quelques autres ouvrages du même existent encore en manuscrits.

(1) On trouve des renseignemens sur cet ouvrage, que M. Caussin doit publier, dans l'introduction de M. de Humboldt à ses Observations astronomiques, p. LXVII.

Le contemporain de Ptolémée fut Hypsicles d'Alexandrie, auquel on attribue les quatorzième et quinzième livres des élémens d'Euclide. Il a aussi laissé un ouvrage astronomique *des ascensions.*

Achilles Tatius, dont nous avons déjà fait mention parmi les romanciers (1), a aussi publié un ouvrage sur la sphère, *περὶ σφαίρας*, dont nous possédons un fragment qui porte le titre de *εἰσαγωγὴ εἰς τὰ Ἀράτε φαινόμενα*, *introduction aux phénomènes d'Aratus.*

Tels sont les astronomes de cette époque. Elle a aussi produit quelques écrivains sur *la tactique.* Le plus célèbre est Onosandre, philosophe platonicien, et probablement militaire, qui vécut vers le milieu du premier siècle. Son *στρατηγικὸς λόγος*, *de l'art militaire*, ou *instruction pour un général*, est la source de tous les ouvrages grecs et latins sur cet art, qui ont été publiés depuis : il est encore estimé par nos militaires. Le style est pur pour ce temps.

Apollodore, architecte, naquit à Damas, et fut employé par Trajan, par ordre duquel il contruisit le fameux *Forum*, orné de la colonne trajane, et un célèbre pont sur le Danube, dont il reste des ruines près du confluent de ce fleuve avec l'Alut. Adrien, qui prétendoit être counoisseur, choqué de quelques railleries de cet artiste, le fit mourir, dit-on, pour un crime imaginaire. Apollodore a laissé un ouvrage sur les *machines de guerre*, *πολιορκητικά*; on le trouve dans le recueil des mathématiciens anciens.

L'empereur Adrien lui-même doit être compté parmi les écrivains tacticiens, pour un ouvrage qu'il composa sous le titre d'*institution*, *ἐπιτήδευμα*, et dont il reste un fragment, sur un moyen par lequel l'infanterie romaine pourroit résister facilement à la cavalerie des barbares. Ce fragment a été publié par *Rigault*, avec Onosandre, sous le nom d'Urbicius ou d'Orbicius, écrivain des cinquième et sixième siècles; mais il a

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 182.

été démontré que cet Urbicius n'a fait que retirer de la poussière des bibliothéques ce morceau qui étoit tombé dans l'oubli.

Flavius Arrien, que nous avons déjà nommé deux fois comme historien (1) et comme philosophe (2), et que nous trouverons encore parmi les géographes (3), a aussi composé des ouvrages de tactique; savoir: *ἔκταξις κατὰ Ἀλανῶν, instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains,* qui paroît être une partie d'un ouvrage plus considérable, intitulé: *Guerre des Alains;* guerre dans laquelle Arrien avoit commandé avec succès; et *λόγος τακτικὸς ἢ τέχνη τακτικὴ, de la tactique,* ouvrage estimé.

Élien, auteur grec, antérieur d'un siècle à celui dont nous avons parlé plus haut (4), a laissé une tactique, *τακτικὰ,* adressée à l'empereur Adrien.

Polyen, Macédonien (5) et rhéteur, publia *στρατηγηματικὰ, des stratagèmes,* en huit livres, dont les sixième et septième sont incomplets. Cet ouvrage, peu intéressant pour le militaire, n'est pas sans utilité pour l'histoire: il est bien écrit; le style en est seulement un peu trop orné et affecté. On reproche à Polyen d'avoir fait entrer dans son recueil d'insignes trahisons et des perfidies indignes de guerriers. Il tronque et dénature aussi les faits; il voudroit réduire toutes les actions en stratagèmes, surtout celles d'Alexandre, prince qui ne combattoit ses ennemis qu'à force ouverte, et détestoit les ruses.

Sextus Julius Africanus, Syrien du troisième siècle, probablement le même dont il a été question (6), a écrit un grand ouvrage en neuf, selon d'autres en quatorze, et même

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 162.
(2) *Voyez* ci-dessus, p. 206.
(3) *Voyez* ci-dessous, p. 220.
(4) *Voyez* ci-dessus, p. 168.
(5) 165 ans après J. C.
(6) *Voyez* ci-dessus, p. 169.

en vingt-quatre livres, intitulé *d.s Cestes, κεςοὶ*: celui que nous avons sous ce nom paroît un extrait de l'ouvrage d'Africanus, fait dans le huitième siècle.

Enfin, à la suite des mathématiciens nous plaçons quelques auteurs, d'une époque inconnue, qui ont écrit sur la *musique:* ALYPIUS, qui a donné une *introduction à la musique, εἰσαγωγὴ μουσικὴ;* GAUDENTIUS, auteur d'une εἰσαγωγὴ ἁρμονικὴ; ARISTIDES QUINTILIEN (Κοιντιλιανὸς), dont il existe un traité complet sur la musique; il est en trois livres, et tres-estimé. De BACCHIUS, son disciple, nous avons une introduction à la musique.

6. *Géographie.*

La géographie avoit été élevée par Ératosthène (1) au rang d'une science. Dans cette période elle fit de grands progrès que facilita la vaste étendue de l'empire romain. Depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à l'Euphrate; depuis les montagnes de la Calédonie et les bouches du Weser jusqu'au sud de l'Atlas en Afrique, et dans l'intérieur de l'Arabie, tout obéissoit à un seul maître. La tranquillité qui régnoit dans ces pays depuis que les nations qui les habitoient eurent perdu leur indépendance, favorisa des voyages qui auparavant ne pouvoient être entrepris sans mille dangers. Une circonstance seulement empêcha que ces voyages ne fussent aussi profitables à la science qu'ils auroient pu l'être : c'est que les hommes qui les entreprenoient étoient rarement munis d'un fonds suffisant de connoissances mathématiques et physiques.

Le premier géographe de l'antiquité, à ne considérer cette science que sous son point de vue historique, est STRABON. Ce célèbre écrivain naquit à Amasée en Cappadoce. Il fit de grands voyages en Égypte, en Asie, en Grèce et en Italie, ainsi que dans la partie méridionale de l'Afrique, et en Arabie (2),

(1) *Voyez* ci-dessus, page 140.
(2) 29 ans avant J. C.

où il accompagna Cornelius Gallus dans l'expédition que ce général entreprit par ordre d'Auguste. Dans un âge avancé, il rédigea une géographie, γεωγραφικά, en dix-sept livres, qui nous a été conservée en entier, à l'exception du septième livre qui est incomplet. « Parmi les ouvrages anciens que le temps a respectés, il en est peu qui présentent un intérêt aussi vaste, aussi soutenu que la géographie de Strabon. Elle renferme presque toute l'histoire de la science, depuis Homère jusqu'au siècle d'Auguste : elle traite de l'origine des peuples, de leurs migrations, de la fondation des villes, de l'établissement des empires et des républiques, des personnages les plus célèbres ; et l'on y trouve une immense quantité de faits qu'on chercheroit vainement ailleurs. (1) » Ces faits, Strabon les a en partie recueillis lui-même dans ses voyages ; il les a en partie tirés des géographes qui l'avoient précédé. Sa principale source fut Ératosthène, dont il a pour ainsi dire incorporé l'ouvrage dans le sien, en le corrigeant toutefois d'après Hipparque (2) et Posidonius (3), et d'après les notions qu'avoient fournies les conquêtes des Romains dans les parties occidentales de l'Europe et sur le Pont-Euxin. Strabon montre un jugement excellent toutes les fois que des préjugés ne l'aveuglent pas ; car sa prévention en faveur d'Homère, et l'injustice avec laquelle il traite Hérodote et Pythéas, sont des exemples frappans de sa facilité à suivre des impulsions qu'il a reçues avant d'écrire. Des juges, peut-être trop sévères, lui ont reproché d'avoir sacrifié des détails curieux, mais quelquefois dénués d'agrément, au désir de plaire à une classe de lecteurs qui préfère l'amusement à l'instruction. Au reste, l'ouvrage de Strabon, riche en notions historiques et physiques, est extrêmement pauvre dans la partie mathématique.

Le premier livre de la géographie de Strabon contient

(1) Préface de la traduction françoise de MM. Dutheil, Gosselin et Coray.

(2) *Voyez* p. 140.

(3) *Voyez* p. 210.

l'introduction. L'auteur y prouve l'importance et l'utilité de la géographie; à cette occasion, il traite des connoissances géographiques d'Homère, sur l'éloge duquel il est inépuisable. Strabon passe ensuite aux motifs qui l'ont engagé à s'occuper de la rédaction d'une nouvelle géographie; c'est l'imperfection de celles qui existoient de son temps: de là une critique des deux premiers livres d'Eratosthène, qui fournit à l'auteur l'occasion de faire des recherches sur les aventures d'Ulysse d'après Homère, sur la connoissance que ce poète avoit de l'Égypte, et sur les révolutions que la surface du globe a éprouvées.

Dans le *second* livre, Strabon continue sa critique de l'ouvrage d'Ératosthène, et nommément du troisième livre; et, à cette occasion, il examine quelques opinions d'Hipparque. Il passe ensuite à la critique de Posidonius et de Polybe. Le reste du livre traite des connoissances qui sont nécessaires au géographe, et surtout de celles qui tiennent aux mathématiques; il parle ensuite de la figure de la terre, de ses grandes divisions et des climats.

Avec le *troisième* livre commence la description géographique de la terre. L'Espagne est le premier pays dont Strabon s'occupe : il décrit d'abord la Bétique, puis la Lusitanie et la côte septentrionale jusqu'aux Pyrénées; ensuite les côtes méridionales, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux Pyrénées; enfin les îles qui se trouvent dans le voisinage de l'Espagne, les Baléares, Gades et les Cassitérides.

Le *quatrième* livre est rempli par la description de la Gaule, de la Bretagne, de l'Hibernie, de Thulé et des Alpes. Après avoir traité des quatre grandes divisions de la Gaule en narbonnoise, aquitanienne, lyonnoise et belgique, Strabon donne des détails généraux sur ce pays et ses habitans. Les Alpes lui fournissent l'occasion de parler des Liguriens, des Salyens, des Rhétiens, des Vindéliciens, des Taurisques et des autres habitans de ces montagnes.

Les *cinquième* et *sixième* livres sont consacrés à l'Italie.

Les grandes divisions de cette presqu'île sont la Gaule cisalpine, l'Étrurie, les Ombriens et les Sabins, le Latium, quelques petits peuples des Apennins, la Lucanie et le Bruttium, la Sicile avec les îles environnantes, la Iapygie. Ce livre est terminé par un aperçu de la puissance romaine.

Le *septième* livre contient d'abord la description des pays situés sur l'Ister, et habités par les Germains, les Cimbres, les Gètes et les Tauriens; ensuite celle des pays au-delà de ce fleuve; mais de cette seconde partie nous n'avons plus que ce qui regarde les pays situés sur la mer Adriatique et sur les côtes de la mer Noire, avec l'Épire. Les chapitres qui traitoient de la Macédoine et de la Thrace sont perdus.

Le *huitième* livre contient le Péloponnèse; le *neuvième*, la Mégaride, l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Locride et la Thessalie; le *dixième*, l'Eubée, l'Étolie et l'Acarnanie, la Crète, les Cyclades et les Sporades.

Dans le *onzième* livre, Strabon passe en Asie, et décrit d'abord les côtes de la mer Noire et des Palus-Méotides, depuis l'embouchure du Tanaïs jusqu'au Phase; l'Ibérie, l'Albanie, le pays des Amazones, le Caucase, l'Hyrcanie, le pays des Saces et des Massagètes, la Parthie, l'Arie et la Margiane, la Bactriane, la Médie et l'Arménie.

Les *douzième*, *treizième* et *quatorzième* livres traitent de toutes les parties de l'Asie-Mineure et des îles qui lui appartiennent.

Le *quinzième* livre décrit l'Inde, l'Ariane et la Perse; le *seizième*, le reste de l'Asie, savoir l'Assyrie, la Syrie et l'Arabie.

Le *dix-septième* est consacré à l'Égypte, et à la Libye ou Afrique.

Il existe, de tout l'ouvrage de Strabon, un abrégé ou une chrestomathie, faite après l'an 980 de J. C., par laquelle on a quelquefois corrigé le texte du grand ouvrage.

Isidorus *de Charax* publia, sous le règne de Caligula, un

Itinéraire de la Parthie, σταθμοὶ Παρθικοί; ouvrage intéressant pour la géographie, et qu'on trouve dans le recueil des petits géographes anciens.

Il faut revenir encore une fois à ARRIEN (1). Nous avons de cet auteur une *lettre adressée à l'empereur Adrien, dans laquelle se trouve le périple du Pont-Euxin*, ἐπιστολὴ πρὸς Ἀδριανὸν ἐν ᾗ καὶ περίπλους Εὐξείνου πόντου. C'est par ordre de l'empereur qu'Arrien, alors préfet de la Cappadoce, fit ce voyage. Il existe un autre ouvrage attribué aussi à Arrien, et intitulé Périple du Pont-Euxin et des Palus-Méotides; mais ce dernier ouvrage est une compilation postérieure à Arrien. Enfin, un *Périple de la mer Érythrée*, Περίπλους τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης, qui est parvenu à nous, porte, dans un manuscrit, le nom d'Arrien.

Mais le premier de tous les voyageurs de l'antiquité est PAUSANIAS; car nous ne comprenons pas sous cette dénomination Strabon, qui a donné à son ouvrage une forme systématique, et y a inséré la description de pays qu'il n'avoit pas vus. Pausanias naquit, selon l'opinion commune, à Césarée en Cappadoce, ou, selon d'autres, en Phrygie. Il fut disciple d'Hérode Atticus, et voyagea en Grèce, en Macédoine, en Asie, et en Égypte jusqu'au temple de Jupiter Ammon. Après ces courses, il paroît qu'il se fixa à Rome, sous les Antonins, et qu'il y publia son *Voyage en Grèce*, Ἑλλάδος περιήγησις, en vingt livres. Sans cet ouvrage, un des plus importans que nous ayons sur les antiquités et l'archéologie de la Grèce, Barthélemy n'auroit probablement pu écrire son Voyage d'Anacharsis; au moins ne lui auroit-il pas donné le cadre qu'il a choisi, ou l'auroit moins bien rempli. Pausanias s'occupe de préférence des édifices publics et des productions de l'art, ce qui rend l'étude de son livre très-intéressante pour l'archéologue; mais il a eu de plus l'idée heureuse de rattacher à ses descriptions l'histoire des monumens qui en sont l'objet. Les recherches qu'il a faites à cette occasion, et les discussions

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 162, 206 et 215.

dans lesquelles il entre éclaircissent non seulement la mythologie, mais aussi un grand nombre de points obscurs de l'histoire ancienne. Dans ces recherches, Pausanias montre du jugement et de l'érudition; cependant il tombe quelquefois dans des erreurs. D'ailleurs il décrit les objets en voyageur qui n'a pas toujours eu le loisir nécessaire pour tout examiner; il faut, par conséquent, quelquefois passer ses notices au creuset de la critique. Sous le rapport du style, Pausanias ne peut pas être cité comme modèle; le sien est quelquefois négligé, d'autres fois affecté, souvent obscur.

Dans son *premier* livre, Pausanias décrit l'Attique et la Mégaride; dans le *second*, Corinthe, Sicyone, Phlionte et l'Argolide; dans le *troisième*, la Laconie; dans le *quatrième*, la Messénie; dans le *cinquième* et le *sixième*, l'Elide; dans le *septième*, l'Achaïe; dans le *huitième*, l'Arcadie; dans le *neuvième*, la Béotie; dans le *dixième*, la Phocide.

Tels sont les écrivains de cette période qui se sont occupés de la géographie historique. Une nouvelle époque commence, pour la géographie mathématique, par Marinus *de Tyr*, qui florissoit dans le second siècle après J. C. Avant lui, on s'étoit contenté de fixer les positions par la latitude : le premier, il détermina un grand nombre de longitudes. Son ouvrage est perdu; mais il a servi de base à celui de Claude Ptolémée. Nous avons parlé plus haut (1) de ce que cet écrivain a fait pour l'astronomie; ici il n'est question que de son *système de géographie*, *γεωγραφικὴ ὑφήγησις*, en huit livres. Ce traité contient le catalogue des villes et pays alors connus, avec leurs longitudes et leurs latitudes, mais avec peu de faits historiques. On y trouve les premiers principes de la projection des cartes. Celles qu'un mécanicien d'Alexandrie du cinquième siècle, nommé Agathodémon, avoit dessinées pour accompagner l'ouvrage de Ptolémée, se sont perdues.

Agathemere, qui, probablement, a vécu dans le milieu du

(1) *Voyez* p. 212.

troisième siècle, a fait un abrégé de la géographie de Ptolémée, sous le titre de ὑποτυπώσεις τῆς γεωγραφίας ἐν ἐπιτομῇ, en deux livres; ouvrage utile, et qui contient divers renseignemens qu'on ne trouve pas ailleurs (1).

7. *Médecine.*

Nous avons vu (2) que, vers la fin de la précédente période, l'école empirique parvint à la plus haute célébrité par les travaux de Sérapion d'Alexandrie, et qu'Archagatus la porta à Rome; mais celui qui, dans cette capitale, l'exerça avec le plus brillant succès, fut ASCLÉPIADE de Pruse en Bithynie, qui alla s'y fixer 110 ans avant J. C. Il étoit plutôt rhéteur et philosophe que médecin; mais l'éloquence dont la nature l'avoit doué, la confiance qu'il sut inspirer aux Romains, les remèdes faciles et agréables dont il se servit, le hasard enfin qui le favorisa en lui fournissant l'occasion de rappeler à la vie un homme qu'on croyoit mort et qu'on alloit enterrer, lui donnèrent la plus grande vogue dans une ville où Archagatus avoit mis la médecine grecque en mauvaise réputation, par les remèdes douloureux dont il se servoit quelquefois. Licinius Crassus et Cicéron l'admirent dans leur société. Comme médecin, il suivit une méthode différente de celles de tous ses devanciers; il blâma surtout celle d'Hippocrate, et prétendit, peut-être avec raison, que le climat de Rome exigeoit une autre manière de pratiquer que celui de la Grèce. Pour base de sa théorie, il prit la philosophie corpusculaire d'Épicure; d'après lui, le corps humain se porte bien si les atomes dont il est composé conviennent aux intervalles où l'aveugle hasard les a placés. Méconnoissant l'admirable sagesse que la nature a montrée dans la construction du corps humain, il soutint qu'aucun de ses organes n'étoit originairement destiné aux

(1) *Voyez* le Recueil des géographes anciens de *Gronovius*, et les Petits géogr. de *Hudson*.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 145.

fonctions auxquelles nous l'employons. L'ame n'étoit à ses yeux qu'une substance aérienne, produite par la respiration; ainsi que le *pneuma* (1), elle pénètre tout le corps; ce dernier est la raison du poulx. Asclépiade négligea entièrement l'anatomie, dans laquelle il fut très-ignorant, au point qu'il confondit les nerfs avec les ligamens, et ignora leur utilité. Rien ne nous reste de ses écrits sur les clystères, les fièvres périodiques, l'hydropisie, etc.

Parmi les Empiriques de cette période, il faut encore compter les suivans :

Apollonius *de Citium*, médecin d'Alexandrie, qui a laissé un commentaire sur l'ouvrage d'Hippocrate *des articulations*, *περὶ ἄρθρων πραγματεία*, en trois livres. Ce commentaire est dédié à Ptolémée, roi de Chypre, frère puiné de Ptolémée Aulètes, qui, environ 70 ans avant J. C., eut pour partage l'île de Chypre. L'ouvrage d'Apollonius, qui nous a été conservé par la compilation de Nicétas, est inédit (2).

Xenocrate d'Aphrodise, qui, selon l'opinion commune, vécut environ 40 ans après J. C. (3), écrivit un ouvrage sur la *nourriture que fournissent les productions aquatiques*, *περὶ τῆς ἀπὸ ἐνύδρων τροφῆς*; ouvrage important pour juger des connoissances ichthyologiques des anciens, mais de peu de mérite sous le rapport de la matière médicale.

Cassius Félix, contemporain d'Auguste et de Tibère, et surnommé *Iatrosophiste*, a laissé des Questions médicales et des Problèmes.

Andromaque de Créte, père et fils. Les deux médecins de Néron. Le père inventa la thériaque, ou, comme il l'appelle, *ἀντίδοτος γαλήνη*, et en chanta les louanges dans un

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 144.

(2) *Voyez* Græc. libri chirur. ed. *Cocchi*, p. 171.

(3) D'après *Fabricius* et *Saxius*; mais M. *Sprengel* le place 60 ans avant J. C.

poëme élégiaque. Il ne reste que des fragmens des ouvrages du père; mais peut-être ces ouvrages existent-ils encore manuscrits dans quelque bibliothéque.

Enfin, on regarde comme ayant appartenu à la même école Pedanius Dioscorides, d'Anazarbe en Cilicie (1), le plus grand botaniste de l'antiquité, célèbre par son traité περὶ ὕλης ἰατρικῆς, ou *de la matière médicale*, en cinq livres. Non seulement Pline, Galien et Oribasius y ont puisé toutes leurs connoissances en botanique, mais, pendant seize ou dix-sept siècles, ce traité a été l'ouvrage classique et presque unique pour la connoissance des plantes et pour la matière médicale; et les Orientaux le regardent encore aujourd'hui comme un oracle en botanique. Ce n'est que dans le dix-septième siècle, et surtout lors de la grande révolution que les sciences naturelles éprouvèrent dans le dix-huitième, qu'on s'aperçut de ses lacunes et de ses imperfections.

Nous avons conduit l'histoire de la médecine grecque jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère, pour terminer tout ce que nous avions à dire sur les adhérens de l'école empirique. Il est temps de revenir sur nos pas et de parler de l'*école des Méthodiques*.

On ne sait s'il faut regarder comme le vrai fondateur de cette école Thémison ou Thessalus.

Thémison *de Laodicée* étoit disciple d'Asclépiade, et se fixa à Rome, environ 90 ans avant J. C. Il voulut trouver un milieu entre le système empirique et le dogmatisme; ce milieu ou cette *méthode*, il crut la découvrir dans la théorie adoptée par son maître. Il enseigna qu'il existe, non seulement dans les vaisseaux, mais en général dans toutes les parties du corps humain, une disproportion qui est la cause de toutes les maladies. Cette théorie a pour base ce qu'il appeloit les κοινότητες, ou certaines dispositions communes à plusieurs maladies. Il

(1) 50 ans après J. C.

distingua le premier les maladies chroniques des maladies aiguës, décrivit clairement la lèpre, assigna à la doctrine du rhumatisme une place particulière dans la pathologie; enfin, le premier il fit usage des sangsues, qu'il appliqua aux tempes dans les maux de tête.

Les médecins romains adoptèrent assez généralement le système des Méthodiques; ANTONIUS MUSA, affranchi d'Auguste, s'y distingua. Ce n'est pas ici le lieu de parler des progrès qu'il a fait faire à la médecine, puisque nous ne nous occupons que des Grecs. Il suffira d'observer que les médecins méthodiques décrivoient les symptômes des maladies avec une exactitude particulière, mais qu'ils négligèrent l'étude de l'anatomie et de la physiologie, ces pierres d'achoppement de tous les charlatans. Ils ne faisoient pas non plus, dans leur pratique, une grande attention à l'âge, au sexe, aux habitudes du malade, au climat, à la saison de l'année, etc. Ils ne s'embarrassoient guère de l'état des fluides, persuadés que la constitution du corps n'étoit dérangée le plus souvent que par la trop grande tension ou par le trop grand relâchement des solides (1).

Thémison partage l'honneur d'avoir fondé l'école méthodique (si toutefois c'est un honneur), avec THESSALUS *de Tralles* (2). Ce médecin surpassa tous ses contemporains et tous ses devanciers, en effronterie et en charlatanerie. Né dans la dernière classe, il ne put jamais se défaire des traces de la mauvaise éducation qu'il avoit reçue; étranger à toute espèce d'instruction, il méprisa les découvertes des médecins qui l'avoient précédé. Il se forma un cortège de gens aussi mal élevés que lui; après s'en être fait accompagner pendant six mois chez les malades, il accordoit à ces ignorans le droit d'exercer la médecine par eux-mêmes. Il introduisit à Rome l'usage de voir les malades, ayant à sa suite la troupe de tous ses disciples.

(1) *Voyez* Esquisse d'une histoire de la médecine par *Black*, traduite par M. *Coray*.

(2) 60 ans après J. C., sous l'empereur Néron.

Thessalus donna une certaine extension aux principes de l'école méthodique, en appliquant les *communités* de Thémison à toutes les parties de l'art. Il s'empara de l'idée d'Asclépiade sur les rapports entre les atomes et leurs intervalles, pour créer une nouvelle espèce d'indication, la *métasyncrise*, qui consistoit dans le rapport inverse des pores à leurs atomes, et qu'il voulut faire employer lorsque les signes ordinaires de la contraction et du relâchement ne se présentoient pas. Il rejeta toute recherche des causes des maladies et des prognostics. Aucun remède n'opère, d'après lui, sur une partie déterminée du corps, ni n'évacue une humeur particulière, mais tous les remèdes opèrent soit en contractant, soit en relâchant, soit en produisant une métasyncrise.

Celui qui rédigea en système la doctrine des Méthodiques et lui donna le dernier degré de perfection, fut SORANUS *d'Éphèse*, qui, élevé à Alexandrie, se rendit, sous Trajan et Adrien, à Rome, où il exerça et enseigna la médecine avec un brillant succès. Il reste de lui plusieurs ouvrages : *sur les bandages*, *περὶ ἐπιδέσμων* ; *sur les fractures des os*, *περὶ σημείων καταγμάτων* ; *de la matrice*, *περὶ μήτρας καὶ αἰδοίου γυναικείου*. Il existe une *Vie d'Hippocrate* par Soranus d'Ephèse ; mais il paroît qu'elle n'est pas de celui dont nous parlons ici, mais d'un médecin du même nom, qui a vécu après l'autre, et qui peut-être est aussi l'auteur de l'ouvrage sur la matrice.

Un autre médecin célèbre du temps de Trajan, CRITON, a écrit *sur les cosmétiques*, *κοσμητικά*. Il ne reste que des fragmens de son ouvrage.

On cite encore parmi les Méthodiques MOSCHION, dont l'époque est incertaine. Il n'est pas prouvé qu'il soit l'auteur de l'ouvrage *περὶ τῶν γυναικείων παθῶν*, *des maladies des femmes*, qu'on lui attribue communément (1).

(1) On trouve cet ouvrage, entre autres, dans les collections qui ont été publiées sous le titre de *Gynæcia sive de mulierum affectibus*. Il a aussi été publié séparément par *Dewez* à Vienne, 1793, in-8°.

Quoique l'école méthodique dominât dans cette période, cependant les dogmatistes continuèrent aussi à se maintenir. Ils se nommoient *Pneumaticiens*, depuis que les Empiriques avoient pris une certaine vogue. Ils différoient de ceux-ci principalement, en ce qu'au lieu de la syncrise des atomes fondamentaux, ils adoptoient un principe actif de nature spirituelle, qu'ils nommoient *pneuma*, et de la proportion duquel ils faisoient dépendre la santé et la maladie. Nous avons parlé de ce système à l'occasion d'Érasistrate : on pourroit peut-être le faire remonter jusqu'à Aristote; toujours est-il vrai que les Stoïciens l'avoient mis en vogue. Si l'on peut reprocher aux Pneumaticiens d'avoir donné dans des subtilités et dans des discussions dialectiques, il faut convenir, d'un autre côté, qu'ils ont fait faire un pas à la pathologie, en établissant des distinctions plus exactes des maladies, et en en désignant un plus grand nombre.

Celui qui donna une forme systématique à cette doctrine, et devint par là le fondateur de l'*école pneumatique* proprement dite, fut Athénée d'Attalie en Cilicie, célèbre médecin à Rome (1). Il sépara la matière médicale de la médecine même ou de la thérapeutique, mais il enseigna la séméïotique comme une des branches de celle-ci; il travailla avec soin la diététique.

Un de ses disciples, Agathinus de Sparte, essaya de s'accorder tant avec les Empiriques qu'avec les Méthodiques, ce qui fit nommer *éclectique* ou *hectique* l'école dont il fut le chef. Sa réputation fut surpassée par celle d'Archigène d'Apamée, qui, du temps de Trajan, étoit médecin à Rome, et jouissoit d'une grande célébrité; plusieurs le regardent comme le fondateur de la secte éclectique. Il faisoit plus de cas que ses devanciers de la méthode dialectique et analytique; il créa un système de termes nouveaux, et écrivit dans un style obscur.

Du temps d'Archigène vivoit Aretée *de Cappadoce* (2),

(1) 50 ans après J. C.
(2) 80 ans après J. C.

le meilleur observateur depuis Hippocrate, et le plus fidèle peintre de la nature parmi les anciens. Il fut d'abord de l'école pneumatique, et passa sous les bannières des Éclectiques, dont il devint le partisan le plus illustre. Il a laissé deux ouvrages : περὶ αἰτιῶν καὶ σημείων ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν, *des causes et des signes des maladies aiguës* et *chroniques* ; et περὶ θεραπείας ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν, *de la guérison des maladies aiguës et chroniques*. Ce sont deux ouvrages classiques, fruit de la longue expérience de l'auteur.

Parmi les célèbres médecins de ce temps, il faut encore citer RUFUS d'Éphèse (1), dont nous possédons différens ouvrages estimés, notamment un traité *des noms des parties du corps humain*, ὀνομασίαι τῶν κατὰ ἄνθρωπον; et un autre, *des os*, περὶ ὀστῶν : ces deux ouvrages se trouvent dans la compilation de Nicétas, dont il sera question plus bas.

Pendant que les différentes sectes dans lesquelles la médecine s'étoit partagée perdoient leur temps à disputer, le second siècle après J. C. produisit un homme fait pour opérer une révolution salutaire. Ce fut CLAUDE GALIEN, né à Pergame (2). Son père, architecte habile et bon mathématicien, lui donna une éducation littéraire. Après avoir étudié la médecine dans sa patrie et à Alexandrie, il se fixa d'abord à Pergame, ensuite, à l'âge de trente-quatre ans, à Rome. Ses guérisons et ses leçons publiques d'anatomie y firent une grande sensation. Cependant il quitta l'Italie, et fit des voyages en Asie et en Grèce. Rappelé par Marc-Aurèle et Lucius Verus, il fut médecin du jeune Commode. On ignore l'époque où il retourna dans sa patrie, et celle de sa mort : tout ce qu'on sait, c'est qu'il vécut encore sous le règne de Septime-Sévère.

Galien montra de nouveau aux médecins la voie qu'Hippocrate avoit suivie, mais que ses successeurs avoient abandonnée, la voie de l'observation. Il établit un système fondé sur

(1) 100 ans après J. C.
(2) L'an 131 après J. C.

la philosophie de Platon, d'Aristote et d'Hippocrate, et composé des débris de tous les anciens systèmes. Son génie transcendant forma un ensemble de ces parties disparates.

Galien regardoit l'anatomie comme la science fondamentale du médecin, et s'en occupa jusqu'à la fin de ses jours. Il est à regretter qu'il n'ait pu travailler sur des corps humains, mais qu'il ait été obligé de se borner à disséquer des singes. Il fit des découvertes importantes en myologie; en physiologie, il rejeta toute théorie philosophique, et n'admit que les résultats de l'expérience. Il fonda sa physiologie sur la doctrine des forces du corps, dont il admit trois espèces: les forces vitales qui résident au cœur, les forces de l'ame qui ont leur siége dans le cerveau, et les forces naturelles qui sont placées dans le foie.

Galien fut plus grand théoricien qu'observateur pratique, et ses principes généraux de thérapeutique sont bien meilleurs que ses méthodes curatives. Comme écrivain, il a été fréquemment blâmé pour sa subtilité, sa prolixité et ses répétitions.

Galien a été pendant treize siècles l'oracle des médecins d'Europe, d'Asie et d'Afrique; il fut surtout en vénération parmi les Arabes; et, malgré de grands défauts, une jactance souvent ridicule et une partialité bien marquée dans tous les jugemens qu'il porte sur Hippocrate et sur les médecins qui l'avoient précédé, c'est, après le père de la médecine, celui qui a rendu les plus grands services à l'art. Le médecin, le philosophe, le rhéteur, le critique, le grammairien, lisent ses ouvrages avec un égal fruit : on y trouve même des fragmens de poésie qu'on chercheroit vainement ailleurs (1).

Le mérite de Galien comme philosophe n'est pas petit. Ses ouvrages indiquent une connoissance profonde de tous les systèmes qui ont existé avant lui, et fournissent des renseignemens importans pour l'histoire de la philosophie. Dans sa

(1) *Chardon Larochette*, Mélanges de critique et de philologie, Vol. II, p. 131.

jeunesse, il avoit embrassé le système platonicien et celui des Stoïques; par la suite, il s'en forma un à sa manière.

Il a beaucoup écrit; quoiqu'une partie de ses ouvrages, dont la plupart ont été composés à Rome, ait péri dans l'incendie de sa maison, cependant il nous en reste quatre-vingt-deux dont l'authenticité est reconnue, et dix-huit sur lesquels on a des doutes, sans parler de quarante-quatre traités manifestement supposés, et des fragmens de dix-neuf traités perdus. Plusieurs de ces ouvrages n'ont jamais été imprimés. On en compte cent soixante-huit, dont cinquante sur des objets de médecine, qui se sont perdus. Parmi les traités de philosophie nous remarquerons les suivans : περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην στοιχείων, *sur les élémens d'après Hippocrate*, en deux livres; περὶ διαγνώσεως καὶ θεραπείας τῶν ἐν τῇ ἑκάστου ψυχῇ ἰδίων παθῶν, *de la connoissance et guérison des affections de l'ame.*

Il seroit trop long de donner les titres de tous les traités de médecine de Galien; nous nous contenterons d'en indiquer les principaux :

Περὶ αἱρέσεων, *des sectes;* ouvrage dirigé contre les écoles empirique et méthodique.

Ὅτι ἄριστος ἰατρὸς καὶ φιλόσοφος, *que le meilleur médecin est aussi philosophe.*

Περὶ τῶν Ἱπποκράτους καὶ Πλάτωνος δογμάτων, *des dogmes d'Hippocrate et de Platon* (sur l'anatomie du corps humain), en neuf livres.

Περὶ ἀνατομικῶν ἐγχειρήσεων, *de anatomicis administrationibus*, en neuf livres; sa principale composition sur l'anatomie.

Περὶ νεύρων ἀνατομῆς, *de l'anatomie des nerfs;* ouvrage très-estimé.

Εἰ κατὰ φύσιν ἐν ἀρτηρίαις αἷμα περιέχηται, *si naturellement le sang est contenu dans les artères.*

Περὶ χρείας τῶν ἐν ἀνθρώπου σώματι μορίων, *de l'utilité des parties du corps humain*, en dix-sept livres. On regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de Galien.

Περὶ τῶν πεπονθότων τόπων, *des parties souffrantes*, en six livres. Le grand Haller préféroit cet ouvrage de Galien à tous les autres.

Τέχνη ἰατρικὴ, *art de la médecine*. Cet ouvrage fut introduit dans toutes les écoles de médecine, et on n'accordoit pendant long-temps la permission d'exercer cet art qu'à ceux qui savoient l'expliquer.

Περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κατὰ τόπους, *de la composition des médicamens, selon les lieux*, en dix livres; et περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κατὰ γένη, *de la composition des médicamens selon les genres*, en sept livres.

Περὶ φλεβοτομίας θεραπευτικὸν βιβλίον, *de la guérison par la saignée*; ouvrage dont les Arabes faisoient un cas particulier.

Ὑγιεινῶν λόγοι, *de la santé*, en six livres. Un des meilleurs ouvrages de Galien. Tissot le louoit beaucoup.

Ὅτι τὰ τῆς ψυχῆς ἤθη ταῖς τοῦ σώματος κράσεσιν ἕπεται, *que les mœurs de l'ame se règlent d'après les tempéramens des corps*.

Τῶν Ἱπποκράτους γλωσσῶν ἐξήγησις, *explication des mots difficiles d'Hippocrate*.

Plusieurs ouvrages de Galien n'existent que dans des traductions latines, les originaux grecs s'étant perdus.

Si les admirateurs de Galien avoient possédé l'esprit de recherches qui lui étoit propre et le coup-d'œil qui le distinguoit, la médecine auroit pu parvenir à une grande perfection; mais, peu de temps après la mort de ce grand homme, elle retomba dans une barbarie plus grande que celle d'où il l'avoit tirée. Le néo-platonisme et le syncrétisme qui envahirent toutes les sciences, firent négliger les connoissances qu'on pouvoit acquérir par le moyen de la saine raison, de l'observation et de l'expérience. On ne vouloit plus que des miracles opérés par le secours de la magie et des démons.

L'*histoire naturelle*, qui tient de si près à la médecine, se ressentit de la même barbarie. A l'exception de Dioscoride,

dont nous avons déjà parlé (1), ces siècles ne virent plus que quelques compilations absurdes.

ARTÉMIDORE d'Éphèse, qui vivoit du temps des Antonins, et qu'on a surnommé DALDIANUS, parce que sa mère étoit de Daldis en Lydie, publia, sous le titre d'*ὀνειροκριτικά, de l'interprétation des songes*, en cinq livres, tout ce qu'il avoit recueilli dans ses voyages en Grèce, en Italie et en Asie, auprès des personnes qui, dans ces siècles de superstition, s'occupoient de cette science illusoire. Son ouvrage a pourtant quelque intérêt, à cause des renseignemens sur d'anciens usages, et à cause des récits qu'il renferme.

Il existe deux autres ouvrages anciens sur l'interprétation des songes; l'un, qui porte le nom d'ASTRAMPSYCHUS, renferme cent et un vers. L'époque où cet auteur a vécu est incertaine; on voit seulement par son style qu'il est du Bas-Empire. Peut-être ne s'appeloit-il pas Astrampsychus; ce nom est celui d'un ancien mage persan, cité par Diogène-Laërce et par Suidas : il se pourroit que l'auteur de l'Oneirocriticon dont nous avons parlé eût voulu publier son ouvrage sous le nom de ce mage. L'autre Oneirocriticon paroît être tiré de celui d'Astrampsychus; les manuscrits l'attribuent au patriarche NICÉPHORE; probablement ce n'est pas à celui qui a succédé à Tarasius en 806, mais à un autre qui a occupé le siége de Constantinople vers l'an 1259.

Contemporain d'Artémidore, PHLEGON *de Tralles* en Lydie, affranchi d'Adrien, avoit écrit un ouvrage chronologique *sur les Olympiades*, Ὀλυμπιονικῶν καὶ χρονικῶν συναγωγή, dont il ne nous reste qu'un fragment insignifiant, la préface ou l'introduction : c'est une perte d'autant plus déplorable, qu'en général les anciens ont negligé la chronologie, et que cette partie de l'histoire ancienne présente un grand nombre de difficultés que, faute de matériaux, nous ne

(1) *Voyez* p. 224.

pourrons jamais résoudre. Nous avons de Phlégon, sous le titre de *περὶ θαυμασίων, des choses merveilleuses*, une collection de faits miraculeux : ce sont des contes absurdes, souvent rapportés en peu de mots. Enfin il a écrit *περὶ μακροβίων, des personnes qui ont vécu jusqu'à un âge très-avancé;* c'est un simple catalogue de personnes qui ont atteint l'âge de 100 à 140 ans.

On attribue au grammairien Apollonius Dyscole (1) un recueil d'histoires merveilleuses, *ἱστοριῶν θαυμασίων βιβλίον;* compilation qui n'a que le mérite accidentel de renfermer quelques petits fragmens d'auteurs perdus.

C'est à cette période qu'appartiennent trois traducteurs grecs des livres de l'Ancien-Testament, Aquila, Théodotion et Symmaque, et les écrivains sacrés du Nouveau-Testament. Nous en parlerons dans la deuxième partie de cet ouvrage.

(1) *Voyez* p. 189.

PÉRIODE VI.

Depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 306—1453 après J. C.

Décadence de la littérature grecque.

La translation du siége de l'empire romain à Byzance commença un nouvel ordre de choses. Le christianisme, vu d'abord avec indifférence par un peuple qui professoit la plus grande tolérance religieuse, et qui le confondit avec le culte des Juifs, objet de son mépris; persécuté ensuite par quelques empereurs romains, qui regardoient les adhérens de cette religion comme les ennemis du gouvernement; toléré de nouveau, lorsqu'on s'aperçut que, malgré toutes les persécutions, il ne cessoit de faire des progrès rapides, et qu'il comptoit des amis dans toutes les classes de l'état; élevé enfin sur le trône par Constantin, le christianisme devint la religion dominante de l'état. Son influence sur toutes les branches des sciences et de la littérature donna une forme nouvelle à plusieurs d'entre elles, et en produisit d'autres, tandis qu'elle fit disparoître celles qui tenoient à la mythologie et aux systèmes philosophiques des anciens. La situation politique de l'empire fut peu favorable aux lettres. La discipline militaire par laquelle Rome étoit parvenue à sa grandeur, s'étoit totalement anéantie. Incapables de défendre leurs frontières contre les incursions des barbares du nord et de l'orient, avec des

troupes sans courage et sans vigueur, les empereurs se voyoient obligés de racheter à prix d'argent une paix qui ne duroit qu'aussi long-temps qu'elle convenoit aux chefs de ces hordes avides et turbulens. L'empire d'Occident succomba, dès la fin du cinquième siècle, sous les coups que les ennemis du dehors lui portoient et sous les vices de son administration intérieure. Si l'empire d'Orient se maintint plus long-temps, il ne dut pas cet avantage à une forme de gouvernement plus sage. Déchu de sa grandeur sous une suite de princes sans talens et sans énergie; troublé par des factions politiques et religieuses; ébranlé par les fréquentes révoltes des provinces, cet empire ne subsista qu'à la faveur d'une réunion de circonstances qui ne purent cependant empêcher que l'une après l'autre ses provinces ne lui fussent enlevées. Après sept siècles de lutte, Constantinople tomba au pouvoir d'un voisin féroce et ignorant.

Cependant, avant le septième siècle, les villes qui étoient alors les principaux siéges de la littérature grecque, ne furent pas exposées immédiatement aux incursions des barbares. Jusqu'au règne de Justinien, *Athènes* posséda des philosophes qui, dans leurs leçons publiques, expliquoient les ouvrages de Platon et d'Aristote; cette ville renfermoit aussi des maîtres en grammaire et en rhétorique; dénominations sous lesquelles, comme nous l'avons vu, on comprenoit l'éloquence et l'érudition philologique. *Constantinople* avoit des établissemens littéraires pour les arts libéraux et pour la jurisprudence. Elle étoit le principal siége d'une science nouvelle, la théologie, qui, plus d'une fois, troubla la tranquillité de l'état. Plusieurs villes de l'Asie possédoient de célèbres écoles. *Edesse* avoit l'avantage de réunir deux idiomes, le grec et le syriaque: ses écoles de grammaire, de rhétorique, de philosophie et de médecine étoient fréquentées par la jeunesse des provinces orientales de l'empire. La plus fameuse école de droit florissoit à *Béryte*, sur les côtes de la Phénicie. Celle d'*Alexandrie*, détruite par Dioclétien, fut bientôt rétablie, et cette ville devint de nouveau le rendez-vous des sciences, surtout de la

médecine; mais la grande bibliothèque que les Ptolémées y avoient fondée, avoit été dispersée dans les troubles excités par le fanatisme du patriarche Théophile.

Ce ne sont pas les barbares du nord qui ont détruit ces établissemens, c'est le fanatisme religieux des empereurs de Constantinople. Justinien retira aux professeurs les appointemens que ses prédécesseurs leur avoient assignés, et expulsa d'Athènes les philosophes et les rhéteurs, qu'il regardoit comme les ennemis du christianisme : ils trouvèrent un asyle à la cour de Chosroës, roi de Perse. Les successeurs de Justinien, qui ne connoissoient pas de plus grande prérogative de la puissance souveraine que le maintien de l'orthodoxie, persécutèrent les savans d'Édesse, malheureusement attachés à l'hérésie de Nestorius, qu'un concile avoit condamnée.

De nouvelles calamités affligèrent la littérature grecque dans le septième siècle. Les villes d'Édesse, de Béryte, d'Antioche et d'Alexandrie tombèrent entre les mains des Arabes : les Musulmans, bien loin de détruire les établissemens qu'ils y trouvèrent, y en fondèrent de nouveaux; mais ces établissemens furent perdus pour la littérature grecque. Ceux de Constantinople périrent dans la ridicule querelle des iconoclastes et dans les troubles auxquels elle donna lieu; enfin la célèbre bibliothèque d'Alexandrie fut détruite par la superstition des empereurs, long-temps avant l'invasion de ce pays par les Arabes, auxquels on a faussement attribué ce désastre.

Dans les autres provinces de l'empire que les Musulmans ne lui enlevèrent pas, les anciennes écoles furent remplacées par celles qu'on attacha aux couvens et aux églises épiscopales. Toute l'instruction passa dès-lors entre les mains des moines. Ces établissemens, où, à côté des subtilités théologiques, il se conserva quelques débris des sciences, tombèrent en décadence lors des disputes sur le culte des images, qui, pendant le huitième siècle, furent le principal objet de la sollicitude des empereurs de Constantinople. Une nouvelle aurore commença à luire pour les lettres vers la fin du neuvième siècle. Après tant d'empereurs ineptes ou ignorans, le trône fut occupé alors

par quelques princes qui sentirent la nécessité de les relever. Les plus illustres de ces protecteurs des sciences furent *Bardas*, collègue de l'empereur Michel, et *Basile le Macédonien*, qui devint la souche d'une dynastie de princes instruits et éclairés. Son fils *Léon* mérita le surnom de sage, et donna le jour à *Constantin Porphyrogénète*, qui cultiva les sciences aux dépens même des soins qu'il devoit au gouvernement. C'est à cette époque que, dans plusieurs villes de l'empire, on fonda de nouvelles écoles pour diverses branches des sciences. Constantinople elle-même reçut une haute école pour la philosophie, c'est-à-dire pour les lettres. Bardas fut assisté dans ses travaux par les lumières d'un ministre auquel il put confier le soin de rétablir les études; ce fut le fameux patriarche *Photius*. A la même époque, les khalifes Abassides favorisèrent les lettres dans les provinces asiatiques dont ils s'étoient emparés. Mais telle étoit la dégénération de la nation, que toutes ces faveurs et les illustres exemples que donnèrent les princes ne purent éveiller l'étincelle du génie dans des ames flétries par la longue durée d'un double despotisme, civil et religieux.

La fin du onzième siècle et le douzième virent de nouveau sur le trône de Constantinople une famille qui cultivoit les lettres avec enthousiasme, et avec tout le succès qu'on pouvoit espérer dans des temps si malheureux. C'est la famille des *Comnène* et des *Ducas;* elle a produit des princes et des princesses qui se sont illustrés par leur amour pour les arts; quelques-uns d'entre eux poursuivirent eux-mêmes avec succès la carrière littéraire. Telles furent l'impératrice *Eudoxie* et la célèbre *Anne Comnène.* Ces princes trouvèrent dans *Michel Psellus* autant de zèle pour les seconder que Photius en avoit montré à leurs prédécesseurs.

Les lettres retombèrent dans l'avilissement sous le gouvernement malheureux des empereurs latins qui occupèrent le trône de Byzance pendant la plus grande partie du treizième siècle (1204-1261); et c'est aux troubles qui signalèrent cette époque qu'on attribue la perte d'un grand nombre d'ouvrages qui existoient encore du temps de Photius.

Les lettres remontèrent sur le trône avec les *Paléologues*, qui mirent fin à la domination latine. Depuis *Andronic II* (1282) jusqu'à *Constantin XI*, tué lors de la prise de Constantinople (1453), tous les princes avoient reçu une éducation soignée et protégèrent les sciences. C'est leur amour pour les lettres qui, au milieu des embarras d'un gouvernement malheureux, et parmi une race d'hommes dégénérés, nous a conservé les précieux restes de la littérature grecque, auxquels l'Europe dut en grande partie la renaissance du bon goût. A leur exemple, et encouragés par eux, les personnages des premières classes de l'état cultivèrent les lettres, et une éducation littéraire soignée étoit regardée comme nécessaire à tout homme du monde. Le grand nombre de savans que cette époque avoit produits transportèrent ce dépôt sacré en Italie, d'où sortit la nouvelle lumière qui, depuis le quinzième siècle, éclaira les parties occidentales de l'Europe.

Quant à la langue grecque, elle ne fit que déchoir depuis le quatrième siècle. Lors de la translation du siége de l'empire en Orient, la langue latine devint dominante à la cour de Constantinople; elle le fut encore au commencement du sixième siècle, où Justinien publia ses lois en latin. Lorsqu'ensuite elle fit place à l'ancienne langue du pays, il s'introduisit dans celle-ci un grand nombre de mots latins, et nous trouvons encore dans le dixième siècle des traces de son usage à la cour (1). Les invasions des Goths, des Bulgares et des

(1) Dans l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète, sur le cérémonial de la cour de Byzance, les *acclamations* suivantes sont prescrites pour la célébration du banquet impérial. Lorsque l'empereur a pris place à table, et que les personnes conviées sont appelées à s'asseoir, cinq officiers de la suite de l'empereur (βωκάλιοι, *vocales*, des chanteurs) crient: *Conservet Deus imperium vestrum*; puis le cinquième s'approche et dit: *Bona tua semper*; le quatrième: *Victor sis semper*; le troisième: *Multos annos victorem te faciat Deus* (μύλτυς ἄννυς φιχίδια ϑ' Δέυς, comme porte l'édition imprimée; mais il est évident que *Reiske* auroit dû corriger ce passage et écrire: μύλτυς ἄννυς βίκτορέμ τε φάκιατ Δέυς) le second: *Victor semper eris* (βίκτωρ φατζία σεμπερε); enfin, le premier: *Deus præstet* (Δέυς πρέστετ). Lorsque l'empereur boit, les mêmes officiers

Arabes achevèrent la corruption de la langue grecque, et alors se forma une nouvelle langue, le grec moderne. Il fallut étudier désormais dans les écoles l'ancien grec classique, comme une langue morte (1). Ce changement s'étant fait insensiblement, il est difficile de fixer une époque précise où cesse l'ancien grec et où commence le nouveau. Nous rangeons parmi les auteurs qui ont écrit en grec littéral tous ceux qui ont vécu tant que l'empire d'Orient subsista. C'est avec la prise de Constantinople que nous terminons la liste des écrivains grecs. Tous ceux qui ont écrit après une époque où la langue cessa d'être celle du gouvernement, nous les regardons comme étrangers à ce qu'on appelle la littérature grecque. Nous passerons ainsi sous silence les écrivains que la Grèce a produits dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, ainsi que les efforts généreux que ce peuple fait depuis une cinquantaine d'années pour épurer sa langue et pour se donner une nouvelle littérature classique qui puisse lui assigner un rang parmi les nations civilisées.

disent alternativement: *Bibite* (ou plutôt *vivite*), *Domini imperatores, in multos annos. Deus omnipotens præstet. In gaudio prandete, Domini.* Lorsque l'empereur se lève, ils crient : *Bono Domino semper* (*gloria*). *Reiske* observe que le mot βίβετε (*bibite*) a été mal rendu par Constantin, qui l'explique par πίετε, *buvez*; que ce mot n'est autre chose que le latin *vivite*. Voyez Constant. Porphyr. *de cærim. aulæ Byz.*, L. I, c. 75; et les notes de Reiske, p. 109. Conférez *Villoison* ad Long., p. 118.

(1) Cependant Philelphe, qui, en 1420, se rendit à Constantinople pour y étudier la langue grecque, et qui répandit le goût de cette étude en Italie, sa patrie, assuroit dans une de ses lettres que les Grecs qui avoient reçu une bonne éducation, et surtout les femmes, parloient dans leur conversation ordinaire un grec aussi pur que celui d'Aristophane, d'Euripide, de Platon et d'Aristote. Voyez *Hodius de Gr. illustr.*, L. I, p. 158. L'usage de la langue françoise fut aussi très-repandu en Grèce dès le douzième siècle. Un écrivain espagnol de la fin du treizième siècle, *Raymond Montaniero*, dit (*Hist. Aragon.*; c. 261) en parlant des habitans d'Athènes et de ses environs : *E parlavan axi bell Francis com dins en Paris.*

I. POÉSIE.

A l'exception de quelques épigrammatistes, aucun des poètes de cette période ne s'élève au-dessus du médiocre ; ce sont des versificateurs plutôt que des poètes.

Les *épigrammes* ont été rassemblées dans des collections connues sous le nom d'*Anthologies*. Après celles de Méléagre et de Philippe de Thessalonique, dont nous avons parlé plus haut (1), Agathias *de Myrinne* en Étolie, qui vécut vers la fin du sixième siècle, en composa une qui contenoit un choix fait dans celles de ses prédécesseurs et dans les poètes des six premiers siècles : elle est probablement cause que l'Anthologie de Philippe de Thessalonique et celle de Méléagre sont perdues. Quoique le choix fait par Agathias fût nécessairement d'un mérite inférieur à celui de ses deux devanciers, telle fut la corruption du goût des siècles suivans, qu'ils nous ont conservé un plus grand nombre de pièces de ce dernier recueil que des deux premiers. Le peu qui a été sauvé de ceux-ci, nous ne le devons peut-être qu'à l'idée heureuse de Constantin Céphalas, au commencement du dixième siècle, de faire une quatrième Anthologie qui comprend des morceaux choisis dans les trois précédentes, augmentés des ouvrages des poètes qui avoient vécu depuis Agathias. Enfin, un moine de Constantinople, du quatorzième siècle, Maximus Planudes, le même dont nous avons parlé à l'article d'Ésope (2), fit un nouvel extrait de l'Anthologie de Céphalas, et classa les morceaux qu'il en tira dans un ordre systématique. Ce travail fut fait sans goût et sans discernement. Cependant, lors de la découverte de l'imprimerie, ce fut l'Anthologie de Maximus Planudes qui fut publiée, en 1494, à Florence, par les soins de Jean Lascaris, un des savans grecs qui s'étoient réfugiés en Italie après la prise de Constantinople.

(1) *Voyez* p. 149 et 150.
(2) *Voyez* p. 49.

Un seul manuscrit de l'Anthologie de Céphalas, bien préférable à celle de Maximus Planudes, fut conservé dans la bibliothéque de Heidelberg, où il fut trouvé par *Claude Saumaise*, célèbre savant du dix-septième siècle. Bientôt après, ce manuscrit et toute la bibliothéque dont il faisoit partie furent transportés à Rome par ordre du roi d'Espagne, dont les troupes s'étoient emparées de Heidelberg; mais il restoit des copies de la collation de ce manuscrit faite par Saumaise, et c'est d'après ces copies que les savans citoient ce qu'ils appeloient l'*Anthologie inédite*. Jensius, Leich et Reiske en publièrent des parties; enfin, le célèbre Brunck la fit imprimer en entier, pour la première fois, en 1776. Le manuscrit découvert par Saumaise se trouve aujourd'hui à la bibliothéque impériale, à Paris.

Nous rangeons par ordre de chronologie les autres poètes de cette période.

Maxime *d'Épire*, précepteur de l'empereur Julien (1), auteur d'un poëme en six cent dix vers, intitulé *περὶ ἀπαρχῶν*, *des élections*, ou de l'influence de la lune et des astres sur les entreprises des hommes. Cet ouvrage n'a pas été imprimé séparément, mais se trouve dans *Fabricii Bibl. gr.*, Vol. IX (éd. de Harles). Ruhnken croit que ce poëme n'est pas de Maxime, mais d'un contemporain de Callimaque.

Nonnus *de Panoplis* en Égypte (2), païen converti au christianisme, composa un poëme mythologique, en quarante-huit livres, intitulé *des exploits de Bacchus*, *Διονυσιακά*, ouvrage fait sur un plan mal ordonné, et exécuté sans jugement.

Le même poète est auteur d'*une paraphrase*, en vers, de l'évangile de Saint-Jean, *μεταβολὴ τοῦ κατὰ Ἰωάννην ἁγίου εὐαγγελίου*.

(1) Deux philosophes du nom de Maxime furent les précepteurs de Julien; l'un étoit d'Épire, l'autre d'Éphèse.

(2) 410 ans après J. C.

Quintus *de Smyrne*, surnommé *Calaber*, parce que son ouvrage a été trouvé par le cardinal Bessarion dans un monastère en Calabre. Il vécut au commencement du sixième siècle. Il est auteur d'un poëme en quatorze livres, intitulé Παραλειπόμενα Ὁμήρῳ, *ce qui a été omis par Homère*. C'est une continuation de l'Iliade jusqu'à la destruction de Troie. Ce poëme n'est pas sans mérite; il semble presque au-dessus de ce siècle: aussi plusieurs critiques ont-ils supposé que l'auteur a eu sous les yeux et a imité la Petite-Iliade de Leschès (1) qui est perdue; d'autres l'ont même regardé comme un composé de divers morceaux tirés des anciens poètes cycliques (2), ainsi que l'est un autre ouvage intitulé *Homerocentra*, Ὁμηρόκεντρα, ou Vie de Jésus-Christ, composée de vers et d'hémistiches pris dans Homère, et qu'on attribue tantôt à Pélagius Patricius, du cinquième siècle, tantôt à la belle Athénaïs ou Eudocia, fille du sophiste Léontius, et épouse de Théodose le jeune (3). Cette princesse, célèbre par ses talens et ses malheurs, composa plusieurs autres poëmes, un entre autres sur le martyre de St.-Cyprien.

Coluthus *de Lycopolis* en Égypte, qui vécut au commencement du sixième siècle, a laissé une triste imitation d'Homère, Ἑλένης ἁρπαγή, *l'enlèvement d'Hélène*, en trois cent quatre-vingt-cinq vers.

Un autre poëme épique d'un compatriote et contemporain de Coluthus, de Tryphiodore, Ἰλίου ἅλωσις, *la destruction de Troie*, en six cent quatre-vingt-un vers, a un peu plus de mérite, mais il est surchargé d'images.

Ici finit la liste des poètes grecs. Après Tryphiodore, le septième siècle ne nous fournit pas un seul nom qui mérite d'être cité. Le huitième et le neuvième ne nous en offrent qu'un très-petit nombre. Un certain diacre de l'église de

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 18.
(2) *Voyez* ci-dessus, p. 13.
(3) Mariée en 421; morte en 460, à Jérusalem.

Constantinople, nommé Théodose, décrivit, en un petit poëme, en cinq chants, intitulé *la prise de Crète*, ἅλωσις τῆς Κρήτης, la conquête de cette île sur les Arabes d'Espagne, que Nicéphore Phocas fit, en 961, sous le règne de l'empereur Romain II. Cet ouvrage, conservé dans un manuscrit du Vatican, a été publié par *Foggini* dans son *Append. corp. hist. Byz.*

La fin du neuvième siècle produisit encore un poëte que nous passerions probablement sous silence s'il n'avoit porté une couronne, et si, par son zèle ardent pour les sciences et par les efforts, quoiqu'inutiles, qu'il fit pour les relever de l'état d'abjection où elles étoient tombées, il ne méritoit d'être honorablement distingué de ses contemporains. Le titre de *philosophe*, ou plutôt de *sage*, que la flatterie lui a décerné, ne nous éblouiroit pas; mais ce qui nous reste de ses travaux prouve son amour pour les lettres, et il a bien mérité de son empire par l'éducation qu'il fit donner à son fils qui lui succéda. C'est Léon VI dont nous voulons parler. Le célèbre Photius avoit été son précepteur; et, s'il n'en fit pas un prince accompli, l'élève lui fit honneur sous le rapport de l'instruction. Ce n'est pourtant pas que Léon eût du génie poétique; les hymnes et autres poëmes qu'il a laissés prouvent le contraire; mais nous verrons plus bas qu'il s'est occupé d'autres branches des connoissances humaines, et une des plus fameuses collections de lois porte son nom. On lui attribue, probablement sans fondement, dix-sept oracles ou prophéties, en vers ïambiques, sur les empereurs et patriarches de Constantinople; mais comme on voit par les historiens byzantins que long-temps avant ce prince on colportoit de pareilles prédictions à la cour des empereurs ignorans et superstitieux qui occupoient le trône de Constantinople, il est permis de douter qu'une pareille absurdité doive être imputée à la mémoire de Léon VI. Quelques éditeurs ont attribué ces oracles à un autre Léon, surnommé *le Philosophe*, neveu d'un patriarche de Constantinople, et qui fut élevé par Michel Psellus (1).

(1) *Voyez* Corp. hist. Byz., Vol. XIX (XXVII de l'éd. de Venise).

Outre les hymnes, il existe de l'empereur Léon un poëme ïambique sur *le triste état de la Grèce*, et quelques autres poésies. Nous parlerons plus bas de ses discours chrétiens, de ses ouvrages sur la tactique, et de ses Basiliques.

Un métropolitain d'Euchania en Asie-Mineure, du onzième siècle, JOANNES MAUROPUS, s'amusa à composer des épigrammes pour être mises au bas des portraits des saints et des pères de l'église.

Dans le douzième siècle, lorsque les Comnènes furent montés sur le trône, nous trouvons de nouveau quelques poètes, ou, si l'on aime mieux, des versificateurs. C'est alors qu'un moine de Constantinople, PHILIPPUS SOLITARIUS, composa, en vers politiques (1), un poëme intitulé *Dioptra*, ou Dispute entre l'ame et le corps, dont nous n'avons qu'une traduction latine par *Isaac Pontanus*.

Un savant grammairien, mais très-mauvais poète de la fin du douzième siècle, JEAN TZETZES de Constantinople, s'avisa de suppléer Homère par trois poëmes qui firent un ensemble, sous le titre de *τὰ πρὸ Ὁμήρȣ, τὰ Ὁμήρȣ, καὶ τὰ μεθ' Ὅμηρον*, *Antehomerica, Homerica et Posthomerica*. Le même grammairien est auteur d'un ouvrage en douze mille sept cent cinquante-neuf vers politiques (dont cependant il ne reste que douze mille six cent soixante-quinze), qui traitent de divers objets d'histoire ancienne et de mythologie. Cet ouvrage est connu sous le titre de *Chiliades*, d'après les divisions établies de mille vers en mille vers. Nous passons sous silence quelques autres prétendus poëmes du même écrivain.

CYRUS THEODORUS PRODROMUS, autre moine du treizième siècle, dont nous parlerons plus bas, lorsqu'il sera question des romans, chanta la guerre des chats (ou peut-être des belettes) et des rats, dans un poëme intitulé *Galeomyomachie*.

(1) On appelle vers politiques des vers de quinze syllabes qu'on ne scande pas d'après la quantité, mais d'après les accens.

Matthæus, moine et médecin dans le treizième siècle, a donné, en vers politiques, le détail des charges et emplois du palais impérial de Constantinople.

Un autre grammairien, dont il est impossible de fixer l'époque, mais qui paroît assez moderne, Jean *de Gaza*, a laissé la *description*, en vers, *d'un tableau de l'univers*, qui se voyoit à Gaza ou à Antioche. Ce poëme, de sept cent vingt-six vers ïambiques, porte le titre de *ἔκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος*. Il en existe à Leyde un manuscrit sur lequel le poëme a été publié, en 1618, par *Rutgers* dans ses *Variæ lectiones*.

Manuel Philes d'Éphèse (1) a laissé plusieurs poëmes insignifians sur les propriétés des animaux, sur la navigation, etc.

(1) Vers 1300.

des anciens, et surtout des orateurs attiques. Il enseigna la rhétorique à Constantinople, à Nicomédie, et enfin dans sa patrie, où il mourut en 354. Il est le plus grand orateur que Constantinople ait produit. L'empereur Julien fut son disciple et son admirateur : il le nomma questeur, et lui écrivit plusieurs lettres, dont la dernière, écrite pendant son expédition en Perse, nous est parvenue. Libanius a laissé un grand nombre de discours, de déclamations (μελέται) et de lettres sur divers sujets de morale, de politique et de littérature, qui non seulement sont des morceaux bien écrits, mais contiennent aussi des faits très-intéressans pour l'histoire du temps. On reproche au style de Libanius un peu trop de recherche.

Himerius de Pruse en Bithynie (1) professa la sophistique à Athènes, et fut un des maîtres de Julien. Il nous reste de lui trente-quatre déclamations sur des sujets imaginaires, ou contenant des éloges, complimens, etc. Ce sont des déclamations, dans le mauvais sens de ce mot, dénuées de plan et d'intérêt. Le style est affecté, rempli d'emphase et surchargé d'érudition.

Flavius Claude Julien, que la haine des chrétiens, dont il avoit abjuré la foi, surnomma l'*Apostat*, élevé par les hommes les plus éclairés de son temps, et nourri de la lecture des auteurs de l'antiquité classique, se seroit élevé au-dessus de son siècle, si un penchant pour la mysticité, penchant probablement inné, mais que fortifièrent les persécutions qu'il éprouva dans sa jeunesse, et la doctrine des Néo-Platoniciens, entre les mains desquels il tomba, ne lui eussent inspiré des idées superstitieuses, dont il ne put se défaire dans un âge avancé. Elles lui suggérèrent le projet de s'opposer à l'esprit de son siècle, en renversant le christianisme que Constantin avoit déclaré religion de l'état. Son gouvernement ne fut que de trois ans, de 360 à 363 : il régna avec sagesse,

(1) Né en 315.

et déploya des talens et du courage. Il périt dans une expédition contre les Perses, victime de la confiance qu'il avoit accordée à un traître, ou par les mains d'un chrétien. Pour juger avec impartialité son caractère et ses intentions, il ne faut s'en rapporter ni aux calomnies des écrivains chrétiens, ni aux éloges exagérés des ennemis de la religion. Il possédoit de rares vertus, mais leur éclat étoit terni par sa vanité et par son desir de paroître un homme extraordinaire. Comme écrivain, il mérite des éloges pour la pureté de sa diction et pour son éloquence. On voit dans ses ouvrages qu'il avoit lu tous les écrits des auteurs classiques, car ils sont remplis d'allusions à des passages de ces auteurs, à leurs opinions, aux images et aux expressions dont ils s'étoient servis. Ces allusions donnent quelquefois aux ouvrages de Julien une certaine obscurité, parce que beaucoup de livres auxquels elles se rapportent n'existent plus. A une vaste lecture Julien réunissoit beaucoup d'esprit, une imagination vive et un cœur chaud. La morale, la métaphysique, et la théologie qui n'est elle-même qu'une métaphysique allégorique, furent les objets que Julien traita par préférence.

Les ouvrages que Julien a laissés sont de trois classes, des harangues, des satyres, des lettres. Nous avons perdu, à quelques fragmens près que Cyrille en a conservés dans sa réfutation, l'ouvrage que cet empereur publia contre les chrétiens, sous le titre de *κατὰ χριϛιανῶν λόγος*. Une perte plus importante est celle de son manifeste contre l'empereur Constance, adressé au sénat de Constantinople lorsqu'il prit les armes contre ce prince; de l'histoire de ses campagnes des Gaules, et de beaucoup de ses lettres.

Parmi les harangues qui nous restent il y a trois éloges, deux en l'honneur de l'empereur Constance, et le troisième à la louange de l'impératrice Eusébie, épouse de ce prince. Ces trois éloges ont été composés par Julien dans sa jeunesse, lorsqu'il pouvoit encore espérer de gagner la bienveillance de Constance, dont sa fortune dépendoit. Ils contiennent quelques belles pensées, et sont écrits avec plus de sim-

plicité qu'on ne devoit en attendre d'une production de ce temps.

Deux éloges, l'un du soleil, εἰς τὸν βασιλέα Ἥλιον, et l'autre de la mère des dieux, εἰς τὴν μητέρα τῶν Θεῶν, tous les deux remplis d'enthousiasme, et écrits dans une prose poétique. Il s'y trouve beaucoup d'allégories qui ne sauroient nous paroître que froides et même ridicules.

Deux discours ou mémoires contre les faux cyniques, dans lesquels l'auteur établit l'idée que, selon lui, on doit se faire de la philosophie des vrais cyniques.

Un mémoire intéressant adressé à son ami Salluste, que l'empereur Constance avoit rappelé d'auprès de lui. Il prouve les sentimens d'amitié et de reconnoissance qui remplissoient le cœur du jeune prince.

Discours ou mémoire adressé à Thémistius qui l'avoit félicité sur son avénement à l'empire, et l'avoit engagé à extirper toute espèce de superstition, expression sous laquelle le philosophe entendoit le christianisme. La réponse du prince est sage et modérée.

Mémoire justificatif adressé aux citoyens d'Athènes sur sa prise d'armes contre l'empereur Constance. Il s'adresse, dit-il, aux Athéniens, à cause de l'amour pour la justice dont ils avoient donné des preuves dans les temps anciens.

Un long fragment d'une instruction donnée à un grand-prêtre sur les devoirs de son état.

Les deux ouvrages satyriques de Julien sont intitulés: Ἀντιοχικὸς ἢ μισοπώγων, *l'Antiochien ou le Misopogon* (*l'ennemi de la barbe*), et Καίσαρες ἢ συμπόσιον, *les Césars ou le Banquet*. Le premier de ces deux ouvrages est un monument de l'esprit vif de ce prince, de son caractère susceptible, mais en même temps de sa bonté. C'est une petite vengeance qu'il exerça contre les habitans d'Antioche qui s'étoient moqués de son costume. Le banquet des Césars est une des productions les plus spirituelles et les plus agréables de l'antiquité; c'est un tableau fidèle et vrai des vertus, des travers et des vices des prédécesseurs de Julien.

Les lettres de Julien ne sont pas toutes de véritables lettres écrites dans un commerce épistolaire; on trouve dans le nombre des rescrits et des décisions données en sa qualité de souverain : elles sont intéressantes en ce qu'elles font connoître le caractère de ce prince.

PROÆRESIUS, sophiste chrétien, fut un célèbre professeur à Athènes, et le maître de St.-Basile et de St.-Grégoire de Naziance. Lorsque Julien interdit aux chrétiens de professer les sciences, son estime pour Proæresius l'engagea à faire une exception en sa faveur, à condition qu'il n'instruisît que des chrétiens; mais Proæresius préféra partager le sort de ses confrères. Parmi ses ouvrages, les anciens citent un éloge de Rome, pour lequel on lui érigea une statue de bronze.

MAXIME, le même dont nous avons parlé plus haut parmi les poëtes, ou peut-être un autre, a laissé un ouvrage de rhétorique, *περὶ ἀλύτων ἀντιθέσεων, des oppositions ou objections insolubles,* qui a été publié par Fabricius, Bibl. gr., Vol. X (éd. de Harles).

PHŒBAMMON, qui a vécu au commencement du cinquième siècle, a écrit *περὶ σχημάτων ῥητορικῶν, des figures de rhétorique* (1).

CHORICIUS, sophiste du sixième siècle, a laissé une vingtaine de harangues ou déclamations, la plupart inédites.

SEVERUS *d'Alexandrie* (2), NICEPHORE BASILACA, professeur de rhétorique à Constantinople (3), et THÉODORE CYNOPOLITA, sont auteurs d'*Éthopées* (ἠθοποιΐα, de ἦθος, mœurs, et ποιέω, faire). On appelle ainsi certain genre de déclamation composée d'après la connoissance qu'on a du

(1) Cet ouvrage et les suivans se trouvent dans la collection d'Alde, publiée à Venise, en 1528, in-fol., sous le titre de *Rhetores græci.*

(2) 470 ans après J. C.

(3) Dans le douzième siècle.

caractère des personnes dans la bouche desquelles on les met. Les Latins du moyen âge appeloient ces exercices *ethicæ dictiones* ou *allocutiones* (1).

Sopater, du sixième siècle, et Cyrus (peut-être le même que Theodorus Prodromus (2)) ont laissé des ouvrages de rhétorique.

Nous avons parlé plus haut (3) des trois premiers *romanciers* qu'a produits la littérature grecque; les six autres sont de cette époque. Le meilleur de tous ces romans est celui qui est intitulé Αἰθιοπικὰ, *Éthiopiques*, ou *histoire de Théagènes et de Chariclée*, en dix livres, par Héliodore d'Émèse en Phénicie (4), qui fut ensuite évêque de Tricca en Thessalie. Non seulement son livre est celui que tous les romanciers grecs après lui ont imité, mais il a été encore le modèle de nos premiers romans françois du dix-septième siècle. Le roman d'Héliodore est sagement conçu, fortement intrigué; les épisodes y sont amenés à propos; les caractères et les mœurs des personnages bien soutenus.

Longus (5) est auteur du *roman pastoral de Daphnis et Chloé*, ποιμενικὰ τὰ κατὰ Δάφνιν καὶ Χλόην, en quatre livres, dans lequel il règne de la grâce jointe à de la naïveté, et qui est écrit dans un style élégant. Longus ne sait pas employer avec discernement les machines.

Chariton d'Aphrodise, auteur d'un roman intitulé *les amours de Chéréas et de Callirrhoé*, τῶν περὶ Χαιρέαν καὶ Καλλιῤῥόην ἐρωτικῶν διηγημάτων λόγοι, en huit livres. L'invention

(1) Voici quelques-uns de ces sujets : Le peintre amoureux du tableau d'une fille ; ce qu'auroit pu dire Eschine au moment où il quitta sa patrie; les plaintes de David persécuté par son fils Absalon. Ces éthopées ont été publiées par Léon Allatius, dans ses Excerpta var. gr. sophist. et rhetor. Romæ, 1641, in-8°.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 244.

(3) *Voyez* ci-dessus, p. 181.

(4) Vers 390.

(5) Du cinquième siècle, d'après la supposition de *Saxius*; car son époque est tout-à-fait inconnue.

de ce roman est peu de chose, mais sa marche est facile et naturelle.

Eustathius ou Eumathius, Égyptien, qu'un manuscrit appelle protonobilissime et grand-archiviste (πρωτονοβιλισσιμος καὶ μέγας χαρτοφύλαξ) est auteur du roman *d'Isménias et d'Ismène, καθ' Ὑσμινίαν καὶ Ὑσμίνην δρᾶμα;* roman plat, froid et insipide.

Théodorus Prodromus, surnommé Cyrus, probablement le même dont nous avons déjà parlé deux fois, moine de Constantinople du douzième siècle, est auteur d'un mauvais roman intitulé *les Amours de Rhodante et de Doriclès*, en neuf livres, et en vers ïambiques.

Le plus mauvais de tous les romans grecs est celui de Nicétas Eugénianus, intitulé *les Amours de Drosille et de Chariclée*, aussi en vers : il n'a pas été imprimé (1).

Aux romanciers on peut joindre Aristénète *de Nicée*, d'une époque incertaine (2). Ses *lettres* érotiques ou amoureuses sont les meilleures de ce genre qui existent de l'antiquité. Cependant le style de ces lettres manque souvent de goût et de naturel; il est presque toujours déclamatoire; son mérite est de peindre les mœurs de la Grèce ancienne, et d'éclaircir ainsi quelques passages des auteurs classiques qui sans cela seroient obscurs pour nous.

Nous avons parlé plus haut des lettres de l'empereur Julien. Il existe aussi des lettres d'Aeneas *de Gaza* (3); de

(1) Il paroît qu'il existe dans les bibliothèques quelques autres romans d'auteurs inconnus, et qui n'ont pas été imprimés : telles sont les Amours de Callimaque et de Chrysorrhoé; celles de Charicelle et de Drosilla; celles de Lybister et Rhodamne; de Florius et de Platzaflore; de Thésée et d'Émilie; l'histoire d'Hemperius. Tous ces ouvrages sont en vers *politiques*.

(2) On suppose qu'il est le même que l'Aristénète, ami de Libanius, qui périt, en 358, au tremblement de terre de Nicomédie.

(3) Vers 480.

DENYS *d'Antioche,* son contemporain; de PROCOPE *de Gaza* (1); de THEOPHYLACTE SIMOCATTA (2), Égyptien, qui a publié des lettres morales, amoureuses et rustiques (3); enfin, du célèbre PHOTIUS, dont nous parlerons plus bas.

2. *Grammaire.*

Parmi les grammairiens de cette époque, les plus intéressans pour nous sont ceux qui se sont occupés de l'*interprétation des auteurs anciens*. Ils ne nous ont à la vérité transmis le plus souvent que des extraits d'anciens commentaires; mais c'est précisément leur plus grand mérite à nos yeux. Ces interprètes sont de deux classes; on nomme scholiastes (σχολιασαι) ceux dont les remarques se trouvent à la suite des auteurs mêmes qu'ils ont commentés; d'autres ont fait de leurs commentaires des ouvrages particuliers. Un des meilleurs parmi les scholiastes est EUSTATHE, archevêque de Thessalonique (4), auteur d'un commentaire savant et fort utile sur Homère, qui porte le titre de παρεκβολή, et d'un autre sur Denis le Périégète.

Nous avons parlé de JEAN TZETZES à l'article des poètes de cette période. Il est auteur de divers commentaires et scholies sur des auteurs classiques. Celles qui concernent Hésiode et Lycophron ont été imprimées; mais il en reste, dans les bibliothéques d'Angleterre, d'Espagne, de France, etc., d'autres qui n'ont pas encore vu le jour. La bibliothéque de Paris possède aussi une collection des lettres de Jean Tzetzes. Le commentaire sur Lycophron est attribué par les manuscrits à ISAAC TZETZES, frère de Jean; mais la plupart des éditeurs le croient de ce dernier.

On peut placer ici l'ouvrage d'ISAAC COMNÈNE PORPHYROGÉNÈTE, surnommé Sébastocrator, frère de la célèbre Anne Comnène (5), intitulé, *Caractères* (χαρακτηρίσματα, ou περὶ

(1) 500.
(2) 629.
(3) Nous parlerons plus bas de son histoire de l'empereur Marcien.
(4) 1160-1194.
(5) 1150.

ἰδιότητος καὶ χαρακτήρων τῶν ἐν Τροίᾳ Ἑλλήνων τε καὶ Τρώων) *des Grecs et des Troyens qui assistèrent au siége de Troie*, et un autre *de ce qu'Homère a omis.* Sous le nom de *Caractères*, Isaac a entendu la constitution corporelle, la taille, etc.

Dans le quatorzième siècle, nous trouvons JEAN, surnommé PEDIASIMUS, ou GALENUS (*le tranquille*) (1), et décoré du titre de ὕπατος φιλοσόφων, et de chartophylax de toute la Bulgarie; il a laissé des scholies sur Hésiode, ainsi que divers ouvrages de grammaire qui n'ont pas été imprimés. On a aussi des ïambes *sur la bonne et la méchante femme*, qui ont été imprimés sous le titre de πόθος, *souhait* (2).

GEORGE, surnommé MONUS et DIÆRETA, parce qu'il a écrit des scholies sur la διαίρεσις du rhéteur Hermogène, étoit d'Alexandrie. L'époque où il a vécu est incertaine.

DEMETRIUS TRICLINIUS (3), auteur de scholies sur Sophocle et Aristophane, d'un ouvrage sur les mètres de Sophocle, et d'un autre sur les *figures*, περὶ σχημάτων.

MANUEL, ou EMANUEL MOSCHOPULUS *de Crète*, auteur de scholies sur les deux premiers livres de l'Iliade, sur Hésiode, et sur les Héroïques de Philostrate, et de divers ouvrages de grammaire, dont l'un est intitulé ἐρωτήματα, *questions.* On lui attribue aussi un ouvrage intitulé περὶ γραμματικῆς γυμνασίας, *de l'exercice grammatical*, et qui porte faussement le nom de Saint-Basile (4).

Un grammairien d'une époque incertaine, nommé THEODORETUS, a écrit sur *les esprits*, περὶ πνευμάτων.

Les lexicographes de cette période sont nombreux.

PTOLÉMÉE *d'Ascalon* est auteur d'un ouvrage περὶ διαφορᾶς

(1) Pediasimos (πεδιάσιμος ou πεδιάσιος) veut dire un habitant de la plaine. On prétend que ce grammairien a été nommé ainsi, parce qu'il étoit toujours modeste et content (*æquanimus*).

(2) Par *Fabricius*, dans sa Bibl. gr., Vol. XIII, p. 576 (anc. éd.).

(3) 1400.

(4) Voyez *Fabr.* Bibl. gr., Vol. VI, p. 319 (éd. de Harles).

λέξεων : ce n'est proprement qu'un fragment d'une composition plus considérable qui étoit intitulée περὶ τῆς κρατίστης αἱρέσεως.

Valérius Harpocration *d'Alexandrie* (1), auteur d'un lexique tiré surtout des dix orateurs attiques, ce qui l'a fait nommer λεξικὸν τῶν δέκα ῥητόρων.

Ammonius *d'Alexandrie* (2) a écrit περὶ ὁμοίων καὶ διαφόρων λέξεων, ou *des synonymes ;* ouvrage nécessaire aux philologues.

Hesychius d'Alexandrie (3). On discute pour savoir si le glossaire qui nous est parvenu sous le nom de cet auteur est véritablement de lui, ou s'il n'est qu'un abrégé, ou, selon l'opinion de quelques critiques, un commentaire de celui d'Hesychius. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est très-important pour la connoissance de la langue grecque et pour la lecture des Septante et du Nouveau-Testament.

George, surnommé par ses ennemis Chœroboscus (pâtre), grammairien du quatrième ou cinquième siècle, a laissé peu d'ouvrages. Il est peut-être identique avec un autre George qui porte les épithètes de diacre et de *Magister universalis*, et dont il reste un ouvrage non imprimé sur *les règles.*

Philoxenus (4). On lui attribue deux glossaires, l'un greclatin, l'autre latin-grec, et un commentaire sur le dialecte attique.

Philémon, de la fin du cinquième, ou, selon d'autres, du douzième siècle, auteur d'un lexique technologique, dont M. de Villoison a publié des extraits, le croyant tout-à-fait

(1) Harpocration est du milieu du quatrième siècle, d'après Saxius; d'autres le placent dans le deuxième.

(2) 389.

(3) 390.

(4) 525.

inédit, mais qui se trouve presque en entier dans le dictionnaire de Phavorinus, dont nous parlerons plus bas.

Photius, patriarche de Constantinople, dont il sera encore question, a laissé un glossaire qui a été publié pour la première fois en 1808, par M. *Hermann*, célèbre philologue de Leipsic.

Dracon *de Stratonicée*, grammairien qui paroît avoir véeu avant le sixième siècle, a laissé plusieurs ouvrages, dont un seul nous est parvenu. Il est intitulé *περὶ μέτρων ποιητικῶν*, *des mètres poétiques*. Il s'est conservé dans un manuscrit qui se trouve à la bibliothèque impériale. M. *Belin de Ballu* se proposoit anciennement de le publier. M. *Hase*, savant allemand, employé à cette bibliothèque, en a donné la première section dans le 8e vol. des Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale, et dans le premier vol. de son Recueil de mémoires. On annonce une édition complète de l'ouvrage de Dracon, par M. *Hermann*.

Suidas, qu'on croit avoir véeu vers la fin du dixième siècle, est auteur d'un lexique compilé sur les ouvrages des anciens grammairiens, scholiastes et lexicographes. Le compilateur a montré dans ce travail une grande négligence et un défaut absolu de jugement et de critique; ou plutôt le lexique de Suidas a été tellement défiguré par des altérations et interpolations, qu'on ne sait plus ce qui est de Suidas même. Ce lexique est, malgré ces défauts, de la plus haute importance pour le philologue et pour l'historien, à cause des nombreux passages d'auteurs anciens perdus qu'il nous a conservés. Ses remarques s'étendent aussi sur la Bible.

On ne sait pas si l'auteur anonyme de l'*Etymologicum magnum*, Ἐτυμολογικὸν μέγα, est antérieur à Suidas, ou s'il a vécu après lui. Son ouvrage n'est pas un simple dictionnaire étymologique, mais contient beaucoup de notices mythologiques, grammaticales et littéraires.

Jean Zonaras, qui véeut à la fin du onzième et au commencement du douzième siècle, et dont nous parlerons plus bas au

chapitre des historiens byzantins, est auteur d'un glossaire dans le genre de ceux de Suidas, d'Hesychius et de l'Etymologicum magnum, qui a été imprimé pour la première fois en 1808 (1).

A la suite des lexicographes, nous placerons deux écrivains qui ont fait des *recueils de proverbes.* L'un est GEORGE *de Chypre* (2), qui, de 1283 à 1289, fut patriarche de Constantinople, et un des plus savans adversaires de l'église latine; l'autre, MICHEL APOSTOLIUS, un de ces Grecs qui, dans le quinzième siècle, cherchèrent un asyle en Italie, et dont nous parlerons plus bas.

D'autres grammairiens travaillèrent plus particulièrement sur les dialectes de la langue grecque. Tels sont :

JEAN, surnommé PHILOPONUS, c'est-à-dire l'ami du travail, ou *Grammaticus* (3), grammairien d'Alexandrie. Il s'occupa de théologie, et fut le chef d'une hérésie particulière, condamnée en 681 sous le nom de *Trithéisme.* Il se livra aussi à la philosophie, et surtout à celle d'Aristote dont il commenta les ouvrages. Comme grammairien, il écrivit *des mots qui changent de signification d'après les accens qu'ils prennent*, *συναγωγὴ τῶν πρὸς διάφορον σημασίαν διαφόρως τονουμένων λέξεων*; et des *dialectes de la langue grecque.*

GREGORIUS, surnommé PARDUS, et ensuite CORINTHIUS,

(1) Le premier dictionnaire dans le genre moderne est celui de PHAVORINUS, né à Favera, près de Camerino, dans le duché de Spolète. Ce philologue s'appeloit *Guarinus* ou *Varinus*, et a été nommé *Phavorinus* d'après le lieu de sa naissance. Il composa son dictionnaire sur ceux de Suidas, d'Hesychius, de Phrynichus, d'Harpocration, sur l'Etymologicum magnum, etc. Il fut imprimé à Rome, en 1523; et réimprimé depuis à Venise, en 1712. C'est sur cet ouvrage que *Budée* fit, en 1529, ses Commentaires, et *Henri Étienne*, en 1572, son Thesaurus, ouvrages qui sont la source de tous les lexiques grecs que nous possédons.

(2) Après avoir pris l'habit monacal, il s'appela Grégoire. Nous parlerons de ses autres ouvrages dans la seconde partie.

(3) 550 ans après J. C.

paree qu'il fut évêque de Corinthe vers 1150, auteur d'un ouvrage sur *les dialectes*, *περὶ τῶν ἰδιωμάτων τῶν διαλέκτων* (1).

Thomas Magister ou Theodulus (2), auteur d'un *choix de mots attiques*, *ὀνομάτων ἐκλογαί*, tiré des ouvrages de Phrynichus, Ammonius, Hérodien et Mœris.

Georgius Lecapenus (3). On lui attribue un ouvrage sur la *construction des verbes*, *περὶ συντάξεως ῥημάτων*. Quelques manuscrits donnent cet ouvrage à Michel, Syncelle du siége de Jérusalem. George est encore auteur d'une grammaire alphabétique ou dictionnaire de mots attiques, qui n'a pas été imprimé en entier, mais dont MM. de Villoison (4) et Matthæi (5) ont publié quelques morceaux.

Deux auteurs célèbres de cette époque ont rassemblé des matériaux pour l'interprétation des auteurs anciens. L'un est Photius, le savant le plus illustre du neuvième siècle. Il remplit successivement les premiers emplois de l'état, fut alternativement commandant de la garde impériale, ministre de l'empereur, et en 857 nommé patriarche de Constantinople, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Il eut avec le pape des disputes sur la prééminence, qui devinrent l'origine de la scission entre les deux églises : elle ne fut cependant consommée que plus tard. Destitué en 867, il fut réintégré en 877. Enfin il fut exilé de nouveau en 886; il mourut en 891.

Photius étoit un homme d'une grande érudition et de connoissances très-variées. Outre son glossaire, dont nous avons parlé plus haut, il fit, sous le titre de *μυριόβιβλον*, des extraits raisonnés de deux cent soixante-dix ouvrages. Le titre exact

(1) M. *Schæfer* de Leipsic vient d'en donner une nouvelle édition, à laquelle M. *Boissonade* et feu M. *Bast* ont eu beaucoup de part.

(2) Vers 1310.

(3) Vers 1310.

(4) Anecdota gr., T. II.

(5) Lect. Mosqueus. Lips., 1779, in-8°., Vol. I.

de cet ouvrage est Ἀπογραφὴ καὶ συναρίθμησις τῶν ἀνεγνωσμένων ἡμῖν βιβλίων, ὧν εἰς κεφαλαιώδη διάγνωσιν ὁ ἠγαπημένος ἡμῶν ἀδελφὸς Ταράσιος ἐξητήσατο· ἔστι δὲ ταῦτα εἴκοσι δέοντος ἐφ' ἑνὶ τριακόσια; c'est-à-dire *Description et dénombrement des livres lus par nous, au nombre de deux cent soixante-dix-neuf, dont notre cher frère Tarasius a désiré connoître le contenu.* Les jugemens qu'il porte sur le mérite de ces livres et sur leur style sont excellens; mais ce qui nous rend ces extraits surtout très-précieux, c'est que, parmi les ouvrages dont il y est question, plusieurs se sont perdus depuis, et nous ne les connoissons que par Photius.

Le second de ces auteurs est Eudocie ou Eudoxie, surnommée *Makrembolitissa*, fille de l'empereur Constantin VIII, et épouse de Constantin Ducas, qui régna jusqu'en 1067. Proclamée impératrice avec ses trois fils, elle épousa en secondes noces Romain III Diogène, qui régna jusqu'en 1071. Alors Michel VIII, fils d'Eudoxie, s'empara du gouvernement, et la fit enfermer dans un couvent. Dans cette retraite, elle composa, sous le titre d'Ἰωνιά, *Jardin de violettes*, une espèce de dictionnaire historique et mythologique, ouvrage qui, tant qu'il n'existoit qu'en manuscrit, jouissoit, parmi les savans, d'une grande réputation, mais qui ne contient rien qu'on ne trouve ailleurs (1).

Maximus Planude, savant moine de Constantinople, que l'empereur Andronic Paléologue envoya, en 1327, auprès des Vénitiens, a entrepris, avec plus de zèle que de goût, divers travaux littéraires fort utiles. Nous avons parlé de sa collection des fables d'Ésope (2) et de son Anthologie (3). Le même moine a traduit en grec le Songe de Scipion par Cicéron; les Métamorphoses et les Héroïdes d'Ovide; les Distiques de Caton; l'ouvrage de Boëce sur la Consolation de la philosophie, et ceux de St.-Augustin sur la Trinité et la Cité de

(1) Il a été publié par M. *Villoison* dans ses Anecdota.
(2) *Voyez* ci-dessus, p. 49.
(3) *Voyez* ci-dessus, p.

Dieu; la plupart de ces traductions se trouvent manuscrites dans les bibliothèques. Celle qu'il a faite de la guerre des Gaules de Jules-César a été imprimée plusieurs fois. M. *Van Lennep*, savant hollandois, doit publier sa traduction des Héroïdes d'Ovide. Divers ouvrages de grammaire et de rhétorique du même auteur n'ont pas encore vu le jour. On lui attribue aussi, avec quelque vraisemblance, le mérite de s'être, le premier de tous les Grecs, servi de ce qu'on appelle les chiffres arabes. Nous parlerons dans la seconde partie de ses ouvrages de théologie.

Nous pensons que c'est ici qu'il convient de citer un ouvrage attribué à Horus, Orus ou Horapollon, et intitulé Ἱερογλυφικὰ, *des hiéroglyphes,* en deux livres. Suidas dit, mais sans fixer une époque, que cet auteur étoit un grammairien d'Alexandrie, et qu'il a écrit τεμενικὰ (*temenica*), probablement sur les lieux consacrés aux Dieux. Comme Suidas ne fait pas mention de ses deux livres sur les hiéroglyphes, on en a conclu qu'ils ont fait partie de l'autre ouvrage : quelques critiques rejettent cette hypothèse, parce que les τεμενικὰ ont été écrits en grec, tandis que les ἱερογλυφικὰ, composés originairement en égyptien, ont été traduits en grec par un certain Philippe, sur lequel nous manquons de renseignemens.

3. *Histoire.*

La série des bons historiens grecs se termine avec Olympiodore, Zosime et Procope.

Olympiodore de Thèbes en Égypte, envoyé en 412 vers Donatus, roi des Huns, écrivit, sous le titre de ὕλη ou *matériaux,* l'histoire générale de son temps, depuis 407 jusqu'à 422, en vingt-deux livres, dont Photius a donné un extrait qui fait vivement regretter la perte de l'ouvrage.

ZOSIME fut comte du fisc à Constantinople, vers le milieu du cinquième siècle. Il a laissé, sous le titre de *νέα ἱστορία*, *histoire nouvelle*, une histoire, en six livres, des empereurs depuis Auguste jusqu'à 410 après J. C. Le premier livre et les commencemens des deuxième et sixième sont perdus. Cet ouvrage est extrait d'une suite d'historiens qui n'existent plus, et surtout de Dexippe et d'Eunapius, dont nous parlerons plus bas. Ces extraits sont faits avec jugement et critique. Cependant les Chrétiens du temps de Zosime, et quelques écrivains des seizième et dix-septième siècles, l'ont accusé de partialité pour avoir jugé avec sévérité les actions des premiers empereurs chrétiens, et pour avoir fait l'éloge de Julien. Il a été mieux apprécié de nos jours, et on s'accorde assez généralement à lui assigner un rang distingué parmi les historiens de l'antiquité (1).

PROCOPE de Césarée en Palestine, secrétaire de Bélisaire pendant ses campagnes, sénateur et préfet de Constantinople, place que l'empereur Justinien lui ôta. Dans un ouvrage intitulé *τῶν καθ' αὐτὸν ἱστοριῶν βιβλία ὀκτώ*, dont les quatre premiers livres portent le titre particulier de Περσικά, et les autres celui de Γοτθικά, il décrivit les guerres de l'empire

(1) Parmi les anciens, c'est surtout *Evagrius* qui a attaqué Zosime; parmi les modernes, le cardinal *César Baronius*. Le jésuite *Lélio Bisciola*, et deux protestans, le chevalier *Barth* (Gaspar Barthius) et *Jean Dan. Ritter* se sont déclarés ses antagonistes. L'impartialité de Zosime a été défendue par *Jean Leunclavius* ou Loewenclau, dans une apologie qui se trouve en tête de plusieurs éditions de cet historien, et par *Schirach* (historische Briefe, Helmstædt, 1770, *in*-8.°) Ce dernier montre que Zosime fait preuve, dans toutes les occasions, de jugement et de connoissances; que tout ce qu'il rapporte est d'accord avec le témoignage d'autres écrivains, et conforme aux circonstances; enfin, qu'il étoit exempt de la superstition à laquelle étoient sujets les historiens chrétiens de son temps. Schirach prétend que l'histoire de Constantin-le-Grand n'a pas été falsifiée par Zosime, mais par le faux zèle des pères de l'église. *Voyez* aussi la Dissertation de M. *Reitemeier*, de Zosimi fide, qui se trouve en tête de son édition de cet historien.

de Byzance avec les Persans, les Vandales, les Maures et les Goths, depuis la mort d'Arcadius jusqu'à l'année 553 (1).

Procope parle d'événemens dont il a été témoin, ou sur lesquels il a pu prendre des informations auprès des acteurs mêmes. Il écrit en homme élevé au-dessus des préjugés de son siècle; il est véridique, toutes les fois que l'empereur Justinien, l'impératrice Theodora et Bélisaire ne jouent pas un rôle dans ses récits : quand il est question de ces trois personnages, Procope mérite autant de foi que tout historien qui écrit sous les yeux du prince dont il rapporte les faits. Son style est clair et vigoureux, quelquefois un peu prolixe.

Les éloges que Procope donne dans cet ouvrage aux personnes dont la cour impériale étoit composée, contrastent singulièrement avec la manière dont les mêmes personnages sont traités dans ses *ἀνέκδοτα* ou *histoire secrète*, en trente chapitres, qu'il écrivit, à ce qu'il paroît, peu avant sa mort, et qui vont jusqu'à 553. Dans cette histoire secrète, Procope vengea la vérité qu'il avoit été obligé d'outrager dans son premier ouvrage, en faisant le portrait de l'hypocrite Justinien, de la vindicative Theodora, et de Bélisaire, héros sur le champ de bataille, et esclave d'une épouse intrigante et débauchée. Cette histoire est un monument éternel qui atteste la nullité des efforts des puissans de la terre pour dérober la vérité aux regards de la postérité. Il est vrai que le mécontentement de Procope perce à travers son récit, et qu'il peut faire douter de sa véracité; mais, d'un autre côté, les histoires scandaleuses qu'il raconte portent un caractère de vérité, et elles sont confirmées par tout ce que nous savons de la lâcheté, de l'avidité, de l'injustice et de l'ingratitude de Justinien. Ces anecdotes sont, au reste, le premier exemple et le modèle de ces mémoires secrets dont les siècles modernes ont fourni un nombre si considérable.

Un troisième ouvrage de Procope, écrit avant le précédent,

(1) Les guerres vont jusqu'à 522 seulement; le huitième livre est une espèce de supplément qui va jusqu'en 553.

et intitulé περὶ τῶν τοῦ δεσπότου Ἰουστινιανοῦ κτισμάτων, en six livres, traite des édifices construits par Justinien (1).

Après Procope commence ce qu'on appelle la série des *Historiens Byzantins*, qui n'ont presque pas d'autre mérite que celui d'être l'unique source de l'histoire du moyen âge, tant pour l'empire de Byzance que pour les pays limitrophes. Un petit nombre d'entre eux se distinguent par la pureté du style et par une certaine élégance. Presque toutes ces compilations sont faites sans plan et sans goût; leurs auteurs manquent de critique, et souvent de jugement. Ils ajoutent foi aux fables les plus absurdes; la partialité et la flatterie dénaturent tous leurs récits, et leur superstition rend la lecture de leurs ouvrages fastidieuse et dégoûtante. Ceux qui ont ces défauts à un moindre degré, sont Zonaras, Agathias, Constantin Porphyrogénète, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène et Jean Cinnamus.

On divise les historiens byzantins en plusieurs classes. Quatre d'entre eux, Zonaras, Nicétas Acominatus, Nicéphore Gregoras et Laonicus Chalcondyle, forment la *première classe*, ou ce qu'on appelle le Corps des historiens byzantins proprement dits. En effet, leur réunion forme une histoire complète de la période qui s'est écoulée depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople, de manière que l'un reprend le fil des événemens au point où son devancier l'a laissé.

JEAN ZONARAS de Constantinople, Grand-Drungarius (2) et

(1) Les trois ouvrages de Procope se trouvent dans Corp. hist. Byz., Vol. II et III. (Vol. II, T. I de l'éd. de Venise.) Il faut observer que dans les éditions imprimées on a omis quelques passages de l'histoire secrète, dans lesquels la luxure de Theodora est peinte avec des couleurs trop vives. On les trouve dans les Menagiana.

(2) On appeloit dans la Basse-Grécité δροῦγγος, *drungus*, un corps de troupes, et *drungarius* un chef militaire, un χιλίαρχος. Le grand Drungarius étoit le commandant de la flotte. D'autres nomment Zonaras *Drungarius viglæ*, c'est-à-dire capitaine des gardes de l'empereur.

premier secrétaire du cabinet impérial, se fit ensuite moine au monastère du Mont-Athos, où il mourut après 1118. Ses annales, que les éditeurs ont distribuées en dix-huit livres, vont depuis la création du monde jusqu'en 1118. Elles ont un double intérêt; pour les temps anciens, il s'est servi, indépendamment d'Eutrope et de Dion Cassius, d'auteurs perdus pour nous; et, dans les derniers, il rapporte des événemens dont il a été témoin. Quoiqu'il soit sans critique, on rend justice à son impartialité (1).

Nicetas Acominatus, surnommé Choniates, parce qu'il étoit natif de Chonæ ou Colossæ en Phrygie, remplit à la cour de Constantinople plusieurs charges éminentes, et entre autres celle de *Logothète* (2). L'empereur Isaac l'Ange le nomma, vers 1189, gouverneur de Philippopolis : il mourut en 1216 à Nicée, où il s'étoit réfugié après la prise de Constantinople par les Latins (3). Son histoire des empereurs de Byzance en vingt un livres, formant dix ouvrages différens, commence en 1118 et va jusqu'en 1206. Nicétas avoit du savoir, des talens, et même un goût éclairé pour les arts; on le lit avec un certain plaisir, mais il se livre trop à des déclamations et à son penchant pour la satire. Les malheurs de Constantinople, dont il avoit été témoin, aigrirent son caractère, et on l'accuse d'être un des écrivains qui ont le plus contribué à entretenir la haine entre les Grecs et les Occidentaux (4).

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XI et XII, donnés par *Ducange*. (Ed. de Venise, Vol. X.)

(2) Λογοθέτης veut dire proprement un calculateur, un homme chargé de la vérification des comptes. Plusieurs fonctionnaires à la cour de Constantinople portoient ce titre.

(3) Nous avons la Vie de cet historien par son frère Michael Acominatus, métropolite d'Athènes.

(4) Corp. hist. Byz., Vol. XIV, publié par *Fabrotti*. (Ed. de Venise, Vol. XII, T. II.)

Nicéphore Gregoras d'Héraclée, mort après 1359 dans un monastère, a laissé une histoire byzantine, ou, comme il l'appelle, *romaine*, ῥωμαϊκὴ ἱστορία, en trente-huit livres, dont les premiers vingt-quatre seulement, qui vont de 1204 à 1351, ont été publiés. Les quatorze autres, qui se terminent à l'année 1359, n'ont jamais été imprimés. Gregoras est un historien passionné et partial : son style est affecté, surchargé de figures et plein de répétitions (1).

Nous avons vu plus haut (2) que Nicéphore Gregoras est l'auteur d'un ouvrage sur les aventures d'Ulysse, qu'on attribue communément à Porphyre.

Laonicus (3) Chalcondyle d'Athènes, auteur d'une histoire des Turcs et de la destruction de l'Empire grec, depuis 1297 jusqu'à 1462, en dix livres. Un anonyme l'a continuée jusqu'en 1565. Le récit de Chalcondyle est riche en faits, mais quelquefois cet auteur montre trop de crédulité (4).

Dans la *seconde classe* des historiens byzantins, nous plaçons une suite d'écrivains qui méritent à peine le titre d'historiens, mais qui sont ordinairement désignés sous celui de chroniqueurs, parce qu'ils donnent des histoires générales depuis la création du monde jusqu'à l'époque où ils ont vécu. Nous avons vu que Zonaras aussi a eu la malheureuse idée de faire remonter son ouvrage jusqu'à Adam; mais il se distingue des chroniqueurs, en ce qu'après avoir remonté à des siècles fort reculés, il finit cependant par donner un récit détaillé d'événemens dont il a été le témoin, tandis que ceux que nous

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XXI, en 2 tomes, publiés par *Boivin*. Il se proposoit de donner dans un troisième volume la suite de l'ouvrage. Dans la réimpression de Venise, où Gregoras forme le vol. XX, ces quatorze livres n'ont pas été ajoutés, comme ils auroient dû l'être.

(2) *Voyez* p. 201.

(3) Ou Nicolaus; ces deux mots sont synonymes.

(4) Corp. hist. Byz., Vol. XVII, publiés par *Fabrotti*. (Ed. de Venise, Vol. XVI.)

nommons chroniqueurs sont, d'un bout à l'autre, des compilateurs, et ne nous intéressent qu'autant qu'ils ont quelquefois puisé dans des sources qui ont tari pour nous.

George, surnommé le Syncelle, parce qu'il fut revêtu de cette dignité ecclésiastique (1) du temps du patriarche Tarasius. Il mourut vers l'an 800. Sa chronique, intitulée ἐκλογὴ χρονογραφίας, la première de ce genre, commence à la création du monde; George se proposoit de la conduire jusqu'à son temps, mais il ne parvint que jusqu'au règne de Dioclétien, et mourut sans avoir achevé son ouvrage. C'est un écrivain dépourvu de critique; cependant son ouvrage, malgré tous ses défauts, est d'une grande utilité pour l'étude de la chronologie ancienne, que la plupart des écrivains grecs et latins ont négligée (2).

La chronique du Syncelle fut continuée depuis 285 jusqu'en 813 par Théophane, de l'Isaurie, abbé d'un couvent grec, et surnommé le Confesseur, parce qu'ayant soutenu le culte des images, il fut exilé par l'empereur Léon l'Arménien (3). Il embrassa, dans sa chronique, les affaires ecclésiastiques aussi bien que politiques (4).

L'ouvrage de Théophane fut continué par Jean Scylitza. Cet écrivain porte le surnom de *Thracesius*, parce qu'il a été gouverneur (ἀνθύπατος) de l'Asie mineure, qui étoit alors nommée Θρακησίων θέμα: il a rempli divers autres emplois à

(1) Le Syncelle habitoit la même cellule que le patriarche. Depuis les temps d'Héraclius on en attacha deux à chaque siége patriarchal; et enfin on mit à leur tête un *Prótosyncelle*. La dignité de Syncelle étoit une des plus éminentes de l'église.

(2) Corp. hist. Byz., Vol. VI, publié par *J. Goar*. (Éd. de Venise, Vol. V.)

(3) Il existe une Vie de Théophane écrite par un Grec, son contemporain, nommé Theodorus Studita, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

(4) Corp. hist. Byz., Vol. VII, publié par *Goar*, et après sa mort par *Combéfis*. (Éd. de Venise, Vol. VI.)

la cour de Byzance. Il fut d'abord Prôtovestiarius (1), ensuite Drungarius Vigiliæ, et finalement Curopalate (2). Il est souvent désigné sous le nom de JOANNES CUROPALATA. Lorsqu'il étoit encore Prôtovestiaire, il composa un abrégé historique, ἐπιτομὴ ἱςοριῶν, depuis 811 jusqu'en 1057, dont se servit George Cedrenus, mais qui n'a été imprimé que dans une traduction latine (3). Ayant été élevé ensuite à de plus hautes dignités, il retoucha son ouvrage, et le continua jusqu'à l'année 1081. Cette seconde édition a été publiée en grec (4).

Un autre continuateur de Théophane fut LÉON LE GRAMMAIRIEN, nommé aussi ASIANUS ou CAR (*le Carien*). Son ouvrage, qui va depuis 813 jusqu'en 949, est intitulée χρονογραφία τὰ τῶν νέων βασιλέων περιέχουσα, *chronique des derniers empereurs* (5).

La chronique de GEORGE, surnommé LE MOINE, embrasse la même époque que celle de Léon (6).

Nous avons réuni au Syncelle ses différens continuateurs qui nous ont conduits au dixième siècle; nous allons parler maintenant d'une chronique, dont une partie au moins est antérieure à cette époque. Elle est connue sous le nom de *Chronicon Paschale*, parce qu'elle a été rédigée et compilée sur les canons de plusieurs villes et provinces, lesquels avoient pour objet la célébration de Pâques. On la nomme aussi *Chronique d'Alexandrie*, parce que quelques savans l'ont attribuée à

(1) C'étoit une dignité ecclésiastique. Le Prôtovestarins étoit le chef des vestiaires qui avoient soin des vêtemens sacrés.

(2) Le Curopalate avoit l'inspection des bâtimens de l'empereur.

(3) Venise, 1570, in-fol.

(4) Dans le Vol. IX du Corp. hist. Byz., par *Fabrotti* et *Goar* (Vol. IX de l'éd. de Venise). La préface de Scylitza manque dans ces deux éditions : on la trouve dans la Bibl. Coislin. de Montfaucon, p. 202.

(5) Corp. hist. Byz., Vol. VII donné par *Combéfis*. (Éd. de Venise, Vol. VI.)

(6) Corp. hist. Byz., Vol. XVIII, donné par *Combéfis*. (Éd. de Venise, Vol. XVI, part. 2°.

GEORGE, évêque d'Alexandrie dans le septième siècle. Enfin elle a été appelée *Fasti Siculi*, parce que le manuscrit a été trouvé en Sicile. Cet ouvrage est le travail de trois auteurs qui y ont successivement mis la main; le premier va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 354 après J. C.; l'autre jusqu'à 360; enfin, le troisième y a ajouté le catalogue des empereurs jusqu'en 1042 (1).

GEORGE, surnommé HAMARTOLUS ou le Pêcheur, étoit moine et archimandrite. Il a fait une chronique qui va jusqu'en 842, et n'a pas encore été publiée.

JEAN, nommé le SICILIEN, qui a vécu dans le neuvième siècle, a laissé une chronique qui va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 866. Elle n'a pas été imprimée. A la bibliothéque de Vienne, il en existe un exemplaire avec une continuation anonyme qui finit en 1222.

ST.-NICÉPHORE, patriarche de Constantinople, et qu'on cite communément en ajoutant à son nom la qualité de patriarche, afin de le distinguer d'autres écrivains qui ont porté le même nom, mourut en 828 dans un couvent où il s'étoit retiré en 818, ayant été destitué comme un des défenseurs du culte des images. Il a laissé deux ouvrages, une Chronique qui va depuis Adam jusqu'à l'époque de la mort de Nicéphore, et même un peu plus loin, parce qu'elle a été continuée par un anonyme. Cette chronographie a été traduite en latin, vers 872, par Anastase le bibliothécaire (2). Son second ouvrage, qu'on cite ordinairement sous le titre de *Breviarium historicum*, Ἱςορία σύντομος, embrasse les événemens qui se sont passés depuis 602 jusqu'à 720. C'est un des meilleurs ouvrages qui entrent dans la collection Byzantine (3).

(1) Corp. hist. Byz., Vol. V, donné par *Ducange*. (Vol. IV de l'éd. de Venise.)

(2) L'original grec dans Corp. hist. Byz., Vol. VI, publié par *Goar*. (Éd. de Venise, Vol. V.)

(3) Corp. hist. Byz., Vol. VIII, par *Petau*. (Éd. de Venise, Vol. VII, T. II.)

JEAN D'ANTIOCHE, surnommé MALALAS, mot syriaque qui signifie rhéteur ou sophiste, a vécu dans le neuvième siècle, et écrit une chronique qui va depuis Adam jusqu'en 566. Nous ne l'avons pas entière; mais ce qui reste contient des détails précieux qu'on chercheroit vainement ailleurs. Malalas les a puisés dans des auteurs perdus (1).

Nous plaçons ici JULIUS POLLUX, ou Πολυδεύκης, écrivain chrétien qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de l'Onomasticon (2). Il a composé une chronique qui commence à l'origine du monde. L'auteur l'a appelée *Histoire physique*, Ἱστορία φυσική, parce que son ouvrage s'étend beaucoup sur la création du monde. C'est plutôt une histoire ecclésiastique qu'une histoire politique; cependant nous la plaçons ici, parce qu'elle remplit une lacune dans l'histoire byzantine. A la vérité, les deux manuscrits d'après lesquels cette chronique a été publiée par *J. B. Bianconi* (3) et *Hardt* (4), se terminent au règne de l'empereur Valens; mais il en existe, à la bibliothèque impériale, un troisième où Pollux est continué jusqu'à la mort de Romain le Jeune, en 963, et qui contient ainsi ce qui manque à la fin du continuateur anonyme de Constantin Porphyrogénète.

GEORGE CEDRENUS, moine du onzième siècle, a compilé d'après d'autres ouvrages, et surtout d'après Jean Scylitza, une chronique, σύνοψις ἱστοριῶν, qui va depuis l'origine du monde jusqu'en 1057. Elle renferme beaucoup de fables et est un des ouvrages les moins estimables de la collection Byzantine (5).

(1) Cet auteur manque dans le Corp. hist. Byz. éd. de Paris. *Chilmead* le publia à Oxford, en 1691, in-8°; ou plutôt cette édition, préparée par Chilmead, parut long-temps après sa mort. Les éditeurs du Corp. hist. Byz. de Venise l'ont reçu dans leur Vol. XXIII.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 188.

(3) Sous le titre de Anonymi script. historia sacra ab orbe condito ad Valentinianum et Valentem, impp. Bonon., 1779, in-fol.

(4) Julii Pollucis Hist. phys. Monachii, 1792, in-8°.

(5) Corp. hist. Byz., Vol. IX donné par *Fabrotti* et *Goar*. (Vol. IX de l'éd. de Venise.)

La chronique de SIMÉON, surnommé MÉTAPHRASTE, parce qu'il a fait une Vie ou métaphrase des Saints, et qui fut logothète au dixième siècle, va jusqu'à Nicéphore Phocas, qui monta sur le trône en 963.

Cette chronique a un peu plus de mérite que quelques-unes des précédentes, parce qu'elle est tirée de dix auteurs perdus qui ont vécu entre Léon le grammairien et Michel Psellus. Elle a été continuée jusqu'à l'époque de Constantin Ducas, qui monta sur le trône en 1059; mais on n'a imprimé que la partie qui est de Siméon même (1).

MICHAEL GLYCAS a laissé une chronique, *Βίβλος χρονικὴ*, qui finit à 1118 (2). On ne sait rien sur l'époque où il a vécu; quelques critiques ont cru qu'il est du quinzième siècle, mais la plupart le placent au douzième. Son ouvrage, divisé en quatre livres qui traitent de la création du monde, des événemens qui se sont passés jusqu'à J. C., de ceux qui ont été antérieurs à Constantin-le-Grand, et enfin de ceux qui ont eu lieu depuis ce prince jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, n'est pas sans mérite, parce que Michel nous a conservé non seulement plusieurs faits historiques, mais aussi des notions qui servent à l'intelligence des livres de la Bible, et qu'il a recueillies avec soin dans des auteurs que nous n'avons plus.

CONSTANTIN MANASSES, du milieu du douzième siècle. Sa chronique, *σύνοψις ἱστορικὴ*, qui va jusqu'à 1081, est écrite dans ce qu'on appelle *vers politiques* (3).

JOEL. Sa chronique, très-abrégée, va jusqu'à 1204, où Constantinople fut prise par les Latins (4).

Nous passons sous silence quelques autres chroniqueurs

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XVIII. (Éd. de Venise, Vol. XII, T. II.)

(2) Corp. hist. Byz., Vol. X. (Éd. de Venise, Vol. IX.)

(3) Corp. hist. Byz., Vol. XIII, par *Fabrotti*. (Éd. de Venise, Vol. XII.)

(4) Corp. hist. Byz., Vol. XIV. (Éd. de Venise, Vol. XII, part. 5e.)

très-insignifians, et dont une partie n'a pas même été imprimée.

Dans la *troisième classe* des historiens byzantins, nous comprenons ceux qui ont pris à tâche de ne donner que l'histoire d'une époque peu étendue ou d'un événement isolé, ou la biographie de quelques empereurs. Comme fort souvent ils racontent des événemens arrivés de leur temps, ils ont pour nous plus d'intérêt que les simples chroniqueurs. Nous les rangerons encore par ordre chronologique.

Candide, Isaurien, des cinquième et sixième siècles, a laissé, en trois livres, l'histoire des années 457 à 491, dont nous n'avons que des fragmens conservés par Photius et Suidas (1).

Il en est de même de l'ouvrage de Nonnose, que l'empereur Justinien avoit envoyé auprès des Éthiopiens, des Homérites, des Sarrasins et autres tribus d'Arabes; ambassades dont il avoit écrit l'histoire (2).

Jean *d'Épiphanie* a donné une histoire de la guerre des Perses de 591, dont Théophylactus Simocatta a fait usage dans les Livres IV et V de la sienne, et dont Anne Comnène a inséré des passages entiers dans son Alexiade. On ne connoît qu'un seul manuscrit de Jean d'Épiphanie; il est du treizième siècle, et se trouve aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Paris, où M. Hase l'a trouvé parmi les manuscrits venus de Rome. Ce manuscrit ne contient pourtant pas tout l'ouvrage de Jean, mais seulement la première partie (3).

Agathias, *de Myrine* en Éolide, ouvre la liste des biographes dont les ouvrages nous restent et ont été imprimés. Il exerça l'état d'avocat (σχολαστικὸς) à Smyrne et probablement à Constantinople, et fut un des littérateurs distingués des sixième et septième siècles. Son histoire περὶ τῆς Ἰουστινιανοῦ βασιλείας,

(1) Corp. hist. Byz., Vol. I.

(2) *Ibid.*

(3) Voyez *C. B. Hase* Proleg. in lib. Joannis Lydi de magistr. rom., p. xvij.

divisée en cinq livres, n'embrasse que les années 553 à 559, et fait suite à celle de Procope. Cet ouvrage est compté parmi les moins mauvais des Byzantins; ce qui n'empêche pas la justice du jugement qu'en porte M. de Sainte-Croix : « Sa diction, dit-il (1), est prolixe, pas naturelle, et remplie de termes uniquement consacrés à la poésie. On ne peut excuser son incorrection, sa boursoufflure et la négligence de son style. Il est encore plus difficile de lui pardonner son peu de jugement et sa légèreté d'esprit. Il voltige de tout côté et ne sait jamais s'arrêter. Décrit-il un combat naval? il entre dans des détails fort superflus, et à peine la relation en est-elle achevée qu'il en commence une autre. S'agit-il d'une bataille sur terre? la blessure d'un éléphant en fait l'incident principal, et on perd aussitôt de vue le reste de l'action. La digression d'Agathias sur les usages et les institutions des Perses, est puisée dans les archives mêmes de cette nation. » C'est cette digression, et les détails qu'Agathias nous donne sur les mœurs des Francs, des Goths, des Huns, etc., qui donnent du mérite à son ouvrage (2). Cet Agathias est au reste le même qui, comme nous l'avons vu (3), a fait un recueil des épigrammes grecques.

Un écrivain qui paroît avoir été fort supérieur à la plupart de ses contemporains, fut Ménandre *de Constantinople*, surnommé Protector, ou Garde-du-corps, qui continua l'histoire d'Agathias jusqu'en 582. Malheureusement nous n'avons de cette suite que quelques fragmens qui nous ont été conservés par Théodosius dans l'ouvrage qu'il compila par ordre de Constantin Porphyrogénète, et dont nous parlerons plus bas. Ces extraits répandent beaucoup de lumière sur l'histoire des Huns, des Avares et autres peuples du Nord ou de l'Orient; mais ce qu'on y trouve de plus remarquable, c'est le traité conclu entre Justinien et Chosroès,

(1) Examen des historiens d'Alexandre-le-Grand, Vol. I, p. 148.
(2) Corp. hist. Byz., Vol. III, p. 11. (Éd. de Venise, Vol. III, p. 1.)
(3) *Voyez* ci-dessus, p. 240.

avec la description de toutes les formalités dont cet acte fut accompagné On doit regarder ce document comme un des plus précieux monumens échappés au temps et à la barbarie.

Théophane *de Byzance*, qu'il ne faut pas confondre avec le confesseur auquel il fut antérieur de deux siècles, a écrit l'histoire des dix années du règne de l'empereur Justin-le-Jeune, depuis 567 jusqu'en 577. Il ne reste de cet ouvrage que les extraits que Photius nous a conservés (1).

Théophylacte Simocatta (2) florissoit vers 629. Son ouvrage, divisé en huit livres, commence à la mort de Tibère II, en 582, et va jusqu'au meurtre de Maurice, que Phocas tua en 602. Dans les cinq premiers livres, il rapporte les événemens de la guerre contre les Persans; dans les autres, ceux de la guerre des Avares et des Slaves, et la mort tragique de Maurice. Après la chute du tyran, Théophylacte lut en public la partie de son histoire où il rapportoit la mort du souverain légitime; nous savons par lui-même que son auditoire fondit en larmes. Théophylacte ne manque pas d'une certaine élégance; mais ses expressions sont froides et trop métaphoriques, et son désir de faire parade de philosophie lui fait quelquefois oublier toute convenance (3).

George Pisides, c'est-à-dire de la Pisidie, qui, vers 640, fut archiviste (4) et référendaire de Constantinople, a fait un poëme en trois chants: *εἰς τὴν κατὰ Περσῶν ἐκστρατείαν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως ἀκροάσεις τρεῖς*, *sur l'expédition d'Héraclius contre les Persans;* un autre sur la guerre des Avares, *εἰς τὴν γενομένην ἔφοδον τῶν βαρβάρων καὶ εἰς τὴν αὐτῶν ἀστοχίαν*,

(1) Corp. hist. Byz., Vol. I.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 266.

(3) Corp. hist. Byz., Vol. IV, publié par *Fabrotti*. (Éd. de Venise, Vol. IV.)

(4) Chartophylax.

ἤτοι ἔκθεσις τοῦ γενομένου πολέμου εἰς τὸ τεῖχος τῆς Κωνσταντινουπόλεως μεταξὺ Ἀβάρων καὶ τῶν πολιτῶν, c'est-à-dire, *de l'invasion faite par les Avares et de leur dessein manqué, ou exposition de la guerre qui a eu lieu sous les murs de Constantinople entre les Avares et les habitans* (1).

L'empereur CONSTANTIN VI PORPHYROGENNÈTE, un des grands protecteurs des lettres dans le dixième siècle, fut auteur lui-même de différens ouvrages dont nous aurons occasion de parler ailleurs. Ici nous faisons mention de sa Vie de l'empereur Basile-le-Macédonien, son aïeul, depuis 867 jusqu'en 886, qui est un bon ouvrage pour le siècle où il a été composé, et surtout pour un prince né dans la pourpre, quoiqu'on puisse lui reprocher d'être plutôt du genre oratoire qu'écrit dans le style historique (2).

L'empereur Constantin, après avoir achevé la biographie du chef de sa dynastie, désira qu'elle fût précédée d'un ouvrage renfermant la vie des prédécesseurs de ce prince, Léon l'Arménien, Michel II le Bègue, Théophile et Michel III l'Ivrogne (ou l'époque de 813 à 867). JOSEPHE GENESIUS *de Byzance* se chargea de ce travail, qu'il distribua en quatre livres (3).

Genesius ne fut pas le seul auquel Constantin donna cette commission. Il en chargea aussi un certain LÉONCE *de Byzance*, qu'on appelle *le Jeune*, pour le distinguer d'un autre écrivain du même nom qui, au commencement du septième siècle, écrivit sur les sectes. L'ouvrage du jeune Léonce, en

(1) Ces ouvrages, avec d'autres poëmes du même genre, ont été publiés par *Foggini* dans le volume qui fait suite au Corp. hist. Byz.

(2) Corp. hist. Bys., Vol. XVIII. (Éd. de Venise, Vol. XVI, T. II.)

(3) L'ouvrage de JOSEPHE GENESIUS manque dans l'édition de Paris du Corp. hist. Byz. Il n'a été imprimé qu'une seule fois, et d'une manière extrêmement fautive, dans le Vol. XXIII de l'éd. de cette collection qui a paru à Venise, sur la copie d'un manuscrit trouvé à Leipsic.

quatre livres, embrasse exactement la même époque que celui de Genesius (1).

Constantin Porphyrogennète eut aussi un continuateur. C'est un anonyme qui a écrit la vie de Léon VI, fils de Basile-le-Macédonien, celle d'Alexandre son frère, de Constantin VI lui-même, de Romain II le Jeune son fils; ainsi, depuis 886 jusqu'en 963 (2).

Jean Cameniata *de Thessalonique*, du commencement du dixième siècle, écrivit l'histoire de la destruction de sa ville natale par les Arabes (3).

Léon le Diacre a écrit une histoire des empereurs Romain II le Jeune, Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès; c'est-à-dire des années 959 à 975, qui n'a pas encore été imprimée (4).

Nicéphore Bryenne, né à Orestias en Macédoine, gendre de l'empereur Alexis Comnène, qui lui conféra le titre de Panhypersebastos, équivalant à celui de César, étoit petit-fils d'un homme qui avoit eu des prétentions au trône impérial: il mourut vers 1137. Il avoit entrepris, par ordre de l'impératrice Irène, sa belle-mère, une histoire de la maison de Comnène, qu'il intitula ὕλη ἱστορίας, *Matériaux historiques*, et qu'il distribua en quatre livres. Il commença cet ouvrage par Isaac Comnène, premier prince de cette maison, qui régna un instant, de 1057 à 1059, sans pouvoir transmettre le trône à sa famille, laquelle n'y monta qu'en 1081. C'est alors qu'Alexis I y fut porté. Nicéphore s'arrête à l'époque de

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XVIII, publié par *Combéfis*. (Éd. de Venise, Vol. XVI, T. II.) *Fabricius* doute que cet ouvrage appartienne à Léonce; il donne à son auteur l'épithète d'anonyme.

(2) Corp. hist. Byz., Vol. XVIII. (Éd. de Venise, Vol. XVI, T. II.)

(3) *Ibid.*

(4) M. *Hase* en a publié le sixième livre dans le Vol. VIII des Extraits des manuscrits de la biblioth. imp. et dans le Recueil de Mémoires sur différens manuscrits grecs de la bibliothèque impériale.

l'avénement de son beau-père, après avoir rapporté ce qu'il avoit fait étant simple particulier ; la mort l'empêcha d'aller plus loin. Il a eu à sa disposition d'excellens matériaux ; mais on pense bien qu'on ne peut pas faire fond sur son impartialité. Sous le rapport de la diction, il se distingue parmi les écrivains du Bas-Empire (1).

L'ouvrage de Nicéphore fut continué par son épouse ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis I Comnène, qu'une révolution avoit porté en 1081 au trône de Byzance. Elle étoit née en 1083. Mariée, après la mort de Constantin Ducas auquel elle avoit été fiancée, à un homme sans ambition, Anne fit à son insu, et sans sa participation, une conspiration pour le mettre à la place de Calojean, qui, en 1118, avoit succédé à son père. Ce plan fut découvert ; et, contre les mœurs du temps, Calojean laissa vivre sa sœur. Elle se retira, après la mort de son mari, dans un couvent, où, à l'âge de soixante ans, elle chercha à faire distraction à sa douleur en écrivant la vie de son père : monument de son ambition, de ses grands talens et de ses foiblesses. Le passage suivant, traduit littéralement de sa préface, suffit pour donner une idée de son caractère.

« Moi Anne, dit-elle, fille de l'empereur Alexis et de l'impératrice Irène, née et élevée dans la pourpre ; n'étant pas étrangère à la littérature, mais ayant recherché avec zèle la perfection de la langue grecque ; ayant cultivé la rhétorique et n'étant pas sans expérience dans l'art d'Aristote et dans le dialogue de Platon, mais étant exercée, au contraire, dans les quatre sciences mathématiques qui fortifient l'intelligence (car lors même que cela paroîtroit un effet de ma vanité, on me permettra de faire mention des qualités que je dois, partie à la nature, partie à mon application, partie à Dieu qui est là-haut, partie enfin à des circonstances

(1) Corp. hist. Byz., Vol. VIII, donné par *Poussines*. (Éd. de Venise, Vol. VII, T. I.)

favorables), j'ai résolu de rapporter, dans cet ouvrage, les faits de mon père qui méritent de ne pas être passés sous silence et de n'être pas emportés, si l'on peut se servir de cette expression, par le torrent des temps vers le fleuve de l'oubli. »

L'ouvrage d'Anne, divisé en quinze livres, est intitulé *Alexias* : il commence à l'année 1069 et finit en 1118. L'esprit de l'auteur étoit orné de toutes les qualités que peut donner une éducation savante et soignée : elle avoit fait une étude suivie des anciens auteurs classiques. Son style est recherché et élégant : on voit qu'elle regarde le talent de bien écrire comme la première qualité d'un historien : elle s'arrête à chaque pensée pour l'orner des fleurs de l'éloquence. Elle affecte une érudition souvent déplacée. Son orgueil et sa vanité se trahissent dès les premières pages de son livre. On peut bien s'attendre qu'une fille n'écrira pas avec l'impartialité la plus scrupuleuse les actions d'un père chéri ; mais on est révolté du ton d'hypocrisie avec lequel Anne raconte la comédie que son père donna à la cour en faisant pénitence de ses crimes, et on est étonné que tant de superstition ait pu entrer dans la tête d'une femme d'esprit qui possédoit des talens au-dessus de son siècle. Les détails qu'elle donne sur les premiers croisés qui arrivèrent à Constantinople sous le règne de son père, forment une partie très-curieuse de son ouvrage : on voit avec intérêt l'impression que les mœurs simples et grossières des héros du Tasse firent sur une cour polie, instruite et efféminée. Anne fait souvent voir dans un autre jour les plaintes injustes contre Alexis dont les écrivains occidentaux ont rempli leurs récits (1).

Jean Cinnamus, de la fin du douzième siècle, fut γραμματικὸς βασιλικὸς, c'est-à-dire notaire à la cour de Byzance. Il accompagna l'empereur Manuel Comnène dans ses cam-

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XIII, donné par *Poussines*. (Éd. de Venise, Vol. XI, T. I.)

pagnes, et écrivit en quatre livres, ou, d'après une autre distribution, en six livres, la vie de ce prince et celle de son père Calojean, ou Jean Comnène, depuis 1118 jusqu'en 1176. Cet ouvrage, dont le premier livre est intitulé *Abrégé des exploits de Jean Comnène Porphyrogennète*, et dont les suivans portent le titre de *Récit des faits de son fils Manuel*, fait par conséquent suite à ceux de Nicéphore Bryenne et d'Anne Comnène. Le style de Cinuamus, formé à l'imitation de celui de Xénophon, n'est pas sans mérite; mais cet écrivain est partial, et l'injustice avec laquelle il traite Roger, roi de Sicile, est très-blâmable. Au reste, en comparant Nicéphore, Anne et Jean avec les écrivains latins, on arrive à des résultats curieux qui jettent un grand jour sur l'histoire d'un siècle que les croisades ont rendu célèbre (1).

George Acropolita naquit en 1220 à Constantinople, où les Latins étoient alors les maîtres; il étoit d'une maison alliée aux empereurs. A l'âge de dix-sept ans il se rendit à la cour de Nicée, que les Grecs regardoient alors comme le siége de l'empire de Byzance, et où régnoit la famille des Lascaris et des Ducas, tandis que les Comnènes conservoient à Trébisonde un simulacre de ce même empire. Jean Ducas nomma George grand-logothète. Michael Paléologue, qui, en 1260, dépouilla Jean, dernier prince de la maison de Lascaris, et reprit Constantinople en 1261, envoya, en 1274, George au concile de Lyon, où, au nom de son maître, il abjura le schisme. Il mourut en 1282. Il existe deux ouvrages qui portent le nom de George Acropolita; l'un et l'autre vont depuis 1204, époque de la prise de Constantinople par les Latins, jusqu'en 1261, où ils en furent expulsés. L'un de ces deux ouvrages, intitulé *χρονικὸν ὡς ἐν συνόψει τῶν ἐν ὑςέροις*, c'est-à-dire *Chronique ou précis des événemens des*

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XIII, publié par *Poussines*. (Éd. de Venise, Vol. XI, T. II.)

derniers temps, paroît être l'abrégé de l'autre (1). Un troisième ouvrage du même, contenant une chronique depuis l'origine du monde jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins, *περὶ τῶν ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἐτῶν καὶ περὶ τῶν βασιλευσάντων μέχρι ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως*, n'à pas encore été imprimé.

George Pachymère, né à Nicée en 1242, pendant que Byzance étoit au pouvoir des Latins. Il se rendit dans cette ville après que les Paléologues s'en furent emparés, et y exerça des emplois distingués tant civils qu'ecclésiastiques (2). Nous parlerons plus bas de ses ouvrages philosophiques; son histoire byzantine, en treize livres, embrasse les années 1258 à 1308, et fait ainsi suite aux ouvrages de George Acropolita. Pachymere aime la vérité; il ne manque ni de jugement ni de sagacité; on désireroit qu'il eût plus de critique et de goût. Son style est obscur et difficile (3).

Jean Cantacuzène, allié par sa mère à la famille des Paléologues, fut nommé, par Andronic II, préfet du palais (4). Andronic III l'éleva à la dignité de chef des armées de terre (5), et voulut le nommer son collègue à l'empire : Jean refusa cette élévation; mais, à la mort de son bienfaiteur, il accepta la charge de tuteur du jeune empereur Jean I, qu'Andronic lui avoit déférée. Les intrigues d'Anne, mère du jeune prince, et les circonstances du temps, plus que son ambition, le portèrent à s'emparer du trône de son pupille qu'il nomma son collègue. Les révolutions de ce genre furent fréquentes à la

(1) L'un et l'autre ouvrage de George se trouvent dans le Corp. hist. Byz., Vol. XIV. (Éd. de Venise, Vol. XII, P. III.)

(2) Tels que celui de *ἱερομνήμων* et *πρωτέκδικος* des patriarches, et de *δικαιοφύλαξ* de l'empereur.

(3) Corp. hist. Byz., Vol. XV et XVI, donnés par *Poussine* (Éd. de Venise, Vol. XIV.)

(4) Præfectus magni Papiæ.

(5) Magnus Domesticus.

cour de Byzance; en 1355, il en éclata une qui dépouilla Jean Cantacuzène : ce prince se retira alors dans un couvent, où il prit le nom de Joasaph. Il y vécut encore plus de vingt ans, et y écrivit une histoire byzantine en quatre livres. Elle commence en 1320, à la mort de Michel Paléologue, fils et collègue d'Andronic II, et va jusqu'en 1357; elle comprend par conséquent les dernières années du règne de cet empereur, celui de son petit-fils Andronic III, le règne de Jean Cantacuzène lui-même, et le commencement de celui du jeune Jean I Paléologue. Cet ouvrage est mal écrit, mais il porte un caractère de franchise qui lui donne de l'intérêt. Partisan de la secte des Palamites, Cantacuzène réfute souvent les assertions de Nicéphore Grégoras, leur ennemi (1).

Jean Ducas, d'une famille qui avoit donné des empereurs aux Grecs, se retira, après la prise de Constantinople par les Turcs, dans l'île de Lesbos, dont les souverains se maintinrent encore quelque temps après la destruction de l'empire. Dans son histoire byzantine, il remonte, à la verité, jusqu'à Adam, comme ont fait les chroniqueurs; mais il ne rapporte que brièvement tout ce qui s'est passé avant l'année 1341, où Jean Cantacuzène fut proclamé tuteur du jeune Paléologue. Il termine sa narration à la prise de Lesbos par les Turcs en 1462. On peut donc le regarder comme le continuateur de Cantacuzène, dont il confirme la véracité. Ducas étoit instruit dans la politique; les désastres dont il avoit été témoin le portèrent à réfléchir sur les événemens et à en rechercher les causes. Son style est barbare (2).

Demetrius Cydonius, dont nous parlerons encore à une autre occasion, laissa une *Monodie*, ou complainte, ἐπὶ τοῖς

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XVII, donné par *Jacq. Pontanus.* (Éd. de Venise, Vol. XV.)

(2) Corp. hist. Byz., Vol. XX, publié par *Boulliauld.* (Ed. de Venise, Vol. XIX, T. II.)

ἐν Θεσσαλονίκῃ πεσῦσι, sur les citoyens qui avoient péri, en 1343, dans la sédition de Thessalonique, sa patrie (1).

Jean, surnommé Anagnostes ou lecteur, a laissé une histoire de la prise de Thessalonique, sa ville natale, que les Turcs enlevèrent, en 1430, aux Vénitiens.

Jean Cananus est auteur d'une *Histoire de la guerre de Constantinople de* 1422 contre Amurat II, empereur des Turcs; Διήγησις περὶ τοῦ ἐν Κωνςαντινουπόλει γεγονότος πολέμου, κ. τ. λ. (2)

George Phranzes ou Phranza naquit en 1401. Sa famille étoit alliée à celle des empereurs. Sous Manuel Paléologue et ses fils Jean III et Constantin, il remplit les dignités les plus éminentes, tant civiles que militaires, et fut enfin promu à celle de grand-logothète. Lors de la prise de Constantinople, il tomba entre les mains des Turcs, et fut vendu comme esclave. Après avoir recouvré sa liberté et celle de son épouse, il se retira d'abord auprès de Thomas Paléologue, prince du Péloponnèse; lorsque les Turcs se furent emparés de toute la Grèce, Phranzes se sauva en Italie; enfin il prit, en 1463, à Corcyre, l'habit de moine, et changea son nom en celui de Grégoire. C'est dans cette retraite qu'il écrivit son histoire sous le titre de *chronique*, en quatre livres. Elle embrasse toute l'histoire des Paléologues, ou, comme il les appelle, des Comnènes (3), depuis 1260, et va au-delà de la destruction de l'empire, jusqu'en 1477. L'ouvrage de Phranzes contient des détails curieux; mais il est rempli de digressions inutiles sur

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XVIII. (Édition de Venise, Vol. XVI, P. II.)

(2) Ces deux ouvrages de l'Anagnoste et de Cananus ne se trouvent pas dans le Corps des hist. de Byz. de Paris. Allatius les a publiés dans ses σύμμικτα, lesquels ont été réimprimés dans le Vol. XXIII de l'éd. de Venise.

(3) Les Paléologues descendoient des Comnènes par les femmes.

des matières de religion, et rempli d'invectives contre Mahomet et ses adhérens (1).

Theodore Gaza, de Thessalonique, a écrit περὶ ἀρχαιγονίας Τύρκων (2).

Tels sont les biographes ou monographes dont nous avons formé la troisième classe des historiens byzantins. Dans la *quatrième*, nous plaçons ceux qui se sont occupés des antiquités et de ce que nous appelons aujourd'hui statistique. Leurs ouvrages sont utiles pour la connoissance de la cour de Byzance et pour l'intelligence des événemens qui s'y sont passés.

De ce genre est l'ouvrage de Procope sur les bâtimens élevés ou restaurés par ordre de l'empereur Justinien, dont nous avons fait mention.

Telle est encore la *description, en vers, de l'eglise de Sainte-Sophie*, par Paulus, surnommé Silentiarius, à cause de la charge qu'il exerçoit auprès de l'empereur Justinien. Le *primicerius silentiariorum* étoit, selon quelques auteurs, un secrétaire d'état; d'autres croient qu'il étoit le chef d'une espèce d'huissiers ou de maîtres de cérémonies chargés de maintenir le silence dans le palais (3).

Jean Laurentius, communément appelé Lydus, parce qu'il étoit natif de Philadelphie en Asie mineure, remplit diverses fonctions civiles dans le palais des empereurs, au commencement du sixième siècle : sous Justinien, il parvint au grade de Cornicularius (4). Il passa pour un homme savant et pour

(1) La chronique de Phranzes ne se trouve pas dans le Corp. hist. Byz., au moins en grec, car la traduction latine ou l'abrégé de Pontanus a été ajouté par les éditeurs de Venise. L'original a été publié, pour la première fois, par M. Alter. Vienne, 1796, in-fol.

(2) Corp. hist. Byz., éd. de Venise, Vol. XXIII.

(3) Corp. hist. Byz. „Vol. XIII, donné par *Ducange*. (Éd. de Venise, Vol. XI, T. II.)

(4) On trouve des détails sur la vie de Lydus et sur les fonctions qu'il remplit, dans le 3.e livre, §. 3 et suiv. de son ouvrage, dont nous allons parler.

un bon écrivain en prose et en vers. Il composa entre autres un livre sur les *magistrats romains*, περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας. Cet ouvrage, important pour la connoissance des antiquités romaines, avoit été regardé comme perdu, jusqu'au moment où M. *de Choiseul-Gouffier*, ambassadeur de France à Constantinople, et M. de *Villoison* en découvrirent, en 1784, un manuscrit dans la bibliothèque du prince Constantin Morusi. Ce manuscrit, probablement le seul qui existe de cet ouvrage, ayant été donné par le prince à M. de Choiseul-Gouffier, celui-ci, après la mort de Villoison, chargea de le publier deux jeunes étrangers vivant à Paris, MM. *Fuss* et *Hase*, qui en donnèrent une édition en 1812.

Un autre ouvrage de Lydus est intitulé περὶ διοσημειῶν, *des Prodiges*. Il y a recueilli tout ce qu'on savoit encore du temps de Justinien de la science des augurs chez les Toscans et les Romains. L'ouvrage n'est connu que par un abrégé qui en a été fait en latin par Beda le Vénérable, et par deux fragmens qui en ont été publiés en grec, l'un sous le titre *du tonnerre pour chaque jour*, l'autre *des tremblemens de terre*, περὶ σεισμῶν. Le premier est la traduction grecque d'un passage tiré par Lydus de l'ouvrage latin de P. Nigidius Figulus, contemporain de Cicéron; le second a été publié par Schow avec l'ouvrage de Lydus sur les mois, dont nous parlerons plus bas. Il existe deux autres fragmens de l'ouvrage des Prodiges à la bibliothèque impériale; l'un est un *calendrier* qui a été imprimé en latin, mais non en grec; l'autre, qui traite *du tonnerre en général*, est entièrement inédit. Le manuscrit de M. de Choiseul, dont nous avons parlé plus haut, contient aussi l'ouvrage de Lydus sur les prodiges; mais il en manque à peu près le quart (1).

Hiéroclès, qu'on a surnommé le Grammairien, pour le distinguer du philosophe qui porte le même nom, a publié, sous le titre de συνέκδημος, *compagnon de voyage*, ou, comme

(1) M. *Hase* donnera incessamment une édition de cet ouvrage.

nous dirions, manuel du voyageur, une description des soixante-quatre provinces formant l'empire de Byzance, et des neuf cent trente-cinq villes qui y étoient situées. On le croit contemporain de Justinien : ce qui est certain, c'est qu'il est antérieur au dixième siècle (1).

Hesychius *de Milet*, surnommé Illustris, et différent du lexicographe dont nous avons parlé (2), a probablement vécu sous les empereurs Justin et Justinien. Il a composé une chronique depuis Belus, roi des Assyriens, jusqu'à la mort de l'empereur Anastase I. Cet ouvrage étoit divisé en six sections (*τμήματα*). La dernière, qui commençoit au règne de Constantin-le-Grand, et dont il reste un fragment intitulé *πατρία Κωνσταντινουπόλεως*, *de l'origine de Constantinople* (3), a servi à George Codinus pour sa description de la ville de Constantinople (4).

L'empereur Constantin VI Porphyrogennète, composa plusieurs ouvrages qui appartiennent à cette classe. L'un est intitulé *de l'administration de l'empire*, et adressé à son fils Romain (5); l'autre, *des cérémonies de la cour de Byzance*, en deux livres (6); un troisième qui traite de *la distribution des forces militaires dans l'empire*, *περὶ θεμάτων*, et un quatrième, *βιβλίον τακτικόν*, *tactique*, assignent à ce prince une place parmi les écrivains sur l'art militaire (7).

Un anonyme du onzième ou douzième siècle a donné les *Antiquités de Constantinople*, en quatre livres. Il divise cette

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XXIII. (Éd. de Venise, Vol. XX.)

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 255.

(3) Voyez *Hesychii Milesii* opuscula. Ed. *J. Meursius*, Lugd.-Batav., 1613, in-8.°

(4) Corp. hist. Byz., Vol. I.

(5) Corp. hist. Byz., Vol. XXIII. (Éd. de Venise, Vol. XX.)

(6) Cet ouvrage ne se trouve pas dans le Corp. hist. Byz., mais a été publié par Reiske, en 1751, d'après un manuscrit qui se trouve à Leipsic.

(7) Corp. hist. Byz., Vol. XXIII, donné par *Banduri*. (Éd. de Venise, Vol. XXII.)

ville en trois quartiers, dont il décrit les édifices et monumens (8).

MATTHIEU, moine et médecin du commencement du treizième siècle, écrivit en vers un ouvrage sur les offices du palais impérial (1).

Enfin GEORGE CODINUS, surnommé *Curopalate*, soit qu'il ait rempli cette charge sous les derniers empereurs de Constantinople, soit parce qu'il a écrit sur *les offices et officiers de la cour des empereurs et de l'église de Constantinople*. Tel est le titre de son ouvrage : *περὶ τῶν ὀφφικιαλίων τοῦ παλλατίου Κωνσταντινουπόλεως, καὶ τῶν ὀφφικίων τῆς μεγάλης ἐκκλησίας*. Il donne des renseignemens sur la dernière époque seulement de l'empire de Byzance. Le même Codinus a fait un extrait de la chronique d'Hésychius de Milet, intitulé *παρεκβολαὶ ἐκ τῆς βίβλου τοῦ χρονικοῦ περὶ τῶν πατρίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, *extraits d'une chronique sur les origines de Constantinople* (2).

Indépendamment de tous ces écrivains, on trouve, dans le corps des historiens byzantins, différens ouvrages du moyen âge auxquels on ne peut assigner une place dans les classes précédentes. De ce mélange nous composons une *cinquième classe*.

Les éditeurs de la Collection Byzantine ont placé à la tête de ce recueil un ouvrage rédigé, sous le titre d'*ἐκλογαὶ περὶ πρεσβειῶν*, ou *extraits des ambassades*, par ordre de Constantin VI Porphyrogennète, et par un certain THEODOSIUS, qui se donne l'épithète de *μικρὸς*, *le petit*. C'est un mémoire sur les ambassades que les Romains envoyèrent ou reçurent. Ce mémoire n'est qu'une légère partie d'une grande compilation en cinquante-trois livres que l'empereur avoit fait faire des meilleurs historiens, dans l'intention d'encourager l'étude de l'histoire. Cinquante-deux livres de cette compilation ont péri; le seul qui nous reste est tiré d'une suite d'auteurs

(1) Corp. hist. Byz., Vol. XIX. (Éd. de Venise, Vol. XVIII, P. I).

(2) Corp. hist. Byz., Vol. XIX. (Éd. de Venise, Vol. XVII, T. I, et Vol. XVIII, T. I.)

(8) Corp. hist. Byz., Vol. XIX. (Vol. XVII, P. II de l'éd. de Venise.)

perdus, qui sont, outre Dion Cassius, qui nous est parvenu en partie, Dexippus Herennius (1), célèbre rhéteur athénien du troisième siècle, et auteur d'une χρονικὴ ἱςορία; son continuateur, Eunapius de Sardes, du commencement du cinquième, dont nous avons une Vie des sophistes, mais dont l'histoire, en quatorze livres, depuis Claude II jusqu'au partage de l'empire romain, histoire qu'on accuse n'avoir pas été favorable à la cause des Chrétiens, est perdue; Priscus de Panium en Thrace, que Théodose le jeune avoit envoyé auprès d'Attila, et qui avoit écrit l'histoire de la guerre avec ce roi des Huns, περὶ τῦ πολέμου κατὰ Ἀττίλαν, en sept livres; Malchus de Philadelphie en Syrie, sophiste de Constantinople, qui, dans ses *Byzantiaques*, *Βυζαντιακά*, en sept livres, avoit continué Priscus depuis 474 jusqu'à 480, et avoit écrit une histoire depuis Constantin-le-Grand jusqu'au-delà de 491; Pierre de Thessalonique, surnommé Patricius et Magister (sc. Officiorum (2), que l'empereur Justinien avoit envoyé auprès d'Amalasonthe, reine des Goths, et auprès de son successeur, et ensuite auprès de Cosroès, roi des Persans, et qui avoit écrit περὶ πολιτικῆς καταστάσεως, *de l'organisation politique*; Menander Protector, Théophylacte Simocatta, écrivains dont nous avons déjà parlé.

A la suite des extraits de Théodose, *Labbe* a donné, dans le premier volume de son Corps des historiens byzantins, d'autres extraits qui nous ont été conservés par Photius et Suidas, et qui sont tirés d'Olympiodore, Candide, Théophane de Byzance, Nonnose, Hesychius de Milet, cinq auteurs perdus dont nous avons également fait mention.

Enfin, on joint à la Collection byzantine l'ouvrage de Théophylacte, archevêque de Bulgarie dans le dixième siècle, adressé à Constantin Porphyrogennète, et intitulé παιδεία βασιλικὴ, ou *institution impériale* (3).

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 169.

(2) Dignitas magna in Palatio imperatorum; qui præerat Palatinis et principis ministris, scholis in Palatio militantibus, fabricis et limitaneis ducibus. *Ducange*.

(3) Corp. hist. Byz., Vol. XX.

Manuel Paléologue, qui fut empereur de 1391 jusqu'en 1425, adressa à son fils Jean III des *préceptes sur l'éducation d'un prince*, ὑποθῆκαι βασιλικῆς ἀγωγῆς, en cent chapitres, que nous plaçons ici, quoique cet ouvrage manque dans la Collection byzantine. Ce même prince, très-versé dans la littérature de son siècle, a laissé beaucoup d'autres ouvrages de théologie et de morale (1). Un ouvrage inédit, contenant une suite de dialogues que Manuel eut à Ancyre, ou qu'il suppose y avoir eus avec un professeur turc, renferme beaucoup de choses qui contribuent à faire connoître l'état de l'empire au commencement du quinzième siècle. Telle étoit alors la foiblesse de cet empire, que Manuel fut obligé de joindre, avec un corps de troupes auxiliaires, l'armée de Bajazeth, sultan des Turcs Othomans. L'ouvrage dont il est question fut composé pendant les quartiers d'hiver à Ancyre (2).

Nous avons indiqué, à chacun des auteurs précédens, le volume des deux éditions de la collection des historiens byzantins qui existent; il est temps de rendre compte de cette collection même.

Elle fut publiée par ordre de Louis XIV, et imprimée au Louvre avec cette magnificence qui caractérise tous les ouvrages sortis de ces presses. Le père *Philippe Labbe*, jésuite, fut chargé de la direction de cette publication, à la tête de laquelle il fut jusqu'à sa mort, arrivée en 1667. Les savans qui lui furent adjoints, ou qui continuèrent l'entreprise après sa mort, furent les suivans : *Claude Maltrait*, jésuite, mort en 1674; *Charles-Annibal Fabrotti*, professeur de droit à Aix en Provence, mort en 1659; le célèbre *Charles du Fresne*, seigneur du Cange, avocat au parlement de Paris, mort en 1688; *Jacques Goar*, dominicain, mort en 1653; *François Combéfis*, dominicain, mort en 1679;

(1) On en trouve le catalogue dans *Fabricii* Bibl. gr., Vol. X, p. 509 (de l'anc. éd.), Vol. XI, p. 617 de la nouvelle.

(2) M. *Hase* l'a fait connoître dans le Vol. VIII des Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale.

Pierre Poussines (*Possinus*), jésuite, mort en 1686; le célèbre *Denys Petau*, jésuite, mort en 1652; *Leo Allatius*, bibliothécaire du Vatican, mort en 1669; *Ismaël Boulliauld*, célèbre mathématicien, mort en 1694; *Jean Boivin*, bibliothécaire du roi, mort en 1726; *Anselme Banduri*, bibliothécaire du grand-duc de Florence, mort en 1743.

Outre les écrivains que nous avons compris dans la classe des historiens byzantins, cette collection comprend encore PROCOPE et quelques auteurs modernes : elle forme vingt-trois volumes, mais un plus grand nombre de tomes, plusieurs volumes étant composés de diverses parties. Tous ces volumes ont été publiés entre les années 1648 et 1711.

Un libraire de Venise a réimprimé cette collection, de 1729 à 1733, aussi en vingt-trois volumes, mais avec une distribution un peu différente. Cette édition est beaucoup moins correcte que celle de Paris; mais son vingt-troisième volume renferme quelques auteurs qui manquent dans le premier; tels que JOSEPHE GENESIUS, JEAN MALALAS, JEAN PHOCAS, EPIPHANIUS, PERDICCAS (1), JEAN ANAGNOSTES, et THÉODORE GAZA.

Pour compléter cette collection, il faut y joindre les ouvrages suivans :

CONSTANTINUS PORPHYROGENNETA de cærim. aulæ Const. ed. *Reiske*. Lips., 1751, 2 vol. in-fol.

Historiæ Byzantinæ nova appendix : opera GEORGII PISINÆ, THEODOSII DIACONI, etc., complectens, ed. *F. Fogginio*. Romæ, 1777, in-fol.

PHRANTZÆ chronicon, ed. *Alter*. Vindob., 1796, in-fol.

Anonymi scriptoris (JULII POLLUCIS) Historia sacra, ed. *J. B. Bianconi*: Bonon., 1779, in-fol.

JOANNIS LAURENTII LYDI PHILADELPHENI de magistr. repub. rom. Libri II. Ed. *J. D. Fuss*. Præf. est *C. B. Hase*. Paris., 1812, in-8°,

Avec tous ces supplémens, les suivans manquent encore : La suite de NICEPHORE GREGORAS (2), GEORGE HAMARTOLUS (3), LÉON le DIACRE (4),

(1) *Voyez*, pour Jean Phocas, Epiphanius et Perdiccas, ci-dessous, parmi les géographes de cette période.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 265.

(3) *Voyez* ci-dessus, p. 268.

(4) *Voyez* ci-dessus, p. 275.

Jean *de Sicile*, (1), la continuation de la chronique de Siméon le Logothète (2), celles de George Acropolita (3), Jean *d'Épiphanie* (4), et plusieurs autres dont nous n'avons pas fait mention.

On ne comprend pas dans la série des historiens byzantins un écrivain de la même époque, Jean Xiphilin de Trébisonde, neveu d'un patriarche de Constantinople du même nom, qui, vers 1070, fit un abrégé de l'ouvrage de Dion Cassius. Quelque maigre que soit cet extrait, il est important, parce qu'il remplace pour nous une grande partie de l'original qui s'est perdu (5).

Il existe une traduction grecque d'Eutrope par Pæanius, dont on ne connoît pas l'époque. On croit qu'il a vécu peu de temps après l'historien romain. Étienne de Byzance cite une autre traduction de l'abrégé d'Eutrope, par un nommé Capiton, Lycien : elle n'existe plus.

Après les historiens byzantins, nous parlerons des écrivains qui se sont occupés de l'*histoire ecclésiastique*. Nous avons vu que ce genre de composition prit naissance à la fin de la cinquième période, et que l'ouvrage d'Eusèbe, l'ami de Pamphile, en a été le premier monument. Le cinquième siècle produisit plusieurs autres ouvrages de la même nature.

Philostorge, Cappadocien de naissance, entaché des hérésies des Ariens et des Eunomiens, écrivit une *histoire ecclésiastique* en deux volumes ou douze livres, qui alloit depuis le commencement des troubles auxquels les opinions d'Arius donnèrent lieu, jusqu'à l'année 425. Photius nous a conservé des extraits de cet ouvrage, qu'il blâme pour être

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 268.
(2) *Voyez* ci-dessus, p. 270.
(3) *Voyez* ci-dessus, p. 278.
(4) *Voyez* ci-dessus, p. 271.
(5) *Voyez* ci-dessus, p. 166.

trop favorable aux hérétiques. D'après ce reproche, il ne faut pas s'étonner que l'ouvrage se soit perdu.

Dans le même siècle, PHILIPPE *de Side* en Pamphylie composa une *histoire chrétienne* depuis l'origine du monde, χριστιανικὴ ἱστορία, en trente-six livres, dont il n'existe que quelques fragmens.

Une autre histoire ecclésiastique, également perdue, est celle d'un prêtre de Jérusalem, nommé HESYCHIUS, mort vers 428.

Vers le milieu du cinquième siècle, SOCRATE, surnommé SCHOLASTICUS, c'est à-dire l'Avocat, écrivit une histoire ecclésiastique en sept livres, depuis 306 jusqu'en 439. Il avoit d'abord pris pour guide l'ouvrage de Rufin (1); mais s'étant aperçu ensuite que cet écrivain l'avoit fait tomber dans de graves erreurs, il retoucha ou refit les deux premiers livres de son histoire. C'est un ouvrage exact et judicieux : les orthodoxes lui reprochent cependant de s'être quelquefois laissé égarer par un certain Sabin, de la secte des Macédoniens. Ce reproche prouve peut-être que Socrate n'a pas été dominé par l'esprit de parti.

SALAMANES HERMIAS SOZOMÈNE (2), originaire de Gaza en Palestine, contemporain de Socrate, et avocat, comme lui, distribua, en neuf livres, son histoire ecclésiastique, qui embrasse les années 323 à 439. Il a imité le style de Xénophon : mais, sous le rapport de la sagacité et du bon sens, il est bien au-dessous de Socrate.

THÉODORET, évêque de Cyrus en Syrie, mort vers 458, auteur de divers ouvrages de théologie, écrivit aussi une histoire ecclésiastique en cinq livres, qui va depuis 325 jusqu'en 429, et paroît destinée par son auteur à suppléer ce qui

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 170.
(2) D'autres l'appellent Hermias Sozomène de Salamine; d'autres enfin, Hermias fils de Sozomène.

étoit défectueux dans les ouvrages de Socrate et de Sozomène.

Théodore qui, au commencement du sixième siècle, fut revêtu de la charge d'Anagnostes ou lecteur de l'église de Constantinople, fit un abrégé en deux livres des histoires ecclésiastiques de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, et l'intitula ἐκλογὴ ἐκ τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἱστοριῶν. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé. Théodore fit ensuite une continuation du premier livre, ou une histoire ecclésiastique en deux livres, qui alloit jusqu'aux temps de l'empereur Justin-le-Vieux. Cet ouvrage est perdu; il en existe cependant des extraits faits par Nicéphore Calliste, dont nous parlerons incessamment.

Une autre continuation de Socrate et de Théodoret fut publiée par Evagrius, natif d'Epiphanie en Cœlé-Syrie (1), qui passa la plus grande partie de sa vie à Antioche, et y publia son histoire ecclésiastique en six livres; elle commence au concile d'Éphèse en 431, et finit à l'an 593.

Après lui l'histoire ecclésiastique n'eut pas d'annaliste jusqu'au milieu du quatorzième siècle : c'est alors que Nicéphore, fils de Calliste, surnommé Xanthopulus, composa une histoire ecclésiastique en dix-huit livres, qui, à côté de bons morceaux tirés d'auteurs perdus, contient un grand nombre de fables. Ce même Nicéphore a laissé des catalogues, en vers ïambiques, des empereurs grecs, des patriarches de Constantinople, des pères de l'église, et autres morceaux de ce genre.

Enfin, après tous les historiens grecs, profanes ou ecclésiastiques du moyen âge, disons un mot de Darès le Phrygien, et de l'Iliade latine qui porte son nom. Darès le Phrygien, prêtre troyen, dont Homère fait mention, composa, dit-on, une Iliade en prose, qu'Élien cite (2) comme ayant existé de

(1) En 536.
(2) Var. hist. XI, 2.

son temps. On ne peut douter qu'Élien ne se soit trompé, et que ce qu'il a pris pour l'ouvrage du Phrygien ne fût la production de quelque sophiste moderne. Quoi qu'il en soit, l'Iliade de Darès qu'Élien a lue, n'existe plus; mais on prétend que nous en avons une traduction latine, et cette pièce, quoique remplie de solécismes, a été quelquefois mise sur le compte de Cornélius Népos. La vérité est qu'elle est l'ouvrage d'un certain *Joseph Iscanus*, poète anglois de la fin du douzième siècle, qu'on nomme aussi *Josephus Devonius*, parce qu'il étoit né à Exester dans le Devonshire, tout comme le nom d'*Iscanus* lui a été donné parce qu'il a reçu son éducation à Isca en Cornouailles. Ce morceau, attribué à Darès, n'est pourtant pas une traduction du grec faite par ce Joseph; c'est le plan ou le canevas en prose d'un poëme en six chants que cet Anglois a composé sous le titre *de Bello Trajano*, et que nous possédons encore.

L'ouvrage de Darès et celui de Dictys, dont nous avons parlé (1), sont les originaux d'un fameux roman de chevalerie qui a eu une vogue extraordinaire dans le moyen âge et dans les premiers siècles après l'invention de l'imprimerie. Ces ouvrages étant tombés entre les mains d'un Sicilien, nommé *Guido de Colonna*, célèbre jurisconsulte et poète du treizième siècle, il conçut l'idée de leur donner cette teinte romanesque qui pouvoit plaire à son siècle, où la chevalerie avoit acquis son plus grand lustre. En conséquence, il intercala dans le récit des prétendus poëtes de la Phrygie et de la Crète diverses aventures dans le goût de son temps, tels que tournois, défis, duels, etc. Son travail ayant eu beaucoup de succès, il composa, en prose latine, un roman de la guerre de Troie, où il inséra aussi la guerre des Sept contre Thèbes et l'expédition des Argonautes. Il y confondit l'histoire et la mythologie, les mœurs grecques et arabes, asiatiques et européennes; ses héros connoissent l'alchimie et l'astronomie, le *trivium* et le *quadrivium*, les magiciens, les dragons et les griffons. Son roman, le second

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 157.

de ce genre qu'on ait connu (1), fut traduit dans toutes les langues européennes, et excita un enthousiasme général. Dès-lors les grandes maisons d'Europe ne connurent de gloire plus insigne que de descendre d'un des héros de Troie, et les moines dressèrent à l'envi des généalogies composées de noms grecs et romains ayant quelque analogie avec les noms des princes souverains du moyen âge.

4. *Géographie.*

Les Grecs de cette période ont fait faire peu de progrès à la géographie. Ils n'ont ni augmenté considérablement la masse des connoissances qui étoient répandues alors, ni rectifié ce qu'il y avoit d'erroné dans celles qu'on avoit acquises dans les temps antérieurs.

Il existe un ouvrage *sur les peuples de l'Inde et sur les Bracmanes*, *περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ τῶν Βραχμάνων*. Les manuscrits l'attribuent à Pallade, qui, en 400, fut évêque d'Hélénopolis, et composa l'histoire Lausiaque.

Un certain Marcien *d'Héraclée* dans le Pont, qui a vécu au commencement du cinquième siècle, est auteur d'un *Périple de la mer extérieure*, en deux livres, qui embrassoit tout le globe, mais qui nous est parvenu dans un état imparfait, ainsi que son abrégé de la géographie d'Artémidore, dont nous n'avons que l'Itinéraire du Pont, de la Bithynie et de la Paphlagonie.

Étienne *de Byzance*, de la fin du cinquième siècle, composa un dictionnaire grammatico-géographique, qu'il avoit intitulé *Ἐθνικά*, *des peuples*; ouvrage plus connu sous le titre de *περὶ πόλεων*, *des villes*, qui lui a été donné plus tard. Nous n'en avons qu'un maigre extrait fait par Hermolaus, grammairien de Constantinople du sixième siècle. Étienne, non seulement donnoit le catalogue des pays, villes, nations et

(1) Nous parlerons du premier à l'article de Simon Seth, médecin grec du onzième siècle.

colonies, mais, à leur occasion, il décrivoit le caractère des peuples, faisoit mention des fondateurs des villes, et rapportoit les mythes de chaque lieu, mêlées d'observations grammaticales et étymologiques : de toutes ces notices qui auroient été si précieuses pour nous, le compilateur ne nous a rien conservé. Nous n'avons qu'un fragment de l'original même d'Etienne : il contient l'article Dodone.

L'écrivain géographique le plus important du moyen âge est l'Egyptien Cosmas, qui fut d'abord négociant et ensuite moine. Il fit de grands voyages en Ethiopie et dans l'Inde, et mourut vers 550. On lui a donné le surnom d'*Indicopleustes*. Il a composé une *topographie chrétienne*, en douze livres, où l'on trouve les opinions des Chrétiens sur la construction du ciel et de la terre. Cosmas montre que le système de Ptolémée est contraire à la Bible : assertion qu'on ne peut lire sans sourire, quand on se rappelle que, dans le seizième siècle, le système de Copernic, qui renversa celui de Ptolémée, a été rejeté par la raison même qu'il étoit en contradiction avec la Bible. Exemple mémorable qui prouve que de tout temps on a indiscrètement opposé la Bible aux auteurs de nouvelles découvertes.

C'est Cosmas qui nous a conservé l'inscription connue sous le nom de *Monument d'Adule*, dont nous avons parlé plus haut (1).

Voilà tout ce qui a été fait d'important en géographie par les Grecs pendant le moyen âge. Nous allons indiquer quelques autres ouvrages qui présentent moins d'intérêt.

Exposition de toute la terre et des nations. C'est le titre d'un ouvrage du quatrième siècle dont on ne connoît pas l'auteur, et que Jacques Godefroi a publié sous le titre de *Veteris orbis descriptio.* On croit qu'il a été originairement écrit en syriaque, de-là traduit en latin, et de cette langue en grec (2).

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 117.

(2) Voyez *Fabricii Bibl. gr.*, Vol. IV, p. 661 (éd. de *Harles*).

Jean Phocas, moine Crétois de la fin du douzième siècle, a laissé une *Description abrégée des châteaux et villes situés entre Antioche et Jérusalem*, ἔκφρασις ἐν συνόψει τῶν ἀπ' Ἀντιοχείας μέχρις Ἱεροσολύμων κάστρων καὶ χωρῶν Συρίας, Φοινίκης, καὶ τῶν κατὰ Παλαιστίνην ἁγίων τόπων.

Nous avons d'un moine du moyen âge, nommé Epiphane, une *Description de la ville sainte et des lieux saints qu'elle renferme*, διήγησις εἰς τύπον περιηγητοῦ περὶ τῆς ἁγίας πόλεως καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἁγίων τόπων.

Perdiccas, protonotaire à Éphèse, probablement dans le quatorzième siècle, a laissé une *Description des lieux du Seigneur à Jérusalem*, ἔκφρασις περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις κυριακῶν θεμάτων. Elle est en vers (1).

5. *Mathématiques.*

Diophante, mathématicien d'Alexandrie, vécut probablement au commencement de cette période, sous l'empereur Julien. Il a écrit une arithmétique en treize livres, dont les six premiers restent encore, et un ouvrage sur les nombres polygones. Dans son arithmétique, on trouve les premières traces de l'analyse, qui, par la suite, fut nommée algèbre d'après l'Arabe Geber, auquel on en attribua l'invention. Aucun autre ouvrage grec ne renferme quelque chose de semblable.

Saint-Épiphane, évêque de Constance ou Salamis dans l'île de Chypre, a laissé un ouvrage peu estimé sur les poids et mesures, περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν.

(1) Les ouvrages de Jean Phocas, d'Épiphane et de Perdiccas ont été publiés par Leo Allatius dans ses Σύμμικτα.

Héliodore *de Larisse*, dont on ne connoît pas l'époque, a composé une optique.

Paul *d'Alexandrie* (1) est l'auteur d'une introduction à l'astrologie, *εἰσαγωγὴ εἰς τὴν ἀποτελεσματικήν*.

Un nommé Héphestion *de Thèbes*, qui a peut-être vécu à cette époque, avoit écrit *ἀποτελεσματικὰ περὶ τῆς ιβ' μορίων ὀνομασίας καὶ δυνάμεως*, *jugemens sur les noms et la puissance des douze signes du zodiaque*, dont on n'a publié que des extraits, peut-être parce que l'ouvrage complet ne se trouve plus (2).

Cléomède, qui a vécu au commencement du quatrième siècle, ou, selon d'autres, dans le second, a laissé un ouvrage savant de la *théorie sphérique des corps célestes*, *κυκλικὴ θεωρία μετεώρων*, en deux livres.

Pappus *d'Alexandrie*, de la fin du quatrième siècle, fit huit livres d'extraits d'un grand nombre d'ouvrages de mathématiques. Il les intitula *λήμματα*, *lemmes* ou titres. On n'en a imprimé en grec que des fragmens, et six livres complets (3 à 8) dans une traduction latine de Commandini, mathématicien italien du seizième siècle. L'ouvrage de Pappus prouve de grandes connoissances en mathématiques, et mérite surtout d'être étudié par ceux qui s'occupent de l'histoire de cette science. M. *Eisenmann*, professeur à l'École des ponts et chaussées, en prépare une édition complète.

Théon *d'Alexandrie*, contemporain de Pappus, professoit les mathématiques à Alexandrie. Il a laissé un commentaire sur les élémens d'Euclide, un autre sur le canon royal de Ptolémée, qui a été publié sous le titre de *Fasti græci priores*; un commentaire sur l'Almageste, et des scholies sur Aratus. Il fut père de la célèbre Hypatie, femme distinguée par son éloquence et ses talens, qui enseignoit la philosophie

(1) Vers 378.
(2) Voyez *Joach. Camerarii* Astrologica. Norimb., 1532, in-4°.

platonicienne dans la capitale de l'Égypte, et fut déchirée par la populace dans une sédition qui eut lieu en 414 ou 416, à l'occasion des dissensions entre Oreste, préfet de la province, et Saint-Cyrille, évêque d'Alexandrie.

PROCLUS, philosophe du cinquième siècle, dont nous parlerons plus bas, a commenté les élémens d'Euclide.

MARINUS, disciple de Proclus vers 485, a laissé une préface ou introduction aux élémens d'Euclide.

JEAN LYDUS, dont il a déjà été question (1), avoit publié un ouvrage *sur les mois*, *περὶ μηνῶν*. Ce traité a péri; mais il en existe deux abrégés : l'un fait par un inconnu; l'autre, plus court, par Maximus Planudes. L'un et l'autre existent en manuscrit à la bibliothèque du Vatican : c'est sur ces deux manuscrits que Schow a publié l'abrégé en 1794 (2).

EUTOCIUS *d'Ascalon*, de la même époque, a écrit un commentaire sur Archimède.

ANTHEMIUS *de Tralles*, l'architecte dont Justinien se servit pour la construction de l'église de Sainte-Sophie, la plus belle que le christianisme ait élevée dans l'Orient. Il avoit des connoissances profondes en chimie et en physique; et, si l'on pouvoit ajouter foi à ce que les auteurs rapportent de ses expériences, on se persuaderoit qu'il composoit la poudre à canon, dont la connoissance remonte à la plus haute antiquité parmi les peuples de l'Orient. Il a écrit sur les *paradoxes en mécanique*, *περὶ παραδόξων μηχανημάτων* : il existe un fragment de cet ouvrage publié par Dupuy dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, vol. XLII.

Il reste d'un anonyme du neuvième ou dixième siècle un ouvrage intitulé *διάγνωσις τῆς ἡλιακῆς σφαίρας τῶν ιβ´ εἰδώλων*,

(1) *Voyez* p. 282.

(2) Joannis Laur. Lydi opusculum de mensibus, etc., gr. ed. N. *Schow*, Lips., 1794, in-8°.

ὅπως ἐν ἑκάςῳ μηνὶ ἀκριβῶς χρὴ διαιτᾶσθαι, description du passage du soleil par les douze signes (1).

Michel Constantin Psellus le jeune, auteur du onzième siècle, dont nous parlerons encore, a aussi donné un ouvrage sur les sciences mathématiques en quatre livres : il traite de l'arithmétique, de la musique, de la géométrie et de l'astronomie.

Manuel Bryenne écrivit, au commencement du quatorzième siècle, sur la musique, *ἁρμονικά*.

Il existe divers ouvrages inédits sur l'arithmétique, l'astronomie, la géographie et l'histoire, par un moine du quatorzième siècle, nommé Isaac Argyrus. Le même a écrit sur le *calcul de la fête de Pâques*.

Ce ne sont, en général, pas les Grecs auxquels, dans cette longue période, les mathématiques doivent des progrès considérables. Cette science a été cultivée surtout par les Arabes, qui nous ont conservé, par leurs traductions, plusieurs ouvrages qui, sans cela, se seroient peut-être perdus. C'est par eux que cette branche des connoissances humaines a été répandue dans l'occident de l'empire dont ils possédoient une partie; ils ont surtout perfectionné l'astronomie qui étoit leur étude favorite.

Parmi les astronomes grecs on nomme encore Léontius, père de la belle Athénaïs, ou Eudocie, épouse de Théodose le Jeune : il a écrit sur la sphère (2); Nicéphore Grégoras (3); Nicolaus Cabasilla, archevêque de Thessalonique, du quatorzième siècle; Théodorus Melitoniata, grand-trésorier (cancellarius) de l'église de Constantinople vers 1300, dont l'ouvrage sur l'astronomie n'a pas encore été imprimé

(1) Publié par *Joach. Camerarius* dans ses Astrologica. Norimb., 1582, in-4°.

(2) Vers 400.

(3) *Voyez* ci-dessus, p. 265.

en entier. Il en est de même des ouvrages de George Chrysococca, astronome et médecin du quatorzième siècle, dont il existe, entre autres, un ouvrage traduit du persan.

Les *tacticiens* de cette époque sont les suivans :

L'empereur Maurice, qui monta sur le trône en 582, et qui a écrit sur l'art militaire, en douze livres.

Héron le Jeune (1) *d'Alexandrie,* du commencement du septième siècle, écrivit de *la défense des places* et *des machines de guerre.* Le dernier ouvrage n'a été imprimé qu'en latin.

L'empereur Léon VI, qui fut surnommé le Philosophe ou le Sage, et qui régna de 886 à 911, a écrit des *élémens de tactique, τῶν ἐν πολέμοις τακτικῶν σύντομος παράδοσις,* ou *πολεμικῶν παρασκευῶν διάταξις;* compilation des ouvrages d'Arrien, d'Elien, mais surtout d'Onosandre ; et sur les batailles navales, *ναυμαχικά.* Nous aurons occasion plus bas de parler encore de ce prince à l'article de la jurisprudence.

Un troisième empereur de cette époque a fait une étude particulière des sciences militaires ; c'est Constantin VI Porphyrogennète. Nous avons parlé de ses ouvrages (2).

Un des officiers de ce prince, le patricien Basile, a laissé un ouvrage sur la guerre maritime, ou des naumachies : il a été publié par *Fabricius* (3).

L'empereur Nicéphore II Phocas, qui a été sur le trône de 963 à 969, a fait composer un ouvrage militaire en cinquante-cinq chapitres, intitulé : *περὶ παραδρομῆς πολέμου,* qui n'a pas été imprimé.

(1) Ou le *troisième*, en comptant un Héron qui a vécu au commencement du cinquième siècle, et qui a été le maître de Proclus, mais dont nous n'avons pas d'ouvrage.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 284.

(3) *Voyez* Bibl. gr., Vol. VIII, p. 136 de l'éd. anc. ; et Vol. IX, p. 97 de la nouvelle.

6. *Philosophie.*

Avant de parler de l'état de la philosophie dans cette période, nous ferons mention de deux écrivains qui se sont occupés de l'histoire de cette science, et qui ont tous les deux vécu au commencement de cette époque; ce sont Eunape et Hesychius.

EUNAPE *de Sardes*, en Lydie (1), écrivit (2) la vie des philosophes et sophistes de son temps. Son ouvrage, mal écrit, et auquel on reproche des opinions superstitieuses et de la haine pour la religion chrétienne, est cependant la principale source pour l'histoire des Néo-Platoniciens de son époque. Nous manquons d'une bonne édition de cet auteur; un de nos premiers savans en prépare une.

HÉSYCHIUS *de Milet*, surnommé ILLUSTRIS, dont nous avons parlé plus haut (3), a écrit, vers 525, sous le titre de περὶ τῶν παιδείᾳ διαλαμψάντων σοφῶν, des *vies des Philosophes*, par ordre alphabétique; ce n'est guère qu'un extrait de Diogène de Laerte.

Néo-Platoniciens.

La philosophie néo-platonicienne avoit remplacé, au commencement de cette période, tous les autres systèmes; mais depuis que Constantin-le Grand s'étoit publiquement déclaré pour la religion chrétienne, cette philosophie fut persécutée. Elle releva sa tête sous l'empereur Julien, et compta parmi ses adhérens des hommes distingués par leurs talens.

Tel fut SALLUSTIUS, qui vécut vers 363, et écrivit un petit

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 286.
(2) Vers l'an 404.
(3) *Voyez* p. 284.

ouvrage en vingt-un chapitres, intitulé *des Dieux et du monde*, *περὶ θεῶν καὶ κόσμου*, dans lequel il traite de la nature de Dieu, de la providence, de l'immortalité de l'ame, etc. Quelques savans attribuent cet ouvrage à un autre philosophe du même nom, natif d'Emesa, qui vécut aux cinquième et sixième siècles, et qui, dégoûté de la philosophie platonicienne, fit une tentative pour faire revivre l'ancienne philosophie cynique.

Cæsarius, frère de Saint-Grégoire de Naziance, philosophe, médecin de l'empereur Julien, et questeur de la Bithynie, mort en 369, a écrit, dit-on, 195 questions théologiques et philosophiques.

Nemesius, surnommé Emesenus, parce qu'il fut évêque d'Émesa, en Phénicie, vers l'an 400, a laissé un ouvrage *de la nature de l'homme*, *περὶ φύσεως ἀνθρώπου*, en quarante-quatre chapitres, qu'on a quelquefois attribué par erreur à St.-Grégoire de Nysse. C'est une des meilleures productions de l'antiquité chrétienne; elle traite de la nature de l'homme en général, de l'union du corps et de l'ame, des facultés de l'ame, de ses penchans, de ses passions, etc. Nemesius montre plus de connoissances physiques qu'on ne devroit en attendre d'un auteur de cette époque, et son style, formé par l'étude des bons modèles, est plus pur que celui de la plupart de ses contemporains.

Syrianus *d'Alexandrie* (1), maître de Proclus, a laissé un commentaire sur quelques-uns des livres de métaphysique d'Aristote, mais qui n'a été imprimé que dans une traduction latine.

Synésius *de Cyrène* (2), homme de grands talens, comme orateur et comme poète. Il fut le disciple de la célèbre Hypatie(3)

(1) 433.
(2) Au commencement du cinquième siècle.
(3) *Voyez* p. 296.

et zélé platonicien. On parvint dans la suite à le convertir au christianisme, et il devint même évêque de Ptolémaïde en Cyrénaïde; mais il ne renonça pas pour cela au système d'émanation, et expliqua les mystères de la religion par les dogmes de la philosophie d'Alexandrie. Voici ses principaux ouvrages: *περὶ βασιλείας, sur l'art de gouverner*, discours adressé à l'empereur Arcadius; *Δίων ἢ περὶ τῆς καθ' ἑαυτὸν διαγωγῆς, Dion, ou de sa propre vie; φαλάκρας ἐγκώμιον, éloge de la calvitie;* Αἰγύπτιος ἢ περὶ προνοίας, *l'Égypte*, ou *de la Providence;* des hymnes, cent cinquante-cinq lettres, etc.

Mais le plus célebre philosophe Néo-Platonicien, depuis les fondateurs de cette école, Plotin, Porphyre et Jamblique, fut Proclus, né en 412 à Byzance, mais surnommé *le Lycien*, parce que son père étoit né en Lycie. Olympiodore, dont nous parlerons plus bas, et qu'il ne faut pas confondre avec l'historien dont il a été question, ni avec un autre péripatéticien du même nom, l'instruisit à Alexandrie dans la philosophie péripatéticienne; à Athènes, il fut le disciple du platonicien Syrianus, et écrivit, à l'âge de vingt-huit ans, son commentaire sur le Timée de Platon, qui est regardé comme un chef-d'œuvre d'érudition. Syrianus le désigna pour son successeur, ce qui lui fit donner le surnom de *Diadochus* (*Διάδοχος, successeur*). Il se jeta aveuglément dans la théologie mystique, fut initié dans les secrets de toutes les sectes orientales dont il amalgama les principes et porta le système néo-platonicien à sa perfection. A un beau génie, à une mémoire prodigieuse et à un amour infatigable du travail, il réunit un excellent caractère. Ses mœurs furent pures, et il parvint, suivant le témoignage de ses disciples, à avoir commerce avec les démons et à opérer des prodiges. Après sa mort, ils le vénérèrent à l'instar d'un dieu. Proclus fut un homme très-savant et fort laborieux. Une vingtaine des nombreux ouvrages qui restent de lui ont été imprimés séparément, mais on n'a pas fait de collection de ses œuvres. En voici les principaux:

Quatre *hymnes* au Soleil, à Vénus et aux Muses.

De la théologie de Platon, εἰς τὴν Πλάτωνος θεολογίαν, en six livres.

Institution théologique, στοιχείωσις θεολογική, en deux cent onze propositions.

Περὶ κινήσεως, *du mouvement*, en deux livres.

Ὑποτύπωσις τῶν ἀστρονομικῶν ὑποθέσεων, *Tableau des positions astronomiques.* C'est un abrégé des ouvrages des anciens astronomes.

Σφαῖρα, *de la Sphère.*

Παράφρασις εἰς τὴν τοῦ Πτολεμαίου τετράβιβλον, *Paraphrase des quatre livres de Ptolémée* (1).

Εἰς τὸ πρῶτον τῶν Εὐκλείδου στοιχείων, *Commentaire sur le premier livre des élémens d'Euclide*, en quatre livres.

Ὑπόμνημα εἰς τὰ Ἡσιόδου ἔργα καὶ ἡμέρας, *Commentaire sur les Travaux et les Journées d'Hésiode.*

Χρηστομάθεια γραμματική, *Chrestomathie grammaticale*, en deux livres. Il n'en reste que les extraits faits par Photius.

Ἐπιχειρήματα ιή κατὰ χριστιανῶν, *dix-huit argumens contre les chrétiens*, c'est-à-dire contre leur dogme qui n'admet pas l'éternité du monde. Ils existent dans la réfutation de Jean Philoponus, dont nous parlerons plus bas.

Εἰς τὸν τοῦ Πλάτωνος Τίμαιον ὑπομνήματα, *Commentaire sur le Timée de Platon*, en cinq livres, son meilleur ouvrage.

Marinus *de Flavia-Neapolis* en Palestine, fut le disciple et ensuite le successeur de Proclus en 485. Il a écrit la Vie de ce philosophe sous le titre de Πρόκλος ἢ περὶ εὐδαιμονίας, *Proclus, ou de la félicité*, parce que son but a été de faire voir que, par la réunion de toutes les vertus, Proclus a atteint le vrai bonheur.

Hiéroclès, qui enseigna le platonisme à Alexandrie, fut contemporain de Proclus et de Marinus : il ne faut pas le

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 211.

confondre avec celui dont nous avons parlé (1). Il est l'auteur d'un commentaire très-estimable sur les vers dorés de Pythagore : il ne reste que des fragmens de son ouvrage sur la providence, le destin et le libre arbitre; ils nous ont été conservés par Photius. Enfin, on a sous son nom un recueil assez insipide de facéties, sous le titre d'*ἀϛεῖα*.

Son disciple Aeneas *de Gaza* (2) embrassa le christianisme, sans pour cela renoncer au platonisme. Il reste de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, ou de *l'immortalité de l'ame et de la résurrection des corps*, et une vingtaine de lettres.

Olympiodore, platonicien du sixième siècle, a laissé des commentaires sur divers ouvrages de Platon, qui n'ont pas encore été imprimés, à l'exception de sa Vie de Platon, qui fait partie de son commentaire sur le premier Alcibiade.

La plupart de ces philosophes néo-platoniciens étoient des hommes de génie, et animés d'un vrai zèle pour les sciences. Il est à regretter qu'ils aient donné dans un travers qui a fait beaucoup de mal au progrès des lumières. Ils se perdirent dans des discussions métaphysiques et dans la recherche des mystères de la nature, qu'il n'est pas donné à l'homme de pénétrer. Ils se flattoient d'être en possession du secret de dégager l'ame de ses liens terrestres, et de la mettre en commerce avec les démons. Ils devinrent les apôtres de toutes les superstitions, en leur donnant un sens allégorique. Ceux de ces philosophes qui passèrent du paganisme au christianisme, ne se défirent pas pour cela de leurs préjugés; ils les entèrent sur la doctrine de l'évangile, et donnèrent lieu à beaucoup de disputes qui troublèrent l'église dans les premiers siècles après le concile de Nicée.

Enfin l'empereur Justinien détruisit l'école néo-platonicienne à Athènes, en expulsant les philosophes de toutes

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 284.
(2) *Voyez* p. 252.

les sectes, comme ennemis du christianisme. Ils se rendirent alors à la cour de Cosroès, roi de Perse; mais n'y ayant pas trouvé l'accueil qu'ils attendoient, ils se dispersèrent. Faute d'un point de réunion, le platonisme expira, et à peine Platon fut-il lu après le septième siècle. Sa philosophie fut ressuscitée dans le quinzième siècle; les Grecs réfugiés en Italie, et surtout Pléthon, en devinrent les restaurateurs, et la maison de Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique, fut le rendez-vous des Platoniciens. Le célèbre Pic de Mirandole, Reuchlin et Agrippa, devinrent les fondateurs de la philosophie cabbalistique, entée sur celle de Platon, mais cette nouvelle révolution n'appartient pas à notre sujet.

Philosophes péripatéticiens.

La cour de Byzance favorisa la philosophie d'Aristote. Les discussions qui s'élevèrent dans l'église avec les Ariens, les Nestoriens, et cette foule d'hérétiques qui pullulèrent dans l'Orient depuis le cinquième siècle, exigeoient qu'on s'exerçat à une philosophie polémique qui pût fournir des armes pour combattre ceux qui s'éloignoient de la doctrine orthodoxe enseignée par l'Église. La dialectique d'Aristote y parut plus propre que tout autre système.

Thémistius, qui professoit le péripatétisme à Constantinople, dans la deuxième moitié du quatrième siècle, n'étoit pourtant pas chrétien. Nous avons parlé de ce rhéteur célèbre (1); nous ne ferons mention ici que de ses paraphrases de quelques ouvrages d'Aristote, dont il existe aussi une traduction d'Hermolao Barbaro.

Saint-Nil, issu d'une famille noble de Constantinople, fut éparque de cette ville, et se retira ensuite avec son fils dans les déserts des monts de Sinaï, où il termina sa vie entre 420

(1) *Voyez ci-dessus, p. 246.*

et 450. Outre plusieurs ouvrages de théologie et de morale, il est auteur d'une paraphrase du Manuel d'Épictète.

Ammonius, fils d'Hermias, disciple de Proclus, enseigna à Alexandrie la philosophie d'Aristote, et fut le maître de Jean Philoponus, de Damascius et de Simplicius. Il a laissé des commentaires sur les ouvrages de Porphyre et d'Aristote. Il fut, ainsi que ses disciples, un philosophe éclectique, mais plutôt péripatéticien que platonicien.

Jean Philoponus, dont nous avons déjà fait mention (1). On lui a reproché d'avoir mêlé la philosophie d'Aristote avec la doctrine pure de l'église chrétienne: la sienne fut condamnée sous l'épithète de *trithéisme*. Il existe beaucoup de commentaires de lui sur les ouvrages d'Aristote.

Simplicius *de la Cilicie* (2). Il fut un des philosophes païens qui, lors de l'édit de Justinien contre les philosophes, se rendirent en Perse, d'où il revint cependant à Athènes. Il a laissé plusieurs commentaires sur Aristote, et un autre sur le Manuel d'Épictète, qui est regardé comme un des meilleurs ouvrages de morale de toute l'antiquité. Il a été le plus savant et le plus clair de tous ceux qui ont écrit sur Aristote: non seulement on estime son jugement, mais ses ouvrages sont encore précieux à cause des fragmens des écrits des anciens philosophes qu'ils renferment.

Damascius de *Damas*, en Syrie (3), enseigna la philosophie éclectique à Athènes, en fut expulsé par Justinien, mais y revint ensuite. Il a écrit un grand ouvrage περὶ ἀρχῶν, *de l'origine des choses*, dont on n'a encore publié que des fragmens.

Olympiodore *d'Alexandrie*, autre que le maître de Proclus, et postérieur à celui-ci de soixante à quatre-vingts ans (4), a laissé un commentaire sur la météorologie d'Aristote.

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 257.
(2) 550.
(3) 550.
(4) 560.

On place à la même époque PRISCIEN *de la Lydie*, qui a commenté l'ouvrage de Théophraste sur le sens, l'imagination et l'entendement.

JEAN *de Stobi* (1), ville de la Macédoine, ordinairement nommé JOANNES STOBÆUS, qui a vécu dans le sixième siècle, a fait, sous le titre d'*Anthologie*, *ἀνθολόγιον ἐκλογῶν, ἀποφθεγμάτων, ὑποθηκῶν*, en quatre livres, des extraits d'environ cinq cents écrivains anciens en prose et en vers. Ces quatre livres nous restent, mais comme deux ouvrages, l'un intitulé *Extraits physiques et moraux*, l'autre sous celui de *Discours*; ce qui est cause que quelques savans croient que le dernier ouvrage ne fait pas partie des quatre livres de l'anthologie, dont deux nous manqueroient. Les *Extraits* contiennent une espèce d'histoire des systèmes philosophiques, et entre autres des morceaux d'ouvrages de Plutarque, que Stobée avoit sous les yeux dans des manuscrits plus complets que nos éditions. Les *Discours* contiennent cent vingt-sept extraits d'ouvrages moraux.

AGAPETUS, diacre de Constantinople, a publié, sur les *devoirs du prince*, un ouvrage intitulé *scheda regia*, ou *σχέδη βασιλικὴ κεφαλαίων παραινετικὴ περὶ τοῦ καθήκοντος τοῦ καλοῦ ἄρχοντος*. Il est dédié à Justinien.

ZACHARIE *le Scolastique*, évêque de Mitylène, vers 536, a écrit, sous le titre d'*Ammonius*, un dialogue dans lequel il prouve que le monde n'est pas éternel. Le même Zacharie a aussi commenté Aristote.

SAINT-JEAN *de Damas* (2), célèbre théologien, savant philosophe et mathématicien, fut moine au monastère de Sabas, près Jérusalem. Il avoit été à la cour du khalife où il prit du goût pour la philosophie péripatéticienne que les Arabes cultivoient avec le plus grand zèle. Il fut le premier qui porta cette philosophie dans la théologie, et devint ainsi le précurseur de la philosophie scolastique et l'auteur du premier

(1) On suppose qu'il a vécu au sixième siècle.

(2) 750.

système complet de théologie. Saint-Jean de Damas est un phénomène d'autant plus éclatant qu'à l'époque où il vécut, les théologiens de l'Occident, étrangers à la philosophie, à la connoissance des langues sacrées et à l'exégèse, ne sortoient pas du cercle tracé par les pères de l'Église. Saint-Jean étoit vraiment un penseur et un grand savant. Il a laissé beaucoup d'ouvrages de théologie, et un livre philosophique : κεφάλαια φιλοσοφικά, *chapitres philosophiques*, ou plutôt *dialectiques*. Ses *parallèles sacrés*, ἱερὰ παράλληλα, renferment beaucoup de morceaux d'auteurs dont les ouvrages ont péri.

Saint-Jean de Damas eut un disciple qui se rendit fameux par sa dialectique dans ses disputes théologiques avec les Juifs, les Arabes et les Hérétiques. C'est Théodore, surnommé Abucara, ou père, évêque de Cara en Palestine, ou de Carrhes en Mésopotamie (1). Ses nombreux ouvrages n'ont pas tous été publiés : ce n'est pas ici le lieu de nous y arrêter.

Une autre anthologie de lieux communs a été faite par Saint-Maxime, premier secrétaire de l'empereur Héraclius, ensuite moine et abbé du couvent de Chrysopolis dans les environs de Constantinople. Cette compilation diffère de celle de Stobée, en ce que le saint abbé y a fait entrer aussi des morceaux pris dans la Bible et les écrivains ecclésiastiques, tandis que Stobée n'a connu que les auteurs païens. Son recueil se trouve dans quelques éditions à la suite de Stobée.

Un troisième recueil du même genre est celui d'Antoine, surnommé Μέλισσα (Melissa) ou l'*Abeille*, moine grec du huitième siècle (2). Ce recueil est divisé en deux livres et cent soixante-seize titres : on le trouve aussi dans quelques éditions de Stobée.

Nous plaçons parmi les philosophes l'empereur Basile-

(1) 770.

(2) D'après l'avis de *Saxius*; d'autres le placent au commencement du douzième.

LE-MACÉDONIEN, qui régna de 867 jusqu'en 886, à cause de son traité sur l'art de gouverner, adressé à son fils.

C'est par un dernier effort que la nature, avant la décadence entière des lettres et des sciences à Constantinople, paroît avoir produit MICHEL CONSTANTIN PSELLUS (1), né en 1020. Il fut professeur de philosophie à Byzance, où il jouissoit de la plus grande considération, sous les empereurs Constantin Monomaque, Michel-le-Stratiotique, Isaac Comnène, Constantin Ducas, l'impératrice Eudocie et ses fils. Il fut le maître de Michel VII, auquel il inspira un si grand amour des lettres, que, parvenu au trône, ce prince s'abandonna au charme de l'étude, au détriment des affaires publiques. Après la mort de ce prince et de son successeur Nicéphore Botoniate, Psellus fut disgracié et se rendit dans un monastère où il vécut jusqu'au commencement du douzième siècle. Il embrassoit toutes les sciences; théologien, historien, philosophe, mathématicien, orateur et médecin, il a acquis le surnom de Πολυγραφώτατος. Il reçut, par l'empereur, le titre de φιλοσόφων ὕπατος, prince des philosophes. Il a publié un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs n'ont pas été imprimés. Nous ne parlerons ici que de ceux qui traitent de la philosophie; ce sont une introduction aux six modes de la philosophie; une paraphrase de l'ouvrage d'Aristote, Περὶ ἑρμηνείας; un traité sur les quatre sciences mathématiques, c'est-à-dire l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie; un commentaire sur la physique d'Aristote et sur les opérations des démons, etc.

GEORGE PACHYMÈRE, dont nous avons déjà parlé (2), a laissé un commentaire ou une paraphrase des œuvres d'Aristote, dont une partie seulement a été imprimée.

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 297.
(2) *Voyez* p. 279.

Eustratius, métropolitain de Nicée, vers 1117, a écrit des commentaires savans sur la Morale et les Analytiques d'Aristote, qu'il adresse à une princesse, probablement à une impératrice. On trouve ces commentaires dans les éditions d'Aristote.

Nicephore Blemmida, moine de Constantinople, du milieu du treizième siècle, qui a écrit sur la procession du Saint-Esprit et autres points de controverse, laissa aussi deux *abrégés*, un de *physique* et un de *logique*. Un ouvrage de ce moine, qui n'a pas encore été imprimé, porte le titre *ὁποῖον δεῖ εἶναι τὸν βασιλέα*, ou *de l'instruction d'un prince*.

Théodore Metochita, grand-logothète ou chancelier de la cour de Byzance, en 1314, et allié, par le mariage de sa fille, à la famille impériale, destitué, en 1332, lors d'une de ces révolutions qui étoient si fréquentes à Constantinople, finit ses jours dans un monastère. Il jouissoit d'une telle réputation d'érudition qu'on l'appeloit une bibliothèque vivante. Il a composé, sur la philosophie d'Aristote, un grand nombre d'ouvrages qui n'ont pas été imprimés, au moins en grec. Le seul ouvrage qui ait vu le jour est celui qui porte le titre de *ὑπομνηματισμοὶ καὶ σημειώσεις γνωμικαί*. Ce qu'on a imprimé sous le titre d'*Histoire romaine, depuis Jules-César jusqu'à Constantin-le-Grand*, est le troisième livre des annales de Michel Glycas (1).

Leo Magentinus ou Magentinus seulement, métropolitain de Mitylène, vers 1340 (2), a écrit un commentaire ou *ἐξήγησις*, sur divers ouvrages d'Aristote.

Demetrius Cydone (ὁ Κυδώνη), ou Cydonius (3), sophiste de Constantinople, du quatorzième siècle, accompagna l'empe-

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 270.

(2) Saxius le place dans le septième siècle. *Voyez* Onomast., II, 78. *Voyez* aussi ci-dessus, p. 280.

(3) Peut-être ainsi nommé de Cydonia, ville de Crète.

reur Cantacuzène dans le monastère où il se retira en 1355. Démétrius quitta cependant cette retraite, vint à Milan, et se rendit ensuite en Crète où il vivoit encore en 1384. De ses nombreux ouvrages, la plupart philosophiques, nous ne citons ici que son premier discours philosophique sur le *mépris de la mort*, *περὶ τοῦ καταφρονεῖν τὸν θάνατον*.

Tels sont, parmi les Grecs, les écrivains qui s'occupoient de la philosophie d'Aristote. Dès le huitième et le neuvième siècle, elle avoit passé chez les Arabes. Le khalife Al Mansour fit traduire, dans sa langue maternelle, les ouvrages d'Aristote; mais par un singulier mélange de la barbarie de son siècle et de l'amour pour les sciences, qui caractérisa ce prince, il ordonna que les originaux de ces traductions fussent brûlés. Dans les siècles du moyen âge où la différence des principes religieux et de la langue avoit tiré une ligne de démarcation bien marquée entre les Grecs et les Latins, ce fut par les Arabes que la philosophie d'Aristote fut portée dans l'Occident. Elle y donna naissance, dans le onzième et le douzième siècle, à la philosophie scolastique, mélange barbare de philosophie et de dogmatique, des principes des Stoïciens et de la dialectique d'Aristote, qui domina en Europe jusqu'au seizième siècle. C'est lors de la renaissance des lettres et du bon goût et par la connoissance que les Italiens firent, par le moyen des réfugiés grecs, de la philosophie péripatéticienne et de celle de Platon, que la philosophie scolastique fut remplacée par l'étude des bons ouvrages de l'antiquité classique; elle prépara et consolida la grande révolution du seizième siècle.

Après tous les philosophes grecs nous dirons encore un mot d'un grammairien nommé Michel Andreopulus, qu'on place dans le milieu du quinzième siècle, et qu'on regarde comme le traducteur de soixante-deux fables attribuées à un philosophe persan, nommé Syntipa, contemporain de Cyrus. Michel Andreopulus les a traduites en grec, non du persan, mais du syriaque. M. *Matthæi* les a publiées en 1781, d'après un manuscrit de Moscou.

7. *Histoire naturelle et Chimie.*

Les sciences naturelles étoient dans une décadence absolue, et nous n'avons pas un seul auteur marquant à citer dans cette longue période.

THEOPHYLACTE SIMOCATTA, du septième siècle, dont nous avons déjà parlé (1), a composé un ouvrage sur l'histoire naturelle, intitulé *ἀπορίαι φυσικαὶ*, *questions naturelles;* il est tissu d'absurdités.

MICHEL PSELLUS, dit l'aîné, natif de l'île d'Andros, disciple de Photius, vécut en 860. On croit que plusieurs ouvrages historiques et philosophiques, qu'on donne ordinairement à Psellus le jeune, qui a vécu dans le onzième siècle, ont eu le premier pour auteur. On lui attribue un ouvrage sur les pierres, que Maussac et Bernard, après lui, ont publié.

CASSIANUS BASSUS (2) fit, par ordre de l'empereur Constantin VI Porphyrogennète, un recueil d'extraits de différens auteurs des deuzième, troisième et quatrième siècles après J. C., qui avoient écrit sur l'agriculture. Cet ouvrage porte le titre de *Geoponica*, *γεωπονικά*. Les auteurs, pour la plupart grecs, dont Cassianus Bassus a pris son ouvrage, et qu'il nomme régulièrement en tête des chapitres, sont les suivans, par ordre alphabétique : SEXTUS JULIUS AFRICANUS (3); ANATOLIUS de Béryte, écrivain inconnu (4); APSYRTUS de Pruse, médecin vétérinaire du quatrième siècle; APULEIUS CELSUS, Sicilien, médecin du temps de Tibère; ARATUS (5); BERYTIUS, probablement le même qu'Anatolius de Béryte, que

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 252 et 273.
(2) 950.
(3) *Voyez* ci-dessus, p. 215.
(4) Probablement du quatrième siècle.
(5) *Voyez* ci-dessus, p. 99.

nous venons de nommer; DAMOGERON, mage; DÉMOCRITE d'Abdère (1), soit que ces extraits soient véritablement pris de l'ouvrage de ce philosophe, περὶ γεωργίης, soit d'une production supposée; DIDYME *d'Alexandrie*, qui a écrit un ouvrage sur l'agriculture, en quinze livres (2); CASSIUS DIONYSIUS *d'Utique*, qui avoit traduit en grec l'ouvrage du Carthaginois Magon sur l'agriculture, en vingt livres; DIOPHANE, Bithynien, contemporain de Cicéron, qui avoit fait un abrégé, en six livres, de l'ouvrage de Dionysius; FLORENTINUS et FRONTO, deux médecins assez inconnus; HIEROCLES, préfet de la Bithynie sous Dioclétien, qu'on regarde comme l'auteur de la persécution que les Chrétiens essuyèrent sous ce prince; HIPPOCRATE; JUBA le jeune, fils du roi de Numidie, et nommé par Octavien roi de Mauritanie (3); LEONTIUS; NESTOR, poète du troisième siècle (4); OPPIEN; PAMPHILE, grammairien d'Alexandrie du deuxième siècle avant J. C., et disciple d'Aristarque de Samothrace, qui a écrit sur les plantes et sur l'agriculture; PAXAMUS, d'une époque inconnue, qui avoit écrit sur l'art de la cuisine (ὀψαρτυτικά), sur l'agriculture et sur l'art de la teinture; PELAGONIUS, écrivain inconnu; PHILOSTRATE (5); CLAUDE PTOLÉMÉE (6); trois frères, QUINTILIUS, GONDIANUS ou CORDIANUS, et MAXIMUS, tués par Commode, et qui avoient écrit sur l'agriculture; SOTION (7), cité par Photius; TARENTINUS, qui n'est pas

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 74.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 188.

(3) Voyez *Sevin*, Mém. de l'acad. des inscr., T. IV, p. 457.

(4) Ce prétendu poète épique avoit composé une Ἰλιὰς λειπογράμματος, dans laquelle il avoit observé de donner dans chaque chant l'exclusion à une certaine lettre de l'alphabet; de manière que dans le premier il ne se trouvoit pas d'α, point de β dans le second, etc. Il avoit aussi fabriqué une Alexandriade, citée par Étienne de Byzance. Sa patrie étoit Laranda en Lycaonie.

(5) *Voyez* ci-dessus, p. 180.

(6) *Voyez* ci-dessus, p. 168, 211 et 221.

(7) Les anciens font mention de plusieurs Sotion; le Sotion dont il y a des extraits dans les Géoponiques, est probablement celui qui a vécu dans

connu ; Theomnaste, qui a écrit sur l'hippiatrique ; le célèbre Varron ; Vindanionius et Zoroastre (1).

La *chimie* étoit cultivée à Alexandrie. Nous avons d'un médecin du septième siècle, Étienne *d'Athènes*, que d'autres nomment Étienne d'Alexandrie, un ouvrage en neuf livres sur l'*art de faire de l'or*, περὶ χρυσοποΐιας, et quelques traités de chimie. Il reste aussi un poëme sur le même sujet, περὶ τῆς τῶν φιλοσόφων μυστικῆς τέχνης, qui porte le nom d'Héliodore : on ne sait pas si c'est le même Héliodore dont nous avons parlé (2).

C'est à Callinicus *d'Héliopolis* (du septième siècle) qu'on attribue l'invention du feu grégeois. La recette de ce moyen de destruction se trouve dans l'ouvrage d'un certain Marcus du onzième ou douzième siècle, dont il ne reste qu'une traduction latine (3).

8. *Jurisprudence* (4).

Parmi les anciens Grecs, la jurisprudence n'a pas formé une science particulière : la connoissance du droit entroit nécessairement dans l'éducation de tout citoyen destiné à prendre part un jour aux affaires publiques. Ce fut parmi les Romains, dont la législation étoit en général plus compliquée, et chez lesquels la justice étoit enveloppée dans des formes multipliées, que la connoissance du droit devint le domaine

le premier siècle, qui a été surnommé Παραδοξόλογος, et a écrit sur les fleuves, les fontaines et les lacs merveilleux.

(1) Il existe un autre ouvrage intitulé *Geoponicon*, et écrit en grec vulgaire par Agapius de Candie, moine du mont Athos, du dix-septième siècle. *Villoison* donne des renseignemens sur cet ouvrage dans le Vol. VIII, p. 23 de la nouvelle édition de *Fabricii Bibl. gr.*

(2) *Voyez* p. 251.

(3) Elle a été publiée par M. *Laporte du Theil.* Voyez Répertoire de littérature ancienne.

(4) *J. A. Bach*, Hist. jurispr. rom. Édit. VI, novis observ. auxit *A. C. Stockmann.* Lips., 1806, in-8°.

d'une classe d'hommes qui en faisoient une étude particulière, et se transmettoient souvent la masse des connoissances juridiques comme un patrimoine de famille.

Lorsque la Grèce fut conquise par les Romains, le peuple vainqueur y introduisit ses lois; mais nous ne trouvons pas que les Grecs se soient distingués dans l'étude de cette législation (1). Ce n'est que lorsque les empereurs eurent transféré à Constantinople le siége de leur domination, que cette ville devint en même temps le centre de la jurisprudence romaine et la résidence des principaux jurisconsultes.

L'autorité des jurisconsultes avoit été très-grande à Rome depuis les temps d'Adrien jusqu'à ceux d'Alexandre Sévère, parce que les empereurs non seulement les honoroient, mais les consultoient fréquemment, et demandoient leurs décisions dans les cas les plus importans. Mais, depuis la mort d'Alexandre, cet usage cessa entièrement. Les empereurs, jaloux de leur puissance législative, s'arrogèrent le droit de donner eux-mêmes les décisions que leurs devanciers avoient eu coutume de demander aux jurisconsultes. Dès-lors les *Constitutions* des princes devinrent la principale source du droit romain. Ce n'est que sous le règne de Constantin-le-Grand que nous trouvons de nouveau quelques jurisconsultes marquans, et une école florissante à Béryte en Syrie. Deux jurisconsultes de cette époque firent la première collection des constitutions ou édits des empereurs, qui, jusque-là, n'avoient existé qu'isolés et détachés. Ils s'appeloient Gregorius ou Gregorianus, et Hermogène. Gregorius comprit dans son recueil les lois publiées depuis Adrien jusqu'à Constantin; Hermogène en fit un supplément. Cette collection, faite par autorité privée, étoit cependant citée en justice.

La première collection officielle fut faite par les soins de

(1) Il existe d'un jurisconsulte latin de la période précédente, Herennius Modestinus, disciple d'Ulpien, et précepteur de l'empereur Maximin le jeune, des fragmens d'un ouvrage écrit en grec sur les *excuses légales*.

Théodose-le-Jeune. Ce prince chargea huit jurisconsultes de rédiger en corps de lois les constitutions impériales publiées depuis le Code de Grégorien et d'Hermogène, c'est-à-dire les constitutions données par Constantin et ses successeurs. Ce *Code Théodosien* fut promulgué l'an 438 de J. C., dans l'empire d'Orient, et sanctionné par Valentinien III, qui régnoit en Occident. Les lois que ces deux princes publièrent après la promulgation du Code Théodosien, y furent ajoutées par forme de supplément, et sous le titre de *Novellæ constitutiones.* Le Code Théodosien ne nous reste pas en entier; quelques-uncs de ses parties ne nous sont connues que par l'abrégé qui en a été fait par ordre d'Alaric, roi des Visigoths.

Avant de continuer l'histoire de la jurisprudence romaine, nous devons faire une observation. Le Code Théodosien est rédigé en latin, parce que, dans le cinquième siècle, la langue latine étoit la langue officielle dans toute l'étendue de l'empire : dans cette même langue ont été rédigés quelques autres codes dont nous allons parler. Cette circonstance ne nous empêchera pas de donner un précis historique de ces ouvrages dans un tableau de la littérature grecque. Un motif puissant nous y autorise : le plus célèbre de ces codes, quoique écrit en latin, a été publié non seulement par un prince auquel l'empire d'Occident n'étoit pas soumis, mais il a même été promulgué à une époque où cet empire n'existoit plus. Mais revenons à notre objet.

L'école de Béryte continua à fleurir dans le cinquième siècle : elle produisit trois célèbres professeurs, Héros Patricius, qui écrivit un commentaire sur les trois Codes, Heros Eudoxius et Domninus.

La publication du Code Théodosien avoit bien remédié à un inconvénient dont souffroit la jurisprudence romaine, en réunissant en corps les constitutions impériales, qui jusqu'alors étoient éparses; mais il existoit un autre mal plus grand, et qui portoit la confusion dans cette science. A côté des lois

publiées par les empereurs, il se trouvoit une innombrable quantité de décisions des anciens jurisconsultes (*responsa juris-peritorum*) auxquelles l'usage avoit donné force de lois; et ces décisions non seulement étoient dispersées, mais même souvent elles se contredisoient dans les points les plus essentiels.

L'empereur Justinien résolut de mettre fin à cette confusion, et de former un corps complet du droit romain. Avant de mettre la main à une œuvre aussi salutaire, il fit faire, par son chancelier Tribonien, assisté de dix autres jurisconsultes, une nouvelle collection de toutes les constitutions impériales depuis Adrien jusqu'à lui. Elle fut promulguée en 529, sous le titre de *Code Justinien*. Ceux de Gregorianus, d'Hermogène et de Théodose, furent alors abrogés.

Tribonien et seize jurisconsultes employèrent trois années à extraire de près de deux mille volumes les décisions des anciens jurisconsultes, surtout ceux qui avoient vécu sous les empereurs, à les classer par ordre et à en faire disparoître les contradictions. Ce grand système de droit civil fut nommé *Pandectes* (de πᾶν tout, et δέχεσθαι contenir), parce qu'il contenoit toute la jurisprudence romaine; et *Digeste*, parce que toute la masse de ces lois s'y trouve classée dans un ordre méthodique. Les Pandectes sont divisées en cinquante livres, subdivisées en quatre cent vingt-deux titres et neuf mille cent vingt-trois lois. Chaque loi porte le nom de son auteur. Le Digeste fut promulgué en 533; et, dès-lors, toutes les décisions des jurisconsultes, non reçues dans cet ouvrage, furent déclarées n'avoir plus aucune autorité en justice. Cependant les décisions reçues dans les Pandectes n'eurent pas toutes force de lois. Les Pandectes ne sont pas un code de lois, mais un système de jurisprudence composé par autorité publique; les règles et les interprétations qu'il renferme ne changèrent pas de nature, et continuèrent à ne valoir que comme telles.

Pendant qu'on travailloit à la rédaction de cette vaste collection, il se présenta un très-grand nombre de cas où

les décisions et les opinions des anciens jurisconsultes étoient tellement en contradiction, qu'il fallut s'adresser à l'autorité souveraine pour qu'elle décidât entre elles. Telle fut l'origine des *cinquante décisions* que Justinien donna dans cet intervalle.

En même temps qu'on travailloit à la rédaction des Pandectes, Justinien fit faire par TRIBONIEN, THÉOPHILE et DOROTHÉ, des élémens de tout le droit romain, distribués en quatre livres. Cet ouvrage, pour base duquel on prit celui de Caius, jurisconsulte du temps d'Adrien, fut nommé *Institutes*, et fut promulgué avec le Digeste.

Depuis la publication du Code Justinien, il avoit été donné beaucoup de nouveaux rescrits par l'empereur; d'ailleurs, les cinquante décisions dont nous avons parlé exigeoient une révision de ce code. Elle fut faite par TRIBONIEN, et le nouveau code fut promulgué en 534 sous le titre de *Codex repetitæ prælectionis*. Dès-lors le premier code fut abrogé.

Enfin, depuis l'année 535 jusqu'en 559, l'empereur Justinien publia encore diverses constitutions qui, sous le titre de *Novelles*, ou νεαραὶ διατάξεις, ont été ajoutées au corps du droit romain, ainsi que treize *édits* qui concernent des intérêts locaux. La plupart des Novelles ont été écrites en grec; cependant, dans les pays où le droit romain est introduit, c'est une traduction latine de ces lois qui a force de loi, parce qu'à l'époque où le droit romain fut ressuscité en Occident, le texte grec n'avoit pas encore été retrouvé. Le nombre des Novelles est de cent soixante-huit, mais les anciens glossateurs n'en connoissent que quatre-vingt-dix-sept, et les autres ont été ajoutées par les éditeurs modernes qui les ont trouvées dans divers manuscrits. Ces Novelles sont aussi nommées *Authentiques*. Ce nom est également donné à des extraits faits des Novelles et ajoutés, par forme de notes, aux articles du code auxquels elles dérogent.

Telles sont les parties qui composent proprement le Corps du droit romain, *Corpus juris civilis*. On y a ajouté, par

la suite, le livre des fiefs des Lombards, qui est étranger à cette jurisprudence.

Nous allons nommer les principaux jurisconsultes qui ont fleuri du temps de Justinien, et après lui, jusqu'au règne de Basile-le-Macédonien, qui monta sur le trône en 867.

A la tête de tous ces savans, il faut placer TRIBONIEN, le principal conseil de Justinien dans la rédaction et la publication de ses codes. Il parvint aux plus hautes dignités de la cour, fut *maître des offices*, questeur du palais et consul honoraire: sa réputation de probité n'est pas aussi intacte que celle de son érudition est grande; et si, au bout de tant de siècles, la postérité est indifférente au caractère personnel d'un homme de lettres dont les travaux lui sont encore utiles, elle ne sauroit être indulgente envers un homme d'état qui avoit entre ses mains le sort de tant de millions d'individus.

THÉOPHILE, antécesseur à Constantinople, un des auteurs des Institutes, a laissé une paraphrase de ce recueil en langue grecque, ouvrage utile et important pour la connoissance du droit romain. Il avoit aussi écrit, dans la même langue, un commentaire sur les Pandectes, dont il reste des fragmens.

Un collègue de Théophile, THALLELÆUS, a aussi commenté en grec les Pandectes, le Code et les Novelles. Il existe des fragmens de son travail.

STEPHANUS, avocat de Constantinople, un de ceux qui ont travaillé au Digeste, l'a paraphrasé en grec. Il existe des fragmens de cette traduction.

DOROTHÉ et ANATOLIUS, tous les deux antécesseurs à l'école de Béryte, THÉODORE, qui le fut à celle de Constantinople; CYRILLE, ISIDORE, ATHANASIUS, avocat à Emesa; PHILOXENE et ANASTASE, ont écrit sur diverses parties du corps de droit : il ne reste des fragmens que des ouvrages de Théodore, de Cyrille et de Philoxène.

Un célèbre antécesseur de Constantinople, nommé JULIEN, a donné, en latin, un bon abrégé *des Novelles*, dont les premiers jurisconsultes, après la renaissance du droit romain, ont fait grand usage, et qu'ils citent ordinairement sous le titre de *Novelles de Justinien.*

Un anonyme, qui a vécu peu de temps après Justinien, a laissé un *abrégé de droit: Brachylogus legum*, en latin.

CUBIDIUS, auteur d'un ποινάλιον, dont il reste des fragmens, HÉROS AMBLICHUS, LEO ANAMARZEUS, BESTES, ont écrit des commentaires et glosses rapportés dans les Basiliques.

RUFUS, jurisconsulte de la fin du septième siècle, a laissé une *collection de lois militaires*, *νόμοι στρατιωτικοί.*

De la même époque est la *collection de lois rustiques*, *νόμοι γεωργικοὶ κατ' ἐκλογὴν βιβλίων τοῦ θείας λήξεως Ἰουστινιανοῦ.*

On croit que dans le septième siècle ont été fabriquées *les lois nautiques des Rhodiens*, peut-être par DOCIMUS, dont il existe un avis sur l'emploi de ces lois, qu'on a publié à leur suite.

On appelle *νομοκανών* les systèmes de jurisprudence dans lesquels le droit civil est comparé et mis en harmonie avec les canons ecclésiastiques, auxquels Justinien, par la Nov. 141, avoit donné force de lois. Le premier ouvrage de ce genre est le *Nomocanon* de JEAN-LE-SCOLASTIQUE *d'Antioche*, nommé patriarche de Constantinople en 564.

Cependant le grand nombre de constitutions qui avoient été promulguées par les successeurs de Justinien, les interprétations diverses et contradictoires des jurisconsultes sur les lois existantes, et les variantes qui s'étoient glissées dans les traductions grecques de ces lois, exigèrent, au bout de quelques siècles, une nouvelle révision du corps de droit. L'empereur BASILE-LE-MACÉDONIEN ordonna de l'entreprendre;

et, en attendant qu'elle parût, il publia, en 870, une espèce de *Manuel*, *πρόχειρον τῶν νόμων*, ou *ἐκλογή*, consistant en quarante titres : si cet ouvrage existe encore, ce qui est douteux, ce n'est qu'en manuscrit.

Basile ne vécut pas assez long-temps pour voir la fin du travail de révision dont il avoit chargé Sabbathius Prôtospatharius (1). Il ne fut achevé qu'au commencement du règne de Léon VI, dit le *Philosophe*, qui succéda à son père en 886. Cette révision fut promulguée sous le titre de *βασιλικαὶ διατάξεις*, *Basiliques*, ou *Constitutions impériales;* et, environ vingt-cinq ans après, Constantin VI Porphyrogennète se vit obligé d'en publier une nouvelle révision, qui est nommée *τῶν Βασιλικῶν ἀνακάθαρσις*. Les *Basiliques* sont distribuées en six volumes (*τεύχη*) et en soixante livres : de là on les appelle ou *ἑξηκοντάβιβλος*, ou *ἑξάβιβλος*. C'est une compilation faite d'après les Institutes, les Pandectes, les Codes, les Novelles, les constitutions impériales postérieures à Justinien, les interprétations des jurisconsultes et les canons des conciles. Quoiqu'elle n'ait pas eu force de lois, mais que le corps de droit Justinien continuât à être le seul Code civil dans l'empire romain, cependant l'étude des Basiliques est indispensable à ceux qui veulent connoître le droit romain. Il n'en existe pas encore d'édition complète, quinze livres n'ayant pas été imprimés (2).

Après ce grand ouvrage, Léon-le-Philosophe promulgua, de 889 jusqu'en 911, de nouvelles ordonnances, *ἐπανορθωτικαὶ καθάρσεις*, dans lesquelles il corrigea et modifia le droit de

(1) C'est-à-dire commandant de la garde impériale.

(2) L'édition la plus complète, celle de *Fabrotti*, ne contient que les livres 1, 3, 4-15, 20-29, 38-42, 45-48, 60, et des fragmens des livres 2, 16-18 et 30; les livres manquans s'y trouvent d'après une restitution faite par Fabrotti.

Les livres 49-52 ont été publiés par Meerman et Reiz.

M. Pilat, à Vienne, prépare une édition complète de tous les soixante livres, faite sur le manuscrit qui se trouve à la bibliothéque impériale de Paris.

Justinien. Il en reste cent treize, dont plusieurs ont force de lois dans les pays régis par le droit romain.

Le même prince fit faire un recueil des lois militaires : un autre fut publié par Constantin VI.

Les successeurs de Léon, surtout Alexis I et les autres princes de la maison de Comnène, ont publié encore un grand nombre de nouvelles constitutions, mais on n'en a pas fait de recueil.

Passons maintenant aux jurisconsultes grecs qui ont vécu depuis le milieu du neuvième siècle, époque où commença la décadence de la jurisprudence dans l'empire d'Orient.

Un grand nombre de ces jurisconsultes firent des commentaires et des gloses sur les Basiliques, et leurs scholies ont été publiées par les éditeurs de ces dernières. Il est inutile de donner ici la nomenclature de ces auteurs.

Un anonyme rédigea un *abrégé des Basiliques*, *ἐκλογὴ καὶ σύνοψις τῶν Βασιλικῶν*, ouvrage utile pour la connoissance du droit.

Le célèbre patriarche Photius (1) publia, en 883, et ainsi peu avant la promulgation des Basiliques, un *Nomocanon*, qui est aussi intitulé Προκανὼν, parce qu'il fut mis à la tête des canons. L'empereur Constantin VI Porphyrogennète en fit faire une révision.

Michel Psellus *le Jeune*, ce *polygraphe* dont nous avons déjà parlé plusieurs fois (2), publia, vers 1070, par ordre de Michel Ducas, un *abrégé des lois*, *σύνοψις τῶν νόμων*, en vers.

C'est aussi par son ordre que Michel Attaliata, juge à Constantinople, publia, en 1073, son *ποίημα νομικὸν ἤτοι πραγματικὸν*, qui n a été imprimé que dans la traduction latine de Lennclavius.

Eustathius, patricien et antéeesseur, a laissé un ouvrage

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 256 et 258.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 297, 309.

sur les prescriptions, περὶ τῶν χρονικῶν διαστημάτων, *des intervalles des temps.*

Théodore Balsamon, qui porta le titre de patriarche d'Antioche, quoique cette ville fût depuis 1100 au pouvoir des Latins, étoit regardé comme le plus grand jurisconsulte de son siècle en matières ecclésiastiques. Il écrivit, vers 1150, par ordre de Manuel Comnène, un commentaire sur le Nomocanon de Photius, et une collection de constitutions ecclésiastiques, en trois livres, qui a été publiée sous le titre de *Paratitli.* Il existe aussi de lui grand nombre de consultations.

A la même époque, Alexius Aristenus, jurisconsulte et nomophylax, écrivit des scholies sur la collection des canons.

Mathieu Blastares écrivit, vers le milieu du quatorzième siècle, σύνταγμα κατὰ στοιχεῖον, *un tableau alphabétique de ce qu'on trouve dans les canons des conciles et dans les lois des empereurs.*

Enfin, Constantin Harmenopulus, juge à Thessalonique, conseiller (1) de l'empereur Jean Cantacuzène, et curopalate sous Jean Paléologue, publia, en 1345, un *Manuel de jurisprudence*, πρόχειρον τῶν νόμων, distribué en quatre-vingt-deux titres, qui fait suite à celui de l'empereur Basile, ouvrage utile à ceux qui font une étude du droit romain.

Avec la prise de Constantinople par les Turcs, le droit romain disparut des provinces de l'empire de Byzance.

9. *Médecine.*

La médecine n'a fait aucun progrès dans cette longue période. Alexandrie continua à être le siége de la théorie de cet art, tandis que Rome fournissoit à ceux qui l'exerçoient une pratique étendue. Il ne peut exister de médecine sans

(1) Judex dromi.

philosophie : celle-ci avoit fait place à la plus crasse superstition. Le petit nombre d'écrivains que la médecine produisit se contentèrent de commenter les ouvrages de Galien et des autres écrivains des temps antérieurs ; ils formèrent ce qu'on appelle l'*école de Galien ;* leurs opinions étoient un mélange de celles des Dogmatistes, des Méthodiques et des Empiriques; car, à l'imitation des philosophes, ces médecins affectoient d'être des éclectiques. Nous allons nommer les plus remarquables.

Oribase de Pergame ou de Sardes jouissoit d'une grande considération pour ses connoissances et sa sagesse. L'empereur Julien en faisoit beaucoup de cas. C'est par ordre de ce prince qu'il fit des extraits des ouvrages de médecine des temps antérieurs ; il les classa dans un ordre méthodique et les disposa en soixante-dix livres : il nous en reste environ vingt-deux, dont huit ou neuf seulement en grec (1) ; nous n'avons des autres qu'une traduction latine. De ce grand corps de doctrine, Oribasius fit lui-même un abrégé en neuf livres. Quoique ces ouvrages ne soient qu'une compilation, ils sont importans pour l'histoire de la médecine ; d'ailleurs, les paraphrases d'Oribasius expliquent quelquefois les passages originaux.

Nous avons parlé plus haut (2) de l'ouvrage de Nemesius *d'Emesa* sur la nature de l'homme. C'est par erreur qu'on a prétendu que cet évêque avoit connu la circulation du sang ; découverte due à Harvey, et que la jalousie seule a pu lui disputer.

Vers le milieu du sixième siècle florissoit Aetius *d'Amida* en Mésopotamie, qui, après avoir étudié à Alexandrie, fut médecin de la cour de Byzance et commandant de la

(1) Parmi ceux-ci se trouvent les livres 43-47 qui traitent de divers objets de chirurgie pris dans les ouvrages de Galien, d'Héliodore, d'Archigène, d'Asclépiade, et dans les anciens médecins, et qui ont été conservés parce que Nicetas les a insérés tout du long dans sa compilation dont il va être question.

(2) *Voyez* p. 301.

garde impériale. Comme Oribasius, il fit un recueil de tout ce qu'il jugea intéressant dans les ouvrages des anciens médecins, en suivant surtout Galien. Son travail ne se borna pourtant pas à la compilation : il ajoute souvent son opinion et des expériences qui confirment les assertions de Galien. Il est préférable à Oribasius, parce qu'il avoit plus de théorie que ce médecin.

Alexandre *de Tralles*, en Lydie (1), après avoir fait de grands voyages, pratiqua la médecine à Rome. Il est le premier médecin de l'antiquité après Galien, et il seroit vraiment au-dessus de son siècle s'il ne prescrivoit quelquefois des remèdes superstitieux. Son ouvrage sur *la connoissance et la guérison des maladies*, *βιϐλίον θεραπευτικὸν*, est divisé en douze livres : il fait connoître l'état de la clinique à cette époque. L'ouvrage est rédigé dans un bon ordre, et rempli d'expériences. Il reste du même médecin un petit traité sur les vers intestinaux, *περὶ ἑλμίνθων*.

Jean *d'Alexandrie* fut un célèbre médecin de la fin du sixième siècle. Il existe de lui un commentaire sur le sixième livre des Épidémiques d'Hippocrate ; nous n'avons pas ce morceau dans l'original, mais dans une traduction grecque faite sur une version arabe.

Paul *d'Égine*, qui fit une étude particulière des maladies des femmes, et fut le premier qui s'occupa de l'art de l'accouchement, a écrit, dans le septième siècle, un abrégé de toute la médecine, en sept livres, compilé des anciens médecins, avec ses propres observations. On estime le sixième livre qui traite de la chirurgie.

Le septième siècle vit les derniers commentateurs d'Hippocrate, Théophile Protospatharius (2), moine et médecin, qui a écrit sur *la constitution du corps humain*, *περὶ κατασκευῆς ἀνθρωπίνου σώματος*, en cinq livres, et sur *les urines*,

(1) 550.
(2) 610.

περὶ οὔρων. C'est à lui qu'on attribue aussi un commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate, qui a été publié plusieurs fois sous le nom de PHILOTHÉE, qui est identique avec celui de Théophile. Il y a aussi des manuscrits qui l'attribuent à Stephanus d'Athènes. Enfin il existe de Théophile un ouvrage sur *les excrémens*, περὶ διαχωρημάτων, et un traité sur *le pouls*, περὶ σφυγμῶν : ce dernier aussi a été publié sous le nom de Philothée, ainsi que sous celui de PHILARÈTE.

Son disciple, STEPHANUS *d'Athènes* ou d'Alexandrie (1), a écrit un commentaire sur le premier livre des thérapeutiques de Galien.

PALLADE, dit IATROSOPHISTA, d'Alexandrie, a écrit, dans le septième siècle, un commentaire sur l'ouvrage d'Hippocrate, *des fractures*, etc., et un précis sur *les fièvres*.

Vers le milieu du neuvième siècle florissoit JEAN *de Damas*, qui a laissé divers ouvrages de médecine qui n'ont été publiés qu'en latin. De ce nombre sont des *Aphorismes*, un ouvrage sur *la fièvre*, etc. Il paroît que Jean de Damas a écrit originairement ses ouvrages en arabe.

THÉOPHANE, surnommé NONNUS, composa, par ordre de l'empereur Constantin VI Porphyrogennète (2), un abrégé de toute la médecine, ἐπιτομαὶ τῶν ἰατρικῶν θεωρημάτων, extrait d'Oribase et d'autres écrivains anciens.

NICÉTAS, médecin de Constantinople, du onzième siècle (3), a fait, sous le titre de συλλογὴ τῆς χειρουργικῆς τέχνης ἐκ

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 314.

(2) Vers 950.

(3) D'après l'observation de *Saxius*, Onomast. II, 191, que parmi les lettres de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, il y en a une qui est adressée à un médecin de l'empereur nommé Nicétas, il faut peut-être placer cet auteur dans le douzième siècle, sous l'empereur Constantin, grand amateur d'abrégés.

πόλλων παλαιῶν ἰάτρων, une *collection de l'art de la chirurgie, tirée de beaucoup d'anciens médecins.* Ce recueil contient divers ouvrages ou parties d'ouvrages d'Hippocrate, d'Apollonius de Citium, de Soranus, de Rufus, de Galien, de Paul d'Egine, de Pallade, et cinq livres entiers de la compilation d'Oribasius. Parmi ces morceaux, il y en a plusieurs que nous ne connoîtrions pas sans Nicétas. La reconnoissance qu'on lui doit pour cela est diminuée par la réflexion que c'est peut-être son recueil qui a contribué à la perte des auteurs où il avoit puisé ses matériaux. Une partie de sa collection a été publiée par Cocchi ; une autre partie est encore inédite.

Le même MICHEL CONSTANTIN PSELLUS, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises (1), a écrit sur la nourriture.

SIMÉON SETH (ou peut-être *fils de Seth*), Prôtovestiaire à Constantinople (2), du onzième siècle, publia un dictionnaire de matière médicale, qui a été imprimé sous le titre de *σύνταγμα κατὰ στοιχεῖον περὶ τροφῶν δυνάμεων*, c'est-à-dire, *Abrégé sur la vertu des alimens.*

A cette occasion, nous parlerons d'un autre ouvrage de Siméon Seth, étranger à la médecine. Il fit, par ordre d'Alexis Comnène, une traduction grecque du livre arabe intitulé *Colailah va Dimnah*, ou *Kielilé va Dimné*, d'après les noms de deux espèces de chakals, qui signifient ici deux courtisans. Le titre grec de cet ouvrage est *στεφανίτης καὶ ἰχνηλάτης*, c'est-à-dire *le vainqueur et l'investigateur.* D'après l'opinion vulgaire, l'original de ce livre est indien et a été composé, il y a plus de deux mille ans, par un bramin nommé Pilpay, ou Bilpay, ou Bidpay, et traduit en persan par ordre de Nushirvan ou Cosroès, et de là en d'autres langues. Un savant Allemand, qui a fait une étude particulière des

(1) *Voyez* p. 297, 309, 322.

(2) Il porte aussi la qualité de Magister, soit qu'il ait été médecin (*magister salutis*), soit que ce titre fût donné au Protovesiarius.

langues orientales (1), prétend que l'origine indienne de l'ouvrage est une fable ; qu'il a éte rédigé en persan (*pehlvi*) par un philosophe de la cour de Nushirvan; que, dans le huitième siècle, cet original persan fut traduit en arabe par ordre du khalife Abou Djaffer ; que, sur cette traduction arabe, Ebou-Hassan-Emir-Nassr, roi de Perse, de la dynastie des Samanides, dans le dixième siècle, fit faire, par le poète Rudeghi, une traduction néo-persane en vers (2). Dans le douzieme siècle, un sultan Gheznacide fit retoucher et refondre l'ancienne traduction arabe; cette nouvelle traduction arabe fut retraduite en persan dans le quinzième siècle: dans le seizième, le grand-mongol Ekber fit traduire en indien la seconde version arabe, qui fut aussi traduite en turc.

La traduction grecque de Siméon Seth, ou, selon d'autres, du philosophe Secundus, a été faite sur la première version arabe: à son tour elle est devenue l'original de diverses traductions latines, espagnoles, italiennes, etc.

Au reste, l'ouvrage traduit par Seth traite de l'art de gouverner, et est regardé comme un chef-d'œuvre de morale et de politique (3).

(1) Le baron de Diez, ancien ministre de Prusse à la cour de Constantinople. Son ouvrage est intitulé : Uber Inhalt und Vortrag, Entstehung und Schicksale des Königl. Buchs, eines Werkes von der Regierungskunst. Berlin, 1811, in-8°.

(2) On sait qu'il faut distinguer quatre langues persanes : le *zend*, ou l'ancienne langue éteinte, dans laquelle est écrit le Zend-Avesta de Zoroastre; le *pehlvi* ou la langue des habitans de la Basse-Médie ou Parthie, qui a donné, presque sans interruption, pendant neuf siècles, des maîtres à la Perse; cette langue devint ainsi la langue de la cour jusqu'au troisième siècle après J. C.; le *parsi*, ou la langue des habitans de la province de Fars, qui, sous les Sassanides, devint la langue de la cour, et le resta jusqu'au milieu du septième siècle; et le *nouveau persan*, ou ce mélange de parsi et d'arabe qui, depuis la conquête des Arabes, a pris la place de l'ancien idiome.

(3) *Voyez* Corp. hist. Byz., Vol. XV (éd. de Venise, Vol. XIV); et l'éd. de Stark; Berlin, 1697.

Siméon Seth a aussi traduit du persan en grec une histoire fabuleuse d'Alexandre-le-Grand, qui, à ce qu'il paroît, devint l'original ou le modèle du premier roman de chevalerie que l'Europe ait produit, de la fameuse *Histoire et Vie de Charlemagne et de Roland*, composée avant le douzième siècle, et attribuée à Turpin, qui fut archevêque de Rheims du temps de Charlemagne. Ce n'est pas que l'auteur de ce roman ait connu la traduction de Siméon Seth, mais il en circuloit une version latine, intitulée *Historia Alexandri magni, regis Macedoniæ, de prœliis*, qui, dès les premiers temps de la typographie, a été imprimée plusieurs fois et traduite en plusieurs langues. Dans le roman attribué à Turpin, les exploits que l'Orient fabuleux raconte d'Alexandre sont attribués à Charlemagne, le héros de l'Occident; ce roman a été à son tour le modèle de la chronique du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, composée, vers 1138, par Godefroi de Monmouth, et peut-être de l'histoire d'Amadis des Gaules, qui devint pour l'Espagne ce que Charlemagne fut pour la France, et Arthur pour l'Angleterre, le héros auquel les romanciers suivans attachèrent le principal fil de leurs fables. L'histoire d'Alexandre a probablement aussi fourni l'idée du premier poëme françois d'une certaine étendue, qu'un Normand, nommé Alexandre, composa vers 1200; ce poëme, dont le titre est *Alexandre*, offre de nombreuses allégories qui se rapportent à Philippe Auguste. C'est ainsi qu'un médecin de Constantinople, du onzième siècle, en employant quelques momens de loisir à l'amusement de la cour où il vivoit, donna naissance à un des genres de littérature les plus riches et les plus agréables de l'Europe (1).

Pour revenir à Siméon Seth, nous dirons encore qu'il a fait un extrait des ouvrages de Psellus, sous le titre de *σύνοψις καὶ ἀπάνθισμα φυσικῶν τε καὶ φιλοσόφων δογμάτων*, *Abrégé de thèses physiques et philosophiques.*

(1) Voyez *Le Bœuf*, Examen critique de trois histoires fabuleuses dont Charlemagne est le sujet, dans le Vol. XXI des Mémoires de l'acad. des inscr. et belles-lettres, p. 136.

CONSTANTIN, surnommé l'AFRICAIN, de Carthage, moine du Mont-Cassin et médecin de l'école de Salerne, vécut à la fin du onzième siècle. Il a laissé divers ouvrages : un Système complet de la medecine théorique et pratique, en vingt livres ; un Viatique des voyageurs, traduit de l'arabe d'Abou-Djaffer-Achmed-Ben-Ibrahim (1) ; un Traité sur la connoissance et la guérison des maladies ; des lieux communs, en dix livres ; de la nature de l'homme ; de l'éléphantiasis ; des remèdes que fournit le règne animal, etc.

Sous le règne de Manuel Comnène (2), SYNESIUS traduisit en grec l'ouvrage arabe d'Abou-Djaffer sur les fièvres.

JEAN, surnommé ACTUARIUS, c'est-à-dire médecin du corps de l'empereur (3), fit, daus un style pur pour son siècle, un ouvrage sur *les actions et les affections de l'esprit animal, et sur sa nourriture*, περὶ ἐνεργειῶν καὶ παθῶν τοῦ ψυχικοῦ πνεύματος καὶ τῆς κατ' αὐτὸ διαίτης λόγοι β', extrait de Galien. Ses ouvrages sur l'*urine*, en sept livres, et sur *la méthode de guérir*, n'ont été imprimés qu'en latin.

Par ordre de Michel VIII Paléologue, DEMETRIUS PEPAGOMENUS écrivit sur la *goutte*, d'après Galien et ses propres expériences. C'est le dernier écrivain supportable.

PYTHAGORAS ARCHICESTOR, de la fin du treizième siècle, publia un pronostic des maladies par la science des nombres, qui existe en manuscrit à la bibliothéque de Madrid.

NICOLAS MYREPSUS (4) d'Alexandrie donna (5) un recueil de recettes en quarante-huit sections, ouvrage superstitieux qui n'a été imprimé que dans une traduction latine. Il en existe aussi un abrégé fait par un médecin qui portoit le même nom ; cet abrégé aussi n'a été imprimé qu'eu latin.

(1) Mort en 1080.
(2) 1150.
(3) 1290.
(4) ὁ μυρεψὸς, le parfumeur ou le pharmacien.
(5) 1280.

Le dernier médecin grec dont il reste un ouvrage, est du quinzième siècle. Il fut, en 1450, consul à Rome. Comme les Grecs exprimoient ce titre par le mot de HYPATOS, ce nom de dignité a été pris pour le nom propre de ce médecin. Son ouvrage est intitulé ἑρμηνεία περὶ τῶν τοῦ σώματος μερῶν, *explication des parties du corps*, *par Hypatos* (c'est-à-dire par le consul). Le vrai nom de cet écrivain étoit GEORGE SANGINATICIUS.

Par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogennète, un inconnu rassembla les observations publiées par les médecins vétérinaires : sa compilation est intitulée τῶν ἱππιατρικῶν βιβλία δυω.

Enfin, nous terminons cette nomenclature par l'ouvrage sur *les songes*, ὀνειροκριτικά, d'un certain ACHMET, fils de Seirin, Arabe, qui eut, vers 820, la charge d'interprète des songes auprès du khalife Al-Mamoum. On ne sait pas si cet ouvrage a été originairement écrit en arabe ou en grec ; le khalife pour lequel il fut composé savoit les deux langues.

Nous dirons à cette occasion que les Arabes ont donné l'exemple de ce mélange de la médecine avec l'astrologie ; dans le onzième siècle, l'école de Salerne, qui fit traduire beaucoup d'ouvrages arabes, l'introduisit en Europe, où il a été en vogue jusqu'au dix-sept ou dix-huitième siècle. On en trouve encore des traces dans nos almanachs, mais surtout dans ceux qui se fabriquent en Suisse, en Souabe et en Alsace (1).

---

(1) Un des plus fameux fabricans d'almanachs a été *Léonard Thurneisser* de Bâle, qui, de 1571 à 1584, fut médecin de l'électeur de Brandebourg. Il avoit à Berlin son imprimerie particulière. Ses almanachs étoient enlevés au moment où ils paroissoient, non seulement par les gens du peuple, mais par les grands seigneurs, qui souvent lui demandoient des calendriers manuscrits renfermant plus de détails que ceux qu'il faisoit imprimer. Les princes payoient ces manuscrits au poids de l'or. Les almanachs de Thurneisser étoient traduits en bohémien, en hongrois, en latin, et réimprimés en plusieurs provinces d'Allemagne. De nos jours, le plus fameux almanach, avec pronostics, a été

A la suite de tous les écrivains de Constantinople, il nous reste à dire un mot de ces savans Grecs qui, dès le quatorzième siècle, mais surtout dans le quinzième, portèrent en Italie le goût de la littérature grecque. La détresse où se trouva à cette époque l'empire d'Orient, menacé d'un prochain bouleversement par les Turcs, devint l'occasion d'une union plus étroite entre l'Orient et l'Occident. Les empereurs de Constantinople s'adressèrent aux princes de l'Occident pour en obtenir des secours contre les infidèles; mais, dans ces siècles, il n'y avoit pas moyen de consolider une union politique sans rétablir auparavant l'union entre les deux églises. Les Paléologues s'occupèrent du projet de terminer le schisme religieux; mais l'exécution de ce plan, dans laquelle ces princes étoient contrariés par leur clergé, exigea une suite de négociations et la convocation de conciles où cette matière pût être traitée. A plusieurs reprises, des négociateurs furent envoyés en Italie. Le ton qui régnoit à la cour de Constantinople avoit donné à ces hommes le goût de la littérature classique et de la philosophie grecque. Ils trouvèrent en Italie une génération préparée par le Dante, Pétrarque et Boccace à ce genre d'étude, et parvenue au degré d'instruction qui étoit nécessaire pour goûter la littérature classique. Ils y trouvèrent plusieurs papes et d'autres princes qui aimoient et protégeoient les lettres, et cette illustre famille des Médicis, dont le nom ne peut être prononcé sans respect par les amis des sciences. A la même époque, la découverte de l'imprimerie, portée en Italie par des Allemands, et perfectionnée par les Aldes, les Juntes et autres savans imprimeurs de ce pays, en multipliant les livres qu'auparavant on ne se procuroit qu'au poids de l'or, répandit les connoissances et préserva à jamais les sciences du danger d'être anéanties par les révolutions politiques du globe.

celui qui s'imprime à Bâle sous le titre de *Messager-Boiteux*. Avant la révolution, il s'en débitoit cent mille dans les provinces limitrophes de la France, en Alsace, en Franche-Comté, en Lorraine, en Bourgogne et à Lyon; on en imprimoit un pareil nombre en allemand.

Emmanuel Chrysoloras, issu, vers 1350, d'une de ces anciennes familles qui dérivoient leur origine de celles qui, sous Constantin-le-Grand, s'étoient fixées dans la nouvelle résidence, fut envoyé une première fois, en 1391, par l'empereur Jean Paléologue, en Italie et en Angleterre, pour implorer les secours des princes de l'Occident contre les Turcs. Cinq années après, la république de Florence l'appela en Italie pour professer la littérature grecque. Chrysoloras ne fut pas, il est vrai, le premier qui fit revivre dans l'Occident l'amour de la littérature grecque : cet honneur est dû à deux Calabrois, Barlaam et Leontius Pilatus. Barlaam, né à Seminara en Calabre, entra dans l'ordre de Saint-Basile, dont la règle avoit été adoptée par plusieurs couvens de la Basse-Italie. Ces couvens avoient conservé le rituel et la liturgie des Grecs, et leurs religieux se regardoient comme étant de cette nation. Dans leur société, Barlaam conçut une grande prédilection pour la littérature grecque. Pour l'étudier, il se rendit à Constantinople. L'empereur Andronic-le-Jeune, dont il sut gagner la faveur, l'envoya, en 1339, auprès du pape Benoît XII, à Avignon. Il retourna dans cette ville en 1342, et c'est probablement pendant le second séjour qu'il y fit, qu'il connut Pétrarque. Il devint le maître de ce grand poète, auquel il expliqua Platon, et qui bientôt après le fit nommer à l'évêché de Geraci en Calabre. Leontius Pilatus étoit disciple de Barlaam et son compatriote, mais il aimoit à se faire passer pour Grec. Il enseigna le grec à Boccace, et fit pour lui la première bonne version latine d'Homère. L'enthousiasme que Boccace avoit conçu pour la littérature grecque, l'engagea à employer toute son influence pour faire fonder à Florence une chaire de littérature grecque, qui fut confiée à son maître. Mais Leontius Pilatus, qui étoit d'une humeur sombre et d'un caractère rebutant, ne se maintint pas long-temps dans cette place; il la quitta, et alors Manuel Chrysoloras fut appelé pour la remplir en 1395 ou 1396. Celui-ci fut le premier Grec de naissance qui enseigna publiquement sa langue maternelle en Italie. Il le fit, pendant trois ans, avec un

succès extraordinaire, et excita, parmi toute la jeunesse d'Italie, un vif enthousiasme pour la littérature grecque. Il forma d'illustres disciples, parmi lesquels nous nommerons Léonard et Charles Arétin (1), Guarino de Vérone, Ambrosiso Traversati, le Pogge, François Philelphe. En un mot, Chrysoloras doit être regardé comme le véritable restaurateur de la littérature grecque dans l'Occident; il y acheva la révolution que Pétrarque et Boccace avoient commencée. Il ne resta pourtant à Florence que jusqu'en 1400; son souverain, l'empereur Manuel, étant arrivé en Italie, il se rendit auprès de lui à Milan, et fut chargé par ce prince de quelques missions. Cependant, après le départ de l'empereur, il accepta la place de professeur de langue grecque à Pavie, à laquelle le duc de Milan l'avoit appelé; vers 1408 il se rendit à Venise. Enfin le pape Jean XXIII l'envoya au concile de Constance; il mourut dans cette ville en 1415. Chrysoloras a peu écrit; il publia une grammaire grecque, que celles de ses successeurs firent tomber dans l'oubli; une comparaison de l'ancienne et de la nouvelle Rome, et divers ouvrages de rhétorique qui ont été imprimés. Quelques auteurs ont confondu Manuel avec Jean Chrysoloras, son neveu, qui professa aussi la littérature grecque en Italie, mais retourna à Constantinople, où il mourut vers 1425.

Théodore Gaza (2) étoit né à Thessalonique au commencement du quinzième siècle. Lorsqu'en 1430 sa ville natale tomba au pouvoir des Turcs, il se réfugia en Italie, où il apprit le latin et fit tant de progrès dans cette langue qu'on le regarda, parmi les Italiens mêmes, comme un orateur éloquent. En 1440, il obtint une chaire de professeur à Ferrare; en 1451, le pape Nicolas V l'appela à Rome. Il y devint l'ami et le commensal du cardinal Bessarion dont nous allons parler. Il vécut ensuite alternativement à Rome, à

(1) Il existe de *Léonard Aretino*, qui est mort en 1445, un ouvrage grec sur *l'état de Florence*, Πολιτεία Φλωρεντίνων.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 282.

Naples et à Ferrare, et mourut, vers 1478, en Calabre. Théodore Gaza est auteur d'une grammaire grecque qui a été traduite en latin, d'un traité sur les mois, et de traductions de divers ouvrages d'Aristote, notamment de son histoire des animaux, ainsi que de l'histoire des plantes par Théophraste.

George *de Trébisonde*, ou plutôt de l'île de Crète (sa famille étoit originaire de Trébisonde), vint en Italie quelque temps avant Théodore Gaza. Il professa la littérature grecque à Vicence en 1426, à Venise en 1430, et à Rome en 1440. Nicolas V le nomma son secrétaire, mais se vit forcé, quelques années après, de le chasser à cause de son humeur tracassière (1). Rappelé à Rome, il y publia une comparaison entre Aristote et Platon, par laquelle il se brouilla avec les adhérens du fondateur de l'Académie, qui, à cette époque, étoient nombreux en Italie. Après diverses aventures, il perdit la mémoire, et mourut, vers 1484, à Rome, dans un âge fort avancé. George enseignoit la langue d'une manière plus savante que tous ses contemporains : il a traduit en latin un grand nombre d'auteurs classiques de sa nation, plusieurs ouvrages de Platon et d'Aristote, et l'Almageste de Ptolémée que son fils publia après sa mort. Ses versions sont aujourd'hui peu estimées. Il est aussi auteur d'une rhétorique, tirée d'Hermogène.

Parmi les savans grecs qui se rendirent en Italie avant la prise de Constantinople, il faut compter Jean Argyropulus, dont l'arrivée en Occident est fixée après cet événement par quelques biographes (2). Il étoit natif de Constantinople. Entre les années 1434 et 1444, on le trouve alternativement en Italie et en Grèce; mais, en 1456, il se fixa à Florence, où il professa pendant quinze ans la littérature grecque, et vécut dans l'intimité de Cosme, de ses fils et de ses petits-fils. De là il se rendit à Rome où il mourut vers 1480. Il fut un zélé

(1) On trouve des détails sur ces querelles dans l'intéressant article *Bessarion* de la Biographie universelle. Cet article est de M. Boissonade.

(2) *Tiraboschi*, Stor. della litt. d'It., VI, 1, p. 259, a prouvé que ces auteurs se sont trompés.

partisan de la philosophie péripatéticienne, et les versions qu'il fit de quelques ouvrages d'Aristote sont encore estimées.

George Gemistus Pletho de la Morée accompagna l'empereur Jean Paléologue au concile de Florence, tenu en 1433 pour la réunion des églises d'Orient et d'Occident. On le regardoit à Constantinople comme un grand connoisseur de la littérature grecque, et comme un partisan de la philosophie de Platon. Quoique Pétrarque eût mis en vogue le nom de Platon, cependant sa philosophie n'étoit encore guère connue en Italie; et si les premiers professeurs de la langue grecque expliquèrent ses ouvrages, ce fut en grammairiens et non en philosophes.

La philosophie aristotelico-scolastique n'avoit cessé de régner dans toutes les écoles. Cosme de Médicis, qui étoit alors revêtu des premières dignités de la république de Florence, charmé des entretiens de Pléthon, l'engagea à professer publiquement dans cette ville le système de Platon. Il le fit avec un grand succès : le nom de Platon et sa philosophie excitèrent un enthousiasme général, et Pléthon eut des auditeurs, non seulement parmi les jeunes gens, mais aussi parmi les hommes de tout âge et de tous les rangs. Cosme de Médicis fonda l'académie platonique, institut destiné à répandre le goût de cette philosophie en faisant mieux connoître les écrits des philosophes grecs. Ce protecteur des sciences fit élever chez lui *Marsilius Ficinus*, qu'il destina à devenir l'apôtre de la philosophie de Platon : en effet, c'est à ce savant qu'on doit la traduction latine des œuvres du prince des philosophes. C'est ainsi que Gemistus devint l'occasion d'une révolution heureuse qui détruisit la philosophie scolastique. Ce savant ne se fixa pourtant pas en Italie, mais retourna à Constantinople, où il mourut. Il existe de lui un ouvrage historique sur les événemens qui se sont passés en Grèce après la bataille de Mantinée, *περὶ τῶν μετὰ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην ἐν κεφαλαίοις διάληψις*; deux harangues sur les affaires du Péloponnèse; une oraison funèbre qui traite de l'immortalité de l'ame, et quelques autres ouvrages philosophiques.

Jean Bessarion de Trébisonde, né en 1399 ou 1395, passa sa jeunesse dans un couvent du Péloponnèse, où Gemistus Plethon fut son maître en littérature et en philosophie. En 1438, il se rendit avec ce savant au concile de Florence, où il brilla par son éloquence. Il se déclara pour la réunion des deux églises; et, en récompense, le pape Eugène IV le créa cardinal en 1439. En 1463, Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople. Il se fixa en Italie dès 1438, et devint un des grands protecteurs des lettres et de la philosophie de Platon. Dans quelque ville qu'il demeurât, sa maison étoit le rendez-vous de tout ce qui aimoit et cultivoit les lettres, et formoit une espèce d'académie. Parmi toutes les villes d'Italie, il paroît avoir aimé de préférence Venise, où on lui avoit fait une réception distinguée. En 1468, il légua au sénat sa bibliothéque, riche en manuscrits qu'il avoit fait acheter à grands frais dans toute la Grèce. Elle fut placée d'abord au monastère de St.-George-Majeur, et ensuite dans les bâtimens attenant à l'église de St.-Marc, et devint le noyau de la célèbre bibliothéque connue sous le nom de St.-Marc. La considération dont jouissoit le cardinal Bessarion étoit si grande, que deux fois il fut sur le point d'être nommé pape. Il mourut en 1472 : il a laissé de nombreux ouvrages, mais la plupart de ceux qui sont écrits en grec roulent sur des matières théologiques. Parmi ceux qu'il a écrits en langue latine, le plus célèbre est son traité *contra calumniatorem Platonis*, dirigé contre George de Trébisonde.

Tels sont les plus illustres des Grecs qui, avant la chute de l'empire d'Orient, portèrent en Italie la littérature de leur pays. Le nombre de ces émigrés augmenta considérablement après la catastrophe qui fit tomber Constantinople entre les mains des Turcs. Dans les lettres de Philelphe (Livre XII), on trouve le tableau de la misère de ces malheureux, dont la plupart, non seulement arrivoient en Italie dénués de toute ressource, mais encore pleuroient sur le sort de leurs parens et de leurs amis réduits à l'esclavage. L'enseignement de leur langue maternelle étoit leur unique moyen de subsistance; et

cette branche d'industrie n'étoit plus très-lucrative, depuis que le nombre de ceux qui l'embrassoient avoit considérablement augmenté. Aussi ces nouveaux arrivés, quelque savans qu'ils fussent, ne produisirent plus en Italie la même sensation que leurs devanciers. Nous allons indiquer les principaux de ces réfugiés.

Constantin Lascaris, d'une maison qui, dans le treizième siècle, avoit fourni des empereurs au trône de Nicée, se réfugia à la cour de François Sforce, duc de Milan, qui se servit de lui pour l'instruction de sa fille Hippolyte. Ce fut pour cette princesse que Constantin composa une grammaire grecque, qui est remarquable comme le premier livre grec qui ait été imprimé, en 1494, par Alde Manuce (1). Son élève Hippolyte ayant été mariée en 1465 à Alphonse, roi de Naples, Lascaris enseigna le grec en diverses villes de l'Italie; enfin il se fixa à Messine, où il mourut vers 1493.

André Jean ou Janus Lascaris, parent, ou, selon quelques auteurs, fils du précédent, se réfugia auprès de Laurent de Médicis qui l'employa à recueillir en Grèce des manuscrits pour sa bibliothéque. Louis XII l'appela à Paris, et l'envoya deux fois comme ambassadeur à Venise, en 1503 et 1505. Léon X, avec lequel il avoit été lié d'amitié dans la maison paternelle, lui confia la direction d'un collége grec à Rome. Sous François I.er, il vint encore une fois en France; enfin, en 1535, il mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-dix ans. C'est lui qui, en 1494, publia à Florence la première édition de l'Anthologie de Maximus Planudes.

Demetrius Chalcondylas, *d'Athènes*, séjourna en plusieurs villes d'Italie, jusqu'à ce que Laurent de Médicis le fit nommer, vers 1471, professeur de langue grecque à Florence. Il l'y enseigna avec un grand succès pendant une vingtaine d'années, et jusqu'à ce que Louis-le-More l'appela

(1) L'ancienneté lui est cependant disputée par le Musée. Voy. *Renouard*, Ann. de l'impr. des Aldes, I, 2.

à Milan, où il mourut en 1510, âgé de quatre-vingt-sept ans. Demetrius n'a pas beaucoup écrit, et on ne connoît de lui qu'une grammaire; mais il se rendit utile par la révision et la publication de plusieurs manuscrits. En 1488, il donna la première édition d'Homère; à Milan, il publia Isocrate en 1493, et Suidas en 1499.

Emanuel Moschopulus le jeune, neveu de l'ancien (1), se rendit en Italie après 1453. Il est auteur d'une *collection d'atticismes, συλλογὴ ὀνομάτων ἀττικῶν;* d'un ouvrage sur la construction des noms et verbes; d'un autre sur la prosodie; d'un traité περὶ σχεδῶν, ou *des parties du discours*, etc. (2).

Michel Apostolius *de Constantinople* trouva un asile dans la maison du cardinal Bessarion; il se rendit ensuite en Crète, où il gagna sa vie à copier des livres. Il a fait un recueil de deux mille vingt-sept *proverbes*, συναγωγὴ παροιμιῶν, dont il n'existe pas encore d'édition complète, et une espèce d'anthologie, intitulée, Ἰωνιά, ou *jardin de violettes*, qui est inédite. Son fils Arsenius, évêque de Monembasie ou Napoli di Malvasia, a recueilli les scholies grecques sur Euripide.

Mathieu Camariota *de Thessalonique* fut témoin de la prise de Constantinople, dont il décrivit les horreurs.

Jean Andronicus Callistus ou Callisti (filius) *de Thessalonique*, professa la littérature grecque successivement à Bologne, à Rome, à Florence et à Paris, où il mourut en 1478. Il étoit grand partisan de la philosophie péripatéticienne.

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 254.

(2) Comme les deux Moschopulus se sont occupés du même genre d'études, et qu'ils ont été presque contemporains, on ne sait quelquefois à qui des deux on doit attribuer certains ouvrages qui portent leur nom. Dans ce cas sont une Vie d'Euripide, des scholies sur Pindare et sur les épigrammes, un traité sur le dialecte ionique, un lexique sur les mètres, et d'autres ouvrages inédits. De ce nombre est encore l'ouvrage intitulé περὶ τῶν παθημάτων τῶν λέξεων, que feu M. Bast a publié dans la nouvelle édition de Gregorie de Corinthe. Lips., 1811.

Parmi les disciples qu'il forma, furent George Valla et Ange Politien. Il a laissé un traité *des passions*.

Marc Musurus, natif de Candie, évêque de Monembasie, ensuite professeur de langue grecque à Padoue, mourut en 1517. Les Aldes l'employèrent pour l'édition de divers ouvrages grecs. Il donna, entre autres, en 1498, la première édition d'Aristophane; en 1508, les Orateurs grecs, et en 1514, Athénée et le lexique d'Hesychius.

Parmi les savans grecs qui se réfugièrent en Italie, il est juste de nommer encore un patricien de Constantinople, Thomas Diplovatatius, docteur en droit, qui écrivit une histoire des Jurisconsultes, en douze livres, qui s'est perdue, ou au moins n'a pas encore été imprimée. On n'a de lui qu'une Vie du célèbre Barthole.

L'Italie ne fut pourtant pas le seul pays qui o ffrt un asile aux savans grecs chassés de leur pays. Andronicus Contoblacas se rendit, vers 1474, à Bâle, et y devint le maître de *Jean Reuchlin*, dit *Capnio*, qui répandit en Allemagne le goût de la littérature grecque. Ce même goût fut porté en France par Hermonyme *de Sparte*, qui professa la littérature grecque à l'université de Paris.

Après avoir parlé des savans grecs auxquels l'Occident doit la renaissance de la littérature classique, ajoutons encore quelques mots sur les Italiens qui, dans la première moitié du quinzième siècle, se rendirent à Constantinople pour y étudier à la source la littérature grecque aussi long-temps que les circonstances le permettoient. Ils partagent avec les Grecs l'honneur de l'avoir répandue dans l'occident de l'Europe.

Nous avons déjà eu occasion de faire mention des travaux de Barlaam et de Léontius Pilatus: ajoutons-y quelques notices sur François Philelphe, Guarini Guarino et Jean Aurispa.

François Philelphe naquit en 1398 à Tolentino. A l'âge de vingt ans il fut nommé professeur à Venise; mais son

désir d'étudier la langue grecque le fit aller, en 1420, à Constantinople. Il y épousa la fille de Jean Chrysoloras, et acquit une telle considération que l'empereur Jean Paléologue l'envoya, en 1423, comme ambassadeur auprès du sultan Achmet et de l'empereur Sigismond. En 1427, il retourna à Venise; en 1428, il accepta une chaire à Bologne, à laquelle il préféra, la même année, celle de Florence, où il fut appelé. Cosme de Médicis devint son bienfaiteur; mais Philelphe, qui étoit d'un caractère méfiant et atrabilaire, le paya d'ingratitude, et prit part à la conspiration contre les Médicis. Lors du triomphe qu'obtint cette illustre famille en 1434, il quitta Florence. Philippe-Marie Visconti l'appela à Milan; il y prit aussi part à des troubles politiques. Enfin, après avoir encore quelquefois changé de lieu de résidence, il fut de nouveau placé à Florence par Laurent de Médicis; il y mourut en 1481. Philelphe jouit, pendant toute sa vie, d'une grande réputation; et partout où il se fit entendre, il recueillit les plus vifs applaudissemens. Il est un des hommes qui ont le plus contribué à répandre la littérature classique. Il entretenoit une correspondance épistolaire très-étendue, et le recueil de ses lettres, écrites en latin, est un monument précieux pour l'histoire du temps.

Guarini Guarino naquit en 1370 à Vérone. A l'âge de vingt ans, il alla étudier la langue grecque sous Emanuel Chrysoloras à Constantinople. Depuis 1400 environ, il enseigna publiquement en différentes villes de l'Italie, à Florence, Padoue, Bologne, Venise, et enfin à Ferrare, où il fut le précepteur de Lionel d'Est, et où il termina ses jours en 1460. Il a formé un grand nombre d'hommes célèbres, tels que Léonard Giustiniani, Francesco Barbaro, Marco Lippomani, et son propre fils, Batista Guarini, qui fut son successeur à Ferrare. Parmi les ouvrages du père, les plus importans sont des traductions du grec, notamment celle de Strabon.

Jean Aurispa, né en Sicile en 1369, étudia la littérature

grecque à Constantinople, d'où il revint en 1423. Il porta le premier en Italie les ouvrages complets de Platon, ceux de Plotin, de Proclus, de Lucien, de Xénophon, de Dion Cassius, d'Arrien, de Diodore de Sicile, de Strabon, de Callimaque, de Pindare, d'Oppien, et les poésies attribuées à Orphée. Tous ces ouvrages étoient encore inconnus en Italie, ou, si on les connoissoit, on n'en possédoit que des copies très-imparfaites. Depuis son retour, Aurispa professa la littérature grecque à Bologne, à Florence et à Ferrare, où il termina ses jours en 1459. Les ouvrages qu'il a laissés sont de peu d'importance; mais, comme professeur, il eut de grands succès.

ADDITIONS.

Page 17, *ligne* 14, et *page* 255, *ligne* 27, ajoutez :

Le commentaire de JEAN TZETZES sur l'Iliade d'Homère, qui n'avoit pas encore été imprimé, vient d'être publié par M. *Hermann* à la suite de son édition de Dracon de Stratonicée.

Page 22, *ligne* 3.

M. *Liebel*, professeur d'*esthétique* (pour nous servir du terme employé en Allemagne pour désigner la théorie des belles-lettres), a recueilli tous les fragmens d'ARCHILOQUE, qu'il vient de publier sous le titre de *Archilochi iambographorum principis reliquiæ*. Lips., 1812, in-8.° Dans l'introduction, on peut voir le dénombrement des inventions en métrique que les anciens attribuent à Archiloque.

Page 45, *ligne* 1.

TELECIDES, *lisez* TELECLIDES.

Page 46, *ligne* 20.

ANAXOLAUS, *lisez* ANAXILAUS.

Page 56, *ligne* 18.

Androtion ne fut pas le premier qui écrivit l'histoire de cette république : Pausanias dit (1) que le plus ancien de tous ceux qui ont donné une description ou histoire de l'Attique (τὰ

(1) X, 15.

'Αθηναίων ἐπιχώρια) fut CLITODÈME. On croit qu'il est le même que le Clidème dont parlent Athénée, Plutarque, Harpocration, Photius et Constantin Porphyrogennète. Pausanias dit qu'il a vécu du temps de l'expédition des Athéniens en Sicile, et après cette expédition (1). Photius, à l'article Ναυκραρία, dit que Clidème, dans le troisième livre de son ouvrage, a parlé des vingt classes des citoyens d'Athènes, appelées συμμορίαι; or, on sait, par un fragment de Philochore, que cette division a été établie la troisième année de la centième olympiade (2). Il a laissé une Ἀτθίς, ou histoire d'Athènes, composée au moins de douze livres, un ouvrage intitulé Πρωτογονία (*Protogonia*), qui traitoit probablement de l'origine des cités de l'Attique; un ἐξηγητικόν (*exegeticon*), qui expliquoit les mœurs et institutions des anciens peuples. Enfin, Clitodème a composé un poëme du genre que les anciens appeloient νόστοι (*nostoi*), *retour*. De tous ces ouvrages il ne reste que de légers fragmens.

Une autre Ἀτθίς a été laissée par un certain PHANODÈME, qui étoit probablement Athénien, ou, selon d'autres, originaire de l'île d'Icus. On ignore absolument l'époque où Phanodème a vécu. Outre son Ἀτθίς, dont il reste quelques fragmens, Étienne de Byzance cite ses Ἰκιακά, c'est-à-dire sa description ou histoire d'Icus: c'étoit peut-être une partie du premier ouvrage (3).

Page 79, ligne 9.

L'opinion qui veut que le *Banquet* de Xénophon ait été composé après celui de Platon, est celle de deux célèbres éditeurs du premier de ces deux philosophes, MM. *Schneider*

(1) 413 ans avant J. C.

(2) 378 ans avant J. C.

(3) Les fragmens de Clitodème et de Phanodème ont été publiés avec ceux de Démon et Ister, par M. *Siebelis*, à Leipsic, en 1812, in-8°.

et *Weiske*. Elle vient d'être attaquée par l'éditeur de Platon, M. *Boeckh*, dans un ouvrage intitulé : *Commentatio academica de simultate, quæ Platoni cum Xenophonte intercessisse fertur.* Berol., 1811, in-4°. Il croit que Platon a écrit son dialogue après avoir lu l'ouvrage de Xénophon, et qu'il s'en est écarté parce qu'il avoit un autre but, celui de faire un portrait plus pur et plus sublime de Socrate. Il attaque en même temps la tradition d'après laquelle les deux plus illustres disciples de ce philosophe n'ont pas vécu en bonne intelligence.

Page 113.

A la place de l'article de Philochore, lisez ce qui suit :

Trois écrivains de cette période se sont occupés de l'histoire d'Athènes, Démon, Philochore et Ister. Démon étoit Athénien, ou natif de Délos. Il reste des fragmens de son Ἀτθίς; il en reste aussi de deux autres ouvrages attribués par les anciens à un Démon, qu'on suppose être le même; ils sont intitulés περὶ παροιμιῶν, *des proverbes*, et περι θυσιῶν, *des sacrifices.* Les anciens ne nous disent rien sur l'époque où Démon a vécu; mais comme nous savons que l'Ἀτθίς de Philochore étoit dirigée contre la sienne, on en conclut que ces deux historiens ont été contemporains, ou que Démon a été de peu antérieur à Philochore.

Philochore étoit Athénien : son *histoire d'Athènes*, Ἀτθίς, alloit depuis l'origine de cette ville jusqu'au temps d'Antiochus Theos (1); il composa plusieurs autres ouvrages dont il reste de foibles fragmens (2).

Ister a vécu sous Ptolémée III Evergetes I, roi d'Égypte (3). Suidas dit qu'il a été disciple de Callimaque. On croit que

(1) 261 ans avant J. C.

(2) M. *Siebelis* les a publiés en 1811, à Leipsic, avec ceux d'*Androtion*.

(3) Ce prince a régné depuis 246 jusqu'en 225 avant J. C.

Cyrène étoit sa patrie. Outre ses *Attiques*, Ἀττικὰ, en seize livres au moins, il a laissé une douzaine d'autres ouvrages sur l'Égypte, sur l'Argolide, l'Élide, etc. Il en reste peu de fragmens (1).

Page 149, *avant le dernier alinéa*, ajoutez :

Un contemporain de Léonidas d'Alexandrie fut ARCHIAS, moins célèbre par ses ouvrages que par le discours que Cicéron a prononcé en sa faveur. Ce poète étoit né à Antioche, 177 ans avant J. C. Dès l'âge de seize ans il vint à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie ; il y enseigna la littérature grecque, et eut pour disciple Cicéron, qui a rendu son nom immortel : il y vécut dans l'intimité de la famille des Lucullus, et fut adopté par un des membres de cette famille. Il prit alors le prénom de AULUS LICINIUS : il accompagna le célèbre Lucullus dans son expédition contre Mithridate, et dans ses voyages en Asie, en Grèce et en Sicile. Ce fut pendant un de ces voyages en Sicile que Lucullus lui fit donner le droit de cité à Héraclée, que par suite il obtint aussi à Rome. Cette prérogative lui ayant été contestée par le censeur Gratius, Cicéron prononça en sa faveur ce célèbre discours qui a toujours été un des morceaux favoris de tous les hommes de lettres. L'orateur y fait des ouvrages d'Archias un éloge qui n'est pas confirmé par les vingt ou trente épigrammes qui nous en restent, et où ce poète paroît plutôt comme imitateur que comme original ; il est vrai que les principaux ouvrages que Cicéron cite comme ses titres à la gloire se sont perdus.

Page 170.

A l'article d'Hégésippus il faut ajouter :

(5) Les fragmens de Démon et d'Ister ont été publiés, en 1812, par M. *Siebelis*. C'est de sa préface que nous avons tiré ce qui a été dit sur les divers historiens de l'Attique.

Il existe sous le nom d'Hégésippus une histoire de la destruction de Jérusalem, en cinq livres, écrite en latin. Il paroît que ce n'est qu'une traduction un peu amplifiée de Josephe; on croit qu'elle est de St.-Ambroise, parce qu'un manuscrit de Milan l'attribue à ce prélat, et parce qu'on a remarqué une grande conformité entre son style et celui de cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est antérieur à la fin du cinquième siècle, parce qu'il y est question de l'empire romain d'Occident comme subsistant encore; il est postérieur au commencement du quatrième, parce qu'on y trouve les noms de Saxe et d'Écosse.

Page 197.

Après Alcinous, il faut placer ce qui suit :

Vers la fin du règne d'Adrien vécut un philosophe platonicien ou épicurien, nommé Celsus, qui, sous le nom de *Discours véritable*, ἀληθὴς λόγος, a écrit un ouvrage contre les Chrétiens. Cet ouvrage est perdu; mais Origène, qui en a écrit une réfutation, en huit livres, nous en a donné un extrait si détaillé, qu'on peut suivre toute la marche de Celsus. Ce philosophe y avoit réuni tout ce qui pouvoit rendre la religion chrétienne méprisable et ridicule aux yeux des Païens, et c'est dans cet arsenal que les ennemis modernes du christianisme ont cherché les principaux traits qu'ils ont lancés contre cette religion.

Page 250, après le second alinéa.

Ammien Marcellin, Grec d'Antioche, servit comme militaire sous Julien et ses successeurs, dans la Gaule, en Mésopotamie et en Perse. Il termina ses jours, après 390, à Rome, où il écrivit une histoire des empereurs romains après Domitien. Cet ouvrage, rédigé en latin, assigne à Marcellin un rang parmi les historiens romains de cette époque; mais il paroît qu'il publia en grec un ouvrage sur

les historiens et orateurs grecs, dont il existe un fragment intitulé : *Μαρκελλίνου περὶ τοῦ Θουκυδίδου βίου καὶ τῆς ἰδέας αὐτοῦ ἀπὸ τῆς ὅλης ξυγγραφῆς παρεκβολὴ*, c'est-à-dire, *Dissertation de Marcellin sur la vie et le genre de Thucydide*, ou *texte de son ouvrage entier* (1).

Page 256, ligne 16.

L'édition annoncée par M. *Hermann* a paru pendant l'impression de ce volume; en voici le titre : *Draconis Stratonicensis liber de metris poeticis. Joannis Tzetzæ exegesis in Homeri Iliadem. Primum edidit et indices addidit G. Hermannus.* Lips., 1812, in-8°. C'est feu M. *Bast* qui a fourni à M. Hermann la copie du manuscrit de Dracon qui se trouve à Paris; il l'a accompagnée d'observations critiques, auxquelles M. *Hermann* a ajouté les siennes. Ce dernier observe, dans la préface, que Dracon a été antérieur à *Apollonius Dyscolus*, qui, dans son ouvrage du *Pronom*, que M. *Bekker* vient de faire imprimer dans le Muséum de MM. *Wolff* et *Buttmann* (2), cite Dracon comme un auteur mort. Il est vrai qu'Hérodien, fils d'Apollonius, est aussi cité dans l'ouvrage de Dracon; mais M. Hermann croit que ce dernier ouvrage n'est pas tant le traité même que Dracon avoit écrit, qu'un abrégé de cet ouvrage, auquel les grammairiens postérieurs ont ajouté toutes sortes d'observations, comme ils avoient coutume de faire.

Page 295, après le second alinéa.

Nicéphore Blemmida, moine du treizième siècle, a laissé une *Géographie abrégée*, *γεωγραφία συνοπτικὴ*, qui n'a pas encore été imprimée. Ce n'est guère qu'une analyse en prose

(1) Ce morceau, publié par Alde, dans son édition de Thucydide, se trouve aussi dans celle de M. *Beck*.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 189.

de la Périégèse de Denys, que Nicéphore a divisée en chapitres. M. *Bredow*, professeur à Breslau, annonce qu'il la publiera, d'après un manuscrit de Paris, dans la nouvelle édition des Petits Géographes qu'il prépare.

Page 335, après le premier alinéa.

Théodore Gaza a aussi fait une métaphrase ou paraphrase prosaïque de l'Iliade et de la Batrachomyomachie d'Homère, qui est adressée à François Philelphe. Le manuscrit existe dans la bibliothéque Laurentine de Florence. M. *François Fontani*, un des conservateurs de cette bibliothéque, a publié, en 1804, la paraphrase de la Batrachomyomachie; celle de l'Iliade vient d'être publiée à Florence, sous le titre de: *Ὁμήρου Ἰλιὰς, μετὰ παλαιᾶς παραφράσεως ἐξ ἰδιοχείρου τοῦ Θεοδώρου Γάζη νῦν πρῶτον τύποις ἐκδοθείσης ᾗ προστίθεται καὶ Βατραχομυομαχία σὺν τῇ ἰδίᾳ παραφράσει ἐκδιδομένῃ τὸ δεύτερον παρὰ Νικολάου Θησέως τοῦ ἐκ τῆς Κύπρου. Ἐν Φλωρεντίᾳ, ͵αωια.* Les trois premiers volumes seulement ont paru jusqu'à présent.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE.

INTRODUCTION.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

PARTIE I. LITTÉRATURE PROFANE.

PÉRIODE PREMIÈRE, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à la prise de Troie, ou jusqu'à l'année* 1184 *avant J. C.*

TEMPS FABULEUX.

État de la Grèce, 3.

Origine de la poésie, 5.

Orphée, 6.

Musée, *ibid.*

La Sibylle Erythrée, *ibid.*

Hermès Trismégiste, 7.

PÉRIODE II, *depuis la prise de Troie jusqu'à la législation de Solon,* 1184-594 *avant J. C. COMMENCEMENT DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.*

Introduction, 9.

Poésie épique, 11.

Homère, 12.

Les Homérides. Cynæthus, 17.

Poëtes cycliques. Stasinus, Arctine, Eumèle, Lesches, Aristeas, 18.

Hésiode, *ibid.*

Epiménide, 19.

Poésie lyrique.
Callinus, 20.
Tyrtée, *ibid.*
Mimnerme, 21.
Terpandre, Clitagoras, Telamon, 21.
Archiloque, *ibid.*
Alcman, Alcée, Sappho, 22.
Législation. Lycurgue, Dracon, Zaleucus, Charondas, Solon, 22.

PÉRIODE III, *depuis la législation de Solon jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand*, 594-336 *ans avant J. C.* ÉPOQUE BRILLANTE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE. *Athènes en est le siége.*

Introduction, 24.
Poésie.

1. *Poésie gnomique ou morale.*
Solon, 27.
Théognis, *ibid.*
Phocylide, 28.
Pythagore, *ibid.*

2. *Poésie didactique.*
Xénophane de Colophon, Parménide, Empédocle, 28.

3. *Poésie lyrique.*
Stésichore, 29.
Anacréon, *ibid.*
Hipponax d'Éphèse, Xénophane de Colophon, 30.
Simonide, 31.
Melanippide, *ibid.*
Pindare, *ibid.*
Bacchylide, 32.
Philoxène, *ibid.*
Les neuf poètes lyriques et les huit poétesses, 33.
Hermesianax, *ibid.*
Zoroastre, *ibid.*

Poésie dramatique.

a. *Tragédie.*

Thespis, 34.

Phrynichus, *ibid.*

Eschyle, 35.

Sophocle, 36.

Euripide, 39.

Chéremon, 42.

b. *Drame satyrique.*

Eschyle, Chœrilus, Pratinus, Sophocle, Achæus, Euripide, Hégemon, 43.

c. *Comédie.*

Comédie ancienne.

Susarion, 44.

Epicharme, *ibid.*

Cratinus, Eupolis, Philonides, Teleclides, Agathon, Théophile, Philestion, Cratès, *ibid.*

Aristophane, 45.

Comédie moyenne.

Antiphanes, Alexis, Nicophron, Nicochares, Philetærus, Eubulus, Nicostrate, Théopompe, Philippe, Ephippus, Anaxilaus, Epicrates, Anaxandrides, 46.

5. *Poésie mimique.*

Sophron, 47.

6. *Poésie épique.*

Chœrilus, 48.

Pisandre, Panyasis, Antimaque de Colophon, 48.

Prose.

1. *Fable.*

Ésope, 49.

Babrias, *ibid.* et 151.

2. *Histoire.*

Premiers historiens. Cadmus de Milet, Denys de Milet, Acusilaus, Denys de Chalcis, Hécatée de

Milet, Xanthus, Hippys, Hellanicus de Lesbos, Phérécydes de Leros, 51.
Hérodote, 52.
Thucydide, 53.
Xénophon, 54.
Ctésias, 55.
Philiste, *ibid.*
Théopompe, 56.
Ephore, *ibid.*
Heraclides le Pontique, *ibid.*
Androtion, *ibid.* et 343.
Clitodème ou Clidème, 344.
Phanodème, 344.

3. *Géographie.*
Hécatée, 57.
Hérodote, *ibid.*
Hannon, *ibid.*
Scylax, 58.
Pythéas, *ibid.*

4. *Éloquence.*
Corax, 59.
Gorgias, 60.
Antiphon, *ibid.*
Andocide, 61.
Lysias, *ibid.*
Isocrate, 62.
Isée, *ibid.*
Eschines, 63.
Lycurgue d'Athènes, *ibid.*
Démosthène, 64.
Hyperide, 65.
Dinarque, *ibid.*
Alcidamas, *ibid.*
Démades, *ibid.*

5. *Épîtres.*
Phalaris, 66.
Anacharsis, *ibid.*
Solon, *ibid.*
Pythagore, *ibid.*
Théano, *ibid.*
Thémistocle, *ibid.*
Socrate, *ibid.*
Platon, *ibid.*
Chion, 67.
6. *Philosophie.*
Les sept sages, 67.
Thalès, 68.
École d'Ionie:
Anaximandre, Anaximène, Diogène Apolloniate, Phérécyde de Scyros, Anaxagoras, Archelaüs, 69.
Pythagore, 70.
École d'Italie.
Empédocle, 71.
Alcméon, 72.
Archytas, *ibid.*
Ocellus Lucanus, *ibid.*
Timée de Locres, *ibid.*
Xénophane de Colophon, *ibid.*
École d'Élée.
Parménide, 73.
Héraclite, *ibid.*
Zénon d'Elée, 74.
Nouvelle école d'Elée.
Leucippe, 74.
Démocrite, *ibid.*
Protagoras, 75.
Diagoras, *ibid.*

Sophistes.

Gorgias, Protagoras, Hippias, Prodicus, 76.

Socrate, *ibid.*

Première classe des disciples de Socrate.

Eschines, 78.

Cébès, *ibid.*

Xénophon, *ibid.*

Deuxième classe : écoles fondées par des disciples de Socrate.

École de Cyrène.

Aristippe l'ancien, 79.

Première classe des disciples d'Aristippe : Hégésias, 80.

Deuxième classe : Annicéris, *ibid.*

Troisième classe : Théodore de Cyrène, Aristippe le jeune, Bion de Borysthène, *ibid.*

École de Mégare.

Euclide, 81.

Eubulide, *ibid.*

Stilpon, 82.

École cynique.

Antisthène, *ibid.*

Diogène de Sinope, *ibid.*

Cratès de Thèbes, *ibid.*

Académie.

Platon, 83.

Ancienne académie : Speusippe, Xénocrate, Polémon, Cratès et Crantor, 87.

7. *Mathématiques.*

Thalès, 87.

Pythagore, *ibid.*

Théodore de Cyrène, Meton, Euctémon, Archytas, Eudoxe de Cnide, Autolycus, 88.

8. *Médecine:*
Asclépius, 89.
Pythagore, Alcméon, *ibid.*
Hippocrate, *ibid.*
Ancienne école dogmatique: Thessalus, Dracon, Polybe, 91.

PÉRIODE IV, *depuis l'avénement d'Alexandre-le-Grand jusqu'à la destruction de Corinthe*, 336-146 *avant J. C.*
COMMENCEMENT DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.
Alexandrie est le siége de cette littérature.
Introduction, 92.
Poésie:
Dans la Grèce européenne:
Comédie nouvelle.
Ménandre, Philémon, Diphile, Posidippe, Damoxène, Apollodore, 95.
A Alexandrie.
1. *Poésie lyrique.*
Philétas de Cos, 97.
Lycophron, *ibid.*
Callimaque, *ibid.*
2. *Poésie épique.*
Apollonius de Rhodes, 98.
3. *Poésie didactique.*
Dicéarque, 99.
Aratus de Soles, *ibid.*
Nicandre, 100.
Manethon, 101.
4. *Poésie bucolique.*
Théocrite, *ibid.*
Bion et Moschus, 103.
5. *Silles.*
Xénophane de Colophon, 103.
Timon de Phlionte, 104.

Prose.

1. *Grammaire*, 105.
Zenodote, 106.
Aristophane de Byzance, *ibid.*
Aristarque de Samothrace, 107.
Cratès de Malles, *ibid.*
Denys de Thrace, *ibid.*
Callimaque, *ibid.*
Apollodore d'Athènes, *ibid.*
Paléphate, 108.
Héraclite, *ibid.*
Héraclide, *ibid.*

2. *Histoire.*
Historiens d'Alexandre-le-Grand.
Première classe; témoins oculaires.
Anaximène de Lampsaque, 109.
Callisthène d'Olynthe, *ibid.*
Onésicrate d'Egine, 110.
Charès de Mitylène, *ibid.*
Hiéronyme de Cardie, *ibid.*
Clitarque d'Éolie, *ibid.*
Aristobule de Cassandrée, *ibid.*
Ptolémée, fils de Lagus, *ibid.*
Marsyas de Pella, 111.
Ephippus d'Olynthe, *ibid.*
Diodote d'Erythres et Eumène de Cardie, *ibid.*
Néarque, *ibid.*
Bæton et Diognète, *ibid.*
Deuxième classe; historiens secondaires.
Hégésias de Magnésie, *ibid.*
Eratosthène, 112.
Duris de Samos, *ibid.*
Nymphis d'Héraclée, *ibid.*
Hécatée d'Abdère, *ibid.*
Manethon, *ibid.*

Démon.
Philochore. } 345.
Ister.
Bérose, 112.
Polybe, *ibid.*
La chronique de Paros, 116.
Le monument d'Adule, 117.
L'inscription en l'honneur de Ptolémée V, *ibid.*

3. *Eloquence.*
Démétrius de Phalère, 118.

4. *Philosophie.*
a. *Péripatéticiens.*
Aristote, 119.
Théophraste, 129.
b. *Épicuriens.*
Épicure, *ibid.*
Philodème, 130.
c. *Stoïciens.*
Zénon de Citium, *ibid.*
Cléanthe, 131.
Chrysippe, *ibid.*
Ariston de Chios, 132.
d. *Sceptiques et académiciens.*
Pyrrhon, 132.
Timon de Phlionte, *ibid.*
Moyenne académie.
Arcesilas de Pitana, *ibid.*
Lacyde de Cyrène, 133.
Nouvelle académie.
Carnéade de Cyrène, *ibid.*
Clitomaque de Carthage, *ibid.*
Philon de Larisse, *ibid.*
Antiochus d'Ascalon, *ibid.*

5. *Mathématiques.*

Aristote, Théophraste, Eudème de Rhodes, Aristoxène de Tarente, 133.
Euclide, 134.
Apollonius de Perge, *ibid.*
Archimède, 135.
Ctésibius, 136.
Héron Ctesibii, *ibid.*
Athénée, *ibid.*
Biton, 137.
Philon de Byzance, *ibid.*
Aeneas Tacticus, *ibid.*
Eratosthène, *ibid.*
Aristarque de Samos, 138.
Hipparque, *ibid.*

6. *Géographie.*

Néarque, 139.
Mégasthène, *ibid.*
Agatharchide, 140.
Ératosthène, *ibid.*
Hipparque, *ibid.*

7. *Histoire naturelle.*

Aristote, *ibid.*
Théophraste, *ibid.*
Antigone de Caryste, 141.

8. *Médecine.*

Zénon de Citium, 142.
Théophraste, *ibid.*
Dioclès de Caryste, *ibid.*
Proxagoras de Cos, *ibid.*
Hérophile, 143.
Disciples d'Hérophile: Mantias, Bacchius, Callimaque, Callianax, André de Caryste, 144.
Erasistrate, *ibid.*

Disciples d'Erasistrate : Straton de Beryte, Straton de Lampsaque, Lycon de Troie, 145.
Philinus de Cos et Sérapion d'Alexandrie; *école empirique*, *ibid.*
Nicandre, Zopyre, 146.

PÉRIODE V, *depuis la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand*, 146 *ans avant J. C.*—306 *après lui*. *La littérature grecque sous l'influence des Romains*.

Introduction, 147.

Poésie.

1. *Épigramme.*
Léonidas de Tarente et d'Alexandrie, 149.
Archias, 346.
Méléagre de Gadara, 149.
Philippe de Thessalonique, 150.
Straton de Sardes, *ibid.*

2. *Poésie didactique.*
Scymnus de Chio et Denys le Periégète, *ibid.*
Babrius ou Gabrias, 151.
Marcellus de Side, *ibid.*
Oppien, *ibid.*

Prose.

1. *Histoire.*
Timagène d'Alexandrie, 152.
Diodore de Sicile, *ibid.*
Denys d'Halicarnasse, 155.
Nicolas de Damas, 156.
Memnon, *ibid.*
Le Pseudo-Dictys de Crète, 157.
Fl. Josephe, *ibid.*
Herennius Philon de Byblos, 159.
Plutarque, 160. (Lamprias, 162.)
Fl. Arrien, 162.
Céphalæon, 164.

Appien, 165.
Dion Cassius, 166.
Hérodien, 167.
Élien, 168.
P. Herennius Dexippe, 169.
Cl. Ptolémée, *ibid.*
Sextus Julius Africanus, *ibid.*
Hegesippus, 170 et 346.
Eusèbe de Césarée, 170.

2. *Rhétorique ou profession des sophistes.*

a. *Orateurs et littérateurs*, 171.
Lesbonax, 172.
Dion Chrysostome, *ibid.*
Antonius Polémon, 173.
Hérode Atticus, *ibid.*
Adrien de Tyr, 174.
Aelius Aristide, *ibid.*
Lucien, *ibid.*
Maxime de Tyr, 180.
Philostrate l'aîné, *ibid.*
Philostrate le jeune, *ibid.*
Callistrate, *ibid.*
Athénée de Naucratis, 181.

Romanciers.
Lucius de Patras, *ibid.*
Antoine Diogène, 182.
Jamblique, *ibid.*
Achilles Tatius, *ibid.*
Xénophon d'Éphèse, 183.
Alciphron, 184.

b. *Rhéteurs.*
Denys d'Halicarnasse, *ibid.*
Hermogène, 185.
Aphthonius, *ibid.*
Théon, *ibid.*

Alexandre Numénius, 185.
Ménandre de Laodicée, 186.
Longin, *ibid.*
Callinicus, *ibid.*
Minucianus ou Nicagoras, *ibid.*
Apsinès, *ibid.*
Tiberius, 187.
Zénobius ou Zénodotus, *ibid.*
Diogénianus, *ibid.*

3. *Grammaire.*

Lexicographes.

Apollonius le Sophiste, 187.
Erotien ou Hérodien, 188.
Timée le Sophiste, *ibid.*
Didyme d'Alexandrie, *ibid.*
Julius Pollux, *ibid.*
Phrynique, *ibid.*
Mœris l'Atticiste, *ibid.*

Grammairiens.

Dracon de Stratonicée, 256 et 348.
Apollonius Dyscole, 189.
Aelius Hérodien, *ibid.*
Aelius Dionysius, *ibid.*
Héphæstion, *ibid.*
Helladius, *ibid.*
Lesbonax, *ibid.*
Dosithéus Magister, 190.

Mythographes.

Conon, *ibid.*
Parthenius, *ibid.*
Phurnutus ou Annæus Cornutus, *ibid.*
Ptolémée Chennus, 191.
Antoninus Liberalis, *ibid.*

4. *Philosophie*, 191.

Néo-Pythagoriciens, 192.
Damis de Ninus, *ibid.*
Apollonius de Tyane, *ibid.*
Moderatus de Gaza, 193.
Secundus, *ibid.*
Nicomaque de Gérase, *ibid.*
Démophile, *ibid.*
Démocrate, *ibid.*
Sextus ou Sixtus, *ibid.*
Néo-Platoniciens.
Platoniciens antérieurs au syncrétisme.
Philon le Juif, 194.
Plutarque, 196.
Alcinoüs, 197.
Celsus, 347.
Albinus, 197.
Favorinus, *ibid.*
Maxime de Tyr, *ibid.*
Athenagoras, *ibid.*
Hermias, 197.
Numenius d'Apamée, 198.
Syncrétistes.
Potamon, *ibid.*
Ammonius Saccas, 199.
Origène Adamantinus, Longin, Hérennius, Origène, *ibid.*
Plotin, *ibid.*
Porphyre, 200.
Anatolius, 201.
Jamblique, 202.
Péripatéticiens.
Andronicus de Rhodes, 204.
Sosigène, *ibid.*
Nicolas de Damas, *ibid.*
Alexandre Ægeus, *ibid.*

Ammonius, *ibid.*
Alexandre d'Aphrodise, 204.
Anatolius, 205.
Dexippus, *ibid.*
Stoïciens.
Panætius, *ibid.*
Epictète, 206.
Fl. Arrien, *ibid.*
Marc Aurèle, 207.
Sceptiques.
Sextus Empiricus, 208.
Histoire de la philosophie.
Diogène de Laërte, 209.
5. *Mathématiques.*
Serenus d'Antissa, 210.
Nicomaque de Gerase, *ibid.*
Théon de Smyrne, *ibid.*
Geminus de Rhodes, *ibid.*
Posidonius, *ibid.*
Sosigènes, 211.
Théodose de Tripolis, *ibid.*
Menelas d'Alexandrie, *ibid.*
Vettius Valens, *ibid.*
Claude Ptolémée, *ibid.*
Damianus Héliodore, 213.
Hypsicles, *ibid.*
Achilles Tatius, 214.
Tacticiens.
Onosandre, *ibid.*
Apollodore, *ibid.*
Adrien, *ibid.*
Arrien, 215.
Elien, *ibid.*
Polyen, *ibid.*
Sextus Julius Africanus, *ibid.*

Écrivains sur la musique.
Alypius, Gaudentius, Aristides Quintilien, 216.
6. *Géographie.*
Géographie politique.
Strabon, 216.
Isidorus de Charax, 219.
Arrien, 220.
Pausanias, *ibid.*
Géographie mathématique.
Marinus de Tyr, 221.
Claude Ptolémée, *ibid.*
Agathemère, *ibid.*
7. *Médecine.*
École empirique.
Asclépiade, 222.
Apollonius de Citium, 223.
Xénocrate, *ibid.*
Cassius Félix, *ibid.*
Andromaque père et fils, *ibid.*
Dioscorides, 224.
École des méthodiques.
Thémison de Laodicée, *ibid.*
Thessalus de Tralles, 225.
Soranus d'Éphèse, 226.
Criton, *ibid.*
Moschion, *ibid.*
École pneumatique.
Athénée d'Attalie, 227.
Agathinus, chef de l'*école éclectique*, ibid.
Arétée de Cappadoce, *ibid.*
Rufus, 228.
Claude Galien, *ibid.*
Histoire naturelle.
Dioscoride, 231.

Artemidore, 232.
Astrampsycus, *ibid.*
Phlegon de Tralles, 232.
Apollonius Dyscole, 233.

Période VI, *depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, 306-1453 *après J. C.*
Décadence de la littérature grecque.
Introduction, 234.
Poésie.
Épigrammes ; anthologies.
Agathias de Myrinne, 240.
Constantin Céphalas, *ibid.*
Maximus Planudes, *ibid.*
Poètes, par ordre chronologique.
Maxime de l'Épire, 241.
Nonnus de Panoplis, *ibid.*
Quintus de Smyrne, 242.
Pélagius Patricius et Eudocie, *ibid.*
Coluthus, *ibid.*
Tryphiodore, *ibid.*
Théodore le Diacre, 243.
Léon VI, empereur, *ibid.*
Joannes Mauropus, 244.
Philippe le Solitaire, *ibid.*
Cyrus Theodorus Prodormus, *ibid.*
Jean Tzetzes, *ibid.*
Matthæus, 245.
Jean de Gaza, *ibid.*
Manuel Philes, *ibid.*
Prose.
1. *Sophistique.*
Themistius, 246.
Libanius, *ibid.*
Himerius, 247.

Julien, 247.
Proæresius, 250.
Maxime, 250.
Phœbammon, *ibid.*
Choricius, *ibid.*
Severus d'Alexandrie, Nicéphore Basilaca, Théodore Cynopolita, 250.
Sopater, Cyrus, 251.
Romanciers.
Héliodore, *ibid.*
Longus, *ibid.*
Chariton, *ibid.*
Eumathius ou Eustathius, 252.
Théodorus Prodromus, *ibid.*
Nicétas Eugénianus, *ibid.*
Aristénète, *ibid.*
Épistolographes.
Aeneas de Gaza, Denys d'Antioche, Procope de Gaza, Théophylacte Simocatta, Photius, *ibid.*

2. *Grammaire.*
Scholiastes.
Jean et Isaac Tzetzes, *ibid.*
Isaac Comnène Porphyrogénète, *ibid.*
Jean Pediasimus, 254.
George Diæreta, *ibid.*
Demetrius Triclinius, *ibid.*
Manuel Moschopulus, *ibid.*
Theodoretus, *ibid.*
Lexicographes.
Ptolémée d'Ascalon, 254.
Valerius Hippocration, 255.
Ammonius d'Alexandrie, *ibid.*
Hesychius, *ibid.*
George Chœroboscus, *ibid.*
Philoxène, *ibid.*

Philémon, 255.
Photius, 256.
Dracon de Stratonicée, *ibid.* et 348.
Suidas, *ibid.*
L'Etymologicum magnum, *ibid.*
Jean Zonaras, *ibid.*
Auteurs de recueils de proverbes.
George de Chypre, 257.
Michel Apostolius, *ibid.*
Auteurs qui se sont occupés des dialectes.
Jean Philoponus, *ibid.*
Grégoire de Corinthe, *ibid.*
Thomas Magister, 258.
George Lecapenus, ou Michel le Syncelle, *ibid.*
Auteurs qui ont rassemblé divers matériaux.
Photius, *ibid.*
Eudocie, 259.
Traducteur d'auteurs latins.
Maximus Planude, *ibid.*
(Horapollon, 260.)
3. *Histoire.*
Olympiodore de Thèbes, *ibid.*
Zosime, *ibid.*
Procope, 261.
Historiens byzantins, 263.
Première classe, ou corps des historiens byzantins proprement dits.
Jean Zonaras, *ibid.*
Nicétas Acominatus, 264.
Nicéphore Gregoras, 265.
Laonicus Chalcondyle, *ibid.*
Seconde classe : chroniqueurs.
George le Syncelle, 266.
Théophane le Confesseur, *ibid.*
Jean Scylitza ou le Curopalate, 267.
Léon le Grammairien, *ibid.*

George le Moine, 267.
Chronicon Paschale, ou Chronique d'Alexandrie, *ibid.*
George Hamartolus, 268.
Jean le Sicilien, *ibid.*
Saint-Nicéphore le Patriarche, *ibid.*
Jean d'Antioche, dit Malalas, 269.
Julius Pollux, *ibid.*
George Cedrenus, *ibid.*
Siméon Métaphraste, 270.
Michel Glycas, *ibid.*
Constantin Manasses, *ibid.*
Joel, *ibid.*
Troisième classe : biographes.
Candide, 271.
Nonnose, *ibid.*
Jean d'Epiphanie, *ibid.*
Agathias de Myrine, *ibid.*
Ménandre, dit Protector, 272.
Théophane de Byzance, 273.
Théophylacte Simocatta, *ibid.*
George Pisides, *ibid.*
Constantin VI Porphyrogennète, 274.
Josephe Genesius, *ibid.*
Léonce de Byzance, le jeune, *ibid.*
Le Continuateur anonyme de Constantin, 275.
Jean Cameniata, *ibid.*
Léon le Diacre, *ibid.*
Nicéphore Bryenne, *ibid.*
Anne Comnène, 276.
Jean Cinnamus, 277.
George Acropolita, 278.
George Pachymère, 279.
Jean Cantacuzène, *ibid.*
Jean Ducas, 280.
Demetrius Cydonius, *ibid.*

Jean Anagnostes, 281.
Jean Cananus, *ibid.*
George Phranzes, *ibid.*
Théodore Gaza, 282.
Quatrième classe : antiquités et statistique.
Procope, *ibid.*
Paulus Silentiarius; *ibid.*
Jean Laurentius Lydus, *ibid.*
Hiérocles le Grammairien, 283.
Hesychius de Milet dit Illustris, 284.
Constantin VI Porphyrogennète, *ibid.*
Anonyme, *ibid.*
Matthieu, 285.
George Codinus, *ibid.*
Cinquième classe : mélanges.
Extraits des ambassades par Theodosius, 285.
Autres extraits, 286.
Théophylacte l'archevêque, *ibid.*
Manuel Paléologue, 287.
Note sur les éditions des historiens byzantins, ibid.
Jean Xiphilin, 289.
Pæanius, *ibid.*
Histoire ecclésiastique.
Philostorge, *ibid.*
Philippe de Side, 290.
Hesychius de Jérusalem, *ibid.*
Socrate le Scholastique, *ibid.*
Sozomène, *ibid.*
Théodoret, *ibid.*
Théodore Anagnostes, 291.
Evagrius, 291.
Nicéphore Xanthopulus, *ibid.*
(Darès le Phrygien, 291.)
4. *Géographie.*
Pallade d'Hélénopolis, 293.

Marcien d'Héraclée, 293.
Etienne de Byzance, *ibid.*
Cosmas Indicopleustes, 294.
Un anonyme, *ibid.*
Jean Phocas, 295.
Epiphane, *ibid.*
Nicéphore Blemmida, 348.
Perdiccas, *ibid.*

5. *Mathématiques.*

Diophante, 295.
Saint-Epiphane, *ibid.*
Héliodore de Larisse, 296.
Paul d'Alexandrie, *ibid.*
Héphestion de Thèbes, *ibid.*
Cléomède, *ibid.*
Pappus d'Alexandrie, *ibid.*
Théon d'Alexandrie et Hypatie, *ibid.*
Proclus, 297.
Marinus, *ibid.*
Jean Lydus, *ibid.*
Eutocius d'Ascalon, *ibid.*
Anthémius de Tralles, *ibid.*
Michel Constantin Psellus le jeune, *ibid.*
Manuel Bryenne, 298.
Isaac Argyrus, *ibid.*
Anonyme, *ibid.*
Léontius le Sophiste, Nicéphore Grégoras, Nicolas Cabasilla, Théodore Melitoniata, George Chrysococca, *ibid.* et 299.

Tacticiens :

L'empereur Maurice, 299.
Héron le jeune, *ibid.*
Léon VI, le Sage, *ibid.*
Constantin VI Porphyrogennète, *ibid.*
Basile le Patricien, *ibid.*

Nicéphore II Phocas, *ibid.*
6. *Philosophie.*
Histoire de la philosophie.
Eunape de Sardes, 300.
Hésychius de Milet dit Illustris, *ibid.*
Néo-Platoniciens.
Sallustius, 301.
Cæsarius, *ibid.*
Nemesius d'Emesa, *ibid.*
Syrianus d'Alexandrie, *ibid.*
Synesius de Cyrène, *ibid.*
Proclus le Lycien, 302.
Marinus, 303.
Hiéroclès, *ibid.*
Aeneas de Gaza, 304.
Olympiodore, *ibid.*
Péripatéticiens.
Thémistius, 305.
Saint-Nil, *ibid.*
Ammonius, fils d'Hermias, 306.
Jean Philoponus, *ibid.*
Simplicius, *ibid.*
Damascius, *ibid.*
Olympiodore d'Alexandrie, *ibid.*
Priscien de la Lydie, 307.
Jean de Stobi, *ibid.*
Agapetus, *ibid.*
Zacharie le Scholastique, *ibid.*
Saint-Jean de Damas, *ibid.*
Théodore Abucara, *ibid.*
Saint-Maxime, *ibid.*
Antoine Melissa, *ibid.*
Basile le Macédonien, *ibid.*
Michel Constantin Psellus, le jeune, 309.
George Pachymère, *ibid.*
Eustratius, 310.

Théodore Metochita, 310.
Leo Magentinus, *ibid.*
Demetrius Cydonius, *ibid.*
Michel Andreopulus, 311.

7. *Histoire naturelle et chimie.*

Théophylacte Simocatta, 312.
Michel Psellus l'aîné, *ibid.*
Cassianus Bassus, *ibid.*
Etienne d'Athènes, 314.
Héliodore, *ibid.*
Callinicus, *ibid.*

8. *Jurisprudence.*

Commencement de la jurisprudence en Grèce, 315.
Gregorius ou Gregorianus, et Hermogène, *ibid.*
Code Théodosien, 316.
Héros Patricius, Héros Eudoxius, Domninus, *ibid.*
Corpus juris romani.
Code Justinien, 317.
Digeste ou *Pandectes*, ibid.
Cinquante décisions, 318.
Institutes, ibid.
Codex repetitæ prælectionis, ibid.
Novelles, ibid.

Jurisconsultes depuis Justinien jusqu'à Basile-le-Macédonien.
Tribonien, 319.
Théophile, *ibid.*
Thallelæus, *ibid.*
Stephanus, *ibid.*
Dorothée, Anatolius, Théodore, Cyrille, Isidore, Athanasius, Philoxène, Anastase, *ibid.*
Julien, 320.
Cubidius, *ibid.*
Rufus, *ibid.*
Nicéphore Blemmida, *ibid.*

Docimus, *ibid.*
Jean-le-Scholastique, *ibid.*
Législation de Basile-le-Macédonien et de Léon VI, 320.
Basiliques. Sabathius Prôtospatharius, 321.
Constitutions d'Alexis I, 322.
Jurisconsultes depuis Basile-le-Macédonien.
Photius, *ibid.*
Michel Psellus le jeune, *ibid.*
Michel Áttaliata, *ibid.*
Eustathius, *ibid.*
Théodore Balsamon, 323.
Alexius Aristenus, *ibid.*
Mathieu Blastares, *ibid.*
Constantin Harmenopulus, *ibid.*

9. *Médecine.*

Oribasius, 324.
Nemesius d'Emesa, *ibid.*
Aetius d'Amida, *ibid.*
Alexandre de Tralles, 325.
Jean d'Alexandrie, *ibid.*
Paul d'Egine, *ibid.*
Théophile Prôtospatharius, ou Philothée ou Philarète, *ibid.*
Etienne d'Athènes, 326.
Pallade Iatrosophista, *ibid.*
Jean de Damas, *ibid.*
Théophane Nonnus, *ibid.*
Nicétas, *ibid.*
Michel Constantin Psellus, 327.
Siméon Seth, *ibid.*
Constantin l'Africain, 330.
Synesius, *ibid.*
Jean Actuarius, *ibid.*
Demetrius Pepagomenus, *ibid.*
Pythagoras Archicestor, *ibid.*

Nicolas Myrepsus, *ibid.*
Hypatos ou George Sanginaticius, 331.
L'auteur des Hippiatriques, 331.
Achmet, *ibid.*
Grecs des quatorzième et quinzième siècles qui s'établirent en Italie.
Emmanuel Chrysoloras, 333. (Barlaam et Leontius Pilatus).
Théodore Gaza, 334.
George de Trébisonde, 335.
Jean Argyropulus, *ibid.*
George Gemistus Pletho, 336.
Jean Bessarion, 337.
Constantin Lascaris, 338.
Janus Lascaris, *ibid.*
Demetrius Chalcondylas, *ibid.*
Emmanuel Moschopulus le jeune, 339.
Michel Apostolius, et son fils Arsenius, *ibid.*
Mathieu Camariota, *ibid.*
Jean Andronicus Callistus, *ibid.*
Marc Musurus, 340.
Thomas Diplovatatius, *ibid.*
Andronicus Contoblacas, *ibid.*
Hermonyme de Sparte, *ibid.*
Italiens qui répandirent en Europe le goût de la littérature grecque.
François Philelphe, 340.
Guarini Guarino, 341.
Jean Aurispa, *ibid.*
Additions.
Sur Jean Tzetzes, 343.
Sur Archiloque, *ibid.*
Sur Clitodème, 344.
Sur Phanodème, *ibid.*
Sur le Banquet de Xénophon, *ibid.*
Sur Démon, 345.

Sur Philochore, 345.
Sur Ister, *ibid.*
Sur Archias, 346.
Sur Hégésippe, 347.
Sur le philosophe Celsus, *ibid.*
Sur Ammien Marcellin, *ibid.*
Sur Dracon de Stratonicée, 348.
Sur Nicéphore Blemmida, *ibid.*
Sur Théodore Gaza, 350.

FIN DU PREMIER VOLUME.

